

A LA MÊME LIBRAIRIE

DOM GUÉRANGER

L'Année Liturgique

15 volumes

Se vendant séparément

Format paroissien, édition in-32, rouge et noir,
le volume 3 75

Format bibliothèque, édition in-12, le volume. . 3 75

(PROSPECTUS SPÉCIAL FRANCO)

Bibliothèque Bénédictine

Ouvrages. de l'Abbaye de Solesmes ;

Œuvres du Révérendissime Père Dom CABROL,
abbé de Farnborough ;

Œuvres du Révérendissime Père Dom GUÉPIN,
abbé de Silos.

(PROSPECTUS SPÉCIAL FRANCO)

L'Année Chrétienne

PAR

Le Chanoine ARISTIDE BOULOUMOIY

Vicaire Général honoraire
Archiprêtre de la Cathédrale de Valence

I

De l'Avent à la Trinité



LIBRAIRIE H. OUDIN

Paris-Poitiers

L'Année chrétienne

PAR

Le Chanoine A. BOULOUMOY

VICAIRE GÉNÉRAL HONORAIRE

ARCHIPRÊTRE DE LA CATHÉDRALE DE VALENCE

Tome I

DE L'AVENT A LA TRINITÉ



Valence ❧❧

Auguste VERCELIN, Libraire-Editeur

❧❧ 10, rue Saunière

A SA GRANDEUR
Monseigneur JEAN-VICTOR-EMILE CHESNELONG
EVÊQUE DE VALENCE.

MONSEIGNEUR.

Vous avez bien voulu me demander « comme étrenne » la publication des divers articles parus sous mon humble signature dans notre *Semaine Religieuse*.

Situation embarrassante ! D'une part, il n'est pas possible de se dérober à des instances aussi aimables ; mais, de l'autre, les sujets, écrits souvent au pied levé des circonstances, méritent-ils pareil honneur ?

Votre Grandeur l'a décidé ; cela suffit, je m'incline.

Mais aussi permettez-moi de vous offrir l'hommage de mon modeste travail. La bénédiction que votre main paternelle répandra sur ces pages leur communiquera un souffle de vie, et elles iront, fidèles messagères de la cause de Dieu, semer à travers le diocèse, peut-être même au-delà, la bonne nouvelle, les saintes pensées et les réconfortants espoirs de la foi chrétienne.

Puisse, Monseigneur, si faible soit-elle, cette collaboration à l'œuvre, aujourd'hui décisive, de la Bonne Presse, être agréable à votre cœur d'Apôtre et de Père.

Ce sera douce récompense pour celui qui est heureux de se dire, dans les sentiments du plus profond respect,

de Votre Grandeur,
le serviteur très obéissant et fils affectueusement
dévoué en Notre-Seigneur Jésus-Christ,

Aristide BOULOUMOY,
prêtre.

Ce 10 octobre 1909, en la fête de saint Apollinaire,
patron du diocèse de Valence.

APPROBATION

LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSIEUR CHESNELONG

EVÊQUE DE VALENCE

EVÊCHÉ
DE
VALENCE

CHER ET VÉNÉRÉ MONSIEUR L'ARCHIPRÊTRE,

A l'un des piliers de notre délicieuse Cathédrale est appendu un cartouche de marbre, sur lequel on lit ces mots : Domine, dilexi decorem domûs tuæ.

Vous auriez pu, cher Monsieur l'Archiprêtre, donner pour épigraphe à votre livre ces paroles qui, ce me semble, racontent assez heureusement toute votre âme.

Vous aimez la beauté de la maison de Dieu. Vous l'aimez telle que l'Eglise l'a faite : sévère et souriante à la fois ; immuable, à certains égards, comme l'expression de ce qui est éternel, et cependant variée, souple, vivante, afin de mieux s'harmoniser aux sentiments mobiles de chaque âme ou de chaque siècle.

Vous aimez tout dans la maison de Dieu : les murs que marquèrent les croix consécratrices ; la lueur discrète qui, le soir, envahit les nefs et les inonde de mystère ; la grande voix qui pleure les trépassés ou carillonne les espoirs des mères sur les berceaux.

Plus que ce poème chanté par la matière inerte, vous aimez la beauté des gestes symboliques dont se composent nos cérémonies, et plus encore celle des strophes de nos vieilles hymnes, seules capables d'exprimer, en des signes presque immatériels, les joies, les douleurs, les adorations des âmes.

Et tout cela, vous l'aimez, laissez-moi dire, avec des candeurs d'enfant, avec cette fraîcheur d'impressions qui revêt d'un charme exquis une science de la liturgie et de l'histoire dont on pourrait craindre qu'elle ne soit trop aride, tant on la devine exacte et précise.

Mais tout cela, ce n'est qu'ombre et figure et le vestibule seulement de la maison de Dieu. Le vrai temple dont la beauté vous attire est celui où réside l'Esprit-Saint. Les âmes rachetées, justifiées, glorifiées — d'un mot, les Saints : voilà les gemmes et les ors dont se parent les murs de la cité mystique, lapides pretiosi omnes muri tui.

Riche et innombrable écrin ! Vous en savez par cœur, cher Monsieur l'Archiprêtre, l'inventaire dressé par les soins pieux de l'Eglise, ce Martyrologe dont, chaque jour, en votre presbyterium, un de vos si dévoués colla-

borateurs donne lecture, comme, jadis, dans cette autre maison sacerdotale où vous formiez des clercs à la sainteté.

Les Saints, vous les aimez, chacun pour l'éclat de ses vertus spéciales, et tous pour l'ensemble unique, pour le cortège de grandeur, de force et de pure beauté qu'ils composent au Christ Jésus.

Vous voudriez les évoquer tous, à mesure qu'ils se présentent au cours de l'année liturgique. Mais comme ce serait une tâche immense, vous avez choisi ceux dont la vie peut nous donner des leçons plus directes ou plus hautes, et ceux, enfin, qui étant plus particulièrement honorés dans notre diocèse, doivent nous être mieux connus et plus chers.

D'autres diront, cher Monsieur l'Archiprêtre, ce que le goût très sûr d'un lettré, qui cite de mémoire les anciens, a su donner d'attrait à ces pages ; il appartient à votre Evêque de louer le dessein dans lequel elles furent écrites et qui est identique à l'idéal de toute votre vie : conduire les âmes à la sainteté, par des sentiers que votre inaltérable douceur s'ingénie à rendre moins rudes.

Déjà vous aviez facilité aux fidèles l'intelligence du code de la sainteté, en publiant votre Manuel d'Instruction religieuse, par lequel j'eus d'abord le bonheur de vous connaître. Mais vous n'ignorez pas l'équation posée par saint François de Sales : doctrine chrétienne, musique peinte ; vie des Saints, musique chantée.

Et c'est la vraie musique, la musique chantée que vous nous donnez aujourd'hui.

Je formule un vœu, ou plutôt j'exprime une conviction : votre livre, largement répandu, ira, dans mon cher diocèse et au dehors, enchanter bien des âmes pieuses et les gagner à l'imitation des Saints. Lu par des chrétiens moins fervents, il leur révélera les beautés d'un monde qu'ils connaissent mal, et, de la lumière, naîtra l'amour.

Je sais que c'est là votre unique souhait.

De tout cœur je bénis votre œuvre et vous prie d'agréer, cher Monsieur l'Archiprêtre, l'expression de mon respectueux attachement en Notre-Seigneur.

*Ce 15 octobre 1909,
en la fête de sainte Thérèse.*

† JEAN-VICTOR-ÉMILE,
Evêque de Valence.

PRÉFACE

Les pages que nous offrons au public ne sont pas pour tous des inconnues. Les lecteurs de la *Semaine Religieuse de Valence* en ont eu déjà la primeur.

Que de fois nombre d'entr'eux nous ont demandé de grouper ces articles en volumes, afin de les avoir sous la main, sans être obligés de recourir à des recherches dont le moindre inconvénient est de ravir un temps précieux !

Les groupements sont à l'ordre du jour. C'est dire que de plus en plus notre grande force réside dans l'union.

Pourquoi, dès lors, dans son humble sphère,

notre *Année chrétienne* ne contribuerait-elle pas à former comme un bloc de ses divers sujets isolés jusqu'ici, épars ça et là, et désormais réunis en faisceau ?

Nous avons pris pour guide Dom Guéranger, dont l'admirable *Année liturgique* est si complète, mais qui, en raison même de ses *quinze* volumes, ne peut que très difficilement être mise entre les mains de tous les fidèles.

Notre premier volume comprendra la partie de l'année qui va de l'Avent à la Trinité, c'est-à-dire à la Pentecôte inclusivement, et le second, de la Trinité à l'Avent.

Le propre du Temps est traité avec abondance et multiplicité de détails. Quant aux Saints, nous avons dû nous restreindre aux plus populaires, et, de préférence, à ceux qui ont, dans le Bréviaire ou le Missel, un office particulier, ou encore qui nous sont plus étroitement unis à titre de protecteurs diocésains.

Daigne le Seigneur avoir pour agréable ce tra-

vail, entrepris pour sa gloire, sur de très honorables instances.

Si l'*Année chrétienne* obtient quelque succès, nous publierons un volume de *Variétés* sous le titre de *Lectures du foyer chrétien*, espérant que nos lecteurs lui feront également bon accueil.

L'ANNÉE CHRÉTIENNE

« L'Eglise, dit Bossuet, inspirée de Dieu et instruite par les saints apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs et dans les exemples de ses saints, et enfin un mystérieux abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là, toutes les saisons sont fructueuses pour les chrétiens ; tout y est plein de Jésus-Christ... Dans cette variété, qui aboutit toute à l'unité tant recommandée par Jésus-Christ, l'âme innocente et pieuse trouve, avec des plaisirs célestes, une solide nourriture et un perpétuel renouvellement de sa ferveur » (1).

Elle est belle, en effet, elle est riche de souvenirs et d'espérances l'année chrétienne. Pleine d'enseigne-

(1) *Orais. fun. de Marie-Thérèse d'Autriche.*

ments pour l'esprit, elle offre en même temps au cœur les jouissances les plus douces et les plus pures. Les enfants du siècle eux-mêmes n'échappent pas toujours aux mystérieux attraits de nos fêtes, aux suaves émotions de nos cérémonies. Plus d'un, à nos grandes solennités, se sent ramené aux jours bénis de son enfance et retrouve, avec le chemin de l'église,

« Dans un pli de son cœur, de lui-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé (1) ».

Mais si le culte catholique réveille de telles sympathies chez l'indifférent et l'incrédule, quel charme ne doit-il pas avoir pour le fidèle, pour l'homme qui croit les vérités de la religion et accomplit ses préceptes ? Quelles joies intimes et profondes lui apporte chacune des phases dont se compose l'année chrétienne !

Voici d'abord l'*Avent*, temps de prière, de pieuses méditations, de fervents soupirs vers le Sauveur, touchante commémoration des quatre mille ans durant lesquels les enfants de l'Ancienne Loi attendirent le Messie. De là ces accents : « Vers vous, ô mon Dieu, j'ai élevé mon âme... Seigneur, venez me montrer la voie qui conduit à vous... Cieux, répandez votre rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le Juste... Venez, Seigneur, et ne tardez plus : pardonnez les crimes d'Israël votre peuple ». De là également ces promesses qui font

(1) Hégésippe MOREAU.

tressaillir nos âmes de bonheur : « Console-toi, console-toi, mon peuple : ton salut est proche. Pourquoi te laisser consumer par le chagrin, transformer par la douleur ? Ne crains rien : je te sauverai, car je suis le Seigneur ton Dieu, le Saint d'Israël, ton Rédempteur ».

Noël arrive, Noël temps d'allégresse, de sainte jubilation. L'Eglise dépose les vêtements de deuil et se pare de la couleur qui convient à la joie. Elle reprend le gracieux cantique des Anges, *Gloria in excelsis*, ainsi que le triomphant *Te Deum*. Ah ! c'est qu'il est descendu parmi nous « le Désiré des collines éternelles », c'est « qu'un Sauveur nous est né dans la cité de David... ». Comme on s'empresse, dans nos églises, devenues d'autres Bethléem par la présence de Jésus au saint autel ! Chacun vient fêter le nouveau-né, attirer sur soi un regard de ses yeux si doux, obtenir quelque faveur en échange des vœux qu'il lui offre. O nuit « très sacrée », qui dira tes charmes ? Délicieuse fête, qui pourrait perdre ton souvenir ?

Et que d'autres solennités font cortège à l'Enfant-Dieu ! Etienne lui présente la palme de son martyre ; Jean, le lis de sa virginité ; les Innocents « jouent auprès de lui avec leurs couronnes ». La Circoncision ouvre une année nouvelle. Puis l'on voit s'avancer, à la clarté de l'étoile, les Mages, ces rois de la terre qui viennent offrir au Roi du ciel l'or, l'encens et la myrrhe : c'est la radieuse Epiphanie, qui dissipe les ténèbres de

la gentilité. Enfin un double mystère : la Purification de Marie et la Présentation de l'Enfant Jésus au Temple clôt la brillante période de Noël.

Vient ensuite le *Temps de la Septuagésime*. Les trois semaines qu'il comporte servent de prélude au Carême. Dès ce moment et jusqu'à Pâques, l'Eglise reprend la sombre couleur violette. Elle chante au début : « Les gémissements de la mort m'ont environnée, les douleurs de l'enfer m'ont assiégée ; j'ai invoqué le Seigneur dans ma tribulation, et, de son saint temple, il a écouté ma voix ».

Bientôt, — le lendemain des joies profanes — l'Eglise répand la cendre bénite sur la tête de ses enfants, pour humilier leur orgueil, et déclare ouverte la grande carrière de la pénitence quadragésimale. Durant le *Temps du Carême*, sa parole devient plus solennelle, sa prière plus pressante, et sa voix revêt un accent qui remue profondément les âmes : « Entre le vestibule et l'autel, les prêtres, ministres du Seigneur, pleureront et diront : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple... — Créateur plein de bonté, daignez écouter les prières que nous vous offrons avec larmes, au milieu des jeûnes de cette sainte quarantaine... ». On tombe à genoux ; on se frappe la poitrine et l'on accuse ses fautes dans les sentiments de la plus vive douleur.

La *Passion* ajoute encore aux tristesses du Carême. Nos croix sont voilées, et, du pied de l'Arbre sacré, il nous semble entendre cette parole : « O mon peuple,

que t'ai-je fait ? en quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi... Est-ce à cause de tous mes bienfaits que tu as préparé une croix à ton Sauveur ?... »

Mais après être descendu au tombeau avec le Dieu crucifié, le monde chrétien se réveille dans les transports de la Résurrection. Voici *Pâques*, le grand jour, la solennité des solennités ! Alleluia ! Sortie des frimas de l'hiver, la nature, elle aussi, resplendit sous le soleil de la résurrection et commence à donner ses fleurs et ses parfums. Avec quelle magnificence le *Temps pascal* déploie le cycle de ses fêtes ! A la suite de cet incomparable dimanche de Pâques, s'avancent, entr'autres, l'Ascension, consacrée par le triomphe du Roi de gloire : la Pentecôte, à jamais mémorable par la venue de l'Esprit qui « a renouvelé la face de la terre ».

Le *Temps qui suit la Pentecôte* est le plus long de l'année chrétienne. Il figure l'Eglise militante marchant à la conquête de la bienheureuse patrie. Ici encore, quelle source de jouissances pour le fidèle dans les fêtes qu'il célèbre en se rendant à la *terre promise du ciel* ! la Fête-Dieu, glorieux épanouissement de la divine Eucharistie ; la solennité des Apôtres S. Pierre et S. Paul, Chefs et colonnes de l'Eglise ; l'Assomption de Marie, si chère à tout chrétien, mais spécialement aux enfants de la France, dont Marie a été proclamée la Reine ; la Toussaint et le Jour des Morts, où les voix du ciel et les gémissements du purgatoire se font entendre avec tant d'éloquence et trouvent de si fidèles échos dans les

cœurs ; enfin la Dédicace des églises, où il semble que le ciel lui-même soit descendu sur la terre, tant « les tabernacles du Dieu des vertus ont de charmes pour nous ! »

Douces fêtes d'ici-bas, nous n'imiterons point à votre égard Israël captif à Babylone, dont les harpes muettes demeuraient suspendues aux saules de l'Euphrate (1). Vos saints cantiques seront la consolation de notre exil, comme votre Pain divin l'aliment de notre voyage vers la patrie. « Puissions-nous, en célébrant les fêtes du temps, mériter de parvenir aux joies éternelles ! » (2).

(1) Ps. CXXXVI.

(2) *Collecte du mercredi après Pâques.*

TEMPS

DE

L'AVENT

L'AVENT

L'année sainte ou liturgique s'ouvre au premier dimanche de l'Avent et se clôt avec le dernier dimanche après la Pentecôte, celui dont l'évangile met sous nos yeux l'effrayant tableau de la fin du monde.

L'Avent — du latin *adventus*, *avènement* — est le temps consacré par l'Eglise à préparer les fidèles à la fête de Noël, anniversaire de la Naissance du Fils de Dieu parmi les hommes. Ce temps commence au plus tôt le 27 novembre et, au plus tard, le 3 décembre. Il comprend toujours quatre dimanches, sinon quatre semaines complètes pour marquer les quatre mille ans pendant lesquels fut attendu le Messie promis à nos pères.

C'est surtout par la prière et la pénitence qu'il convient de sanctifier le temps de l'Avent : l'Eglise nous en avertit soit en ramenant sur nos lèvres les soupirs ardents par lesquels les patriarches et les prophètes appelaient la venue du Rédempteur, soit en imposant à ses ministres, dans les fonctions sacrées, la couleur violette.

Une des particularités les plus attachantes de l'Avent, ce sont les Invitatoires des Matines. Tout d'abord on y salue dans le lointain des âges le Rédempteur promis :

Venez, adorons le Roi qui doit venir.

Puis, à mesure que les jours s'écoulent, la voix de l'Eglise devient plus pressante ;

Le Seigneur est déjà proche ; venez, adorons-le.

Les désirs du peuple fidèle s'enflamment. On dirait l'ancien monde se mettant en route vers les siècles nou-

veaux et aspirant de plus en plus à contempler « le Roi pacifique dont la terre entière veut voir le divin visage ».

Nous arrivons ainsi à la veille du jour solennel. Plus de délai : les sentiments de l'Eglise se traduisent par un cri emprunté à Moïse annonçant aux enfants d'Israël la Manne céleste que Dieu enverra le lendemain. N'est-ce pas la figure de Jésus-Christ, notre Manne, le Pain de vie, qui va naître à Bethléem, la *Maison du Pain*, d'après la signification hébraïque du mot ?

Sachez aujourd'hui que le Seigneur viendra ; et dès le matin vous verrez sa gloire.

Comme on sera bien préparé à entendre cet exultant invitoire de Noël :

Le Christ nous est né : venez, adorons-le !

Tout cela est d'un charme incomparable. Il y a tout à la fois doctrine pour l'esprit et céleste suavité pour le cœur.

Signalons, dans ce même ordre d'idées, les Introïts des quatre Dimanches, et d'abord celui du premier :

Vers vous, j'ai élevé mon âme. En vous, ô mon Dieu, j'ai mis ma confiance, et je n'en rougirai pas. En vain les ennemis de mon salut riront de ma patience : quiconque vous attend ne sera point confondu. — Seigneur, venez me montrer la voie qui conduit à vous ; venez m'apprendre vos divins sentiers.

Voilà bien les soupirs du genre humain vers Celui qui seul pouvait briser les chaînes de sa captivité et lui rendre les saintes joies de la liberté reconquise.

Ecoutons encore ; nous arrivons au deuxième dimanche :

Peuple de Sion, voici le Seigneur qui vient pour sauver les nations ; et le Seigneur fera entendre sa voix pleine de ma-

jesté, et votre cœur sera dans la joie. Ecoutez-nous, ô vous qui régissez Israël, qui conduisez Joseph comme une brebis.

Oui, le divin Enfant de la Crèche, le Roi du ciel descendu parmi nous, fera un jour entendre sa voix, et cette voix revêtira une majesté et une magnificence qui surpasseront celles de tous les Prophètes. Bon Pasteur, il viendra réunir ses brebis, ramenant au bercail celles qui s'étaient égarées et les nourrissant toutes de sa propre chair.

A l'Introït du troisième Dimanche, l'Eglise invite ses enfants à la joie, et la couleur *rose*, qu'elle admet dans ses ornements sacrés pour tempérer les austérités de la pénitence, confirme sa pensée à cet égard.

Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; je vous le dis encore, réjouissez-vous. Que votre modestie soit connue de tous les hommes : le Seigneur est proche. Soyez sans inquiétude ; mais faites connaître à Dieu vos désirs par les prières et les supplications. — Seigneur, vous avez béni la terre qui est à vous ; vous avez ramené Jacob de la captivité.

Mais le temps approche où le Désiré des nations va descendre. Dans notre impatience de le contempler, nous faisons nôtres ces accents d'Isaïe et de David, qui servent d'Introït au quatrième Dimanche :

Cieux, répandez la rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le juste ; que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur. — Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie l'ouvrage de ses mains.

Parmi les fleurs liturgiques de l'Avent, nous citerons encore le beau Répons qui accompagne la première Leçon de Matines :

Regardant de loin, je vois la puissance de Dieu qui arrive et une nuée qui couvre toute la terre. Allez à sa rencontre

et dites-lui : Annonce-nous si c'est toi qui dois régner sur le peuple d'Israël. Habitants de la terre, enfants des hommes, riches et pauvres. Allez.... Ecoute, toi qui régis Israël et qui conduis Joseph comme une brebis. Annonce-nous.... Levez vos portes, ô princes, et vous, portes éternelles, levez-vous, afin de laisser entrer le Roi de gloire....

On ne peut qu'admirer aussi l'à-propos des deux Antiennes suivantes, destinées à l'Office des Laudes du 21 et du 23 décembre :

Ne craignez point : Notre-Seigneur viendra à vous dans cinq jours.

Voici que sont accomplies toutes les choses que l'Ange avait dites au sujet de la Vierge Marie.

Appelons de nos vœux ardents la venue du Roi de la paix dans tous les cœurs : nous avons tant besoin qu'il ramène le calme dans nos temps troublés, qu'il dissipe, par sa divine lumière, les ténèbres amoncelées dans les esprits et qu'il réchauffe, au feu de sa charité, les cœurs glacés par l'égoïsme !

Les Hymnes de l'Avent

Que d'intéressantes cueillettes ont déjà été opérées parmi les fleurs liturgiques de l'Avent !

Mais combien encore pourraient être réalisées !

A ce nombre appartiennent les hymnes que l'Eglise met sur nos lèvres durant la période sacrée qui précède la glorieuse Nativité du Sauveur. Elles sont l'œuvre de saint Ambroise. La première, celle de Vêpres, commence par ces mots : *Creator alme siderum* ; la seconde, celle de Matines, débute ainsi : *Verbum supernum pro-*

diens ; la troisième, celle de Laudes, s'ouvre par ce vers :
En clara vox redarguit.

Le fond est le même : chute du genre humain ; nécessité d'une rédemption, appel au Messie, crainte des dernières assises, où le doux et tout aimable Sauveur ne sera plus qu'un Juge inexorable : tel est le thème de ces trois belles hymnes.

La forme ne le cède pas à la richesse des pensées, comme il est facile d'en juger à l'étude particulière de chacune de ces trois pièces liturgiques, malgré la retouche imposée à l'œuvre primitive de saint Ambroise par Urbain VIII, qui voulut ramener les hymnes du Bréviaire romain aux règles de la métrique ancienne.

Nous voici donc aux Vêpres du temps de l'Avent. On vient de chanter, sous les figures les plus poétiques, les merveilles qui s'accompliront à la venue du Messie : « Les montagnes distilleront la douceur ; le lait et le miel découleront des collines ». Quelle joie, quels trisaillements, lorsque apparaîtra « le Seigneur, le grand Prophète qui doit renouveler Jérusalem ! »

Les accents de l'hymne commencent à retentir :

Fécond auteur des cieux, lumière éternelle des croyants, Rédempteur de tous les hommes, ô Jésus, prêtez l'oreille à nos supplications.

Par suite de la désobéissance du premier homme, la création a subi une perturbation profonde : il ne faut rien moins qu'un Dieu pour rétablir l'ordre, rendre la lumière au genre humain enténébré, et refaire, en un mot, l'œuvre divine. Mais quel puissant ennemi avait provoqué une secousse aussi violente ? le démon.

Le monde allait périr par les pièges du démon ; poussé par l'amour, vous vous êtes fait le remède de ses maux.

Oui, c'est bien l'amour surtout qui a été le divin artisan de l'Incarnation. Dieu le Père « a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique ». Quant au Fils lui-même, c'est avec raison que l'Eglise lui dit, en la fête de son Cœur adorable : « Votre amour vous contraignit de prendre un corps mortel, pour nous rendre, nouvel Adam, les dons que l'ancien nous avait dérobés. »

Pour expier le crime universel de notre race, victime pure destinée à la croix, vous sortez de l'auguste sein de la Vierge.

Le souvenir de Marie est intimement uni à celui du Verbe incarné. Aussi l'Eglise prend-elle un soin tout particulier de glorifier, pendant l'Avent et durant le temps de Noël, « la Mère féconde du Rédempteur, la Porte du ciel, l'Etoile de la mer, la Vierge qui, après l'enfantement, est demeurée sans tache ».

Au bruit de votre gloire et de votre puissance, à votre nom seul, tout tremble ; les cieux et les enfers fléchissent le genou.

Voilà donc quel est Celui qui descend sur la terre. Petit enfant couché dans la crèche de Bethléem, c'est lui qui gouverne le monde ; c'est « par lui que règnent les rois et que les puissants rendent la justice ». Oh ! qu'il est grand ce Dieu qui, pour notre amour, s'est fait si petit !

Mais où il manifestera surtout sa gloire et sa puissance, c'est au moment où toutes les générations comparaîtront devant son tribunal. Voilà pourquoi nous lui disons maintenant dans une humble prière :

Juge souverain du dernier jour, nous vous en supplions, daignez nous défendre de nos ennemis par les armes de la grâce céleste.

La grâce, en effet, nous rendra victorieux du démon, du monde et de notre propre inclination au mal. Ce sont là les ennemis de notre âme ; de leur défaite dépend notre salut éternel.

L'hymne de Matines, *Verbum supernum prodiens*, a le même début que celle des Laudes du Très Saint-Sacrement, œuvre exquise de S. Thomas d'Aquin, avec la différence que celle-ci a le ton narratif, tandis que celle-là s'adresse directement, sous forme de prière, au Verbe de Dieu qui doit descendre parmi nous.

Nous disons donc, avec saint Ambroise, au divin Rédempteur :

O Verbe descendant des cieux, du sein du Père éternel, vous qui, par votre naissance dans le cours des âges, apportez secours au monde,

Eclairez maintenant nos âmes, embrasez-les du feu de votre amour, afin que nos cœurs, méprisant les biens périssables, soient remplis de la joie du ciel.

Telle est la première supplication que l'Eglise met sur nos lèvres dans l'office de la nuit. La *lumière* et l'*amour* : deux grands bienfaits que le Sauveur doit apporter à la terre.

Continuons la prière liturgique :

Afin que lorsque le Juge suprême, du haut de son tribunal, condamnera au feu les coupables, et de sa voix amie appellera au ciel les justes,

Nous ne soyons point, pâture des flammes, précipités dans le sombre gouffre, mais que nous ayons le bonheur de jouir, dans le ciel, de la vue de Dieu.

Encore la pensée des grandes assises qui auront lieu à la fin des temps. Le tout aimable Enfant de la crèche devant être un jour le souverain Juge des vivants et des

morts et, pour cela, descendre du ciel « avec une grande puissance et une grande majesté », il importe par dessus tout de nous le rendre favorable. Voilà pourquoi nous faisons par avance appel à sa miséricordieuse bonté.

Terminons notre petite excursion sur le terrain liturgique par l'hymne de Laudes : *En clara vox redarguit*.

Elle ne revêt pas la forme de la prière ; c'est une pieuse exhortation que nous nous adressons mutuellement.

Voici qu'une voix sonore, éclatante, retentit à travers les ténèbres : Loin d'ici les vains songes, Jésus apparaît du haut des cieux.

Cet exorde est bien propre à réveiller l'âme endormie dans la paresse, engourdie dans la lâcheté. Il faut sortir au plus vite d'un pareil état : voici que Jésus arrive.

Que l'âme dans la torpeur cesse de ramper sur la terre : un astre nouveau vient de briller, qui fera disparaître toute faute.

C'est par avance le *Sursum corda* qui, chaque matin, au divin sacrifice, invitera les fidèles au recueillement profond que demande la descente du Fils de Dieu sur l'autel.

Mais quel est celui qui doit effacer les péchés du monde, sinon l'Agneau immolé pour nous ?

Voici que l'Agneau est envoyé vers nous pour nous délier gratuitement de nos dettes. Tous ensemble implorons avec larmes sa miséricorde.

Dieu, sans doute, aurait pu se contenter de pardonner à l'humanité coupable. Il a préféré, pour faire ressortir sa sagesse, sa puissance, son amour surtout, recevoir une satisfaction équivalente à l'injure.

Or, cette satisfaction, un Dieu seul pouvait l'offrir. C'est ce que fit le Verbe divin en prenant une chair sem-

blable à la nôtre. Jésus a souffert comme homme, et, comme Dieu, il a donné à ses souffrances un mérite infini.

Afin que lorsqu'il paraîtra de nouveau et jettera l'épouvante dans le monde, il ne nous punisse pas selon nos fautes, mais qu'il nous protège dans sa bonté.

Comme nous devons nous préoccuper de ce grand jour ! Car enfin « la grâce du Sauveur, dit saint Paul, nous instruit ; elle nous apprend à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, afin que nous vivions dans la pratique de la tempérance, de la justice et de la piété, étant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons et de l'avènement glorieux du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ (1) ».

Admirables dispositions ! Puissent-elles être les nôtres durant ce temps de préparation à la belle et touchante solennité de Noël !

LES GRANDES ANTIENNES DE L'AVENT

Ceux qui ont le bonheur de réciter l'office divin savent quelles particularités attachantes et instructives caractérisent le temps de l'Avent. La sainte liturgie y exprime d'une façon merveilleuse les sentiments des Patriarches et des Prophètes à l'égard du Rédempteur promis à l'humanité.

On se sent remué rien qu'à entendre ces accents :
« Cieux, répandez votre rosée, et que les nuées fassent

(1) *Tit.* II, 11-13.

pleuvoir le Juste ; que la terre s'ouvre et germe le Sauveur. »

L'émotion continue quand on prête l'oreille à cette voix qui semble partir du lointain des âges : « Le Roi qui doit venir, le Seigneur : venez, adorons-le. »

Puis, à mesure que s'écoulent les siècles, figurés par les semaines de l'Avent, l'invitation devient plus pressante : « Le Seigneur est déjà proche : venez, adorons-le. »

Enfin, la veille même de Noël, retentit cette annonce, qui fait tressaillir tous les cœurs : « Sachez aujourd'hui que le Seigneur viendra, et dès le matin vous verrez sa gloire. »

Comme on est bien préparé, lorsque le grand avènement sera un fait accompli, à chanter autour de la crèche où trône l'Enfant-Dieu : « Le Christ nous est né : venez, adorons-le ! »

Mais ce que nous tenons à signaler ici, ce sont les grandes Antiennes O, ainsi désignées parce que chacune d'elles commence par cette exclamation.

Elles sont au nombre de sept, fixées aux sept jours qui précèdent la Vigile de la Naissance du Sauveur. Pourquoi ce nombre de *sept* ? Peut-être à cause des sept dons de l'Esprit-Saint, qui doivent reposer d'une manière éminente sur le « rejeton de Jessé », comme l'annonce le prophète Isaïe (1) ; ou encore parce qu'en descendant sur la terre, le fils de Dieu répandit sur le monde les sept dons de l'Esprit-Saint. Ce sont les raisons invoquées par Durand de Mende, célèbre liturgiste du XIII^e siècle (2).

(1) ISAÏE, XI, 2-3.

(2) *Rational des divins offices*, l. VI, ch. XI.

Les Antiennes O se chantent à Vêpres, avant et après le *Magnificat*. A l'heure des Vêpres, parce que c'est vers le soir du monde, à son sixième âge, comme s'exprime le Martyrologe romain, que le Fils éternel de Dieu descendit parmi nous. On les joint au cantique *Magnificat*, pour indiquer que le Sauveur nous est venu par Marie : « Il nous a été donné, il nous est né d'une Vierge sans tache (1) ». Elles se chantent avant et après le cantique de Marie, comme aux offices *doubles*, pour plus de solennité (2). Dans quelques églises, même, on les chantait, en outre, avant le *Gloria Patri* du *Magnificat*.

Recueillons-nous et unissons nos cœurs à la voix de la sainte Eglise, appelant de ses vœux embrasés la venue de Celui qui seul peut lui apporter la joie et le salut.

O Sagesse, qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, qui atteignez d'une extrémité à l'autre et disposez toutes choses avec force et douceur : venez nous apprendre les voies de la prudence.

O Adonai (Seigneur), Chef de la maison d'Israël, qui avez apparu à Moïse dans la flamme du buisson ardent, et lui avez donné la loi sur le Sinaï : venez nous racheter dans la force de votre bras.

O Rejeton de Jessé, qui êtes comme un étendard pour les peuples ; devant qui les rois se tiendront dans le silence ; à qui les nations offriront leurs prières : venez nous délivrer, ne tardez plus.

(1) Hymne des Vêpres du Très Saint-Sacrement.

(2) Nous connaissons au moins une paroisse du diocèse de Valence, Saint-Barnard de Romans, où les Antiennes O sont chantées solennellement tous les soirs, durant les sept jours qui précèdent la Vigile de Noël. Ce chant, uni à celui du *Magnificat*, est suivi de la bénédiction du divin Roi, que viennent de saluer les pieux accents du clergé et des fidèles.

O Clef de David, ô sceptre de la maison d'Israël qui ouvrez, et nul ne peut fermer : qui fermez, et nul ne peut ouvrir : venez et tirez de la prison le captif qui est assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.

O Orient, splendeur de la lumière éternelle ! Soleil de justice ! venez et illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.

O Roi des nations, objet de leurs désirs, pierre angulaire, qui réunissez en vous les deux peuples (les Juifs et les Gentils), venez et sauvez l'homme que vous avez formé du limon.

O Emmanuel, notre Roi et notre Législateur, l'attente des nations et leur sauveur ! venez nous sauver, Seigneur notre Dieu.

Quelle richesse de fond et quelle admirable texture dans la forme ! L'histoire des misères de l'homme, de ses besoins, de ses aspirations ; la grandeur du Messie, sa puissance et sa miséricorde, tout est renfermé dans ces belles *Antiennes*.

Le genre humain, par suite de la prévarication originelle, est enveloppé de ténèbres : quelle ignorance profonde des vérités même élémentaires, et que d'erreurs répandues dans les esprits ! Sagesse infaillible, venez nous instruire.

Mais l'homme est de plus réservé aux peines éternelles ; il lui faut un Rédempteur : Dieu de Moïse, Dieu du Sinaï, venez opérer cette rédemption.

Captifs, nous gémissons sous le joug tyrannique de Satan : qu'il vienne nous délivrer celui qui commande à tous les rois de la terre.

Et ces liens que nous nous sommes imposés nous-mêmes par nos propres péchés, ne faut-il pas aussi les briser ! O vous qui avez en main la Clef de David, usez en notre faveur des pouvoirs qu'elle vous confère.

Ceux qui ont séjourné longtemps dans un cachot ont les yeux obscurcis et ne peuvent voir distinctement. De même, après notre absolution, il nous reste à être éclairés. O divin Orient, ô soleil de justice, ce sera là votre œuvre.

Enfin le but auquel nous devons tendre, c'est le salut éternel : tout le reste, inutile sans cela, doit être coordonné à cette fin suprême. Et comme, avant l'arrivée du Sauveur, deux peuples étaient en présence : les Juifs et les Gentils, nous appelons de nos prières le salut pour chacun d'eux : O Roi des nations, sauvez la gentilité. O Emmanuel (Dieu avec nous), sauvez le peuple que vous vous étiez choisi.

Telles sont nos grandes et belles Antiennes préparatoires à la venue du Rédempteur. Aillons à les redire : les misères intellectuelles et morales de l'humanité, aujourd'hui encore, sont bien grandes, et le Sauveur n'est pas moins désireux qu'autrefois de lui procurer lumière, délivrance, paix, joie et salut.

LA PRIÈRE DES ÉGLISES DE FRANCE

pendant l'Avent.

Soupirs ardents des patriarches et des prophètes, appelant de leurs vœux la venue du Rédempteur : tels sont les sentiments de la sainte Eglise durant les semaines qui précèdent la solennité de Noël.

Sans doute, il est venu ce divin Messie, attendu pendant quarante siècles ; la crèche de Bethléem et la Croix

du Calvaire attestent qu'il est descendu parmi nous et qu'il a versé, pour nous sauver, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Mais n'est-il pas une autre venue du Fils de Dieu, celle qu'il opère dans les cœurs par sa grâce ? A cette naissance, il faut nous préparer. De là ces merveilleuses prières que la Liturgie sacrée met sur nos lèvres durant le temps de l'Avent : fleurs aux mille nuances et aux délicieux parfums que nous avons cueillies déjà pour en faire bénéficier nos lecteurs.

Il est toutefois une autre fleur que nous n'avons pas encore détachée de sa tige : on nous permettra de l'« odoré » aujourd'hui, comme s'exprimerait saint François de Sales. Cette fleur ravissante est composée des paroles du prophète Isaïe. Les églises de France en ont fait leur prière de prédilection aux Saluts du Très Saint-Sacrement pendant la période sainte que nous allons parcourir. Jamais nous n'oublierons l'accent pieux et enlevant avec lequel nous l'avons jadis entendu chanter par la Maîtrise de Notre-Dame, à Paris, durant la station de l'Avent.

Cieux, répandez votre rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le Juste.

Tel est le refrain que le chœur reprend avec ensemble après chaque strophe. On dirait tous les Voyants d'Israël réunis, appelant Celui qui doit venir, Celui qui est l'Attente des nations.

Puis une voix s'élève solitaire et suppliante, faisant la description du lamentable état dans lequel le péché a précipité l'antique Jérusalem :

Ne vous irritez plus, Seigneur, ne vous souvenez plus désormais de notre iniquité. Voilà que la cité du Saint est devenue déserte, Sion est dans la solitude, Jérusalem est désolée, cette maison consacrée à votre culte et à votre gloire, où nos pères ont chanté vos louanges.

Mais ce maudit péché n'a pas seulement souillé la cité sainte ; il a porté aussi le ravage dans cette Jérusalem intérieure qui est l'âme. Aussi, avec quelle confusion cette pauvre meurtrie, jetant un regard autour d'elle et voyant partout la désolation, s'écrie-t-elle dans sa douleur :

Nous avons péché, et nous sommes devenus comme le lépreux ; et nous sommes tous tombés comme la feuille ; et comme un vent impétueux, nos iniquités nous ont enlevés et dispersés. Vous avez caché votre face à nos regards, et vous nous avez brisés par la main de notre iniquité.

On croirait entendre David prononçant avec componction son « *peccavi* » et murmurant son touchant et sublime « *Miserere* ».

Mais est-il possible que Dieu ne se laisse pas fléchir ? Si nous sommes la *misère*, n'est-il pas, lui, la *miséricorde*, c'est-à-dire le cœur s'approchant du malheureux ? Qu'il vienne donc ce « Désiré de tous les peuples » ; qu'il vienne ce « Roi pacifique dont il tarde à l'univers entier de contempler le visage ».

Voyez, Seigneur, l'affliction de votre peuple, et envoyez Celui que vous devez envoyer. Faites sortir l'Agneau qui doit dominer sur la terre ; qu'il s'élance de la pierre du désert sur la montagne de la fille de Sion, afin qu'il enlève lui-même le joug de notre captivité.

O bonheur ! Dieu s'est laissé vaincre par nos suppli-

cations. C'est son Fils lui-même qui répond à notre pressant appel, c'est sa main qui essuie nos larmes :

Console-toi, console-toi, ô mon peuple ! bientôt viendra ton salut : pourquoi te consumer dans la tristesse ? Pourquoi la douleur s'est-elle emparée de toi ? Je te sauverai, ne crains point : car je suis le Seigneur ton Dieu, le Saint d'Israël, ton Rédempteur.

Comme tout cela est doux et consolant ! Quel réconfort pour l'âme dans ces belles prières, et, dans ces sentiments de pénitence, de regrets du passé et d'espoir en la miséricorde du Dieu Sauveur, quelle excellente préparation à la fête de Noël !

Que ce soit la nôtre : nous avons tant besoin du secours d'en-haut, de ce secours que Dieu envoie *tempore opportuno*, au moment favorable !

O Dieu Sauveur, donnez la paix à nos jours troublés, « car vous seul combattez pour nous, Seigneur notre Dieu ».

Les Quatre-Temps

Souhaitons la bienvenue aux *Quatre-Temps*, cette institution si respectable par son antiquité, si élevée dans son but, si salutaire dans ses effets.

I. Nous n'apprendrons à aucun de nos lecteurs que les Quatre-Temps sont trois jours de jeûne et d'abstinence compris dans une même semaine et revenant à chacune des quatre saisons de l'année. Les jours consa-

crés à cette pénitence sont le *mercredi*, le *vendredi* et le *samedi*, jours marqués par de douloureux souvenirs : la trahison de Judas, la mort de Jésus-Christ et sa sépulture. Les Quatre-Temps du printemps viennent à la suite du premier dimanche de Carême ; ceux de l'été, la semaine de la Pentecôte ; ceux de l'automne, immédiatement après le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix ; enfin ceux de l'hiver suivent le troisième dimanche de l'Avent.

Nos Quatre-Temps sont imités de ceux de la Loi Ancienne, auxquels il est fait allusion dans ce passage du prophète Zacharie : « Voici ce que dit le Seigneur des armées : Le jeûne du 4^e, du 5^e, du 7^e et du 10^e mois seront, pour la maison de Juda, changés en des jours de joie et d'allégresse, en des fêtes éclatantes et solennelles (1). » Ils remontent certainement au-delà du v^e siècle, puisque, à cette époque déjà, saint Léon-le-Grand (440-61) rappelait aux fidèles cette prescription comme une chose bien connue : « Jeûnons donc à la quatrième férie (le mercredi), ainsi qu'à la sixième (le vendredi) ; quant au samedi, passons-le en pieuses veilles auprès du bienheureux apôtre Pierre, qui daignera aider de ses prières nos oraisons, nos jeûnes et nos aumônes » (2). Le saint pontife ne parle pas du samedi, car le jeûne de ce jour était obligatoire à Rome toute l'année, comme en fait foi la lettre décrétale d'Innocent I^{er} (3).

A quelle date faut-il donc rapporter l'origine des

(1) ZACHAR., VIII, 19.

(2) Serm. XII, *De jejun. decimi mensis* 2. Apud MIGNE, Patrol. lat., t. LIV, col. 172.

(3) Epist. XXV, c. 4. MIGNE, op. cit., t. XX, col. 555.

Quatre-Temps ? Disons avec saint Léon que le jeûne de ces trois jours remonte aux Apôtres, d'après ce principe, enseigné aussi par saint Jérôme et par saint Augustin, « que les coutumes et les observances pieuses de l'Eglise viennent de la tradition apostolique et de la doctrine du Saint-Esprit, qui réside toujours dans le cœur de l'Eglise et anime ses pasteurs, afin qu'ils gardent et fassent garder aux peuples fidèles ces pratiques de piété » (1).

II. Le but du jeûne des Quatre-Temps est d'abord de sanctifier par la pénitence les quatre saisons de l'année. Chacune d'elles appartient à Dieu ; nous lui en offrons ainsi les prémices. De plus, chacune a ses dangers pour notre âme ; n'est-il pas raisonnable, dès lors, de nous prémunir contre les ennemis qui nous attendent durant cette période ? La prière et la pénitence ont donc ici leur place toute marquée.

Un second motif de cette pratique est d'attirer les bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre. C'est Dieu qui dispense tour à tour à nos campagnes et les chauds rayons et les ondées rafraîchissantes ; lui qui donne la fertilité au grain que sème le laboureur, et peut seul éloigner la grêle et les autres fléaux qui menacent les récoltes.

Enfin le jeûne des Quatre-Temps « a une liaison intime avec l'ordination des ministres de l'Eglise qui reçoivent le samedi leur consécration, et dont la procla-

(1) Serm. LXXIX, *De jejun. Pentec.* 2. MIGNE, op. cit., t. LIV, col. 418.

mation avait lieu autrefois devant le peuple à la messe du mercredi précédent » (1).

Primitivement, les saints Ordres étaient conférés, dans l'Eglise Romaine, aux seuls Quatre-Temps de décembre, sauf de très rares exceptions. Nous en avons pour preuve la mention qui termine les biographies des saints papes insérées dans le Bréviaire et qui sont extraites du *Liber pontificalis*. Pourquoi l'Ordination avait-elle lieu de préférence à cette époque ? Sans doute pour faire coïncider avec l'entrée de Jésus-Christ dans le monde celle de ses ministres dans l'Eglise : le prêtre n'est-il pas donné à la terre comme un autre Christ, sauveur des âmes ? Plus tard, tous les samedis de Quatre-Temps ainsi que le samedi avant la Passion et le Samedi-Saint devinrent et sont restés des jours où l'Evêque peut, sans indult, faire les ordinations.

Or pour obtenir de saints prêtres, la prière et la pénitence sont des moyens on ne peut plus propices. « Le jeûne, dit saint Thomas, doit servir de préparation à ceux qui confèrent les Ordres, à ceux qui les reçoivent et au peuple en faveur de qui on ordonne des prêtres » (2).

III. Un mot sur les salutaires effets du jeûne des Quatre-Temps. La mollesse regimbe contre les jours de pénitence prescrits par l'Eglise à travers l'année. Pourtant quoi de plus avantageux ? Du jeûne des Quatre-Temps on peut dire, comme de celui du Carême,

(1) D. GUÉRANGER, *L'Année liturgique*, l'Avent, 7^e édit., Poitiers, Oudin, 1880, p. 227.

(2) *Somme théol.* 2^a 2^{ae}, Q. CXLVII, a. 5.

« qu'il a été institué pour la guérison des âmes et des corps » (1).

L'âme est appesantie par le corps qui l'incline sans cesse vers la terre ; réfréner ce dernier, le mater, chose si peu comprise aujourd'hui, c'est donc dégager l'âme des pensées sensuelles, des affections grossières, et favoriser son essor vers Dieu et les biens du ciel. De là ces paroles de l'Eglise : Dieu « par le jeûne corporel réprime les vices, élève l'âme, donne la force et accorde la récompense (2) ». De là aussi ce témoignage de saint Léon : « Le jeûne a toujours été l'aliment de la vertu. Du jeûne procèdent les pensées chastes, les sages déterminations, les salutaires conseils (3) ».

Utiles à la santé de l'âme, le jeûne et l'abstinence ne le sont pas moins à celle du corps. Contentons-nous d'en appeler ici à l'autorité du comte de Maistre : « Souvent il m'est arrivé, dit-il, de songer avec admiration et même avec reconnaissance à cette loi salutaire qui oppose des abstinences légales et périodiques à l'action destructive que l'intempérance exerce continuellement sur nos organes, et qui empêche au moins cette force de devenir accélératrice en l'obligeant à recommencer toujours. Jamais on n'imagina rien de plus sage, même sous le rapport de la simple hygiène ; jamais on n'accorda mieux l'avantage temporel de l'homme avec ses intérêts et ses besoins d'un ordre supérieur (4) ».

Un fait qui corrobore singulièrement ce témoignage,

(1) Missel rom. *Collecte du samedi après les Cendres*.

(2) Missel rom., *Préface du Carême*.

(3) Serm. XIII, *De Jejunio decimi mensis* 2. MIGNE, op. cit., col. 172.

(4) *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I, 1^{er} Entret.

c'est la longévité que l'on remarque dans les monastères, où pourtant le jeûne est plus rigoureux et l'abstinence continuelle. Evoquons un souvenir historique. Une députation de vingt-sept Chartreux se présenta un jour devant l'un des papes qui résidèrent à Avignon, pour le supplier de ne mitiger en rien l'abstinence perpétuelle ordonnée par leur règle. Ils n'eurent, pour gagner leur cause, qu'à faire connaître leur âge : le plus jeune avait 88 ans, les autres, 90, 93 et même 95. Le Souverain Pontife ne put résister à l'éloquence de ces chiffres, et confirma de nouveau la règle de saint Bruno, qui est encore observée de nos jours dans toutes les maisons de l'Ordre.

Avions-nous tort de souhaiter la bienvenue aux Quatre-Temps ?

Saint André, apôtre

(30 novembre.)

Saluons l'apôtre de la Croix, André, frère de l'auguste chef du Collège apostolique. L'Eglise nous invite à le fêter le 30 novembre, jour de son glorieux martyre.

André, natif de Bethsaïde en Galilée, fut d'abord disciple de Jean-Baptiste. « Mais un jour, ayant entendu son maître dire en montrant le Christ : Voilà l'Agneau de Dieu, il suivit Jésus avec un autre dont l'Evangile ne dit pas le nom. Le Sauveur se tournant vers eux, leur dit : Que cherchez-vous ? Ils répondirent : Maître, où demeurez-vous ? Il leur dit : Venez et voyez. Ils allè-

rent et ils virent où il demeurait, et ils passèrent chez lui ce jour-là » (1).

André est donc le premier des apôtres qui se soit joint à Jésus-Christ. Mais devait-il profiter seul d'un si grand trésor ? Il ne le pensa pas ; aussi s'empressa-t-il d'amener et de présenter Simon, son frère puîné, à Notre-Seigneur, qui changea son nom en celui de Pierre.

A quelque temps de là, « Jésus marchant le long de la mer de Galilée, vit les deux frères qui jetaient leur filet dans la mer — car ils étaient pêcheurs — et il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. Eux aussitôt, laissant là leurs filets, le suivirent » (2).

Les évangélistes parlent encore de saint André en divers endroits de leurs écrits, notamment lorsque Notre-Seigneur voulut donner à manger à cinq mille personnes, au-delà de la mer : « Il y a ici, dit alors cet apôtre au divin Maître, un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux petits poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » (3). Autre circonstance : quand Notre-Seigneur entra solennellement à Jérusalem, des Gentils s'étant adressés à Philippe pour avoir le bonheur de le voir, cet apôtre ne les lui présenta pas de lui-même, mais il en parla d'abord à André, et tous les deux en parlèrent ensuite à Notre-Seigneur (4). Ne dirait-on pas que saint André a reçu le privilège d'être l'introducteur auprès de Jésus-Christ ? Enfin, ce qui

(1) S. JEAN, I, 35-42.

(2) S. MATTH., IV, 18-20.

(3) S. JEAN, VI, 8-9.

(4) *Ibid.*, XII, 20-22.

montre encore la grande familiarité d'André avec Notre-Seigneur, c'est que, d'après saint Marc, il fut l'un des quatre disciples qui, étonnés de ses prédictions relatives à la ruine de Jérusalem, lui demandèrent en particulier quand ces choses arriveraient et quel serait le signe qu'elles s'accompliraient bientôt (1).

Les Actes de l'apostolat et du martyre de saint André nous ont été transmis par les prêtres et les diacres d'Achaïe. L'Eglise les a insérés dans sa liturgie.

Après la descente de l'Esprit-Saint, « André alla prêcher la foi chrétienne dans la province qui lui était échue, la Scythie d'Europe; puis il parcourut l'Epire et la Thrace et, par sa prédication et ses miracles, il convertit à Jésus-Christ une foule innombrable. Parvenu ensuite à Patras, ville d'Achaïe, il y fit embrasser à beaucoup de monde la vérité de l'Evangile, et reprit généreusement le proconsul Egée qui résistait à la prédication évangélique, lui reprochant de vouloir être le juge des hommes, pendant que, trompé par les démons, il méconnaissait le Christ Dieu. Juge de tous les hommes » (2).

Egée lui impose silence. André continue avec intrépidité la confession de sa foi, et, malgré les interruptions impies du proconsul, il expose d'une manière saisissante l'excellence du divin mystère. Quelle page digne de tous nos respects, en faveur du dogme de la présence réelle et de la vérité du sacrifice eucharistique!

Oùtré de colère, Egée fait jeter en prison le courageux apôtre. Le peuple l'en eût aisément retiré si André ne

(1) S. MARC, XIII, 3-4.

(2) *Brév. Rom.*, 30 nov., II^e Noct.

l'avait supplié de ne pas l'empêcher d'arriver à la couronne du martyre. Ramené devant le tribunal, il exalte le mystère de la Croix et reproche encore au proconsul son impiété. Egée exaspéré ordonne qu'on le mette en croix pour lui faire imiter la mort du Christ.

Usé de travaux, cassé de vieillesse, l'apôtre néanmoins court avec précipitation au lieu de son supplice. Du plus loin qu'il aperçoit la Croix, son cœur se dilate; il la salue avec des transports d'allégresse : « O bonne Croix, qui as tiré ta gloire des membres du Seigneur, Croix longtemps désirée, ardemment aimée, cherchée sans relâche, et enfin préparée à mes brûlants désirs : retire-moi d'entre les hommes et rends-moi à mon Maître, afin que par toi me reçoive Celui qui m'a racheté par toi ».

Le voilà suspendu au gibet ; il y demeure deux jours entiers, faisant de sa Croix une chaire, du haut de laquelle il ne cesse de prêcher à la multitude la foi de Jésus-Christ. Enfin il passe à Celui dont il avait tant souhaité d'imiter la mort.

L'Eglise a consacré à saint André de magnifiques Antiennes, dont les unes rappellent sa vocation à l'apostolat et les autres son bienheureux martyre. Nous citons celles qui appartiennent aux Vêpres et aux Laudés ; comme on peut le voir, elles sont pleines de grâce et d'onction :

Salut, ô Croix précieuse ! reçois le disciple de Celui qui fut suspendu entre tes bras, le Christ mon maître.

Le bienheureux André priait et disait : Seigneur, Roi d'éternelle gloire, recevez-moi qui suis suspendu à ce gibet.

André, le serviteur du Christ, le digne apôtre de Dieu, le frère de Pierre et le compagnon de son supplice.

Maximilla, femme aimée du Christ, enleva le corps de l'apôtre et l'ensevelit avec des parfums en un lieu honorable.

Ceux qui persécutaient le juste, vous les avez précipités, Seigneur, dans les enfers, et vous avez été l'appui du juste sur la Croix.

Apprenons du glorieux Apôtre André l'estime que nous devons faire de la croix. Que de douces et solides consolations nous pourrions nous procurer, si, au lieu de fuir la croix ou de traîner celle que Dieu nous envoie, nous l'acceptons avec reconnaissance et la portons avec amour ! « De la croix découlent toutes les suavités célestes : dans la croix est la vigueur de l'âme et la joie de l'esprit... Prenons donc notre croix, suivons Jésus, et nous arriverons à la vie qui n'aura pas de fin » (1).

Saint François Xavier

(3 décembre.)

Au moment où Luther entraînait dans sa révolte une partie de l'Europe, Dieu suscitait, pour donner à son Eglise de nouveaux royaumes, l'intrépide missionnaire que fut saint François Xavier.

La carrière de cet homme absolument merveilleux fut d'assez courte durée, — quarante-six ans, — et toutefois il est vrai de dire de lui : « *Explevit tempora multa*, il a fourni la course d'une longue vie ». Quel conquérant pourrait être comparé à l'apôtre des Indes et du Japon ?

(1) *Imit. de J.-C.*, II, c. XII.

Xavier vit le jour dans la province de Navarre, en Espagne, le 7 avril 1506. Le nom de *François* qu'il reçut au baptême, devait un jour, comme celui du Pauvre d'Assise, devenir illustre dans l'Eglise.

Ses humanités terminées, Xavier va compléter ses études à Paris. D'étudiant, il ne tarde pas à être promu maître-ès-arts, et nommé professeur au Collège de Beauvais, l'un des principaux de la capitale. Il prend logement à Sainte-Barbe, la célèbre école dont le gouvernement actuel vient de faire l'acquisition. Tous d'admirer la science et la vaste érudition du jeune professeur.

Or, dans le voisinage de Xavier, un autre noble espagnol, naguère brillant officier blessé au siège de Pampelune et maintenant humble élève de l'Université de Paris, Ignace de Loyola, vient de prendre gîte, espérant, par de fréquents entretiens, décider son compatriote à préférer aux lauriers de la terre les palmes immortelles de l'apostolat. « Xavier, lui disait-il, vous avez l'âme trop grande pour ne pas comprendre la vanité des honneurs ; que sert-il à un homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ?... »

La grâce triompha des résistances de la nature et Xavier, l'heureux vaincu de Jésus-Christ, se donna totalement à Dieu. Le voilà qui bientôt, avec six autres compagnons : Ignace de Loyola, Pierre Lefèvre, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, Nicolas Bobadilla et Simon Rodriguez, prononce, à Montmartre, les vœux de religion. C'était le jour de l'Assomption, 15 août 1534.

Xavier devient prêtre. C'est alors que Jean III, roi de Portugal, demande au fondateur de la Compagnie de Jésus quelques prêtres pour les Indes Orientales. Ignace

désigne Rodriguez et Bobadilla. Au moment de partir, ce dernier tomba malade à Rome. L'ambassadeur de Portugal ne pouvant attendre davantage, Ignace appelle Xavier : « Dieu, lui dit-il, vous donne non seulement une province, mais tout un monde à convertir ». Armé de son crucifix et de son bréviaire, Xavier ira où l'appelle la voix de Dieu.

Selon la politique du monde, Jean III avait surtout en vue d'étendre ses conquêtes. Mais ce dessein ne fut qu'une occasion ménagée par la Providence pour ouvrir un chemin à Xavier. Ainsi toujours « l'homme s'agite et Dieu le mène ».

A Rome, Dieu avait fait entrevoir à l'apôtre ce qu'il aurait à souffrir et l'on avait entendu Xavier s'écrier dans un ravissement : « Encore plus, Seigneur ! encore plus ! » Sa soif sera satisfaite.

Il s'embarque pour les Indes. Bossuet a dit d'une reine célèbre « qu'en venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers (1) ». Que dirons-nous de François Xavier ? Comme il paraît grand, alors même que l'Océan semble se conjurer contre lui, et de combien de naufrages ses prières n'ont-elles pas préservé le vaisseau qui le portait !

Suivons-le rapidement dans ses pérégrinations à travers les flots de l'Atlantique et du Grand-Océan.

De Lisbonne à Mozambique, le trajet dura dix mois. Xavier n'attendit pas d'être débarqué pour commencer

(1) *Oraisons funéraires de la Reine d'Angleterre.*

son apostolat. A bord, il instruit, catéchise et opère des conversions, grâce surtout au dévouement avec lequel il soigne les passagers atteints du scorbut.

Mélinde. Socotora, Goa, cap Comorin : étapes glorieuses où il établit des chrétientés florissantes. En un seul jour, il baptise des peuplades entières. Ses bras tombent de lassitude et, à force de redire le Symbole, sa voix est totalement épuisée. « Que de fois, écrit-il, il m'est venu la pensée que si je le pouvais je me transporterais en Europe, et dussé-je passer pour fou, je voudrais en parcourir les académies et crier à tous ces savants, surtout à ceux de Paris : C'est par votre faute que d'effrayantes multitudes d'âmes se perdent... Ah ! plutôt à Dieu que ces docteurs eussent autant d'ardeur pour le salut des âmes qu'ils en ont pour les sciences humaines !... ».

Dieu seconde son ministère par les prodiges les plus étonnants : Xavier calme les flots de la mer, paraît à la fois en divers lieux, voit l'avenir, lit dans les cœurs, chasse les démons, guérit les malades, ressuscite les morts.

Et pendant qu'il accomplit pour Dieu de si grandes choses, telle est son humilité, qu'il n'écrit qu'à genoux à saint Ignace, son supérieur général.

A son tour, la presqu'île de Malacca tente le zèle de François Xavier. L'apôtre y débarque le 25 septembre 1545. Sa réputation l'y avait précédé. Dès le soir de son arrivée, il parcourt les rues avec une clochette disant : « Priez pour les pauvres âmes qui sont en état de péché mortel ». Sa voix est douce, mélodieuse, pénétrante ; la grâce aidant, il excite dans les cœurs des remords salu-

taires et, d'une Babylone, il ne tarde pas à faire de Malacca une véritable Jérusalem.

Six semaines de navigation l'amènent ensuite aux Moluques. Ambonde, Ternate, Célèbes, les îles du More deviennent tour à tour le théâtre de son dévouement apostolique. Il écrit : « Les larmes que l'on répand ici sont si délicieuses, que je ne me souviens pas d'avoir éprouvé des joies intérieures qui puissent leur être comparées ». Et pourtant il est entouré de sauvages d'un naturel féroce qui viennent de massacrer huit Portugais.

Après un retour et un séjour de quatre mois à Malacca, Xavier revient à Mozambique (janvier 1548-mai 1549). Il lui faut pour cela essuyer une nouvelle et affreuse tempête. A peine débarqué, il voit accourir les Palawars, ses anciens néophytes : ils chantent la doctrine chrétienne et s'empressent de raconter au « Grand Père » la fermeté qu'ils ont fait paraître dans les persécutions. Xavier en est ravi. Telle est l'ardeur du feu qui le dévore et l'abondance des consolations, dont Dieu le favorise, qu'il sort souvent de l'oratoire, découvre sa poitrine et s'écrie : « Assez, Seigneur, assez ! »

De Goa, il songe à passer au Japon, distant de dix-huit cents lieues de cette ville. Il y arrive le 15 août 1549, et pendant plus de deux ans il répand la bonne nouvelle dans les divers royaumes de Saxuma, l'irando, Bungo. Les Bonzes irrités font de vains efforts pour s'opposer aux succès du christianisme : il s'implante si bien parmi ces peuples, que le Japon donne au ciel d'innombrables martyrs. Qui dira les difficultés dont Xavier eut à triompher pour venir à Méaco et les prodiges qui accompagnèrent ses prédications !

Mais Xavier ne s'estime pas satisfait d'avoir conquis à l'Évangile les Indes et le Japon ; il jette encore des regards d'envie sur la Chine. La Chine sera désormais l'objectif de son apostolat. Si Dieu ne lui permet pas d'en faire la conquête, il aura du moins la consolation de l'avoir tentée.

Mais comment aborder cette terre absolument fermée à l'évangélisation ? Car il y a peine de mort contre tout étranger qui débarquerait en Chine. Xavier fait décider une ambassade pour le Céleste Empire, espérant y pénétrer à sa suite. Hélas ! le plan ne tarde pas à échouer ; don Alvarez, gouverneur du navire la *Santa Cruz*, arrête que l'ambassade n'aura pas lieu, mais que le vaisseau ira trafiquer pour son propre compte à l'île de Sancian.

Sancian est si près de la Chine ! Six lieues seulement le séparent de Canton. Xavier s'embarque. Arrivé à Sancian, il y séjourne trois mois (septembre-novembre 1552). Il promet deux cents pièces d'or à un marchand chinois pour qu'il le prenne sur sa barque et l'introduise à Canton. Sur le point de partir, le capitaine de la *Santa Cruz* lui fait observer qu'il expose non seulement sa personne, mais les autres Portugais, leurs vaisseaux et leurs marchandises ; il le supplie donc d'attendre que tous les vaisseaux portugais soient partis.

Pendant ce temps, le marchand chinois retourne à Canton et ne reparaît plus. Bien des fois, Xavier se rend sur le rivage versant des larmes et appelant de ses vœux le jour où il lui sera donné de poser le pied sur la terre de Chine et, s'il le faut, de répandre son sang pour la gloire de Jésus-Christ.

Dieu en avait jugé autrement : l'heure de l'éternelle récompense allait sonner pour l'apôtre.

Le 20 novembre 1552, Xavier, exténué, pris d'une fluxion de poitrine, vient demander asile à l'infirmerie de la *Santa Cruz*. Mais bientôt, le tangage redoublant ses souffrances, on le remet sur le rivage, et, comme le vent du nord souffle avec violence, Alvarez le fait transporter dans sa cabane. Là, on l'étend sur une natte et on le protège contre le froid glacial par quelques planches mal jointes, surmontées d'une toiture de branches desséchées. Tel est le char triomphal de celui qui a donné tant de royaumes à Jésus-Christ.

Quelle pauvreté, quel dénuement, et combien doit être étanchée la soif de privations et de sacrifices qui le dévorait ! Xavier va mourir à six mille lieues de sa patrie, sur un sol païen, dans le manque absolu des secours et des consolations dont l'Eglise est si riche pour le dernier de ses enfants qui sort de ce monde. L'illustre apôtre sait qu'elle ne fera pas entendre la prière autour de son cercueil et ne viendra pas sanctifier de ses bénédictions le coin de terre qui va recevoir sa dépouille...

Ainsi Dieu achève l'immolation de la victime.

Le 28 novembre, Xavier tombe dans le délire. On l'entend répéter fréquemment en latin : « O très sainte Trinité !... Jésus, fils de David, ayez pitié de moi... Marie, montrez-vous ma mère... » Il ne cesse de parler de la Chine et de son désir d'y porter la foi et d'y mourir pour Jésus-Christ.

Le vendredi, 2 décembre, vers deux heures après-midi, Xavier baise amoureusement son crucifix et le presse sur son cœur, en disant : « Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu. » L'âme de l'apôtre avait pris son essor vers le ciel.

Saint Grégoire le Grand dit en parlant de l'assemblée générale qui précédera le jugement dernier : « C'est là que les apôtres traîneront après eux et comme en triomphe toutes les nations qu'ils ont conquises à Jésus-Christ ; là que Pierre se montrera à la tête de la Judée qu'il a convertie ; là qu'André conduira l'Achaïe ; Jean, l'Asie ; Thomas, toute l'Inde. » Nous pouvons ajouter : C'est là que Xavier amènera des troupes sans nombre de toutes nations, de tous peuples, de toutes tribus, de toute langue, qu'il a soumises à Jésus-Christ.

Le corps de Xavier fut mis dans un vaste cercueil que l'on remplit de chaux vive, afin que les chairs étant plus tôt consumées, on pût porter les os à Goa. Or, le 17 février 1553, on ouvrit ce cercueil et, la chaux enlevée, on trouva le corps frais et vermeil comme celui d'un homme qui dort doucement. Il fut transporté à Goa, où il repose de nos jours encore. En 1612, le bras droit fut détaché pour être envoyé à Rome. Il est conservé à l'église du Gesù.

Béatifié par Paul V le 25 octobre 1605, François Xavier fut canonisé par Grégoire XV le 12 mars 1621, en même temps que saint Ignace de Loyola, saint Philippe de Néri, sainte Thérèse et saint Isidore le laboureur (1). Clément X fixa la fête de S. François Xavier au 3 décembre, le 2 étant déjà occupé par celle de sainte Bibiane. Pie X a élevé la fête au rite double-majeur (1904).

La dernière ouverture du tombeau de Xavier eut lieu

(1) Il existait, au musée du Petit-Séminaire de Valence, une médaille de l'époque, portant l'effigie de ces cinq bienheureux personnages réunis.

en 1859. Le corps du saint y fut trouvé aussi bien conservé qu'au jour de sa mort.

Saint François Xavier est le patron principal de l'œuvre admirable de la *Propagation de la foi* et des missions catholiques à l'étranger. Puisse-t-il continuer à susciter des secours abondants pour la diffusion de l'Évangile, de nombreux et vaillants apôtres, qui portent aux peuples assis à l'ombre de la mort la lumière et la vie.

L'Immaculée-Conception

(8 décembre)

Tout enfant d'Adam participe à la déchéance du premier homme, selon cette parole de David : « Voici que j'ai été conçu dans l'iniquité et c'est dans le péché que m'a conçu ma mère » (1). Cette souillure porte un nom bien connu ; elle s'appelle le *péché originel*. Quelques saints personnages en ont été *purifiés* dès le sein de leur mère : Jérémie, Jean-Baptiste et très vraisemblablement S. Joseph. Mais nul n'en a été *préservé*, si ce n'est la glorieuse Vierge Marie, à qui Dieu a bien voulu accorder, en vue des mérites de Jésus-Christ, une complète exemption de toute tache. C'est ce privilège qui constitue l'*Immaculée-Conception*.

L'Eglise a fait de cette vérité un dogme de foi par la solennelle définition émanée de Pie IX, le jour à jamais mémorable du 8 décembre 1854.

(1) Ps., L, 7.

A ceux qui demandaient dans quel livre était écrite la loi Salique, on a répondu avec beaucoup de raison qu'elle était écrite *Ès-cœurs des Français*. Nous pourrions répondre de même à ceux qui nous demanderaient où se trouvait écrit, avant sa récente promulgation, le dogme de la Conception immaculée de Marie : *Ès-cœurs des chrétiens*.

Mais ce n'est pas une simple question de sentiment. La piété filiale est ici l'écho de la Sainte-Ecriture et de la Tradition tout entière.

Si Marie a été, même un seul instant, sous l'empire du démon, que signifient ces paroles adressées par Dieu au serpent, sur le seuil de l'Eden : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; elle-même l'écrasera la tête » (1) ? L'inimitié qui doit exister entre la femme et le serpent est absolument mise sur le même pied que celle qui doit séparer leur descendance. Or, qui oserait prétendre que Jésus-Christ, fils éternel de Dieu, devenu le fils de Marie, a eu à subir le joug de Satan ?

Oui, ô Marie, Fille bien-aimée du Père céleste, Mère chérie du Fils, chaste Epouse de l'Esprit-Saint, « vous êtes toute belle et il n'y a pas en vous la moindre tache » (2). « Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes » (3).

Quelle riche moisson nous offrirait à son tour, à la gloire de l'Immaculée Mère de Dieu, le champ de la

(1) *Gen.*, III, 15.

(2) *Cant.*, IV, 7.

(3) *S. Luc*, I 28.

Tradition catholique ! Cueillons du moins ça et là quelques épis. « Dieu seul excepté, dit S. Epiphane, elle est au-dessus de tous ; sa nature surpasse celle des chérubins, des séraphins et de toute l'armée céleste » (1). S. Augustin défendant contre Pélage le dogme du péché originel, s'écrie avec l'énergie qui lui est habituelle : « Exceptons seulement la sainte Vierge Marie ; lorsqu'il s'agit du péché, je ne veux pas, à cause de l'honneur dû à N.-S., qu'il soit en aucune manière question d'elle, car elle a eu plus de grâce qu'il n'en fallait pour vaincre complètement le péché » (2). S. Germain de Constantinople appelle Marie « le très agréable paradis du Seigneur, le très saint temple, le palais très pur du souverain Roi ».

Ainsi les saints Docteurs rivalisent de zèle pour glorifier l'auguste prérogative accordée à Marie. Il est curieux d'entendre le satirique Erasme lui-même, ému et ravi à la contemplation de la Vierge sans tache, louer Marie en empruntant toutes les comparaisons, toutes les images que lui offre la nature : « Vous êtes, lui dit-il, plus brillante que l'aurore, plus douce que la lune argentée, plus pure que le lis frais éclos, plus blanche que la neige encore intacte, plus gracieuse que la rose printanière, plus précieuse que les rubis, plus douce que le miel, plus suave que la vie, plus élevée que les cieux, plus chaste que les anges. Salut, noble sanctuaire du Dieu éternel, trône sublime de la Divinité ! » (3).

Célébrée en Orient dès le vi^e siècle, la fête de la Con-

(1) *Oratio de Laudib. Deiparæ.*

(2) *De nat. et gratiâ, C. XXXVI.*

(3) *Pwan.*

ception de Marie apparut, au VIII^e, en Espagne et en Italie. Un concile, présidé par S. Léon IX, la sanctionna pour l'Allemagne en 1049. En 1066, elle s'établit en Angleterre, d'où elle passa en France. Le pape Sixte IV l'adopta pour la ville de Rome en 1476, et enfin S. Pie V l'inscrivit au calendrier pour l'Eglise universelle en 1568.

L'invocation *Reine conçue sans péché* a été ajoutée aux Litanies de la sainte Vierge par Pie IX. Sa Sainteté Léon XIII a élevé au rang de 1^{re} classe la fête de l'Immaculée-Conception (1879).

L'office inscrit au Bréviaire et au Missel par ordre de Pie IX (25 septembre 1863) mérite notre attention. Le glorieux privilège de Marie y est tantôt insinué sous les plus gracieuses images et tantôt affirmé avec une imposante autorité.

Les Psaumes et les hymnes — sauf celle de Matines *Præclara custos virginum*, qui est empruntée à la fête de la Pureté de Marie — sont les mêmes qu'aux autres solennités de la sainte Vierge. Mais quel charme dans les Antiennes ! Citons celles de Vêpres, qui servent également à Laudes :

Vous êtes toute belle, ô Marie, et la tache originelle n'est point en vous.

Votre vêtement est blanc comme la neige, et votre visage éclatant comme le soleil.

Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple.

Vous êtes bénie, ô Vierge Marie, par le Seigneur Dieu Très-Haut, plus que toutes les femmes de la terre.

Attirez-nous, Vierge Immaculée : nous courrons sur vos pas, à l'odeur de vos parfums.

Les Antiennes des trois Nocturnes sont tirées des psaumes qu'elles accompagnent et admirablement adaptées au mystère de la Conception immaculée de Marie. Les Leçons du I^r Nocturne placent sous nos yeux l'histoire de la chute originelle et font retentir ces paroles de Dieu au serpent : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, ta race et la sienne, et elle-même un jour t'écrasera la tête. » Celles du II^r sont empruntées à saint Jérôme et celles du III^r sont extraites des œuvres de saint Germain, patriarche de Constantinople.

Quels superbes Répons terminent ces diverses leçons ! Marie y est comparée à la neige du Liban, à la lumière, à une épouse ornée de pierreries, à un jardin fermé aux regards profanes.

Quant aux Leçons qui se lisent pendant l'Octave, elles sont formées de la Bulle de définition : *Ineffabilis Deus*, et des sermons ou homélies de saint Sophrone, saint Bernard, saint Tharais, saint Epiphane, tous pleins de doctrine, d'élévation et de souffle poétique.

Ne quittons pas le Bréviaire sans transcrire l'Antienne qui couronne les secondes Vêpres en faisant suite au beau cantique de Marie :

Aujourd'hui un rameau est sorti du tronc de Jessé ; aujourd'hui Marie a été conçue sans aucune tache ; aujourd'hui la tête de l'antique serpent a été brisée par elle. *Alleluia*.

Les morceaux qui composent la Messe feraient, à eux seuls, l'objet d'une intéressante étude.

Signalons d'abord l'Introït, chant de reconnaissance emprunté à Isaïe et à David, le royal ancêtre de Marie :

Je me réjouirai dans le Seigneur, et mon âme tressaillera en mon Dieu ; car il m'a revêtue des vêtements du salut, et

il m'a entourée d'une parure de sainteté, comme une épouse ornée de ses bijoux.

Ps. Je vous célébrerai, Seigneur, parce que vous m'avez protégée et que vous n'avez pas permis à mes ennemis de triompher de moi. Gloire au Père.....

Dans la Collecte, nous demandons au Dieu qui a préparé à son Fils un tabernacle digne de lui, en préservant Marie de la tache originelle, de nous accorder la purification de nos âmes et l'entrée dans la demeure sainte. L'Épître (Prov. VIII) célèbre les hautes destinées de Marie dans le plan divin : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies... » Le Graduel applique à Marie les éloges décernés à Judith et les paroles du divin cantique : « Vous êtes toute belle, ô Marie... » L'Évangile fait entendre la salutation de Gabriel à Marie. Quelle louange pourrait être comparée à ces paroles : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

Nous avons dû nécessairement nous borner à une simple mention des morceaux les plus caractéristiques de cette Messe. Terminons par quelques strophes de la Séquence ou Prose usitée dans le diocèse de Valence. Le début en est saisissant.

Eve, notre mère, qu'avez-vous fait, en croyant aux promesses trompeuses du serpent ?

Vous nous avez enlevé la vie, vous avez fermé l'entrée du ciel aux mortels plongés dans l'affliction.

Mais la Vierge qui doit triompher du péché et faire mourir le serpent est conçue aujourd'hui.

Venez, Vierge toute belle, rose sans épines, venez, vous serez couronnée.

.
Vous êtes enrichie de mille dons ; vous précédez le soleil à l'instar de l'aurore. Priez toujours pour nous, secourez-nous dans nos misères.

Nous sommes nés dans le péché ; blessés en Adam, nous sommes inclinés au mal ; purifiez-nous de nos souillures. Amen. Alleluia.

PROCLAMATION DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

La révolution triomphante venait d'obliger Pie IX à quitter Rome et à chercher un asile sur les terres du royaume de Naples. De Gaëte, lieu de son refuge, l'auguste exilé invita, le 2 février 1849, tous les Evêques de la chrétienté « à lui faire connaître, le plus promptement possible, de quelle dévotion leur clergé et le peuple fidèle étaient animés envers la Conception de la Vierge immaculée, et quel était leur désir de voir le Siège apostolique porter un décret sur cette matière ».

De toutes les parties du monde, même des contrées sauvages, arrivèrent des vœux ardents pour la proclamation du dogme. On peut dire que « tous les enfants de Marie se levèrent et, *par avance*, la saluèrent *Immaculée* ».

Quelques mois après, le Souverain Pontife, ramené dans la Ville éternelle par la vaillante épée de la France, put s'occuper dans le calme et la tranquillité à préparer le triomphe de la Vierge sans tache. Le 1^{er} août 1854,

un Jubilé était annoncé à l'Eglise universelle. On pria, on fit pénitence. Le Saint-Père, croyant alors le moment venu de porter le jugement solennel qu'on attendait de lui, engagea tous les Evêques qui le pourraient facilement à se rendre à Rome pour le 8 décembre.

Deux cents évêques répondirent à cette invitation. Leurs noms sont gravés sur le marbre dans la basilique de Saint-Pierre. Les vénérables Pères tinrent plusieurs séances dans lesquelles la grande question fut examinée, étudiée sous toutes ses faces. Parvenus au terme de leurs travaux, le 24 novembre, à l'*Ave Maria* de midi, ils se sentent tout à coup remués par les touches mystérieuses de l'Esprit-Saint et, après avoir échangé quelques mots, ils s'écrient d'une voix unanime, s'adressant au Pasteur suprême : « Père, enseignez-nous, confirmez vos frères ! ».

Oui, Père très saint, l'heure est venue, parlez : Dieu le veut pour l'honneur de sa Mère, et l'univers attend.

Enfin se leva le jour si désiré, le vendredi 8 décembre 1854. Dès le matin, les évêques s'étaient réunis au Vatican. Revêtus de leurs insignes pontificaux, ils se rendent à la chapelle Sixtine, où le Pape ne tarde pas à les rejoindre. Précédé de l'imposant cortège des prélats et des cardinaux, Pie IX, porté lui-même sur la *Sedia gestatoria*, fait son entrée à Saint-Pierre au milieu d'une foule immense qui déjà remplissait les nefs. On sait que la basilique peut contenir au moins cinquante mille personnes. Le Pape se rend à son trône, où il reçoit l'obédience des cardinaux et des évêques. Puis la messe commence avec le cérémonial majestueux que comportent les offices pontificaux et qui rappelle le spectacle

grandiose décrit par saint Jean au v^e chapitre de l'Apocalypse.

L'évangile vient d'être chanté en latin et en grec, selon l'usage : touchante manière d'exprimer l'union qui existe entre l'Eglise d'Occident et celle d'Orient. On voit alors s'avancer au pied du trône le vénérable cardinal Macchi, doyen du Sacré-Collège, qui, au nom de l'Eglise entière, demande que le Souverain Pontife prononce le décret dogmatique de la Conception immaculée de Marie. Pie IX répond qu'il accueille avec joie ce désir, mais qu'il faut, au préalable, prier encore et implorer les lumières de l'Esprit-Saint. On chante le *Veni Creator*. Le Pape se lève et commence d'une voix forte la définition attendue :

« A l'honneur de la sainte et indivisible Trinité ; à l'honneur et à la gloire de la Vierge Mère de Dieu ; pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne ; par l'autorité de N.-S. J.-C., des Apôtres saint Pierre et saint Paul et par la nôtre..... Ici l'émotion trahit la voix du Saint-Père, et ses yeux se remplirent de larmes. Il reprit bientôt : « Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la B. V. Marie fut, dès le premier instant de sa Conception, par une grâce et un privilège spécial de Dieu tout-puissant, en vue des mérites de J.-C., Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, est révélée de Dieu et que, par conséquent, elle doit être crue formellement et constamment par tous les fidèles. Si donc quelques-uns, ce qu'à Dieu ne plaise, avaient la présomption de penser dans leur cœur autrement qu'il n'a été défini par

Nous, qu'ils apprennent et sachent que, condamnés par leur propre jugement, ils ont fait naufrage dans la foi et quitté l'unité de l'Eglise.... »

Le Vicaire de J.-C. a parlé. Aussitôt le canon du château Saint-Ange, les cloches de toutes les églises de Rome, les fanfares de toutes les musiques célèbrent le triomphe de la Vierge sans tache. Un solennel *Te Deum* termine la cérémonie.

La voix du Saint-Père trouva un fidèle écho dans le monde entier. Partout la grande nouvelle fut accueillie avec des transports de joie ; partout on voulut fêter la proclamation d'un dogme si cher au cœur chrétien. Quelques mois après le 8 décembre, dans toutes les églises catholiques de l'univers, on célébra en l'honneur de l'Immaculée Conception une solennité exceptionnelle, où rien ne fut épargné pour acclamer le glorieux privilège de Marie. Le plus humble village rivalisa de zèle avec l'opulente cité. Dans la plupart des villes, cette fête fut entourée d'un splendide éclat.

Lyon mérite une mention spéciale. Depuis le 8 décembre 1854, la *Ville de Marie*, sauf en 1870 — l'année du deuil de la patrie — n'a cessé de renouveler tous les ans son incomparable illumination. Il nous a été donné d'assister à ce spectacle vraiment féérique. En voyant briller de mille feux les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse, les rues, les quais, les places publiques, on croirait voir la céleste Jérusalem magnifiquement parée se présentant aux yeux ravis du voyageur d'ici-bas.

On nous permettra d'évoquer ici un souvenir précieux pour le diocèse de Valence. Parmi les deux cents évê-

ques présents à la proclamation du dogme, se trouvait le Pontife de cette Eglise, M^{sr} Chatrousse, aux éminentes vertus. Quelque temps après son retour de Rome, le prélat écrivait à ses diocésains :

« Ce qui inonde encore notre âme religieusement émue, ce qui laissera d'ineffaçables souvenirs dans notre vie d'Evêque, c'est que nous étions présent nous-même à cette sainte et grande solennité... Nous étions là, et nous fûmes témoin de l'émotion du Saint-Père, dont la voix entrecoupée put à peine achever l'acte solennel ; nous avons vu couler sur ce visage auguste des larmes d'attendrissement et de joie, auxquelles se mêlèrent les larmes des assistants ».

M^{sr} Chatrousse exhortait ensuite ses enfants à fuir le péché, ce mal souverain dont Dieu a une si vive horreur, qu'il n'a pas voulu en trouver la moindre trace dans celle qui devait devenir sa Mère. « Ainsi, ajoutait le pieux Evêque, vous vous approcherez, autant qu'il sera permis à votre faiblesse, de la pureté de cette Vierge Immaculée, qui est le Refuge et l'Avocate des pécheurs ; qui est la vie, la douce consolation et l'espérance de l'Eglise entière (1) ».

Transportons-nous à trois ans et quelques mois de distance, c'est-à-dire au 25 mars 1858. Nous voici au pied des Pyrénées, sur les bords du Gave, en face de la Grotte de Massabielle, dans ce pays de Lourdes, appelé à de si hautes destinées.

« Dans la vallée, la neige a fondu depuis deux ou trois jours, mais elle couronne encore la crête des cimes

(1) *Mandement pour le Carême de 1855.*

environnantes. Il fait un temps clair et beau. Pas une tache dans le bleu paisible du firmament. Le soleil roi semble naître en ce moment au sein de ces blanches montagnes et fait resplendir son berceau de neige » (1). Depuis le 25 février, la source miraculeuse jaillit dans la Grotte et plusieurs déjà ont trouvé dans ses eaux vivifiantes une guérison instantanée.

Tandis qu'en cette fête de l'Annonciation l'Eglise dit à la Reine du ciel : « Tous les riches d'entre le peuple s'agenouilleront devant votre face » (2), Bernadette, l'humble bergère et l'heureuse voyante, se dirige vers la Grotte, où bien des fois déjà il lui a été donné de contempler la radieuse Apparition. La foule se précipite sur les pas de l'enfant. A peine celle-ci est-elle tombée à genoux, que la céleste Beauté se montre à ses regards. — « O ma Dame, lui dit Bernadette, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ».

L'Apparition ne répond d'abord que par un gracieux sourire.

L'enfant réitère sa question. L'Apparition semble rayonner davantage, mais elle ne donne point encore de réponse à l'enfant.

Une troisième fois Bernadette prononce ces paroles : — « O ma Dame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ». Même silence encore de la part de la merveilleuse Dame.

L'enfant redouble ses instances : — « O ma Dame, je vous en prie, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ».

(1) Henri LASSERRE, *Notre-Dame de Lourdes*, liv. IV, n° XIV.

(2) *Introît de la messe de l'Annonciation*.

« L'Apparition avait les mains jointes avec ferveur et le visage dans le rayonnement de la béatitude infinie... A la dernière question de l'enfant, Elle disjoignit les mains, faisant glisser sur son bras droit le chapelet au fil d'or et aux grains d'albâtre. Elle ouvrit alors ses deux bras et les inclina vers le sol, comme pour montrer à la terre ses mains virginales, pleines de bénédictions. Puis, les élevant vers l'éternelle région d'où descendit à pareil jour le messager de l'annonciation, Elle les rejoignit avec ferveur, et, regardant le ciel avec le sentiment d'une indicible gratitude, Elle prononça ces paroles :

— « Je suis l'IMMACULÉE CONCEPTION ».

Ayant dit ces mots, elle disparut... » (1).

C'était la réponse à la solennelle définition du 8 décembre 1854. C'était aussi la réponse aux paroles de l'Ange, que l'Eglise redisait en ce glorieux anniversaire de la première Annonciation : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ».

Et, au ciel, les chœurs angéliques durent faire écho à la parole de Marie en chantant, dans une ineffable allégresse :

« Votre Immaculée Conception, ô Vierge Mère de Dieu, a été pour le monde entier la messagère de la joie » (2).

(1) *Notre-Dame de Lourdes*, loco cit.

(2) *Office de l'Immaculée Conception*, à None.

Notre-Dame de Lorette

Nous allions visiter la Sainte Maison de Lorette ou, comme disent les Italiens, la *Santa Casa*. Parti le soir de Naples, nous avons traversé, durant la nuit, la péninsule dans toute sa largeur, et nous remontions tranquillement l'Adriatique, suivant avec intérêt les nombreuses barques de pêcheurs qui déployaient au souffle du matin leurs blanches voiles. Bientôt apparut à nos regards ce spectacle tant de fois décrit par les poètes et les voyageurs : le lever du soleil sur la mer. C'était le cas de se rappeler la parole de la liturgie sacrée : « O Vierge, Mère de Dieu, de vous est sorti le Soleil de justice, le Christ notre Dieu... » (1). Le splendide reflet de l'astre du jour sur les flots de l'Adriatique n'était-il pas l'image des clartés éblouissantes dont le Verbe éternel inonda l'âme de sa très sainte Mère ?

Nous voici en face de la colline sur laquelle est gracieusement assise la petite ville de Lorette. En faire l'ascension fut l'œuvre de quelques instants. Quel beau panorama s'étend de tous côtés ! A l'orient, la mer ; à l'occident et au midi, les dernières ramifications des Apennins, la cité de Récanati. Enfin, au nord, Osimo, l'ancien *Auximum* des Romains, et les champs de Castelfidardo, où les zouaves de Lamoricière tombèrent

(1) *Nativ. de Marie*, 2^e Vêpres.

glorieusement pour la défense des droits sacrés de l'Eglise.

Devant nous donc, en face de la mer, se dresse majestueuse la Basilique de Notre-Dame, fière de ses créneaux et de ses contreforts, qui lui donnent l'aspect d'une forteresse. Peut-être a-t-on voulu réaliser le titre de *Tour de David* que renferment les Litanies de la sainte Vierge, cette prière dont le nom officiel est *Litanies de Lorette*. Œuvre de plusieurs papes, commencée sous Paul II, en 1464, et terminée sous Sixte-Quint, en 1587, la Basilique est comme un beau reliquaire abritant sous sa coupole un autre édifice, le plus vénérable qu'il y ait au monde : on a nommé la Sainte Maison, dans laquelle Jésus, Marie et Joseph passèrent de longues années.

Mais comment se trouve-t-elle là, cette demeure sacrée, élevée en Palestine, dans la cité même de Nazareth ? Il faut nécessairement prononcer le mot de *miracle*. Oui, par un acte de sa puissance, Dieu voulut soustraire aux profanations des Mahométans, qui venaient d'envahir la Galilée, la Maison où « le Verbe se fit chair ».

Une première translation eut lieu le 10 mai 1291, en Dalmatie, entre Tersatz et Fiume. Grande fut, on le comprend, la surprise des habitants de la contrée lorsqu'ils aperçurent là où, la veille encore, ne s'élevait ni maison, ni cabane, un petit bâtiment qui reposait sur le sol, sans aucune fondation, et se faisait remarquer par sa structure singulière, son air d'antiquité et sa forme orientale. Tandis qu'ils s'interrogent, Alexandre, évêque de Tersatz, qui était alors très gravement ma-

lade, arrive complètement guéri, annonçant que la sainte Vierge lui est apparue dans la nuit et lui a révélé que cette demeure est celle où elle a reçu la visite de Gabriel. « Ton retour subit à la santé, a-t-elle ajouté, fera foi du prodige ».

Le bruit de cet événement ne tarde pas à se répandre. Le gouverneur du pays, Nicolas Frangipani, qui avait suivi à la guerre Rodolphe de Habsbourg, s'empresse de revenir pour se rendre compte d'une chose aussi extraordinaire. Il envoie quatre délégués à Nazareth, qui devront s'assurer par eux-mêmes et dire ensuite, sous la foi du serment, si la maison de la sainte Vierge, connue depuis douze siècles de toute la chrétienté, a réellement disparu ; si les fondations sont restées ; si leurs dimensions concordent avec celles de la maison apparue en Dalmatie ; enfin, s'il y a également accord des deux côtés pour la nature du bois et de la pierre, ainsi que pour le genre de construction.

Cette enquête juridique amena les résultats les plus concluants. Il n'y avait plus lieu de douter : on se trouvait bien en présence de la Sainte Maison. De nombreux miracles vinrent aussi confirmer la vérité du fait. Mais il plut à Dieu d'en donner une nouvelle preuve, qui eut l'Italie entière pour témoin. Le 10 décembre 1294, la Santa Casa se trouva transportée sur le territoire de Récanati, dans un bois de lauriers. De là, selon quelques-uns, serait venu le nom de *Lorette* ; selon d'autres, ce nom viendrait de celui de Lauretta, pieuse dame à qui appartenait la forêt. Huit mois après, ce lieu étant infesté de bandits, la Sainte Maison fut transférée un peu plus loin, sur une colline appartenant à

deux frères de la famille des Antici. Indignes de posséder un tel trésor, ces hommes se disputèrent les offrandes des visiteurs et furent sur le point d'engager une lutte fratricide. C'est alors que, par une dernière translation, qui eut lieu quatre mois après la précédente, le vénérable sanctuaire vint se fixer au sommet du coteau où il est encore depuis plus de six cents ans.

Clément IX fit, par un décret solennel, consigner le prodige dans le Martyrologe romain (10 décembre) : « A Lorette, dans la Marche d'Ancône, la translation de la Sainte Maison de Marie, Mère de Dieu, dans laquelle le Verbe s'est fait chair ». Clément VII avait permis de célébrer la fête dans la Basilique de Lorette ; Urbain VIII étendit cette concession à toutes les églises de la Marche d'Ancône ; Benoît XIII et ses successeurs accordèrent le même privilège à un très grand nombre d'autres diocèses. L'office et la messe furent approuvés par Innocent XII (1691-1700).

De quel respect on est saisi en pénétrant dans l'auguste demeure où Marie reçut la visite de l'Ange, où le Verbe divin s'incarna, où vécut la sainte Famille, où, selon toute probabilité, mourut saint Joseph ! Instinctivement on s'agenouille et l'on prie. Puis, on se relève et la visite commence. La Sainte Maison a trente et quelques pieds de long sur treize de large ; elle est construite en pierres vives, rougeâtres et sans régularité, sur lesquelles ne s'étend, à l'intérieur, aucun enduit, mais qui, à l'extérieur, sont revêtues de marbres rares et précieux. Deux portes donnent entrée dans l'édifice : l'une et l'autre, sur les côtés. A droite de celle du couchant, s'ouvre une étroite et unique fenêtre ; en

face, s'élève l'autel, et tout près, on aperçoit une petite armoire où se conserve encore une écuelle ayant appartenu à la sainte Famille. Enfin, derrière l'autel, se trouve une cheminée, au-dessus de laquelle est la niche qui porte la statue de la très sainte Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Jésus.

Les douces heures que nous passâmes dans la Maison bénie de Lorette ! Il fait si bon vraiment y « méditer dans son cœur », comme jadis Marie à Bethléem, tous les souvenirs qui se rattachent au mystère de l'Incarnation ! On croit y voir encore le saint Enfant Jésus obéissant à Marie et à Joseph, exerçant au travail ses jeunes mains et se préparant ainsi à la grande œuvre de la rédemption du monde. La vie intime de la sainte Famille, ses joies, ses épreuves, tout se présente à l'esprit, tout repose et fortifie le cœur.

Quand il fallut nous arracher à ces vivifiantes émotions, nous redîmes la parole du prophète : « Un seul jour passé dans vos tabernacles, ô mon Dieu, vaut mieux que mille dans les palais des rois » (1).

SAINTE LUCIE

Le nom de Syracuse rappelle celui du fameux tyran Denis l'Ancien : là n'est pas le meilleur titre de gloire de la cité sicilienne. Il rappelle aussi le souvenir du poète Théocrite et du géomètre Archimède, et, de ces deux illustres enfants, Syracuse a le droit d'être fière.

(1) Ps., LXXXIII, 10.

Mais il est un nom qui resplendit sur elle d'un éclat plus vif encore : celui de la sainte martyre Lucie, la digne émule des vierges romaines Cécile et Agnès et de la glorieuse Agathe, l'honneur de Catane.

Les Antiennes que l'Eglise lui a consacrées nous fourniront en grande partie les éléments de son histoire.

Sainte Lucie étant en prière, la bienheureuse Agathe lui apparut et consolait la servante du Christ.

Vierge Lucie (lui dit-elle), pourquoi me demandes-tu un secours que tu peux toi-même procurer à l'instant à ta mère ?

A cause de toi, vierge Lucie, la ville de Syracuse sera comblée de gloire par le Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Je vous bénis, ô Père de mon Seigneur JÉSUS-CHRIST, de ce que, par votre Fils, le feu qui m'environnait a été éteint.

Dans ta patience, tu as possédé ton âme, ô Lucie, épouse du Christ : tu as pris en haine les choses du monde et tu brilles avec les anges : par ton propre sang, tu as vaincu l'ennemi.

L'Esprit-Saint la fixa à terre et la rendit si pesante, qu'ils ne purent la faire changer de place.

Tu es comme une colonne immuable, ô Lucie, épouse du Christ ; car tout le peuple attend que tu reçoives la couronne de vie (1).

Dioclétien venait de monter sur le trône (284) et saint Caius avait le périlleux honneur de gouverner l'Eglise de J.-C. lorsque apparut en ce monde Lucie, la gloire de Syracuse. Sa famille brillait par le rang et par la fortune, double avantage fort convoité par les enfants du siècle.

Chrétienne dès l'âge le plus tendre, Lucie a grandi

(1) *Brév. rom.*, 13 décembre, *Vêpres et Laudes*.

auprès de sa mère, la noble Eutychia, qui a mis en elle ses plus chères espérances.

Le moment de prendre un parti n'étant pas éloigné, les parents la fiancent à un jeune Syracusain qui l'a demandée en mariage. Mais son cœur lui préfère un tout autre époux. Jésus s'est fait entendre à elle : « Viens à moi, ô toi que j'ai choisie... » Et la vierge a dit, dans le ravissement de son âme : « J'ai méprisé le monde et les vains ornements du siècle pour l'amour de mon maître JÉSUS-CHRIST. Je l'ai vu, je l'ai aimé, j'ai mis en lui ma confiance, je le choisis pour mon partage (1) ».

Sur ces entrefaites, Eutychia est prise d'un flux de sang, contre lequel vient échouer tout l'art des médecins. Comme de nombreux prodiges s'accomplissent au tombeau de sainte Agathe, Lucie et sa mère partent pour Catane. Après avoir prié avec ferveur, la jeune vierge s'endort, et, dans un songe mystérieux, Agathe lui apparaît : « Lucie, ma sœur, lui dit-elle, pourquoi me demandes-tu ce que tu peux toi-même procurer à l'instant à ta mère ? » A son réveil, Eutychia était guérie.

De retour à Syracuse, Lucie obtient de sa mère la permission de vendre tous les biens qui doivent lui revenir et d'en distribuer le prix aux pauvres, afin de pouvoir plus librement se donner à J.-C. Le jeune homme à qui ses parents l'ont fiancée apprend cette nouvelle. Il entre en fureur et va la dénoncer comme chrétienne au préfet de Syracuse, Paschase. Prières, promesses, menaces : tout est mis en œuvre pour amener Lucie au culte des idoles, mais tout ne réussit qu'à la rendre plus

(1) *Brév. rom., Office des saintes Femmes, III^e Noct.*

ardente à confesser sa foi. — Les paroles cesseront, dit alors Paschase, lorsqu'on en sera venu aux coups. — La parole ne peut manquer aux serviteurs de Dieu, répond la Vierge, car lorsqu'ils sont traduits devant les rois et les gouverneurs, l'Esprit-Saint parle en eux. — L'Esprit-Saint est-il donc en toi ? — Ceux qui vivent avec chasteté et piété sont le temple de l'Esprit-Saint. — Je vais te conduire en un lieu où le Saint-Esprit t'abandonnera. — Si l'on me fait violence malgré moi, j'aurai double couronne de chasteté.

Bouillant de colère, Paschase ordonne que Lucie soit traînée dans un lieu impur. Mais la puissance divine la rend absolument immobile ; aucune force ne peut la détacher de la place qu'elle occupe. Le juge fait allumer autour d'elle du bois, de la poix et de l'huile ; peine inutile : on la dirait au milieu d'un parterre de fleurs. « J'ai prié mon Seigneur JÉSUS-CHRIST, dit-elle alors, pour que ce feu ne me brûle pas, et je lui ai demandé de prolonger mon martyre pour que les chrétiens demeurent constants dans leur foi et que les infidèles soient confondus ».

Le juge inhumain lui fit percer la gorge d'un coup d'épée. « Lucie ayant reçu le coup, prédit la tranquillité dont l'Eglise devait jouir après la mort de Dioclétien et de Maximien, et remit son âme à Dieu, aux Ides de décembre (13 décembre 304). Son corps, enseveli à Syracuse, fut ensuite transféré à Constantinople et enfin à Venise » (1).

Ce dernier passage du Bréviaire doit s'entendre dans

(1) *Brév. rom.*, 13 décembre, II^e Noct.

le sens d'une partie seulement des précieux restes de sainte Lucie et non du corps entier. Au VIII^e siècle, Faroald II, duc de Spolète, s'étant emparé de Syracuse, fit emporter à Corfino une portion considérable des ossements de l'illustre Vierge, et ce trésor fut donné, en 969, au bienheureux Thierry d'Hamelan, évêque de Metz, qui le fit transporter dans sa ville épiscopale. Une autre partie des saintes reliques avait pris la direction de Constantinople lors des incursions des Sarrasins en Sicile (822). Elles y demeurèrent jusqu'à la prise de Constantinople par les croisés (12 avril 1204) ; à cette époque, elles furent transférées à Venise, où on les vénère encore aujourd'hui (1).

Le nom de sainte Lucie figure dans les Litanies des saints et au Canon de la messe. Un office spécial de la vierge martyre a été accordé au diocèse de Syracuse ; nous y remarquons trois belles hymnes : *Quem Sponsum Dominum...*, *Quam Syracusæ...* et *Salve, beata Lucia*, ainsi que des Oraisons et une Préface propres. Lucie est invoquée pour les maladies des yeux : il est fait allusion à cette particularité dans l'Introït de la Messe et surtout dans la Collecte (2).

La poésie, non moins que la peinture et la statuaire, a payé son tribut à la glorieuse enfant de la Sicile. On sait, pour ne citer qu'un exemple, quel rôle important lui attribue Dante à son égard lorsqu'il va visiter successivement l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis : « Il

(1) Augustin BEAUGRAND, *Sainte Lucie*, Paris, Tardieu, 1882, p. 45, 47, 61. Nous ne connaissons pas sur sainte Lucie d'ouvrage plus complet et plus documenté que celui de M. Beaugrand.

(2) Apud A. BEAUGRAND, *Op. cit.*, p. 138-51.

vint une femme qui dit : Je suis Lucie ; laissez-moi l'enlever (le poète) pendant son sommeil ; je le protégerai dans son voyage » (1).

Nous constatons avec joie que le culte de sainte Lucie est en grand honneur dans deux paroisses du diocèse de Valence : Mirmande et Jaillans.

Puisse la noble vierge Lucie, dont le nom étincelle comme la lumière, continuer à guérir les yeux malades ! Puisse-t-elle surtout rendre aux aveugles spirituels cet œil de la foi autrement précieux encore que la vue corporelle la mieux conservée et même que le regard perçant de la plus belle intelligence !

Attente du Rédempteur

Huit jours avant Noël, le 18 décembre, on célèbre, dans un grand nombre d'églises, l'*Attente* ou *Expectation de l'enfantement de la Bienheureuse Vierge Marie* (2). Cette fête nous vient de l'Espagne et remonte au onzième concile de Tolède, tenu en 656.

- (1) Venne una donna, e disse : i' son Lucia ;
Lasciatemi pigliar costui che dorme,
Si l'agevolero per la sua via.

(*La Divine Comédie*, Le Purgatoire, Ch. ix, v. 55-7.) — Giacopo di Dante prend soin de dire que son illustre père professait une dévotion favorite pour sainte Lucie : « Beata Lucia, la quale egli ebbe in somma divozione. » (*Comment. manuscrit*).

Cf. OZANAM, *Œuvres complètes*, Paris, Lecoffre, 1859, t. VI, p. 388-94. — BEAUGRAND, *Op. cit.*, p. 176-81.

(2) Cette fête a été choisie comme patronale par les *Sœurs de l'Espérance*, religieuses gardes-malades, une des sept branches dont

Ardent désir qu'a Marie de contempler enfin Celui que son sein virginal renferme depuis près de neuf mois, vœux enflammés par lesquels l'humanité tout entière appelle la venue du Rédempteur : double objet bien digne d'occuper quelques instants notre attention.

Marie n'ignore pas le trésor qu'elle possède : le Fils du Très-Haut devenu son propre fils. Aussi avec quel religieux respect, avec quelle ferveur elle adore le Dieu présent en elle ! Non, jamais, le Verbe éternel n'avait reçu de pareils témoignages « Les Séraphins pouvaient descendre du ciel, dit Richard de Saint-Victor, pour apprendre du cœur de Marie comment il faut aimer. »

Mais ce Jésus, dont l'Ange Gabriel a déjà prononcé le nom, ce Fils de Dieu qui vient sauver son peuple du péché, est le fils bien-aimé de Marie. Combien donc il doit tarder à son auguste Mère de le voir apparaître en ce monde ! Sans doute, les heures sont comptées, et elles s'écoulent vite ; mais elles s'en vont trop lentement encore au gré de ses désirs. Y aura-t-il félicité comparable, pour Marie, à celle de voir de ses yeux, de presser dans ses bras, de couvrir de ses baisers ce divin Enfant « dont la terre entière désire contempler les traits ». Il semble que déjà elle doit lui dire, en se servant des paroles de l'Epoux des Cantiques : Viens, ô le bien-aimé de mon âme ; « montre-moi ton visage, que ta voix

se compose l'importante Congrégation de la *Sainte-Famille*, fondée à Bordeaux en 1820.

Jésus, le doux fruit de la virginité de Marie, étant appelé par les prophètes le « Désiré des nations », on comprend que la fête de son *Attente* convienne admirablement aux âmes religieuses qui marchent sous la bannière de l'*Espérance*. Une maison de ces pieuses et dévouées gardes-malades existe à Valence depuis 1891.

résonne à mes oreilles ; car ta voix est douce et ton visage est beau. »

En attendant la venue de ce Roi pacifique, qui va donner « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et Paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté », Marie se pénètre de plus en plus des sentiments du Dieu caché et anéanti en elle : humilité profonde, détachement complet, charité sans bornes. Leçon précieuse pour nous, qui nous préparons à fêter l'anniversaire de la Naissance de Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem !

Autour de l'humble fille de Juda, que fait l'humanité ? Elle aussi est dans l'attente ; elle aussi appelle de ses vœux ardents l'arrivée du Rédempteur.

Le peuple dépositaire des divines promesses fait entendre avec ses prophètes de touchantes supplications : « Seigneur, réveille ta puissance et viens nous délivrer. — Aie pitié de nous, nous t'attendons. — Montre-nous ta face adorable, et nous serons sauvés. — Que ne déchires-tu les cieux et que ne descends-tu vers nous ! — Cieux, répandez votre rosée et que les nuées pleuvent le Juste. — Envoie, ô Jéhovah, l'Agneau dominateur de la terre. — Il va venir, il ne tardera pas. — C'est notre Dieu ; nous l'avons attendu, il nous sauvera. »

Ces accents, ces soupirs embrasés des voyants d'Israël se répercutent sur le monde païen lui-même. L'Orient et l'Occident se font écho en appelant un sauveur. Les grandes villes, les steppes barbares, les forêts sauvages, les îles égarées et les lointains continents attendent sa venue. Les Chinois regardent l'Occident (1)

(1) La Judée est située à l'occident de la Chine.

d'où doit venir le « *Saint Homme, le Vritable saint*, qui, sans exercer de gouvernement, préviendra les troubles ; qui, sans parler, inspirera une foi spontanée... (1). » Les Indiens comptent sur une incarnation de Vichnou pour réparer les maux faits par Kaly, l'ancien dragon. Les Egyptiens saluent de loin le fils de la femme qui doit éteindre la rage de Typhon. Les Perses tournent leurs espérances vers Mithra, leur futur libérateur. Les Mexicains et les Scandinaves, pour tromper l'attente, sculptent dans la roche vive et sur les monuments la figure du Dieu qui doit écraser le grand serpent. Les druides, ces prêtres de l'antique Gaule, élèvent un autel à « la Vierge qui doit enfanter (2) ».

La Grèce, à son tour, espère qu'un rejeton d'Apollon, « cher fils d'un père ennemi », viendra délivrer, en prenant sur lui ses souffrances, le malheureux Prométhée enchaîné à son roc, figure du genre humain coupable et châtié par la colère divine (3). Platon nous donne le même espoir dans le beau dialogue de Socrate et d'Alcibiade, où ce dernier exprime un ardent désir de connaître Celui qui doit venir enseigner aux hommes leurs devoirs (4).

Enfin faut-il ne voir dans la IV^e Eglogue de Virgile que la louange d'un jeune prince aimé du poète, ou admettre ce chant comme un merveilleux écho de celui

(1) A. NICOLAS, *Etudes philosoph. sur le Christianisme*, 1^{re} P. liv. II, ch. IV.

(2) VIRGINI PARITURÆ DRUIDES. C'est l'inscription découverte, en 1833, à Châlons-sur-Marne, sur l'emplacement d'un temple païen.

(3) ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*.

(4) PLATON, *Alcibiade*, II.

des Sibylles, célébrant d'avance la venue du Messie ?
Quoi qu'il en soit, écoutons ces accents :

Les derniers temps annoncés par l'oracle de Cumès sont arrivés. L'ordre immense des siècles se renouvelle... Un nouveau-né est envoyé des cieux... Il prendra vie au sein de la divinité. Il verra les héros mêlés aux dieux et sera lui-même distingué par eux. Il gouvernera l'univers apaisé par les vertus de son père .. L'heure est sonnée : viens prendre tes grands honneurs, cher fils des dieux, grand rejeton de Jupiter. Regarde devant toi : le globe s'incline et te salue. La terre, la mer immense, le ciel profond, regarde ; tout est en joie à l'approche du siècle qui vient... Commence, tendre enfant, à reconnaître ta mère par ton sourire (1).

L'univers se recueille donc et attend. L'empereur Auguste, après la bataille d'Actium, a fait fermer le temple de la guerre. O Prince de la Paix, venez. Venez, ô Désiré des nations ; Rédempteur promis à nos pères, venez !

Les deux avènements de Jésus-Christ

Dans la liturgie de l'Avent, l'Eglise rapproche — contraste saisissant et bien instructif — les deux avènements de Jésus-Christ : celui de Bethléem et celui de la fin des temps.

D'une part, en effet, elle appelle de tous ses vœux le Rédempteur promis et annoncé : « Je vous en prie,

(1) VIRGILE, *Bucoliques*, Eglogue IV^e, passim.

Seigneur, envoyez celui que vous devez envoyer ; considérez l'affliction de votre peuple ; venez, comme vous l'avez dit et délivrez-nous (1). — Venez, Seigneur, et ne tardez plus : pardonnez les crimes de votre peuple » (2). D'autre part, elle met sous nos yeux, dans l'évangile du premier dimanche, l'appareil redoutable de la venue de Jésus-Christ au jugement dernier, et elle nous fait dire dans l'hymne de Vêpres : « ... Juge souverain du jour suprême, nous vous en supplions, daignez nous défendre de nos ennemis par les armes de la grâce céleste ».

Les deux idées se trouvent, en outre, réunies et admirablement exprimées dans la Collecte de la Vigile de Noël, que nous donnons ici :

O Dieu, qui nous comblez de joie tous les ans par l'attente de notre Rédemption, faites que, comme nous recevons avec allégresse votre Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il vient nous racheter, nous puissions pareillement le contempler avec assurance, lorsqu'il viendra nous juger : lui qui, étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

Essayons de signaler les points principaux de cet intéressant parallèle :

1° La première descente du fils de Dieu parmi nous était l'avènement de la miséricorde et de l'amour. Jésus-Christ, le désiré des nations, notre Emmanuel, venait éclairer les intelligences obscurcies, guérir les cœurs malades, délivrer l'homme de l'esclavage du péché

(1) *Matines du I^{er} Dimanche de l'Avent, 2^e Nocturne.*

(2) *Matines du II^e Dimanche, 3^e Noct.*

et lui rendre son titre d'enfant de Dieu et d'héritier du ciel.

Le second avènement sera celui de la justice, le jour où chacun recevra, pour l'éternité, récompense ou châtiment, selon ses propres œuvres. Ce sera un jour « plein d'indignation, de colère et de fureur, qui transformera la terre en désert et en exterminera les pécheurs » ; jour où il viendra « châtier les crimes du monde et l'iniquité des impies, où Jésus-Christ fera cesser l'orgueil des infidèles et humiliera l'arrogance des forts » (1).

2° Quand le Sauveur naquit à Bethléem, l'univers entier jouissait d'une paix profonde. Pour la troisième fois seulement, depuis le règne de Numa, Rome venait de fermer le temple du Dieu de la guerre, l'empereur Auguste ayant pacifié toutes les provinces. Il pouvait donc venir « le Roi pacifique dont la terre entière désirait contempler le visage » (2).

A l'approche du dernier jour, il y aura des guerres, des séditions, de grands tremblements de terre, des pestes et des famines ; « les nations seront consternées par la crainte que leur causera le bruit confus de la mer et des flots ; les hommes sècheront de frayeur dans l'attente des maux dont tout le monde sera menacé ; car les vertus des cieux seront ébranlées » (3).

3° Quelle sérénité règne dans le firmament au jour béni de la naissance de Jésus ! Comme le ciel est pur,

(1) ISAÏE, XIII, 9, 11.

(2) *Office de Noël*, 1^{re} Vêpres.

(3) S. LUC, XXI, 25-26.

tranquille, étincelant ! L'Eglise a raison de chanter : « Aujourd'hui, par tout l'univers, les cieux ont distillé le miel... O Dieu, qui avez illuminé cette nuit sacrée des splendeurs de Celui qui est la vraie lumière... ».

Quel trouble effrayant, au contraire, se produira dans les astres avant l'apparition du souverain Juge ! « Le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière ; les étoiles tomberont du ciel... Et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme..... » (1).

4° Aussitôt la naissance du Rédempteur, les Anges viennent annoncer l'ineffable mystère aux bergers de Bethléem, et font retentir les airs de leur joyeux cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » (2).

A la fin des temps, Dieu enverra également ses Anges, mais pour réveiller, au son éclatant de la trompette, ceux qui dorment dans le tombeau et les convoquer autour du Roi suprême, qui sera le Juge des vivants et des morts, c'est-à-dire des justes et des pécheurs. L'Evangile est formel sur ce point : « Il enverra ses Anges, qui feront entendre la voix éclatante de leurs trompettes, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre » (3). « En un moment, dit saint Paul, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette, car la trompette sonnera, les morts ressusciteront... » (4).

(1) S. MATTH., XXIV, 29-30.

(2) S. LUC, II, 14.

(3) S. MATTH., XXIV, 31.

(4) I. Cor., XV, 52.

5° A Bethléem, Jésus apparaît avec les marques de la faiblesse. « Vous trouverez, dit le messager céleste aux bergers, un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche » (1). C'est bien le doux Sauveur dont il est écrit : « Il ne brisera pas le roseau cassé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore » (2). De sa crèche, il attire à lui les petits et les humbles : nous le voyons par l'exemple des bergers ; mais, en même temps, il fait trembler les superbes : le cruel Hérode et ses partisans de Jérusalem en sont une preuve manifeste.

Au jugement dernier, Jésus-Christ descendra sur les nuées du ciel « avec une grande puissance et une grande majesté » (3). On dirait, selon les expressions de la Sainte-Ecriture, « le lion de Juda, qui se repose sur sa proie » et que personne n'ose attaquer ; ou encore « le feu qui fond les métaux ». — « D'un seul de ses regards, il terrassera les nations et il anéantira l'orgueil des montagnes du monde » (4). Les justes viendront se ranger à sa droite, sous l'étendard du salut. Quant aux pécheurs, les Anges les pousseront à sa gauche comme un vil troupeau. Quelle assurance brillera sur le front des premiers ! Quelle terreur s'emparera des seconds !...

Entre ces deux avènements, il y a la visite que Jésus-Christ fait à nos âmes par sa grâce, surtout dans la

(1) S. LUC, II, 12.

(2) ISAÏE, XLII, 3.

(3) S. LUC, XXI, 27.

(4) HABAC, III, 6

sainte communion. Adressons donc au tout aimable enfant de la crèche, en le visitant, ou mieux encore en le recevant dans la nuit très sainte de Noël, la prière de saint François de Sales :

« Très doux Jésus, ne soyez pas pour moi un Juge, mais un Sauveur ».

TEMPS
DE
NOËL



Nativité de Jésus-Christ

(25 décembre.)

« L'an de la création du monde, quand Dieu, au commencement, créa le ciel et la terre, cinq mille cent quatre-vingt dix-neuf (1) ; du déluge, l'an deux mille neuf cent cinquante-sept ; de la naissance d'Abraham, l'an deux mille quinze ; de Moïse et de la sortie du peuple d'Israël de l'Egypte, l'an mil cinq cent dix ; du sacre du roi David, l'an mil trente-deux ; en la soixante-cinquième Semaine, selon la prophétie de Daniel ; en la cent quatre-vingt-quatorzième Olympiade ; de la fondation de Rome, l'an sept cent cinquante-deux ; de l'empire d'Octave-Auguste, l'an quarante-deux ; tout l'univers étant en paix ; au sixième âge du monde, JÉSUS-CHRIST, Dieu éternel et Fils du Père éternel, voulant sanctifier le monde par son très miséricordieux avènement, ayant été conçu du Saint-Esprit, et neuf mois s'étant écoulés depuis sa conception, *naît, fait homme, de la Vierge Marie, en Bethléem de Juda* : LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST SELON LA CHAIR ».

Telle est la page sublime que le Martyrologe romain consacre à l'annonce de la venue du Messie parmi nous. Ce langage est unique dans l'histoire. Aussi de quel religieux frémissement on est saisi lorsqu'on entend pour la première fois cette solennelle proclamation !

1) Chronologie des Septante.

Nous avouons volontiers que, chaque année encore, notre impression est la même quand revient la glorieuse Nativité du Seigneur.

Nul, comme Jésus-Christ, n'a vécu sur cette terre plusieurs milliers d'années avant d'y paraître. Aucun autre que lui n'a été l'objet d'une attente universelle, ni surnommé, par un amour de beaucoup antérieur à son berceau, le *désiré des nations*. De quels ineffables tressaillements le peuple élu, représenté par Abraham, n'a-t-il pas *exulté* dans l'espérance de *voir son jour*? De quels vœux ardents ne l'a-t-il pas appelé? « Aie pitié de nous, nous t'attendons.... Que ne déchires-tu les cieux, que ne descends-tu vers nous!... Envoie, ô Jéhovah, l'Agneau dominateur de la terre.... C'est notre Dieu; nous l'avons attendu, il nous sauvera... Cieux, répandez votre rosée et que les nuées pleuvent le Juste » (1). — « Il va venir, il ne tardera pas ».

Les temps marqués par les divins oracles s'accomplissent. Il arrive; le voici!

Il vient de naître à Bethléem, au milieu de la nuit, dans une étable abandonnée. Sa mère, la Vierge Marie, venue de Nazareth avec son époux Joseph, pour se faire inscrire, selon l'ordre de l'empereur Auguste, n'a pas trouvé de place à l'hôtellerie. Elle a enveloppé de langes son nouveau-né et l'a couché dans une crèche. Des bergers veillaient sur leurs troupeaux dans le voisinage; les Anges leur ont annoncé la grande et joyeuse nouvelle et les ont invités à venir voir ce petit enfant, qui est le Sauveur, le Christ, le Seigneur. Et une mul-

(1) ISAÏE, *passim*.

titude d'esprits célestes ont chanté : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté.

Les bergers accourent. Entrons à leur suite et voyons. C'est bien lui ! Oui, le voilà tel que les prophètes l'avaient dépeint à nos espérances : « le Roi pacifique dont la terre entière désire contempler le visage... » ; « le plus beau des enfants des hommes, sur les lèvres de qui rayonne une grâce divine... » En lui « la Miséricorde et la Vérité se sont rencontrées, la Justice et la Paix se sont donné le baiser ».

Douce fête de Noël, quel charme tu répands dans les âmes ! Combien nous aimons à nous rappeler la sainte veillée, la bûche traditionnelle, les agapes de famille, les joyeux cantiques et surtout cet office de minuit où respirent à la fois la grâce et la majesté !

Ne quittons pas cette belle solennité de Noël sans rappeler deux grands événements de notre histoire qui s'y rattachent : d'abord la naissance à la foi du royaume des Francs, lorsque, au baptistère de Reims, Clovis, le fier Sicambre, fut, avec trois mille de ses guerriers, plongé par S. Remi dans la fontaine du salut (496) ; ensuite le glorieux couronnement de Charlemagne, qui eut lieu l'an 800, des mains du pape S. Léon III, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, au milieu d'un immense concours de peuple.

Et maintenant, ô JÉSUS, Enfant béni de la crèche, « Rédempteur des hommes, lumière et splendeur du Père, espérance inépuisable de tous, permettez à ceux qui ont été lavés dans les heureux flots d'un sang divin de vous offrir le tribut de leurs cantiques en l'honneur

de votre jour natal. Gloire dans les siècles éternels à vous, ô JÉSUS, qui êtes né de la Vierge! » (1).

GLOIRE A DIEU ET PAIX AUX HOMMES

Dans le voisinage de Bethléem, sur cette plaine où Booz avait ses champs d'orge et de froment, où Ruth la Moabite était venue glaner, des bergers gardaient leurs troupeaux.

C'était en la nuit mémorable, la grande et très sainte nuit.

Or, pendant que les bergers veillaient, une clarté céleste les inonda, et le premier sentiment qui s'empara d'eux fut celui d'une vive frayeur. Et l'Ange de Dieu, qui se tenait debout devant eux, leur dit : « Rassurez-vous, car je viens vous annoncer une joie qui sera grande pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, dans la cité de David. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche.

« A l'instant même, des voix nombreuses se joignirent à celle de l'Ange et emplirent le ciel. La multitude des esprits célestes louait Dieu et disait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » (2).

(1) *Hymne des Vêpres de Noël.*

(2) S. Luc, II, 9-14.

Le mystère du divin berceau est tout entier dans ces dernières paroles : la *gloire*, la *paix* ; la gloire à Dieu, la paix aux hommes. Tel est le double but de la descente du Verbe éternel parmi nous.

Combien peu Dieu était glorifié durant les quarante siècles qui précédèrent la venue de Jésus-Christ ! Connaissait-on seulement le vrai Dieu ? A part le peuple dépositaire de la Loi et fidèle aux enseignements de Moïse, toutes les nations étaient plongées dans les ténèbres du paganisme et profanaient leur encens à de vains simulacres ou à d'infâmes divinités. « Tout était Dieu, a dit Bossuet, excepté Dieu lui-même ».

La Grèce et Rome avaient bien vu surgir de leur sein des sages et des philosophes ; mais quelle incertitude dans leur doctrine et quelles coupables faiblesses dans leur propre conduite ! S'accordent-ils sur la nature de Dieu, sur l'origine de l'homme, ses devoirs, ses futures destinées, problèmes primordiaux qui dominent tout le reste ? Assurément non, témoins les contradictions sans nombre qui remplissent les systèmes des Platon, des Aristote, des Epicure, des Zénon.

Venez, ô divin Illuminateur des âmes, venez, ô Lumière qui éclairez tout homme venant en ce monde. Seul, en effet, le Fils de Dieu peut nous apprendre, avec toute l'autorité désirable, à connaître Celui qui l'a envoyé et à l'adorer en esprit et en vérité : « Car ce sont là les adorateurs que cherche le Père » (1).

Quel épanouissement de foi et de religion se produira bientôt dans le monde et quel renouveau dans la

(1) S. JEAN, IV, 23.

gloire rendue à Dieu ! Des légions de Martyrs attestent hautement la grandeur de Celui à qui ils offrent jusqu'à la dernière goutte de leur sang. La phalange innombrable des âmes généreuses qui ont tout quitté pour suivre le Christ par la pratique des conseils évangéliques, dira un hymne incomparable au souverain Maître de toutes choses, au divin Epoux des âmes, au Roi de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance.

Les Anges de Bethléem ont donc bien raison de chanter sur la crèche du Sauveur : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ».

Les Chœurs célestes ajoutent : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

La paix : est-il un bien plus désirable ? Car enfin la paix, selon saint Augustin, c'est le repos dans l'ordre. La paix règne quand tout est bien à sa place, soit au dedans de nous, soit au dehors.

Mais comment la paix aurait-elle existé dans le monde, alors que les erreurs les plus grossières avaient détrôné la vérité, alors que les passions avaient usurpé la place de la raison et de la foi ? Aussi une sombre désespérance s'était-elle emparée des âmes : « Mangeons et buvons, se disaient les Romains blasés, car demain il faudra mourir ». La tristesse, l'inquiétude, le remords, tels sont les sentiments qui avaient remplacé la paix.

Le foyer domestique jouissait-il davantage de ce bien précieux ? Hélas ! quelle consolation pouvait-il y avoir pour cette femme que les mœurs païennes avaient dépossédée de son beau diadème d'épouse et de mère, pour en faire souvent une vulgaire esclave ?

Et pour ces enfants qui, de bonne heure, formés à l'école du vice, entraînaient une jeunesse déshonorée ?

La paix régnait-elle parmi les peuples ? Deux fois seulement, depuis la fondation de Rome, la dominatrice de l'univers, le fameux temple du Dieu de la guerre, Janus, avait vu se fermer ses portes : sous le règne de Numa et après la seconde guerre punique. Enfin Auguste, le vainqueur d'Actium, venait de donner l'ordre de les fermer à nouveau.

C'était le moment choisi pour l'apparition du « Roi de la paix ». Ah ! c'est bien le Sauveur qui établira la paix jusque sur les frontières les plus reculées.

« Je vous laisse ma paix, dira-t-il un jour à ses disciples ; je vous donne ma paix, mais non à la manière du monde. Que votre cœur ne se trouble point, qu'il soit sans crainte » (1).

Cette paix, qui résulte de l'observation fidèle des divins préceptes, s'étend de l'individu à la famille, où les chefs, revêtus de l'autorité d'En-Haut, donnent l'exemple des vertus chrétiennes ; où les enfants, instruits des vérités du salut, grandissent dans la crainte et l'amour de Dieu.

La paix régnerait parmi les peuples, si, au lieu d'être traitée en étrangère ou même en ennemie, la Religion était respectée et écoutée. Comme les discordes tomberaient pour faire place à une tranquillité pleine de confiance en l'avenir !

Anges de Bethléem, puisse votre souhait se réaliser dans nos temps troublés, et daigne le tout aimable

(1) S. JEAN, XIV, 27.

Enfant de la crèche nous apporter en étrennes ce bien qui surpasse tout sentiment : la paix du Seigneur !

LA TRÈS SAINTE NUIT DE NOËL

Il y a, dans l'année chrétienne, deux nuits que l'Eglise qualifie de « très saintes » : la nuit de Noël et celle de Pâques.

De la première, la seule qui nous occupe en ce moment, il est dit dans la Collecte de la messe qui se célèbre à minuit :

O Dieu, qui avez illuminé cette très sainte nuit des splendeurs de Celui qui est la vraie lumière, faites, nous vous en supplions, qu'après avoir connu ici-bas cette lumière mystérieuse, nous puissions jouir, au ciel, des délices dont est la source Celui qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. *Amen.*

Quel souvenir, en effet, cette douce nuit de Noël rappelle au chrétien ! Auguste vient d'ordonner le recensement de l'empire romain. Chacun doit se faire inscrire au lieu d'origine de sa propre famille. Décret vraiment providentiel, puisqu'il est écrit dans les prophètes que le Messie doit naître à Bethléem.

De Nazareth, Joseph et Marie se sont rendus dans la royale cité de David. Mais là toutes les portes se ferment devant leur pauvreté. A l'hôtellerie commune, pas de place *pour eux*, observe l'évangéliste saint Luc.

Une grotte abandonnée, qui sert de gîte aux animaux,

tel sera le palais du Roi des rois ; une crèche, un peu de paille, voilà le trône de Celui qui a semé les étoiles au firmament et jeté dans l'espace le soleil qui nous éclaire.

« O Dieu, Sauveur d'Israël, vous êtes véritablement un Dieu caché », comme le chantait sur sa harpe le sublime Isaïe. Que sera-ce lorsque vous aurez enseveli même votre humanité sainte sous les voiles sacramentels et que le tabernacle aura succédé à l'étable de Bethléem !

Le Verbe éternel, né de la Vierge Marie, vient donc de faire son apparition dans ce monde, qui l'attendait depuis plus de quarante siècles.

Et là-bas, dans la plaine voisine, des bergers veillent tour à tour pour la garde de leurs troupeaux.

« Voici que l'Ange du Seigneur se présente devant eux, et ils sont saisis d'une grande crainte. Et le messager céleste leur dit : Ne craignez point, car voici que je vous annonce une heureuse nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la cité de David. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

« Et tout à coup une troupe nombreuse de l'armée céleste se joint à l'Ange, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté » (1).

Heureux bergers de Bethléem, d'avoir été appelés les

(1) S. Luc, II, 8-14.

premiers auprès du Dieu des humbles et des pauvres ! Après vous seulement viendront les Monarques, représentants de la gentilité, qui alors, par leurs présents mystiques, salueront tout à la fois dans cet Enfant de la Crèche : le Roi, le Dieu et l'Homme.

Les grandes ombres, descendues des hautes montagnes, comme s'exprime le poète, ne sont que la figure imparfaite des ténèbres plus épaisses encore, qui couvrent le monde des âmes. Les notions les plus élémentaires de la divinité sont obscurcies et l'homme créé à l'image de Dieu prostitue son encens à de honteuses idoles. « Tout est Dieu, dit Bossuet, excepté Dieu lui-même. » L'égoïsme a glacé tous les cœurs et la désespérance énérvé tous les courages. « Toute tête est languissante, dit Isaïe, et tout cœur est abattu. »

Divin soleil de justice, venez dissiper la sombre nuit qui pèse sur le monde. Par vous, la paix véritable est descendue du ciel et un jour de sainteté a brillé pour nous. Les âmes droites verront cette lumière et suivront sa direction. Malheur à celles qui ne voudront pas de votre grâce ; le triste sort d'Hérode leur est réservé.

Est-il, dans les annales du genre humain, événement plus considérable que celui de la venue du Fils de Dieu parmi nous ? Le monde en tressaille encore ; si bien que, lorsqu'on lui demande la date de quelque fait historique, il répond incontinent : tant d'années *avant* ou *après Jésus-Christ*. Et ce *xx^e* siècle que nous avons abordé, dit-il autre chose sinon que son déclin marquera deux mille ans écoulés depuis la descente du Rédempteur parmi nous ?

Chaque année encore, la nuit de Noël ramène pour le peuple chrétien les plus doux souvenirs. Les familles se réunissent dans de fraternelles agapes, après avoir pris part aux délicieux offices qui se célèbrent jusque dans les plus modestes hameaux.

Charmantes causeries et ravissantes histoires du foyer autour de la bûche de Noël ; joyeux carillon des cloches, éveillant les échos de la nuit ; caravanes se rendant à l'église pour y assister aux divins mystères et entendre les cantiques, à la fois naïfs jusqu'à la simplicité et touchants jusqu'aux larmes : qui de nous a vécu loin de ces choses, ou n'y revient avec une joie toujours nouvelle ?

Daigne le Roi du ciel, qui est devenu notre bien, notre trésor, dans « cette très sainte nuit », pardonner les égarements de ce xix^e siècle qui n'est déjà plus qu'un souvenir, et avoir pour agréables les grandes œuvres qui s'y sont accomplies !

Les trois Messes de Noël

L'usage de célébrer trois messes dans la belle et touchante solennité de Noël remonterait, d'après Durand de Mende (1), au pontificat de saint Télesphore, c'est-à-dire au second siècle de l'ère chrétienne (139-150). Chacune de ces trois fonctions sacrées a sa signification particulière, très instructive et pleine d'intérêt.

(1) *Rational des divins Offices*, Liv. VI, Chap. XIII, n° XVII.

I. LA MESSE DE MINUIT. Cette messe, la seule qui soit marquée dans la liturgie pour une heure semblable, rappelle à notre souvenir la Naissance temporelle de Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem. Le Sauveur, en effet, « votre Verbe tout-puissant, ô mon Dieu, descendit de sa royale demeure du ciel lorsque le monde entier était enseveli dans le silence et que la nuit était au milieu de sa course » (1).

A Rome, pendant bien des siècles, le Pape lui-même a officié solennellement à minuit dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, splendide et radieuse église qui a l'honneur de posséder, avec le portrait de Marie peint par saint Luc, l'insigne relique de la Crèche du Sauveur.

Les morceaux liturgiques dont se compose la messe de minuit sont ravissants. L'entrée de Jésus en ce monde est saluée par ces paroles de l'*Introït* que l'Eglise met sur les lèvres du divin Enfant.

Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon fils ; je vous ai engendré aujourd'hui.

Ps. Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots ? Gloire au Père...

Quel contraste ! Les nations en fureur devant le berceau d'un enfant !... Cet enfant qui est Dieu les domptera, et elles porteront son joug.

Avec quelle joie on entend retentir le cantique des Anges à ce moment béni ! Vraiment, on se croirait dans les plaines de Bethléem avec les heureux bergers qui

(1) *Sagesse*, XVIII, 14-15.

furent les premiers charmés de cette mélodie céleste.

La *Collecte* est pleine de suavité. Nous demandons au Dieu « qui a illuminé cette nuit sacrée des splendeurs de Celui qui est la vraie lumière, de nous faire jouir au ciel des délices dont il est la source ». Dans l'*Épître*, saint Paul annonce à Tite, son disciple, « la manifestation de la grâce de Dieu, notre Sauveur venant nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, et à vivre en ce monde avec tempérance, justice et piété, en attendant la béatitude que nous espérons et l'avènement du grand Dieu notre Sauveur... » L'*Évangile*, dans un récit à la fois simple et profondément touchant, rappelle le dénombrement de l'univers ordonné par l'empereur Auguste, le voyage de Marie et de Joseph de Nazareth à Bethléem, la dureté des habitants de cette dernière ville à leur égard, la naissance de Jésus, le tendre empressement de sa mère à l'envelopper de langes et à le coucher dans une crèche, l'apparition de l'Ange aux bergers, l'annonce de l'heureuse nouvelle, l'invitation à se rendre auprès du Sauveur et le chant de l'armée céleste en l'honneur du Dieu nouveau-né.

Dans l'*Offertoire*, l'Eglise fait éclater ses transports d'allégresse à la gloire du Dieu de la crèche qui ne tardera pas à descendre sur l'autel :

Que les cieux se réjouissent et que la terre tressaille devant la face du Seigneur : car il est venu.

La *Secrète* exprime le vœu que « nous soyons trouvés semblables à Celui en qui notre substance humaine est unie à la divinité ». La *Communion* chante la gloire de

l'éternelle génération du Verbe divin, et, dans la *Post-communion*, l'Eglise demande que « nous méritions, par une vie sainte, d'entrer en union parfaite avec Jésus-Christ ».

II. LA MESSE DE L'AUORE. Le cortège pontifical se rendait ensuite à l'église de Sainte-Anastasie, où le Pape célébrait la messe de l'aurore. La sainte veuve dont cette église portait le titre, après s'être consacrée au service des chrétiens, souffrit le martyre sous l'empereur Dioclétien, le jour même de la Nativité du Seigneur. Aussi l'Eglise a-t-elle tenu à unir son nom à la grande solennité, en incrustant, pour ainsi dire, sa mémoire dans la messe de l'aurore. Léon XII est le dernier Pape qui ait officié, le jour de Noël, à Sainte-Anastasie.

Cette seconde messe de Noël est destinée à célébrer la Naissance de Jésus dans le cœur des chrétiens fidèles, représentés auprès de la crèche par les bergers.

Signalons seulement trois passages : l'*Introït* d'abord :

La lumière brillera aujourd'hui sur nous : car le Seigneur nous est né, et il sera appelé l'Admirable, Dieu, le Prince de la paix, le Père du siècle futur.

Ps. Le Seigneur règne ; il s'est revêtu de beauté : le Seigneur s'est revêtu de force et il s'est armé. Gloire au Père...

Puis l'*Evangile* : très intéressant dialogue entre les bergers : « Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé... » Ils s'y rendent, en effet, connaissent la vérité, et s'en retournent louant et publiant ce qu'ils ont vu.

Enfin la *Communion* :

Réjouis-toi, fille de Sion ; chante des cantiques, fille de Jérusalem : Voici ton Roi qui vient à toi, le Saint et le Sauveur du monde.

III. LA MESSE DU JOUR. Elle se célébrait, avec toute la majesté des offices pontificaux, dans la Basilique de Saint-Pierre. Le mystère que l'Eglise y honore est la Naissance éternelle du Fils de Dieu au sein de son Père.

Plein de grâce est l'*Introït* :

Un enfant nous est né, et un Fils nous a été donné : il porte, sur son épaule, le signe de sa principauté, et il sera appelé l'Ange du grand conseil.

Ps. Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a opéré des merveilles. Gloire au Père...

Obtenir que la *nouvelle* naissance du Fils de Dieu nous délivre de l'*antique* servitude du péché, tel est l'objet de la prière exprimée dans la *Collecte*.

Quel magnifique début que celui de l'*Epître* ! Saint Paul s'adresse aux Hébreux, ses anciens frères, et relève à leurs yeux l'éternelle Naissance du Verbe, engendré par le Père dans ce jour sans aurore et sans déclin, qui est l'éternité. Ce Fils unique est venu parmi nous. De là ce cri de joie contenu dans le *Graduel* :

Un jour de sainteté a lui sur nous ; venez, nations, et adorez le Seigneur, car aujourd'hui une grande Lumière est descendue sur la terre. Alleluia.

L'*Evangile* que le prêtre lit tous les jours à la fin de la messe, tel est celui que l'Eglise a placé à la messe la plus solennelle de Noël. Saint Jean y plane comme l'aigle et y retrace de la façon la plus majestueuse la divine filiation de Jésus-Christ. « Au commencement

était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous... » Mais il faut lire en entier cette page sublime.

A quel monarque autre que l'Enfant-Dieu pourrait-on dire ce que chante l'Eglise dans l'*Offertoire* ?

Les cieux et la terre sont à vous ; vous avez établi l'univers et tout ce qu'il renferme ; la justice et l'équité sont les bases de votre trône.

Dans la prière qui sert de conclusion au saint sacrifice, nous demandons à Dieu que « le Sauveur du monde, qui en naissant aujourd'hui nous fait participants d'une génération divine, nous accorde aussi l'immortalité ».

Le meilleur moyen de profiter des grâces attachées aux messes de Noël, c'est d'aller à l'église comme on serait allé, sur l'invitation des Anges, à la grotte de Bethléem adorer le Dieu nouveau-né. Sur l'autel, Jésus reçoit, pour ainsi dire, une nouvelle naissance. Heureux le chrétien qui peut lui offrir dans son cœur une demeure plus digne et plus agréable que la crèche.

L'Enfant de Bethléem

Nous voici à « cette nuit très sainte qu'a illuminée de ses splendeurs Celui qui est la vraie Lumière » (1). Est-il anniversaire plus doux au cœur du chrétien que celui de Noël ? Est-il joie comparable à celle que lui

(1) Missel rom., 25 décembre, *Collecte de la messe de minuit*.

procure le souvenir du divin Enfant de Bethléem couché dans sa crèche ?...

L'Eglise, à cette pensée, ne peut contenir ses pieux transports. Tantôt elle adresse à ses enfants une pressante invitation à célébrer la venue du Rédempteur :

Le Christ nous est né : venez, adorons-le.

Le Roi pacifique, Celui que la terre entière désire, a fait paraître sa grandeur.

Aujourd'hui la paix véritable est descendue du ciel ; aujourd'hui par tout l'univers les cieux ont distillé le miel ; aujourd'hui a brillé pour nous le jour de la rédemption nouvelle, de l'antique réparation, de l'éternelle félicité.

Un jour de sainteté a lui sur nous ; venez, nations, et adorez le Seigneur, car aujourd'hui une grande Lumière est descendue sur la terre.

Tantôt elle interroge les pasteurs de Bethléem, à leur retour de la grotte :

Qui avez-vous vu, bergers ? dites-le nous ; apprenez-nous quel est celui qui a paru sur la terre ? — Nous avons vu l'Enfant, et les chœurs des Anges qui louaient ensemble le Seigneur. — Dites-nous ce que vous avez vu et annoncez la naissance du Christ.

Mais les bergers n'ont pas été, avec Marie et Joseph, les seuls à voir le Dieu qui repose sur la paille de la crèche. Aussi l'Eglise s'écrie-t-elle dans son étonnement :

O grand mystère ! admirable merveille ! Des animaux ont vu couché dans une crèche le Seigneur nouveau-né !

Il est bien juste que la Mère immaculée du Rédempteur soit félicitée en ce jour. L'Eglise le fait dans ces beaux Répons :

Heureuse est Marie, la Mère de Dieu : son sein n'a rien perdu de sa pureté virginale ; elle a aujourd'hui enfanté le Sauveur du monde.

O sainte et inviolable virginité ! je ne sais point de louanges dignes de vous honorer. Car vous avez renfermé dans votre sein Celui que les cieux ne peuvent contenir. Bénie êtes-vous entre les femmes, et béni le fruit de vos entrailles !

Quant au divin Enfant lui-même, de quels suaves accents l'Eglise salue sa glorieuse Nativité, dans l'hymne des Vêpres, que plusieurs attribuent à saint Ambroise :

Jésus, Rédempteur de tous les hommes, vous qu'avant la première aurore, en sa paternité suprême, le père engendra semblable à sa gloire ;

Vous, lumière et splendeur du Père, vous l'inépuisable espérance de tous, écoutez les prières que répandent vos serviteurs par le monde entier.

Souvenez-vous, Créateur de toutes choses, qu'un jour, au sein béni de la Vierge, vous prîtes, par votre naissance, la forme de notre chair.

Ce jour même l'atteste, ce jour que ramène l'année dans son cours, où, sortant du sein du Père, vous vintes à nous, vous le salut du monde.

Les astres, la terre, la mer, tout ce que le ciel couvre de son pavillon, saluent par un nouveau cantique ce jour auteur d'un salut nouveau.

Et nous, lavés dans les heureux flots d'un sang divin, nous vous offrons le tribut de cette hymne, à la gloire de votre jour natal.

O Jésus, qui êtes né de la Vierge, gloire à vous, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles éternels. Amen.

A la suite des bergers, nous aussi « passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître » (1).

(1) S. Luc, II, 15.

O JÉSUS, votre crèche m'apparaît comme le trône d'un roi, la chaire d'un maître et le berceau d'un frère.

Oui, c'est bien un *roi* que ce petit Enfant dont les prophètes ont dit : « Sur son épaule est le signe de la principauté, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix » (1); « Il dominera d'une mer à l'autre, tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujetties » (2). Il est encore au berceau, et déjà il attire auprès de lui les justes, dans la personne des bergers et des monarques de l'Orient, et fait trembler les méchants, dans la personne de l'impie Hérode : double phénomène qui ne cessera de se renouveler jusqu'à la fin des temps.

C'est un *maître* qui nous enseigne de cette crèche où repose l'Enfant-Dieu. Sans doute, il ne parle pas encore, mais cette étable, ces langes, les larmes qui coulent de ses yeux : tout cela ne prêche-t-il pas bien haut le détachement, l'humilité, le sacrifice ? « S'il voulait se servir de sa puissance, quel or couronnerait sa tête ! quelle pourpre éclaterait sur ses épaules ! quelles pierreries enrichiraient ses habits ! » (3). Mais non, afin de nous instruire et de nous guérir, « il a eu pour couche un peu de paille ; il n'a pas eu horreur de la crèche, et il s'est nourri d'un peu de lait, lui qui rassasie jusqu'au petit oiseau » (4).

(1) ISAÏE, IX, 6.

(2) Ps. LXXI, 8, 11.

(3) BOSSUET, *Elévat. sur les Mystères*, XVI^e Semaine, VIII^e Elévat.

(4) Brév. rom., 25 déc., *Hymne de Laudes*.

Enfin c'est bien un *frère* qui se montre à nous dans la grotte de Bethléem. De lui nous pouvons dire ce que Juda disait de Joseph : « Il est notre frère et notre chair » (1). Approchons sans crainte : pour gagner nos cœurs, il a pris tous les charmes de l'enfance. Le pécheur lui-même sera bien accueilli par ce Dieu dont l'ineffable bonté lui promet le pardon.

Imitons à l'égard de Jésus enfant la conduite de Marie : « O Dieu, dit saint François de Sales dans son naïf et pieux langage, avec quelle reverence est-ce que la Vierge considèrait le cœur de ce tres saint enfant, tout palpitant d'amour dans sa sainte poitrine ! comme elle allait meslant ses saintes larmes avec celles qui coulaient si doucement des yeux de ce benit poupon, comment estait-elle attirée à la suave odeur de ses admirables vertus ! » (2).

« Cher petit enfant, que tu es doux ! Oh ! il faut que je t'aime ; oui, que je t'aime, que j'aspire à étendre ton amour chez les oublieux mortels » (3).

Un célèbre navigateur portugais, Alphonse Albuquerque, vit un jour son équipage assailli par une effroyable tempête. Lui, qui avait affronté tous les dangers, trembla pour la première fois. A ce moment suprême, apercevant un petit enfant que sa mère presse sur son cœur, dans les angoisses du désespoir, il le prend et l'élève vers le ciel : « Mon Dieu, s'écrie-t-il, en faveur de son innocence, pardonnez aux coupables ». Bientôt

(1) *Genèse*, XXXVII, 27.

(2) 2^e *Sermon pour la veille de Noël*.

(3) W. FABER, *Poésie sur Noël*.

les vents tombent, les flots s'apaisent, et le navire est sauvé.

Est-ce que l'océan ne mugit pas autour de nous ? est-ce que de violentes tempêtes ne menacent pas en ce moment d'engloutir l'ordre social tout entier ? Que les vrais chrétiens prennent dans leurs bras, ou mieux encore dans leur cœur l'Enfant de Bethléem et disent avec confiance : « O Dieu, notre protecteur....., jetez les yeux sur la face de votre Christ » (1) ; en considération de ce divin Enfant, épargnez l'homme coupable. L'orage s'arrêtera, les flots se calmeront, et le monde sera sauvé.

Noël dans les campagnes

La fête de Noël est de celles qui laissent dans l'âme les impressions les plus suaves et les plus profondes. Si les tracas et la vie fiévreuse des villes ne permettent guère à ceux qui les habitent d'en savourer les charmes, combien la vie paisible des champs est favorable aux saintes joies qu'apporte son retour ! Belles années passées au foyer paternel, c'est vous revivre que d'évoquer pour quelques instants votre doux souvenir.

Le jour, ou, comme on disait autrefois, le *bon* jour de Noël était de la part de tous, petits et grands, l'objet d'une vive attente. Pour les enfants surtout, les semaines paraissaient des années — Mère, Noël ne

(1) Ps. LXXXIII, 9.

viendra-t-il pas bientôt ? — Patience, enfants, il ne tardera pas.

Or un jour tout s'animait dans la demeure, on chuchotait d'un air mystérieux ; des préparatifs s'organisaient : meubles et ustensiles brillaient d'un éclat inaccoutumé, et maintes friandises s'entassaient déjà dans la vaste armoire. — Enfants, c'est demain la veille de Noël.

La veille de Noël ! pour les habitants du midi, c'est le solennel rendez-vous autour de la table de famille. Fallût-il venir de loin, on n'hésite pas : il y a dans cette réunion auprès des parents, dans ces agapes fraternelles, une cordialité si franche, une si aimable intimité ! Rien, du reste, qui blesse les lois de l'Eglise, l'abstinence est respectée ; quant au jeûne, s'il a un peu à souffrir, la pénitence que l'on prend soin de s'imposer dans la matinée compense bien la succulente collation du soir.

Pendant que les convives égaient la conversation de joyeux récits ou des souvenirs d'antan, au centre du foyer, un vigoureux tronc d'arbre, la *bûche de Noël*, arde vivement et répand dans toute la salle une abondante chaleur.

La pensée de tous est au mystère qui va s'accomplir. On songe à Marie et à Joseph parcourant les rues de Bethléem, sillonnées d'étrangers, et ne trouvant pas de place à l'hôtellerie à cause de leur pauvreté ; on les suit dans la grotte, où ils vont chercher un refuge. Pour saluer la venue du divin Enfant, les *Noëls* succèdent aux *Noëls* : mélodies naïves et champêtres, sans doute, mais avec quelle allégresse elles sont exécutées et quel parfum elles laissent dans l'âme ! On y compatit à la Mère et à l'En-

fant, exposés, dans l'étable, aux rigueurs de la froide saison ; on y fait entendre l'invitation des Anges aux bergers ; on y chante surtout les attraites du Nouveau-Né dans son humble berceau :

Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant,
Ah ! que ses grâces sont parfaites !
Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant,
Qu'il est doux ce divin Enfant !

Les soucis de la vie sont oubliés ; il semble que toute douleur est suspendue. Soudain, la voix des cloches retentit dans la nuit et met fin aux concerts animés du foyer. En route, amis, pour la maison de Dieu. Heureux les enfants que leur âge un peu moins tendre permet d'associer aux joies ineffables de cette nuit ! Quant aux plus jeunes, ils reposeront dans leur couchette, rêvant au petit Jésus, qui doit descendre pendant leur sommeil pour leur apporter ses étrennes.

La nuit est peut-être bien belle et bien sereine ; le ciel étincelle de mille feux ; peut-être aussi l'àpre bise envoie-t-elle ses rafales sur les champs que la neige couvre « comme une douce laine » (1). N'importe, on traverse bravement la froide atmosphère et l'on arrive à l'église. Le temple saint est inondé de lumière, l'autel apparaît tout resplendissant ; puis, là-bas, dans la chapelle de la Vierge, se dresse la crèche, sur laquelle déjà les enfants émerveillés portent de longs regards.

La messe commence. Avec quel pieux recueillement elle est entendue ! Quelle beauté dans les chants, sur-

(1) Ps. CXLVII, 5.

tout dans l'hymne angélique, le joyeux *Gloria in excelsis*, qui retentit jadis pour la première fois, à pareille heure, dans les plaines de Bethléem ! Bientôt Jésus descend sur l'autel, entre les mains de son prêtre.

Le voici l'Agneau si doux !

Le peuple se prosterne et mêle ses adorations aux accents des saints cantiques, à l'odorante vapeur de l'encens. Quand vient le moment de la communion, combien sont heureux d'offrir au Sauveur naissant un berceau dans leur cœur ! Venez, Seigneur Jésus ; il ne sera pas dit que nous vous ayons refusé l'hospitalité. O trésor du ciel et de la terre, venez !

Après le divin sacrifice et le chant prolongé des Noëls, on regagne sa demeure pour y prendre le repos nécessaire. Dans les pays du Nord, où les agapes de la veille de Noël ne sont pas connues, on procède, au retour de la Messe de minuit, à un gai *réveillon*, qui a bien ses charmes, surtout lorsque l'esprit religieux y préside. Puis l'on se sépare, en se souhaitant d'excellentes fêtes. Inutile d'ajouter que le lendemain la foule se presse aux offices solennels comme à la Messe de la nuit : les plus indifférents eux-mêmes ne sont pas les derniers à s'y rendre.

O douce fête de Jésus naissant, puissent nos lecteurs goûter durant de longues années les célestes joies dont tu es la messagère !

NOËL

Que tu me parais doux, petit enfant que j'aime,
De quel éclat brillent tes yeux !
On dirait une double gemme
Au regard de Marie allumant ses beaux feux.

Faible est ton petit cri : la colombe plaintive
Gémit ainsi dans le rocher ;
Et dans ton cœur l'amour avive
Sa flamme, quand il voit le sommeil approcher.

Quand Marie en ses bras, ravissante berceuse,
Te presse et te dit : Dors, Jésus,
Ton œil, ta lèvre gracieuse
Se fermant, font rêver du bonheur des élus.

Que Joseph, à son tour, couvre de ses caresses
Ton front, ton visage adoré,
Comme tes yeux à ses tendresses
Répondent, en charmant le vieillard honoré !

Ce que tu parais être, une humble créature
Et de sourires et de pleurs,
Tu l'es bien dans ta crèche obscure ;
Pourtant n'es-tu pas Dieu, le Maître de nos cœurs ?

Tes mains qui se jouent dans les tresses de ta Mère
Portent le poids de l'univers ;
Et des Anges l'armée entière
Fait pour toi retentir le ciel de ses concerts.

Comme il faut que je t'aime, ô Sauveur plein de charmes,
Venu des sommets éternels !
Oh ! je veux essuyer tes larmes
En te faisant aimer des oublieux mortels.

(Traduit de l'anglais du P. Faber.)

Le sommeil de l'Enfant Jésus

« Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche » (S. Luc, II, 12).

Allons à Bethléem et voyons ce Dieu qui vient de naître. Nous voici devant l'humble étable qui lui sert de palais. Entrons. Les bergers sont sortis le cœur plein d'allégresse, louant et glorifiant le Seigneur de la merveille dont il leur a été donné d'être les témoins. Marie et Joseph tiennent seuls compagnie à l'Enfant, couvert de pauvres langes et couché dans une crèche. Le bœuf et l'âne, de leur tiède haleine, réchauffent ses membres délicats.

Et le divin Enfant s'endort... Si le charme de l'innocence, si la tranquillité de l'âme donnent tant de grâce au sommeil, à cet âge heureux de la vie, que dire du repos de Celui qui est la sainteté même et en qui « habite corporellement la plénitude de la divinité ? » (1)

Anges du ciel, venez contempler avec nous le sommeil de votre Roi ; mais suspendez vos cantiques, et laissez-nous savourer en silence l'ineffable joie de ce spectacle.

O Dieu, qu'il est beau « le petit enfant qui nous est né » (2) ! Quelle sérénité sur son front, et, sur ses

(1) *Coloss.*, II, 9.

(2) *ISAÏE*, IX, 6.

lèvres demi-closes, quel ravissant sourire ! Les cieux peuvent bien « distiller une rosée de miel » (1) ; il n'est pour moi délices comparables à celle de « goûter et de comprendre combien suave est le Seigneur » (2) descendu parmi nous.

« Dors, doux Enfant, au cœur vigilant ; dors, Jésus chéri : pour moi, un jour tu veilleras ; tu veilleras pour souffrir et pour pleurer. Des fouets, une croix, une couronne cruelle, c'est ce que pour toi j'ai en réserve. Et cependant une petite larme, ô Seigneur, serait rançon suffisante... » (3).

Au dehors, les hommes continuent à s'agiter. César-Auguste, dans son orgueil satisfait, se félicite des résultats du recensement qu'il a ordonné : il est bien, en réalité, le maître du monde et tout monarque doit s'incliner devant lui. A Jérusalem, Hérode tremble sur son trône mal affermi : si un concurrent se levait pour lui disputer le pouvoir !...

Et, dans l'étable de Bethléem, Jésus, qui doit bientôt déjouer la ruse et la cruauté du monarque ombrageux, Jésus qui, un jour, anéantira la puissance des Césars, repose sur la paille de la crèche et dort son paisible sommeil.

Doux trésor, lui dit la Vierge sa mère, mon âme se meurt pour toi. N'est-ce pas, ô mon tout aimable, que si ta paupière est close, ton cœur ne cesse de veiller ?
« Tes yeux fermés me pénètrent de leurs traits ; que

(1) *Melliflui facti sunt cœli* (*Office de Noël à Matines*).

(2) *Ps. XXXIII, 8.*

(3) P. W. FABER.

sera-ce de moi quand tu les ouvriras ? Tes joues de rose ravissent mon cœur... Tes lèvres charmantes attirent mon baiser.

« Elle se tait, et, pressant l'enfant sur son sein, elle dépose un baiser sur son divin visage » (1).

Pauvre mère ! sait-elle, en ce moment, qu'un jour, à cause de ce fils bien-aimé, un glaive de douleur transpercera son âme ? Ah ! si Dieu soulevant à ses regards le voile de l'avenir, lui a montré des lors la grande scène du Calvaire, de quelles angoisses ses baisers maternels ne sont-ils pas accompagnés !

Ôserai-je m'approcher, tendre Ami de mon âme, et baiser vos petites mains, moi dont les péchés les perceront un jour de clous meurtriers ?... Et ces pieds divins, qui se laisseront à me poursuivre au milieu de mes égarements ? (2).

Quant à vous prendre dans mes bras et à vous presser sur mon cœur, puis-je me le permettre si « la Vierge sans tache qui vous a donné à nous » (3) ne m'y invite elle-même ?...

Mais voici que l'Enfant se réveille et de ses yeux pleins d'amour regarde sa mère...

Le jour commence à paraître. Averties par les bergers, des âmes fidèles accourent à l'étable. Chacun veut s'assurer par lui-même du joyeux événement ; chacun veut contempler le Sauveur nouveau-né, soulager la

(1) Poésie de S. ALPHONSE DE LIGUORI.

(2) *Quærens me sedisti lassus* (Prose de la Messe des Morts).

(3) *Nobis datus, nobis natus*

Ex intactâ Virgine.

(Hymne des Vêpres du T.-S. Sacrement.)

détresse de Marie et de Joseph et les consoler des rebuts de la veille.

Soyons du nombre de ces cœurs dévoués, pour ne pas encourir le juste reproche de l'Esprit-Saint : « Il est venu dans son propre héritage et les siens ne l'ont point reçu » (1).

Autour de la Crèche

L'Enfant-Dieu étant venu enseigner au monde la sainteté, cette chose inconnue au paganisme et devenue fréquente dans les temps chrétiens, l'Eglise, pour mieux attester le fait, a rangé toute une pléiade de saints autour du royal berceau de Jésus naissant.

A la différence des autres octaves solennelles de Pâques, de la Pentecôte et de l'Epiphanie, qui n'admettent pas de fêtes des saints, celle de Noël est accompagnée d'un magnifique cortège d'amis du Sauveur, qui tous, à leur manière, rendent témoignage au Roi de la sainteté.

C'est d'abord la sainte veuve Anastasie, dont la mémoire est unie, à la messe de l'aurore, au souvenir si cher et si glorieux de la Nativité de notre Emmanuel. Elle méritait cet honneur la vaillante chrétienne qui eut tant à souffrir, soit de son époux, le romain Publius, soit des persécuteurs qui la lièrent à un poteau et la brûlèrent vive.

(1) S. JEAN, I, 11.

Voici, au lendemain de la grande solennité, le premier martyr de la Loi nouvelle, *Etienne*, le Couronné, au sujet duquel saint Fulgence a fait des rapprochements si délicats : « Hier, nous avons célébré la naissance temporelle de notre Roi éternel ; aujourd'hui, nous célébrons la passion triomphale de son soldat. Hier, notre Roi, couvert du vêtement de la chair, est sorti du sein de la Vierge et a daigné visiter le monde ; aujourd'hui, le combattant est sorti de la tente de son corps et est monté triomphant au ciel... L'un est descendu sous le voile de la chair, l'autre est monté sous les lauriers empourprés de son sang... Hier, les saints Anges, dans l'allégresse, ont chanté : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux !* aujourd'hui, ils ont reçu Etienne dans leur compagnie avec jubilation. Hier, le Christ a été pour nous enveloppé de langes ; aujourd'hui, Etienne a été par lui revêtu de la robe d'immortalité. Hier, une étroite crèche a reçu le Christ enfant ; aujourd'hui, l'immensité du ciel a reçu Etienne dans son triomphe ».

A la pourpre du martyre se joint le lis de la virginité. *Jean*, « le disciple que Jésus aimait », l'apôtre dévoué, le sublime évangéliste, vient à son tour monter la garde d'honneur près du berceau de notre divin Roi. C'est justice : après le sacrifice du sang, le plus noble, le plus courageux, celui qui gagne par-dessus tout le cœur de l'Epoux des âmes, c'est le sacrifice qui réalise la virginité. Voilà ce qui a valu à saint Jean de très enviabiles prérogatives : celles notamment d'avoir été plus aimé de Jésus que les autres disciples, d'avoir reposé sa tête sur le cœur de cet adorable Maître, à la dernière Cène, et d'avoir reçu de Jésus-Christ crucifié le legs glorieux

de Marie, qui lui était donnée pour mère. Parent du Christ par Marie, Apôtre, Vierge, Ami de l'Epoux, Aigle divin, Théologien sacré, Docteur de la charité, fils de Marie, Evangéliste, Prophète : tous ces titres, toutes ces gloires furent l'apanage de saint Jean.

Trois jours après Noël, la divine Crèche est entourée d'une troupe gracieuse de petits enfants, vêtus de robes blanches comme la neige, et tenant en main des palmes verdoyantes. Qui êtes-vous, jeunes compagnons qui attirez sur vous les sourires du tout aimable Enfant Dieu ? Ce sont « les prémices offertes à Dieu et à l'Agneau », les saints *Innocents*.

Salut, ô fleur des Martyrs, que, sur le seuil même de la vie, un fer cruel a moissonnés, comme la tempête brise les roses naissantes.

Premières victimes du Christ, troupeau d'enfants immolés ; sous l'autel, avec simplicité, vous vous jouez dans vos palmes et vos couronnes (1).

Mais l'Eglise est mère ; elle ne peut oublier les lamentations des mères qui ont retenti à Bethléem et aux alentours. Aussi, après avoir recueilli le cri de Rachel, elle honore cette maternelle douleur en prenant, pour ses vêtements sacrés, la couleur violette, qui est celle du deuil et des regrets. Elle suspend même, si la fête ne tombe pas un dimanche, le chant du *Gloria in excelsis* et du joyeux *Alleluia*. Délicate attention de l'Eglise et touchante mélancolie de cette douce fête ! Ce qui n'empêche pas qu'une octave entière est consacrée aux saints Innocents, victimes de la cruauté

(1) *Hymne des Vêpres des SS. Innocents.*

d'Hérode, comme pour saint Etienne et pour saint Jean.

Un nouveau martyr se présente auprès du « Roi glorieux des martyrs » : *S. Thomas de Cantorbéry*. Celui-ci n'est pas tombé sous le glaive des persécuteurs : il est mort, frappé par des sicaires, avec l'assentiment d'un roi qui professait la religion catholique, Henri II d'Angleterre. Ce qui lui vaut la palme du martyr, c'est qu'il a donné sa vie pour soutenir les droits et la liberté de l'Eglise. Quand cette liberté sacrée est en jeu, le Pasteur ne doit ni fuir comme le mercenaire, ni se taire comme ces chiens muets qui ne savent pas aboyer, selon l'expression d'Isaïe. Il est la sentinelle d'Israël : son devoir est de pousser le cri d'alarme, d'offrir ses mains aux chaînes et sa tête au glaive.

C'est ce que fit noblement Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry.

Après avoir opposé, pendant plusieurs années, une fermeté invincible aux injustes prétentions d'Henri II, le quatrième jour après Noël de l'an 1171, il se rendit à l'office de Vêpres. Les émissaires du roi arrivent à main armée ; les clercs veulent leur fermer l'entrée de l'église. Thomas accourt aussitôt et ouvre les portes en disant : « L'Eglise de Dieu ne doit pas être gardée comme un camp ; pour moi, je souffrirai volontiers la mort pour l'Eglise de Dieu. » Puis s'adressant aux soldats : « De la part de Dieu, dit-il, je vous défends de toucher à aucun des miens ». C'est dans ces sentiments que le bon pasteur présenta sa tête au fer sacrilège et donna sa vie pour ses brebis.

Pour clore la marche de la triomphale phalange,

nous voyons s'avancer le Confesseur et Pape *S. Silvestre*, Pontife au règne long et pacifique, l'ami de Constantin, l'organisateur de la discipline ecclésiastique pour l'ère de la paix. Les papes, ses prédécesseurs, pendant les trois siècles de persécution, ont représenté le Christ souffrant ; il est, lui, la figure du Christ dans son triomphe. C'est lui qui convoqua le célèbre concile de Nicée, où l'on condamna Arius et où fut rendu un solennel hommage à la divinité de Jésus-Christ.

C'est à la suite de ce beau cortège de saints que nous nous présentons à vous, divin Enfant de la Crèche. Souffrez que nos humbles voix s'unissent au concert des martyrs, des vierges et des confesseurs pour vous dire : A vous soit la gloire, ô Jésus, qui êtes né de la Vierge ! Vivez, ô Roi suprême et réglez à jamais sur nos cœurs.

SAINT ÉTIENNE, DIACRE, PREMIER MARTYR

(26 décembre.)

Lorsque, dans l'imposante cérémonie de l'ordination, l'Evêque a devant lui, parés de leurs blanches tuniques, les jeunes élus qu'il doit promouvoir diacres, il leur adresse entre autres cette recommandation : « Rappelez-vous le bienheureux Etienne, appelé au Diaconat par les Apôtres... »

Il nous semble que le souvenir du saint Diacre, du premier Martyr de la Loi nouvelle, peut faire du bien non seulement aux membres de la tribu lévitique, mais encore à toutes les âmes chrétiennes qui, après avoir

glorifié le Sauveur naissant, aiment à fêter, le lendemain de Noël, son vaillant soldat.

C'est au chapitre vi^e des Actes des Apôtres qu'il est fait mention d'Etienne pour la première fois. Le nombre des disciples se multipliant, les Apôtres comprennent qu'ils doivent se restreindre eux-mêmes au ministère de la prière et de la parole et demandent aux fidèles de leur désigner, pour le service des tables, « sept hommes d'une probité reconnue, pleins de l'Esprit-Saint et de sagesse ». Le choix se fait et en tête des sept, s'avance « Etienne, plein de foi et du Saint-Esprit... On les présente aux Apôtres qui, après avoir prié, leur imposent les mains ». Les voilà donc ordonnés *diacres*, préposés à la garde des biens de l'Eglise et à la distribution des aumônes. Tel sera plus tard le glorieux émule de saint Etienne à Rome, Laurent, l'invincible Martyr. L'office du diacre, dans la discipline actuelle de l'Eglise, ne consiste presque plus qu'à assister le prêtre dans la célébration de la messe solennelle.

Combien fervent, combien puissant en œuvres était le chef des Lévités de Jérusalem, l'Archidiacre Etienne, on peut le voir par les éloges que lui décerne le livre des Actes : « Etienne, plein de grâce et de force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple ».

Mais les dons extraordinaires excitent parfois la jalousie, et l'homme vertueux a souvent contre lui ceux dont ses exemples condamnent les actes. Il en fut ainsi pour Etienne dans la Synagogue de Jérusalem. « Ne pouvant résister à la sagesse qui était en lui et à l'Esprit de Dieu qui parlait par sa bouche », certaines

factions « apostèrent des hommes qui lui reprochaient d'avoir proféré des blasphèmes contre Moïse et contre Dieu ». Aussitôt le peuple s'émeut ; on enlève Etienne et on l'entraîne au conseil. Comme son divin Maître devant Caïphe, le saint diacre est accusé par de faux témoins. Mais tandis que tous ont les yeux fixés sur lui, son visage resplendit d'une céleste clarté, comme celui d'un ange (1).

Sommé de s'expliquer devant l'assemblée, Etienne retrace, dans un magnifique discours, l'histoire du peuple de Dieu, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la venue de Jésus-Christ. Sa parole trouve des accents indignés contre les meurtriers du Juste par excellence. Ces hommes haineux sentent alors la rage leur monter au cœur ; ils grincent des dents contre lui. Ce qui met le comble à leur fureur, c'est cette parole que prononce Etienne : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » A l'instant même, ces pharisiens hypocrites se bouchent les oreilles, jettent de grands cris et se précipitent tous ensemble sur le disciple du Christ. Ils l'entraînent hors de la ville et le lapident. Les témoins déposent leurs vêtements auprès d'un jeune homme nommé Saul. Tandis qu'une grêle de pierres est lancée contre lui, « Etienne prie, disant : Seigneur Jésus, recevez mon esprit. S'étant mis ensuite à genoux, il s'écrie à haute voix : Seigneur, ne leur imputez point ce péché. Après cette parole, il s'endort dans le Seigneur. Or Saul avait consenti à sa mort » (2).

(1) *Act.*, VI, passim.

(2) *Ibid.*, VII, passim.

La prière d'Etienne devait porter ses fruits. Saul qui l'avait lapidé par les mains de tous, comme s'exprime saint Augustin (1), devint plus tard saint Paul, l'ardent apôtre de Jésus-Christ.

« Des hommes craignant Dieu prirent soin d'ensevelir Etienne et firent ses funérailles avec un grand deuil ».

Qu'ajouter au récit que nous venons de donner, d'après saint Luc, du glorieux témoignage rendu à Jésus-Christ par son premier Martyr ? Contentons-nous de le compléter en glanant quelques épis dans le champ fertile de la Liturgie.

Nous avons déjà donné les passages les plus saillants du beau rapprochement que fait S. Fulgence entre le jour de Noël et la fête de saint Etienne. Redisons-les : « Hier, nous avons célébré la Naissance temporelle de notre Roi éternel ; aujourd'hui, nous célébrons la Passion triomphale de son soldat... L'un est descendu sous le voile de la chair, l'autre est monté sous les lauriers empourprés de son sang... Hier, les saints Anges, dans l'allégresse, ont chanté : *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux !* Aujourd'hui, ils ont reçu Etienne dans leur compagnie avec jubilation. Hier, le Christ a été pour nous enveloppé de langes ; aujourd'hui, Etienne a été par lui revêtu de la robe d'immortalité. Hier, une étroite crèche a reçu le Christ enfant ; aujourd'hui, l'immensité du ciel a reçu Etienne dans son triomphe » (2).

Signalons ensuite les deux Répons qui terminent les Leçons du 3^e Nocturne :

(1) *Serm. 14 de Sanctis.*

(2) *Serm. de S. Steph.*

Etienne, serviteur de Dieu, lapidé par les Juifs, vit les cieux ouverts : il les vit et il y entra. Heureux homme à qui les cieux étaient ouverts ! Pendant qu'une grêle de cailloux qui s'entrechoquaient fondait sur sa tête, une clarté divine vint briller à ses regards, à travers les profondeurs des régions célestes.

Les portes du ciel se sont ouvertes au bienheureux Etienne, martyr du Christ, qui a été le premier au nombre des martyrs. C'est pourquoi il triomphe dans les cieux. La mort que notre Sauveur a daigné souffrir pour nous, il l'a rendue le premier au Sauveur.

L'Introït de la Messe place sur les lèvres d'Etienne ces paroles du psaume 118° : « Les princes se sont assis, et ils ont prononcé contre moi, et les méchants m'ont persécuté ; secourez-moi, Seigneur mon Dieu, car votre serviteur s'est exercé dans la pratique de votre loi ». La Collecte demande pour nous la force de pardonner les injures. L'Épître raconte le martyre d'Etienne. L'Évangile fait entendre cette touchante plainte de Notre-Seigneur : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les Prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! »

Parmi les Antiennes des Laudes, qui servent également aux Vêpres de l'Octave, il en est une surtout que nous voulons noter : « Les pierres du torrent lui furent douces : toutes les âmes justes le suivent ». Ne dirait-on pas que des flocons de neige ou une rosée céleste descendait sur le martyr ?

Bienheureux Etienne, illustre *Couronné* du Christ Jésus, obtenez-nous de voir, au terme de notre carrière, les cieux s'ouvrir pour nous, après que nous au-

rons rendu témoignage à notre foi par une parole sans peur et une vie sans reproche.

SAINT JEAN, APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE

(27 décembre.)

Jean « le disciple que Jésus aimait », l'apôtre de la charité, l'évangéliste de la divinité du Verbe, le prophète de Pathmos, eut pour père Zébédée, pour mère Marie Salomé, et pour frère aîné Jacques le Majeur.

Nés dans la ville de Bethsaïde, située sur les bords du lac de Tibériade, les deux frères exerçaient le métier de pêcheurs, alors en grand honneur chez le peuple juif. C'est là que vint les prendre l'appel divin pour en faire « des pêcheurs d'âmes », comme Jésus l'avait dit précédemment à deux autres frères leurs compatriotes, Simon-Pierre et André.

Fidèles à la voix du Maître, les deux fils de Zébédée laissent là leurs filets et leur père, se mettent résolument à la suite du Sauveur et font partie du collège apostolique.

Jean, « d'après l'estimation la mieux fondée des docteurs, avait, à cette époque, environ vingt-cinq ans. L'iconographie chrétienne lui prête d'ordinaire les traits de la jeunesse. Mais c'était une autre grâce, plus intérieure, plus rare et tout immatérielle, qui avait attiré sur lui le regard de Jésus. Tous les Pères l'ont répété et toute l'Eglise le proclame, ce jeune homme était vierge » (1).

(1) M^r BAUNARD, *L'Apôtre saint Jean*, ch. II.

Mais si les deux jeunes gens ont suivi le Christ, leur mère n'est pas exempte de quelque ambition à leur égard. Profitant donc du temps où le Seigneur se rend de la Galilée à Jérusalem et croyant qu'il va enfin prendre possession de son trône dans cette cité des rois, Salomé se prosterne devant lui : « Que désirez-vous, dit Jésus ? — Ordonnez que mes deux fils que voici soient, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche, dans votre royaume. — Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ? » (1)

« Que de choses dans cette parole, remarque un écrivain ! à qui veut la gloire il est répondu par la croix et le calice. C'est la condition pour obtenir la gloire du ciel et ce qu'on appelle la gloire de la terre... Les grands hommes n'ont été bien souvent que d'illustres victimes ; s'il en est dont le monde ait ignoré les douleurs, ils n'en ont pas moins souffert : il y a des épines sur chaque front que le génie a touché, et un Calvaire sur tout chemin qui mène à la gloire » (2).

Présent à la résurrection de la fille de Jaïre, avec son frère et Pierre, le chef des apôtres, Jean est aussi admis avec eux à contempler la glorieuse transfiguration de Jésus-Christ sur le Thabor. C'est sans doute à ce fait qu'il se reporte lorsque, dès le début de son Evangile, après avoir annoncé la divinité et l'incarnation du Verbe, il ajoute : « Et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, en qui réside toute grâce et toute vérité » (3).

(1) S. MATTH., XX, 20-21.

(2) POUJOLAT, *Les Bossuétines*.

(3) S. JEAN, I, 14.

Une des scènes les plus touchantes de l'Évangile est sans contredit celle de l'institution de l'Eucharistie. Jésus est là, dans le Cénacle, « vaste et bien orné ». Tandis qu'il change en sa propre substance le pain et le vin, Jean est assis auprès de lui, reposant sa tête sur la poitrine du Maître adoré.

Ce sujet grandiose de la Cène a immortalisé le pinceau de Léonard de Vinci. Mais que dire de la toile d'Ary Scheffer représentant « le disciple que Jésus aimait » dans l'attitude que nous venons de décrire ? C'est beau, c'est angélique, nous dirions presque : c'est divin.

Nous trouvons encore le fidèle apôtre au jardin de l'agonie. Sans doute, le sommeil l'a envahi comme ses deux compagnons ; mais les apôtres se sont endormis à force de tristesse, « comme ces fils exténués auprès du lit de leur père, qui finissent par tomber dans un accablement où l'âme veille encore et ressuscite l'image de toutes ses douleurs » (1).

Mais nous voici sur le Calvaire. Au pied de cette croix que Madeleine arrose de ses larmes, se tiennent debout Marie Mère de Jésus et Jean le bien-aimé. « Femme, dit le Sauveur, voilà votre fils. » Et il montrait Jean de son regard mourant. Puis il dit au disciple : « Voilà votre mère. » Quel échange, ô Dieu, et quelle donation ! A partir de ce jour, Jean, l'heureux légataire de Jésus, traita Marie comme sa mère. Jean fut aussi témoin de l'acte accompli par le soldat qui perça le Cœur du divin Crucifié pour s'assurer de sa mort.

Après la résurrection, Jean assiste à plusieurs appa-

(1) M^{re} BAUNARD, Op. cit., c. VI.

ritions de Jésus-Christ, notamment à celles où le Maître donne à ses disciples le pouvoir de remettre les péchés, où Thomas, d'abord incrédule, est invité à constater par lui-même la réalité de la résurrection, et à celle enfin où Pierre expie son triple reniement par une triple affirmation de son amour.

Outre son Evangile, Jean a écrit trois Epîtres et l'Apocalypse. Nous dirons plus loin le martyre que lui fit subir à Rome l'empereur Domitien et d'où il sortit plus vigoureux qu'auparavant.

Saint Jean mourut à Ephèse dans une vieillesse très avancée, après avoir recommandé à ses disciples, avec la plus grande insistance, le précepte du Maître, c'est-à-dire la charité.

L'Eglise chante, à la louange du saint Evangéliste :

Il faut grandement honorer le bienheureux Jean, qui, pendant la Cène, reposa sa tête sur la poitrine du Seigneur.

Celui-ci est Jean qui se reposa sur la poitrine du Seigneur pendant la Cène. Heureux Apôtre à qui furent révélés les secrets célestes ! Il a puisé les eaux vives de l'Evangile à la source sacrée du Cœur du Seigneur.

Jésus l'aimait : car le privilège spécial de la chasteté l'avait rendu digne d'un plus grand amour. Elu vierge par le Christ, il demeura toujours vierge. Enfin Jésus mourant sur la croix, recommanda sa Mère vierge à ce disciple vierge.

Puisse l'apôtre bien-aimé, de concert avec le lévite Etienne et ces « fleurs des Martyrs » qui sont les Innocents, nous introduire auprès de la Crèche de notre divin Roi, lui présenter nos humbles requêtes et nous obtenir de sa miséricorde « la paix, que le monde ne peut pas nous donner ».

LES SAINTS INNOCENTS(28 décembre.)

Dans la brillante phalange des saints de Noël, on nous permettra d'arrêter quelques instants nos regards sur les enfants de Bethléem, à qui les combattants d'ici-bas envoient cette salutation empreinte d'une grâce si touchante :

Salut, fleurs des Martyrs, vous que, sur le seuil même de la vie, un fer cruel a moissonnés, comme la tempête brise des roses naissantes.

Premières victimes du Christ, tendre troupeau d'enfants immolés, sous l'autel, avec candeur, vous vous jouez dans vos palmes et vos couronnes (1).

Sans doute, l'Eglise félicite ces fortunés héritiers du ciel qui furent substitués au Christ et moissonnés par le glaive d'Hérode, puisqu'elle les décore du titre de *Martyrs* et nous les montre parés de robes blanches comme la neige et tenant en main les palmes de la victoire. Mais on dirait qu'en chantant leurs louanges, elle a des larmes dans la voix. Quand la fête tombe en dehors du dimanche, elle n'ose revêtir, dans ses vêtements sacrés, la couleur de pourpre des Martyrs ; elle prend la couleur violette, qui est celle du deuil et des regrets. Durant l'auguste sacrifice, elle suspend le cantique des anges et le joyeux *Alleluia*, qui ont pourtant leur place si bien marquée dans cette octave.

En un mot, l'Eglise semble, par un sentiment de

(1) *Hymne des Vêpres des SS. Innocents.*

maternelle compassion et de sublime délicatesse, s'approprier la parole de Jérémie que l'évangéliste saint Matthieu applique aux mères désolées de Bethléem : « Une voix s'est fait entendre dans Rama, des pleurs et des cris lamentables : c'est Rachel qui pleure ses enfants et qui ne veut pas se consoler, parce qu'ils ne sont plus » (1).

Rachel, épouse de Jacob, mourut en donnant le jour à Benjamin et fut ensevelie dans le voisinage de Bethléem et de Rama, où son tombeau est, de nos jours encore, fréquemment visité. Or comme ces lieux furent le principal théâtre du massacre des Innocents, on s'explique l'allusion que Jérémie fait à Rachel.

Nous comprenons que la sainte Eglise ait voulu s'associer à la douleur des mères de Bethléem : l'ordre donné par Hérode a un caractère si odieux, si barbare ! « Un compétiteur nous presse, a dit ce prince jaloux et cruel ; on nous détrône ; allez, soldats, prenez le fer, inondez de sang les berceaux » (2). Aussitôt l'horrible carnage commença. S. Augustin en décrit les scènes d'une manière saisissante : « Que d'efforts pour cacher cet enfant ! et l'enfant lui-même se trahissait. N'ayant pas encore appris à craindre, il ne savait pas retenir sa voix. La mère et le bourreau luttaient ensemble : celui-ci arrachait l'enfant, celle-là le retenait.

« ...Une autre mère s'écriait, parce que le soldat refusait de l'immoler avec son fils : « Pourquoi me laisses-tu privée de mon enfant ? Si un crime a été commis, c'est moi qui en suis coupable : fais-moi mourir

(1) JÉRÉMIE, XXXI, 15. — S. MATH., II, 18.

(2) *Hymne des Matines des SS. Innoc.*

aussi et délivre une pauvre mère. » Une autre disait : « Qui cherchez-vous ? Vous n'en voulez qu'à un seul, et vous en tuez un grand nombre, sans pouvoir atteindre le seul que vous cherchez ». Une autre s'écriait : « Venez, oh ! venez, Sauveur du monde : jusques à quand vous laisserez-vous chercher ? Vous ne craignez personne : que le soldat vous voie, et qu'il laisse la vie à nos enfants. Ainsi se mêlaient les lamentations des mères ; et le sacrifice des enfants montait jusqu'au ciel » (1).

Ces douleurs, ces angoisses des mères de Bethléem, cette autre Rachel, qui est l'Eglise catholique, les ressent, aujourd'hui surtout, en présence des attaques dirigées contre l'âme des enfants. Pourrait-elle, en effet, voir d'un œil indifférent une portion considérable de ce troupeau choisi qui lui est confié, grandir loin de Dieu, abandonnée sans défense aux inclinations déplorables dont tout fils d'Adam porte en son cœur le triste germe ? Sans compter ceux de ces chers petits que des parents, plus cruels qu'Hérode, empêchent de recevoir la grâce du baptême, ou précipitent eux-mêmes dans le vice par leurs funestes exemples, combien rencontrent le scandale à chaque pas ! Scandale dans les gravures où la morale et la religion sont indignement outragées ; scandale dans les blasphèmes et les discours licencieux ou impies que l'on tient devant eux, au mépris de cette maxime professée par le paganisme lui-même : « On doit à l'enfant un très grand respect » (2) ; scandale, enfin, dans les livres où Jésus-Christ est insulté, où la vertu est traitée de faiblesse et le suicide

(1) *Serm. I de Innoc.*

(2) JUVÉNAL.

préconisé comme un acte de courage. Faut-il s'étonner si les feuilles publiques signalent tant d'actes de précocité scélératesse dans les rangs de l'enfance élevée sans religion ?

Et l'Eglise, inconsolable Rachel, pleure la perte de ses enfants... O sainte Epouse du Christ, puissions-nous sécher tes larmes et te dire, un jour, après une longue suite de prières, d'efforts généreux et de sacrifices : « Lève les yeux, considère autour de toi et vois : tous ceux-ci, que tu vois rassemblés, sont venus pour toi. Des fils te sont venus de loin et des filles se lèvent à tes côtés... En ce jour, ton cœur sera dans l'admiration et se dilatera » (1).

Circoncision de Jésus-Christ

(1^{er} janvier.)

« Le huitième jour, auquel l'Enfant devait être circoncis, étant arrivé, on l'appela Jésus, nom que l'Ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère » (2).

Dieu lui-même avait prescrit à Abraham le rite douloureux de la circoncision, comme un signe distinctif du peuple élu : « Voici l'alliance que je fais avec vous et avec vos descendants, et le pacte que vous devrez inviolablement observer : ... Tout enfant mâle sera circoncis le huitième jour » (3). Cette prescription, le Sei-

(1) ISAÏE, LX, 4-5.

(2) S. LUC, II, 21.

(3) Gen., XVII, 9-12.

gneur l'avait renouvelée plus tard à Moïse (1). C'est dans cette circonstance que l'on donnait un nom à l'enfant, comme nous le voyons pour Jean-Baptiste et pour Notre-Seigneur.

La circoncision, selon l'enseignement des Docteurs de l'Eglise, dont saint Thomas est le fidèle écho (2), effaçait le péché originel, non par sa propre vertu, comme le baptême, mais par la foi des parents.

L'Ange de l'Ecole, dont nous venons d'invoquer le témoignage, se demande, dans une des magnifiques pages qu'il a consacrées au mystère de l'Incarnation, s'il convenait que Jésus-Christ fût circoncis, et, après s'être prononcé hardiment pour l'affirmative, il donne de cela sept raisons :

1° Jésus-Christ prouvait ainsi, contre les Manichéens, les Apollinaristes et les Valentiniens, qu'il avait pris un corps véritable et semblable au nôtre ; 2° il montrait qu'il ne condamnait pas la loi de la circoncision dont Dieu lui-même était l'auteur, aussi bien que des autres observances légales ; 3° il se présentait comme issu de la race d'Abraham ; 4° il enlevait aux Juifs le prétexte de le repousser comme incirconcis ; 5° il recommandait par son exemple la soumission aux ordres des supérieurs ; 6° ayant revêtu l'apparence d'une chair de péché, il prenait le remède prescrit pour la guérison du péché ; 7° enfin il se chargeait du fardeau de la loi pour nous en délivrer nous-mêmes (3).

(1) *Lévít.*, XII, 3.

(2) *Somme théol.* 3 P., Q. LXX, a. 4.

(3) *Somme théol.* 3 P. Q. XXXVII, a. 1. Voir aussi S. EPIPHANE, *Adversus Hæres.* L. 1, hæc XXX. MIGNE, *Patrol. gr.*, t. XLI, col. 454-5.

Ce jour nous donne donc les prémices du sang rédempteur, et déjà nous pouvons dire au doux Agneau de la Circoncision : « Je vois, ô Jésus, toutes vos veines rompues, toutes vos chairs déchirées, votre tête et votre côté percés ; votre sang voudrait couler tout entier à gros bouillons : vous le retenez et le réservez pour la croix. Recevez donc le nom de Jésus : vous en êtes digne, et vous commencez à l'acheter par votre sang » (1).

La fête de la *Circoncision du Seigneur*, unie à l'Octave de sa Nativité, doit être très ancienne dans l'Eglise : nous pouvons le conjecturer par l'évangile de cette octave qui, de tout temps, a été celui de la Circoncision. Vers la fin du iv^e siècle, nous voyons que saint Almachius, voulant empêcher les spectacles des gladiateurs, qui se donnaient le jour des calendes de janvier (1^{er} janvier), s'écria devant le peuple : « *C'est aujourd'hui l'Octave de la naissance du Seigneur* ; quittez ces superstitions et retirez-vous des sacrifices impurs qui se font aux idoles. » Aussitôt il fut massacré par ordre du préfet de Rome Alipius (2).

Primitivement il y avait deux messes marquées au 1^{er} janvier : l'une pour l'Octave de la Nativité et, par conséquent, pour la Circoncision, et l'autre, en l'honneur de la divine Maternité de Marie. Durand de Mende, au xiii^e siècle, signale ces deux messes comme se célébrant encore de son temps (3). C'est sans doute ce qui explique pourquoi les Oraisons de la seule Messe qui

(1) BOSSUET, *Elévat. sur les Mystères*, XVII^e Semaine, 1^{re} élév.

(2) *Martyrol. rom.*, 1^{er} janvier.

(3) *Rational des divins offices*, traduit. de Ch. Barthélemy, Paris, Vivès, 1854, t. III, p. 241.

nous reste aujourd'hui au 1^{er} janvier ainsi que les psaumes des Vêpres de ce jour, sont empruntés à l'office de la très sainte Vierge.

On nous permettra de citer ici les gracieuses Antiennes qui servent à Vêpres et à Laudes de la Circoncision :

O commerce admirable ! Le Créateur du genre humain, prenant un corps et une âme, a daigné naître de la Vierge, et, devenu homme sans le concours de l'homme, il nous a fait part de sa divinité.

Quand vous naquîtes ineffablement d'une Vierge, alors s'accomplirent les Ecritures : Comme la rosée sur la toison, vous descendites pour sauver le genre humain. Nous vous louons, ô notre Dieu !

Le buisson ardent, mais non consumé, qui apparut à Moïse, nous l'avons reconnu dans votre virginité admirablement conservée : Mère de Dieu, intercédez pour nous.

La tige de Jessé a fleuri : l'étoile est sortie de Jacob ; la Vierge a enfanté le Sauveur. Nous vous louons, ô notre Dieu !

Voici que Marie nous a enfanté le Sauveur, à la vue duquel Jean s'est écrié : Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde, alleluia.

Au 1^{er} janvier se rattache encore le renouvellement de l'année, chose qui ne doit pas passer inaperçue pour nous.

L'usage de compter les années par celles de Jésus-Christ existe dans tous les Etats de l'Europe, sauf en Turquie. Il fut introduit en Italie au vi^e siècle, par Denis le Petit, et définitivement établi en France vers le viii^e siècle, sous les rois Pépin et Charlemagne. L'emploi de la formule si chrétienne *l'An de grâce* date, selon toute probabilité, du xii^e siècle (1).

(1) « Le premier exemple que nous ayons remarqué de cet usage, si commun dans les derniers temps, est de 1132. Il se ren-

Nombreuses ont été les variations sur le premier jour de l'année.

Voici les époques successivement adoptées : 1^{er} mars — 1^{er} janvier — 25 décembre — 25 mars — jour de Pâques. Cette dernière date a été conservée « jusqu'à l'édit de Charles IX, donné au mois de janvier 1563 et dont le 39^e article ordonne de dater les actes publics et particuliers en commençant l'année au 1^{er} janvier ; ce qui fut confirmé le 4 août suivant, par la déclaration de ce prince, donnée à Roussillon, en Dauphiné » (1).

A l'occasion du premier jour de l'an, on a coutume, dans les familles et dans la société, d'échanger des vœux et de s'adresser des souhaits de bonheur. Rien de mieux ; mais à la condition de mettre un peu d'esprit chrétien dans cette cérémonie, d'ordinaire si mondaine. N'oublions pas que, pour être vraiment *bonne et heureuse*, une année doit être passée selon Dieu, dans la pratique fidèle des devoirs de la religion.

A l'occasion de l'année qui commence, songeons au prix du temps et à l'obligation qui nous incombe de sanctifier notre vie.

Au x^e siècle, c'était une persuasion générale que le monde devait finir l'an mille. Aussi quelle tristesse accabla toutes les âmes durant la Semaine Sainte de l'an 999 ! Mais quand brilla l'aurore de Pâques — qui était alors le premier jour de l'année — tous respirèrent à l'aise et semblèrent ressusciter avec Jésus-Christ. Peu

contre dans une charte de Hugues, seigneur de Châteauneuf, imprimée au tome IV du *Spicilège*, p. 261 ». (DE MAS LATRIE, *Trésor de Chronologie*, in-fol. Paris, Palmé, 1889, 1^{re} Partie, col. 22.)

(1) DE MAS LATRIE, *Op. cit.*, col. 14.

après, « le monde, dit la Chronique, se couvrit d'un blanc manteau d'églises ».

Ainsi nos aïeux témoignèrent à Dieu leur pieuse reconnaissance. Exprimons la nôtre en semant une foule de bonnes œuvres sur les étapes que Dieu nous donnera de fournir encore.

« Comblez, Seigneur, des bénédictions de votre bonté la couronne des jours qui composeront l'année nouvelle » (1).

L'ÉPIPHANIE

(6 janvier.)

La fête de l'Épiphanie ou de la Manifestation de Jésus-Christ remonte, comme celle de Noël, au berceau du christianisme. Elle est fixée au 6 janvier. Jusque vers la fin du iv^e siècle, les églises d'Orient célébrèrent en ce jour la Nativité du Christ et son Apparition aux Gentils dans une seule et même solennité, qui portait le nom de *Théophanie*, c'est-à-dire *Manifestation de Dieu*. Quant à l'Eglise latine, elle a toujours honoré le premier de ces mystères le 25 décembre, et le second, le 6 janvier.

L'Épiphanie partage avec les plus grandes fêtes de l'année la dénomination de *jour très saint*, au Canon de la Messe. Son octave est privilégiée : seule la fête du patron d'un pays ou du titulaire d'une église peut y trouver place, et encore même le dernier jour exclut absolument toute fête.

(1) Ps., LXIV, 12.

Dans les premiers siècles, l'Epiphanie était réputée si importante, que Julien l'Apostat, qui sacrifiait aux idoles en secret, n'osa se dispenser d'assister à l'office de ce jour, dans la ville de Vienne, où il se trouvait en 361 (1). Saint Grégoire de Nazianze rapporte la même chose de l'empereur arien Valens (2). L'empereur Théodose eut tant de vénération pour cette fête qu'il défendit de plaider et de vaquer aux affaires civiles sept jours avant et sept jours après (3). Charlemagne, Alfred-le-Grand, Etienne de Hongrie, Henri II d'Allemagne, Ferdinand de Castille, Louis IX de France, tinrent aussi l'Epiphanie en grande dévotion. Jusqu'à la fin du xiv^e siècle, le Roi de France, venant à l'offrande en ce jour, présentait au Roi du ciel de l'or, de l'encens et de la myrrhe : religieux symbole et touchant souvenir.

Depuis le Concordat de 1801, la solennité de l'Epiphanie est transférée, chez nous, au Dimanche qui suit le 6 janvier, à moins que ce jour ne soit lui-même un Dimanche, et la fête qui nous occupe est surtout connue sous le nom populaire de *fête des Rois*. Quand les mœurs étaient plus simples et, partant, plus pures, parce qu'elles s'inspiraient davantage des pensées de la foi et des sentiments de la religion, la fête, commencée à l'église, se continuait agréablement dans la famille. C'était comme une charmante octave de la sainte veillée de Noël. Quelle innocente royauté que celle de la *fève*!

Et combien le pauvre, lui aussi, était heureux ce

(1) AMMIEN-MARCELLIN, L. XXI.

(2) *Orat. in laud. Basilii.*

(3) *Cod. Théod.*, L. II, De Feriis.

jour-là ! car il avait sa part du gâteau traditionnel, la *part du bon Dieu*. Le soi-disant progrès moderne remplace-t-il les naïves et touchantes coutumes de nos pères ? Nous ne le pensons pas.

Signalons maintenant quelques-unes des particularités liturgiques de l'Épiphanie. Nous remarquons d'abord que l'office de Matines commence sans Invitatoire : c'est pour indiquer, sans doute, avec quel empressement les Mages se dirigèrent vers Jésus-Christ sur le seul indice de l'Étoile.

L'*Introït* de la Messe est plein de majesté : « Voici qu'il est venu le souverain Seigneur ; il tient dans sa main le règne, la puissance et l'empire.... » La *Collecte* demande que nous soyons admis à contempler la splendeur de la Lumière incréée, à laquelle la foi nous prépare. — Dans l'*Épître*, nous entendons les sublimes accents d'Isaïe : « Lève-toi, Jérusalem ; sois illuminée : car ta lumière est venue et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Les ténèbres couvriront la terre, une nuit sombre enveloppera les peuples ; mais sur toi le Seigneur se lèvera et sa gloire éclatera sur toi. Et les Nations marcheront à ta lumière, et les Rois à la splendeur de ta clarté naissante... (1). L'*Évangile* montre que cette magnifique prophétie commence à s'accomplir dans la personne des Mages. Leur départ, leur passage à Jérusalem, leur arrivée à Bethléem, leur retour : tout y est admirablement raconté (2).

Des Vêpres, nous ne citerons que l'hymne due à Sédulius, poète chrétien du IV^e siècle :

(1) Is., LX, 1-6.

(2) S. MATTH., II, 1-12.

· Cruel Hérode, que crains-tu de l'arrivée d'un Dieu qui vient régner ? Il ne ravit pas les sceptres mortels, lui qui donne les royaumes célestes.

Les Mages s'avançaient, suivant l'étoile qu'ils avaient vue et qui les précédait ; la lumière les aide à chercher la Lumière ; leurs présents proclament un Dieu.

Le céleste Agneau a touché l'onde du lavoir de pureté ; en nous purifiant, il fait disparaître des péchés qu'il n'a point commis.

Nouveau prodige de puissance ! l'eau rougit dans les vases du festin ; sur l'ordre de Dieu, elle change sa nature et s'écoule en flots de vin.

O Jésus, qui vous révélez aux Gentils, gloire à vous, avec le Père et l'Esprit-Saint dans les siècles éternels ! Amen.

Trois événements, nous venons de le voir, sont réunis par l'Eglise dans la glorieuse Epiphanie : l'Adoration des Mages, le Baptême de Jésus-Christ, le Miracle des noces de Cana. Ces faits, qui se passèrent à des années d'intervalle, eurent-ils lieu le même jour ? C'est une question discutée entre les savants. Quoi qu'il en soit, le fait dominant de la présente solennité est, à coup sûr, la Manifestation de Jésus-Christ aux Gentils dans la personne des Mages : car le Baptême du divin Sauveur paraît plus spécialement attaché au jour de l'Octave, 13 janvier, et le Miracle de Cana, au deuxième Dimanche après l'Epiphanie, comme en témoignent les évangiles de ces deux jours. L'Eglise grecque toutefois honore principalement en ce jour le Baptême de Jésus-Christ.

Que de leçons pour nous dans la conduite des Mages ! A peine l'étoile a-t-elle paru qu'ils se mettent en route. « Nous avons vu, disent-ils, et nous sommes venus ». Apportons-nous le même empressement à suivre les

lumières de la foi, les inspirations de la grâce, surtout quand il s'agit d'accomplir un devoir difficile, pénible à la nature ?

Mais l'étoile a momentanément disparu... Pas de défaillance néanmoins chez nos religieux monarques. Comme Abraham, ils espèrent « contre l'espérance ». Ainsi devons-nous agir quand Dieu, pour nous éprouver, permet que nous soyons privés de toute consolation sensible, ou que même les saintes clartés de la foi soient, dans notre âme, comme voilées par d'épais nuages. L'étoile reparaitra et nous ressentirons alors une joie inexprimable.

De retour dans leur pays, les Mages se firent les apôtres du Dieu Sauveur et devinrent ses martyrs. Leurs précieuses reliques sont conservées dans la cathédrale de Cologne.

Heureux celui qui, après avoir adoré JÉSUS-CHRIST, se sent embrasé du désir de le faire connaître ! Il n'y a point ici-bas de félicité comparable à celle que donne cette passion satisfaite. Puissions-nous tous en faire la douce expérience !

Les Présents des Mages

Avertis par l'apparition d'une étoile extraordinaire, les trois rois Mages ou Sages, que la tradition nomme Gaspard, Balthasar et Melchior, sont partis de l'Orient pour se rendre auprès du Roi des Juifs qui vient de naître. Ni les fatigues d'un long voyage, ni la dispari-

tion momentanée de l'astre qui guidait leur marche, ni l'indifférence des habitants de Jérusalem à l'égard du grand événement : rien n'a été capable d'ébranler leur foi ou d'affaiblir leur courage.

Cependant une dernière épreuve se présente. L'étoile s'est arrêtée non sur une riche demeure de Bethléem, mais au-dessus d'une grotte abandonnée, d'une pauvre étable. Est-ce bien là le palais du Roi qu'ils sont venus adorer?... Eclairés par une lumière surnaturelle, les religieux princes n'hésitent pas : ils franchissent le seuil de l'humble réduit, « trouvent l'Enfant avec sa Mère et, se prosternant, ils l'adorent » (1). Comme ils sont dédommagés de leurs peines et récompensés de leur fidélité ! Voir JÉSUS, quel charme pour l'âme ! Y a-t-il au monde un bonheur comparable à ce bonheur ?

Après avoir adoré dans le silence et le recueillement, les Mages ouvrent leurs trésors et, selon la coutume des Orientaux, offrent des présents.

Ces présents, qui les ignore ? L'Eglise, d'ailleurs, prend soin de nous les rappeler, chaque année, au jour glorieux de l'Epiphanie ou *Manifestation* de Jésus-Christ : *l'or*, *l'encens* et la *myrrhe*. Ce que l'on connaît moins, ce sont les enseignements cachés sous ces gracieux symboles.

I. *Roi, Dieu et Homme* : le Christ est tout cela, et c'est ce triple caractère que les Mages ont voulu honorer par leurs présents.

Au Monarque universel, au Maître suprême, au Roi des rois, ils apportent l'or, tribut ordinaire que les

(1) S. MATTH., II, 11.

sujets paient à leur souverain. — Roi du ciel et de la terre, semblent-ils lui dire, vous devant qui doit s'incliner tout diadème et fléchir tout genou, nous reconnaissons votre empire et nous rendons hommage à votre toute-puissante autorité ; régnez sur nous : c'est notre désir le plus ardent ; étendez votre sceptre béni sur tous les peuples ; puissent toutes les nations obéir à vos lois !

Acclamons, nous aussi, le divin Roi et rangeons-nous sous son étendard. N'est-il pas plus noble et plus doux de porter le joug suave de Jésus-Christ que de courber le front sous la dure et dégradante tyrannie de Satan ?

Mais ce n'est pas seulement à un roi que les Mages présentent leurs offrandes, c'est encore à un Dieu. Voilà pourquoi, à côté de l'or, ils déposent au pied de la crèche le plus pur encens d'Arabie. Dans tous les temps et chez tous les peuples, on a brûlé de l'encens en l'honneur de la divinité. Sans doute, l'Eglise veut que cette fumée odoriférante soit aussi offerte, dans les cérémonies saintes, au clergé et aux fidèles, pour les honorer et leur rappeler qu'ils doivent être la bonne odeur de Jésus-Christ ; sans doute encore les rites sacrés demandent que le prêtre encense certains objets qu'il bénit avec plus de solennité, et même les restes mortels des chrétiens qui ont quitté ce monde — touchante attention pour un corps qui fut le temple de l'Esprit-Saint — ; mais il n'en demeure pas moins vrai que l'encens brûlé devant Dieu est considéré comme un acte d'adoration. Le fait de ranger au nombre des apostats les chrétiens qui avaient eu la faiblesse d'offrir de l'encens aux idoles le prouve suffisamment.

Quand le prêtre fait monter vers le Dieu de l'Eucha-

ristie, qui n'est autre que le Dieu de Bethléem, la vapeur embaumée de l'encens, unissons-nous aux Mages et, dans les sentiments d'une foi vive,

Adorons prosternés un si grand Sacrement.

Enfin, dans ce Dieu devenu petit enfant, les Mages voient l'homme revêtu de notre chair, l'homme sujet à la douleur et à la mort. Viendra le jour où il faudra répandre des parfums sur ses membres glacés par le trépas, avant de leur donner la sépulture. C'est ce qui est exprimé par la myrrhe, plante aromatique qui a la propriété de protéger les corps contre les ravages du tombeau.

La croyance des Mages à l'humanité du Fils de Dieu est bien aussi la nôtre, car nous aimons à dire avec l'Eglise : « Salut, vrai Corps né de la Vierge Marie, vraiment passé par la souffrance, immolé sur la croix pour l'homme, dont le côté ouvert a répandu le sang et l'eau : soyez pour nous l'avant-goût du ciel aux approches de la terrible mort, ô doux Jésus, ô bon Jésus, ô Jésus, Fils de Marie ! »

II. Est-il besoin maintenant de rappeler la belle et instructive signification des présents offerts par les Mages ?

D'après les saints Docteurs, l'or est l'emblème de la *charité*. Celle-ci, en effet, occupe parmi les vertus le même rang que l'or parmi les métaux, c'est-à-dire le premier. « Trois vertus demeurent dans la vie présente, dit S. Paul : la foi, l'espérance, la charité, mais la plus excellente des trois, c'est la charité » (1).

(1) 1 Cor., XIII, 13.

L'encens représente admirablement la *prière*. « Que ma prière, dit le Roi-Prophète, monte vers vous, Seigneur, comme l'encens ». N'y a-t-il pas, de fait, une grande analogie entre ce nuage qui, des charbons ardents de l'encensoir, s'élève vers le ciel, et les actes d'adoration, de louange et d'amour, les pieuses aspirations, les désirs embrasés, qui constituent la prière? De là le mot de S. Grégoire-le-Grand (1) : « L'âme sainte fait de son cœur comme un encensoir qui exhale ses parfums devant Dieu ».

La myrrhe, à son tour, est le symbole de la *mortification*. Ce que produit sur les corps confiés au sépulcre le parfum précieux extrait de cette plante, la mortification l'opère dans l'âme du chrétien. Rien ne conserve en elle les vertus et ne la préserve de la corruption du vice comme l'habitude de se vaincre, de réprimer ses mouvements d'impatience, de supporter une injure, de se priver de certaines satisfactions, même permises : toutes choses qui relèvent de la mortification.

Les présents des Mages furent agréés. Les nôtres le seront aussi. Ouvrons donc nos trésors et offrons à JÉSUS, le divin Roi de la crèche, l'or d'une charité pure de tout alliage et accompagnée de saintes œuvres, l'encens d'une prière animée de l'esprit de foi et d'une confiance sans bornes, la myrrhe d'une mortification que les sacrifices réitérés rendent de jour en jour plus active et plus vaillante.

C'est par un autre chemin que les Mages retourneront dans leur pays. « Ils nous indiquent ainsi, dit S. Grégoire, ce que nous devons faire nous-mêmes.

(1) *In Cap. III Cant.*

Notre pays, c'est le paradis. Nous nous en sommes éloignés en suivant l'orgueil, la désobéissance, l'attachement aux choses sensibles, en mangeant le fruit défendu. Pleurer nos offenses, obéir, mépriser ce qui passe, réfréner les convoitises de la chair : telle est la voie dans laquelle il nous faut nécessairement rentrer pour parvenir sûrement à la patrie céleste » (1).

HÉRODE ET LES MAGES

Etrange contraste entre le caractère du roi des juifs, Hérode, et celui des monarques de l'Orient qui, sur l'indication de l'étoile, viennent offrir leurs hommages et leurs présents au Roi nouvellement né !

D'une part, la droiture, la simplicité, une franchise à toute épreuve ; de l'autre, la jalousie, la ruse, une fourberie qui, trompée dans ses espérances, ira jusqu'aux plus cruels excès.

Les Mages arrivent à Jérusalem. Sans doute, ils s'attendaient à trouver une cité tout entière à la joie et aux démonstrations d'allégresse que suscite d'ordinaire la venue d'un héritier du trône. Rien de cela : tout y est calme : on ne paraît même pas soupçonner le grand événement. Les éminents voyageurs en sont réduits à demander : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer » (2).

(1) *Hom. 10 in Evang.*

(2) S. MATTH., II.

Quelle impression dut faire sur Hérode une pareille recherche ? Eh ! quoi ? N'est-il pas lui-même le roi des Juifs ? Quel est donc ce concurrent qui vient lui disputer le trône ? Serait-ce le Messie ? Prince des prêtres, scribes du peuple, assemblez-vous et dites-nous où doit naître le Christ.

— A Bethléem, d'après les prophètes.

Or, voici où éclate surtout l'hypocrisie du vieux roi. « Il prend secrètement les Mages et s'informe d'eux avec soin du temps où l'étoile leur est apparue. Puis, continue l'Évangéliste, les envoyant à Bethléem, il dit : Allez, informez-vous avec soin de l'enfant ; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que moi aussi j'aie l'adorer » (1).

Se peut-il plus noire perfidie ? La suite ne tardera pas à montrer quel genre d'adoration Hérode préparait au Roi du ciel, qui n'avait ici-bas pour trône qu'une crèche.

Ainsi un enfant au berceau fait trembler ce monarque ambitieux. Le trouble d'Hérode, partagé d'ailleurs par la ville de Jérusalem tout entière, dénote une âme qui voit la vérité, mais qui résiste à la grâce. Et comme la paix n'est que pour les cœurs dociles, ne soyons point surpris qu'elle déserte celui d'Hérode.

Bien plus, au trouble se joint l'aveuglement. En effet, si Hérode croit que l'enfant dont il s'agit est le Messie attendu depuis quarante siècles, comment peut-il se flatter qu'il étouffera dans son berceau un Dieu fait homme ? S'il ne le croit pas, à quoi bon se vouer, par un crime atroce, à l'exécration du genre humain ?

(1) S. MATTH., II.

Insensé ! Il tombera dans le piège qu'il a tendu aux Mages.

Nos pieux monarques ont été largement récompensés de leur foi vive, courageuse, indéfectible : être introduit par Marie auprès de Jésus, quel bonheur ! Et quelle douce consolation que celle de contempler le tout aimable Enfant de la crèche, la grâce et la bénignité en personne !

Mais leur dévotion satisfaite, ils ne reviendront pas chez Hérode : Dieu, dans un songe mystérieux, leur a recommandé de suivre un autre chemin, pour retourner dans leur pays.

Lassé de les attendre, Hérode comprend qu'il a été joué. Ne mettant plus de bornes à sa fureur : « Soldat, dit-il, va, arme ta main du fer et ensanglante les berceaux » (1). Quels cris, quelles lamentations dans Bethléem et tous les environs ! Quatorze mille victimes, selon l'opinion la plus commune, sont massacrées. Pauvres mères ! nouvelles et infortunées Rachel, je comprends que vous ne vouliez pas recevoir de consolation : le trésor de vos cœurs vous a été ravi. Mais laissez-nous toutefois « saluer ces fleurs des Martyrs, que, sur le seuil même de la vie, un fer cruel a moissonnés, comme la tempête brise des roses naissantes » (2).

Seul Jésus échappe à cet affreux massacre : l'Egypte lui devient un sol hospitalier contre la cruauté d'Hérode.

Quant au meurtrier des Innocents, digne aïeul de

(1) *Hymne des Matines des SS. Innocents.*

(2) *Hymne des Vêpres.*

cet autre Hérode qui devait un jour faire mourir saint Jean-Baptiste et revêtir de la robe des insensés le Sauveur amené devant sa cour, il ne put échapper, dès ce monde, à la vengeance divine. Tandis que les Mages, de retour dans leurs Etats, s'appliquent à faire connaître le Messie, Hérode est frappé d'une maladie épouvantable ; tout vivant, il tombe en putréfaction et cherche à abrégér lui-même ses jours pour se soustraire à la souffrance et à l'horreur dont il est l'objet.

O Dieu, conservez en nous la foi des Mages et préservez-nous de l'odieuse tyrannie d'Hérode !

LE TRÈS SAINT NOM DE JÉSUS

« Vous l'appellerez JÉSUS », avait dit l'ange Gabriel à Marie, en parlant du Fils qui devait naître d'elle. La même parole avait été, quelque temps après, répétée à Joseph dans un autre message céleste. Pour obéir à cet ordre, « le huitième jour — après la naissance — étant venu, jour où l'Enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de JÉSUS » (1).

Le nom de JÉSUS signifie *Sauveur*. Bien que plusieurs l'aient porté avant le Fils de Dieu, il ne fut pour eux, selon l'expression de S. Bernard, que « l'ombre d'un grand nom » ; aucun n'en réalisa le sens comme Celui qui seul était capable de sauver les hommes du péché et de la mort éternelle.

(1) S. Luc, II, 21.

L'Eglise professe pour ce nom adorable une si profonde vénération, qu'elle a établi une fête en son honneur. Célébrée d'abord dans l'Ordre de Saint-François, cette fête fut étendue à l'univers catholique par Innocent XIII, en 1721, et fixée au deuxième dimanche après l'Epiphanie. L'usage de représenter le S. Nom de Jésus par les trois lettres J. H. S., c'est-à-dire, selon l'explication ordinaire, *Jesus hominum Salvator*, *Jésus Sauveur des hommes*, a eu pour auteur S. Bernardin de Sienne (xv^e siècle). On peut aussi considérer ces caractères comme les trois lettres initiales du Nom de Jésus dans la langue grecque.

Qu'il est grand, qu'il est doux, qu'il est salutaire, le Nom mille fois béni de JÉSUS !

I. Dans l'ancienne Loi, le peuple ne connaissait le Seigneur Dieu que sous le nom de Jéhovah, c'est-à-dire *Celui qui est*, et, « ce nom saint et terrible », il ne le prononçait qu'avec un religieux tremblement. Le nom de JÉSUS n'est-il pas, lui aussi, le nom d'un Dieu et, par conséquent, ne participe-t-il pas à la grandeur et à la majesté de Celui qui le porte ? « Ah ! si nous avions les yeux assez purs, s'écrie Bossuet dans son premier sermon pour la fête de la Circoncision, nous verrions toute cette église remplie d'anges de toutes parts pour y honorer la présence du Fils de Dieu ; nous les verrions s'abaisser profondément au nom de Jésus toutes les fois que nous le prononcerons dans la suite de ce discours ».

Le nom divin de JÉSUS est grand dans le ciel par le crédit dont il jouit auprès de Dieu le Père. Le Sauveur le disait lui-même à ses apôtres : « Je vous l'affirme, si

vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Aussi comme l'Eglise prend soin de se recommander auprès de Dieu de ce nom auquel rien n'est refusé ! Toutes les Oraisons de la liturgie sacrée, s'il n'y est pas fait mention de Jésus-Christ, portent cette conclusion : « Par Notre-Seigneur Jésus-Christ... » Il en est de même des Préfaces : « ... Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui les anges louent votre majesté... »

Il est grand sur la terre, où, lorsqu'il est invoqué avec foi, il opère des prodiges. Pierre et Jean montent au temple, le jour de la Pentecôte, et ils voient, assis à l'une des portes, un paralytique qui leur demande l'aumône : Regarde-nous, lui dit Pierre. Le pauvre les fixe attentivement, espérant recevoir quelque chose. Je n'ai ni or ni argent, reprend Pierre, mais ce que j'ai je te le donne. Au nom de JÉSUS-CHRIST de Nazareth, lève-toi et marche. Et l'ayant pris en même temps par la main droite, il le leva, et aussitôt ses jambes et ses pieds s'affermirent... Tout le peuple le vit marcher et louer Dieu (1). C'est bien par la puissance du nom de JÉSUS que le miracle s'est accompli : saint Pierre insiste à plusieurs reprises pour en convaincre les Juifs. Il ajoute même : « Il n'y a point de salut par aucun autre ; car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés » (2).

Que de miracles viendront encore, à travers les siècles, attester la puissance du nom de JÉSUS ! On peut s'en rendre compte en lisant la vie du thaumaturge des

(1) *Act.*, III.

(2) *Ibid.*, IV, 12.

Gaules, saint Martin de Tours, et celle de l'apôtre des Indes et du Japon, saint François Xavier.

Enfin le nom de JÉSUS est grand jusque dans l'enfer, où il enchaîne les puissances des ténèbres, les empêchant de faire tout le mal qu'elles voudraient. Saint Augustin représente le démon, depuis l'avènement de Jésus-Christ, comme un chien qu'on tient à l'attache et qui peut aboyer et faire peur, mais ne peut mordre que celui qui veut bien être mordu (1).

Disons donc, après le grand Apôtre, qui a écrit plus de deux cents fois le nom de JÉSUS dans ses épîtres : « Au nom de JÉSUS, que tout genou fléchisse : au ciel, sur la terre et dans les enfers ».

II. La douceur du nom de JÉSUS, qui pourrait l'exprimer ? Il nous faut pour cela emprunter les paroles des hymnes de la fête, longtemps attribuées à S. Bernard, mais œuvre d'une Abbesse Bénédictine du XIV^e siècle.

JÉSUS ! nom de doux souvenir, qui donne au cœur les joies véritables ; mais plus suave que le miel et que toutes les douceurs, est la présence de Celui qui le porte. Nul chant plus mélodieux, nulle parole plus agréable, nulle pensée plus douce que JÉSUS, le Fils de Dieu. JÉSUS ! espoir des pénitents, que vous êtes bon pour ceux qui vous implorent ! bon pour ceux qui vous cherchent ! mais que n'êtes-vous pas pour ceux qui vous ont trouvé ! Ni la langue ne saurait dire, ni l'écriture ne saurait exprimer ce que c'est qu'aimer JÉSUS ; celui qui l'éprouve peut seul le croire....

JÉSUS, Roi admirable, noble triomphateur, ineffable douceur, JÉSUS tout aimable.... JÉSUS douceur des cœurs, source vive, lumière des esprits, vous dépassez toute allégresse et tout désir....

(1) *Cité de Dieu*, l. XX, c. viii.

JÉSUS, gloire des Anges, harmonie douce à nos oreilles, miel merveilleux dans notre bouche, nectar céleste pour notre cœur. Ceux qui vous goûtent ont faim encore ; ceux qui vous boivent ont soif encore ; ils ne savent désirer que JÉSUS, objet de leur amour. O mon très doux JÉSUS, espoir de l'âme qui soupire ! nos larmes pieuses vous implorent, le cri intime de notre cœur vous appelle. Demeurez avec nous, Seigneur ; éclairez-nous de votre lumière ; chassez de notre âme les ténèbres, remplissez le monde de votre douceur. JÉSUS, fleur de la Vierge-Mère, douceur de notre amour, à Vous la louange, l'honneur d'un glorieux nom, le royaume de la béatitude. *Amen.*

Il faut lire encore, à ce sujet, les chapitres VII et VIII du II^e Livre de l'*Imitation* : rien de plus suave pour le cœur, de plus réconfortant pour l'âme.

III. Quant à la souveraine efficacité du nom de JÉSUS, elle se trouve très bien résumée dans le commentaire de S. Bernard sur ces paroles des divins Cantiques : « Votre nom est une huile répandue ».

Le nom de JÉSUS est pour l'âme, comme l'huile pour le corps, « une lumière, une nourriture, un remède. Il éclaire quand on le publie, il nourrit quand on le médite, il oint et adoucit les maux quand on l'invoque... »

Il *éclaire*. « Comment pensez-vous qu'une si grande et si soudaine lumière de la foi ait éclaté dans le monde, sinon par la prédication de Jésus-Christ ? N'est-ce pas par la splendeur de ce nom que Dieu nous a appelés à son admirable lumière ? Voilà pourquoi S. Paul dit : « Vous n'étiez autrefois que ténèbres, mais à présent vous êtes lumière dans le Seigneur ».

Il *nourrit*. « Ne vous sentez-vous pas réconforté toutes les fois que vous vous en souvenez ? Qu'y a-t-il

qui nourrisse tant l'esprit de celui qui y pense, qui répare si bien les forces épuisées, qui rende les vertus si vigoureuses, qui fasse avec tant de succès persévérer dans les bonnes et louables habitudes, et qui entretienne si constamment les inclinations chastes et honnêtes ? Toute nourriture de l'âme est sèche, si elle n'est trempée dans cette huile ; elle est insipide, si elle n'est assaisonnée de ce sel... »

Il *guérit*. « Quelqu'un de nous est-il triste ? Que Jésus vienne dans son cœur, que de là il passe à sa bouche : ce nom sacré n'est pas plus tôt prononcé qu'il produit un beau jour qui chasse l'ennui et ramène le calme et la sérénité. Quelqu'un tombe-t-il dans le péché ? Court-il même à la mort par désespoir ? Au moment qu'il invoque ce nom de vie, il commence à respirer et à revivre... Rien de plus propre que ce nom à arrêter l'impétuosité de la colère, à abaisser l'enflure de l'orgueil, à guérir les plaies de l'envie, à réprimer les désordres de l'impureté, à éteindre le feu de la convoitise, à apaiser la soif de l'avarice et à bannir tous les désirs honteux et déréglés » (1).

L'Eglise prescrit aux clercs de se découvrir lorsque se présente le nom de JÉSUS dans le chant ou la psalmodie de l'office divin ; elle impose aux ministres sacrés l'obligation d'incliner la tête lorsqu'ils ont à le prononcer dans l'accomplissement de leurs fonctions. Pourquoi les fidèles ne se feraient-ils pas un devoir de rendre un honneur analogue à ce Nom adorable ? Le célèbre Newton avait coutume de se découvrir quand

(1) *Serm. XV in Cant.*

le nom de Dieu était prononcé devant lui. De tels exemples honorent ceux qui les donnent et sont une salubre compensation aux blasphèmes des impies et aux lâchetés des mauvais chrétiens.

La Fuite en Egypte

« Informez-vous exactement de cet enfant, avait dit Hérode aux Mages, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir afin que j'aie aussi moi-même l'adorer » (1).

Despote fourbe et cruel ! On vit bien peu après quels étaient ses véritables sentiments : « Où est-il ce concurrent qui vient nous chasser ? Satellite, va, prends le glaive et arrose de sang les berceaux ».

Le vieux monarque est obéi : le glaive immole toute une légion de tendres victimes « comme la tempête brise des roses naissantes » (2). Bethléem et la colline où repose Rachel sont remplis de sang et de larmes. Dans toute la vallée, on n'entend que les lamentations des mères, qui ne veulent pas être consolées parce que leurs enfants ne sont plus.

« A quoi sert un si horrible forfait ? Quel profit ce crime rapporte-t-il à Hérode ? Un seul enfant échappe à tant de massacres : c'est le Christ » (3).

En effet, quelques jours auparavant, l'Ange du Seigneur avait dit à Joseph pendant la nuit : « Lève-toi,

(1) S. MATTH., II, 8.

(2) *Hymne des Vêpres des SS. Innocents.*

(3) *Hymne des Matines des SS. Innocents.*

prends l'enfant et sa mère, fuis en Egypte et demeures-y jusqu'à ce que je te dise d'en partir, car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre » (1).

Il semble que le Chef de la sainte Famille aurait pu répondre au messager céleste : Quel est ce mystère ? « Vous me disiez naguère que cet enfant sauverait son peuple, et maintenant il ne peut pas se délivrer lui-même du danger ; il nous faut prendre la fuite, émigrer d'ici vers un pays éloigné ? les faits sont absolument contraires aux promesses. Aucune de ces objections ne vient sur ses lèvres, car Joseph est l'homme fidèle » (2).

Telle doit être la conduite du chrétien quand la voix de Dieu se fait entendre : quelques sacrifices que demande le Seigneur, il est dans son droit ; l'homme n'a qu'un devoir, celui d'obéir. Les voies de Dieu sur nous sont chose sacrée ; ne craignons rien tant que d'en sortir. Pourquoi nous inquiéter ? Ne sommes-nous pas sous l'aile de la Providence, et y a-t-il une mère qui se souvienne de ses enfants autant que s'occupe de nous notre Père qui est aux cieux ?

« Allez donc en Egypte, divin Enfant. Heureuse terre qui vous doit servir de refuge contre la persécution d'Hérode ; elle sentira un jour l'effet de votre présence. Dès à présent, les idoles sont ébranlées, et les démons qu'on y sert tremblent. Viendra le temps qu'elle sera convertie avec toute la gentilité » (3).

(1) S. MATTH., II, 13.

(2) *Homélie de S. CHRYSOST.* Leçons du III^e Nocturne de l'octave des SS. Innocents.

(3) BOSSUET, *Elévat. sur les Mystères.* XIX^e Semaine, II^e Elév.

L'Evangile ne dit rien des péripéties du voyage ni du séjour de la sainte Famille sur la terre d'Egypte. Nous savons seulement que nos très aimés fugitifs y demeurèrent jusqu'à la mort d'Hérode.

« Des traditions d'une haute antiquité et qui sont vivantes dans l'Eglise cophte, en Egypte, nous apprennent que la sainte Famille fit halte sous les sycomores d'Héliopolis, auprès de la source de Matarëa, et se fixa d'abord à l'entrée de Memphis dans le vieux Caire. On voit encore là une église très ancienne, construite en souvenir du séjour de Jésus. Les chrétiens cophtes la desservent et ne manquent pas de montrer aux visiteurs, dans la crypte, les trois arcades consacrées à Jésus, à Marie et à Joseph » (1).

Assurément cette fuite et cet exil durent être pour nos saints voyageurs bien pénibles et bien amers. Mais leur soumission aux ordres de Dieu et la possession de ce précieux trésor qui est Jésus durent singulièrement adoucir leurs fatigues et leurs douleurs.

« Dieu, dit S. Jean-Chrysostôme, que nous avons déjà cité, agit ainsi à l'égard de tous les saints. Il ne permet pas qu'ils n'éprouvent que des tribulations ou ne ressentent que des joies : mais, dans une variété admirable, il fait aux justes une vie mêlée de tristesse et de bonheur » (2).

Ne nous plaignons donc pas si nos roses ont des épines : tout est disposé pour le plus grand bien de notre âme. C'est un adage, parmi les savants, que « la

(1) R. P. DIDON, *Jésus-Christ*, t. I, p. 65.

(2) *Homélie 8^e sur S. MATTH.*

vie sans les livres est une mort » (1). Pour le vrai chrétien, il en est de même d'une vie sans épreuves.

Mais Celui par qui les déserts de l'Egypte devaient un jour fleurir et produire ces prodiges de sainteté qui furent les Paul, les Antoine, les Macaire, ne resta que quelques années sur cette terre lointaine. L'Ange du Seigneur vint annoncer à Joseph que les jours de l'exil avaient pris fin : « Lève-toi, dit-il, prends l'enfant et sa mère et retourne en Israël ; car ceux qui cherchaient l'enfant pour lui ôter la vie, sont morts eux-mêmes... » (2).

Bien vite on oublie les tristesses du pays étranger quand l'heure a sonné de revoir la patrie. Ce sentiment sera un jour le nôtre quand il nous sera dit : L'hiver de la vie est passé ; la saison des frimas va faire place à un printemps éternel. Ceux qui cherchaient à perdre votre âme, vous les avez vaincus pour jamais. Partez : on vous attend là-haut.

Quelle douce perspective et, par avance, quelle suave allégresse !

L'Enfant Jésus à Nazareth

« Hérode étant mort, écrit l'évangéliste saint Matthieu, voilà que l'Ange du Seigneur apparut à Joseph, qui dormait, en Egypte, et lui dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël, car ceux

(1) *Vita sine libris mors est.*

(2) S. MATTH., II, 20.

qui recherchaient la vie de l'enfant sont morts. Joseph, se levant donc, prit l'enfant et vint en Israël. Et apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il craignit d'y aller : et, averti de nouveau dans son sommeil, il se retira en Galilée et vint habiter dans une ville appelée Nazareth » (1).

Voici donc Marie et Joseph de retour dans l'humble demeure qu'ils habitaient avant le mystère accompli à Bethléem et le temps passé sur la terre d'exil. Mais quel changement est survenu depuis dans les conditions de leur existence ! Ne voyez-vous pas comme Jésus, cette suave fleur de la virginité de Marie, embaume la sainte maison ? Doux trésor, combien sont heureux ceux qui vous possèdent, et quelle richesse ou quel plaisir pourrait dédommager de votre absence ceux qui ne veulent pas de vous ! « Etre sans Jésus, c'est un insupportable enfer ; être avec Jésus, c'est un paradis de délices » (2).

Mais entrons dans cette demeure où le Créateur du monde cacha dans l'obscurité les trente premières années de sa vie mortelle. Qu'il est beau à voir cet Enfant Dieu, en qui toutes les grâces touchantes et aimables du jeune âge se sont donné rendez-vous ! Sa présence est pour sa mère et son père adoptif un repos après le travail, une consolation et un réconfort incomparables dans les moments d'épreuve, et, pour tout dire en un mot, un ciel anticipé. Qu'il commence à exercer ses petites mains au labeur de l'atelier ; qu'il ait à circuler à travers les rues de Nazareth pour remplir les

(1) S. MATTH., II, 19-23.

(2) *Imital. de J.-C.*, l. II, ch. VIII.

messages maternels (1) ; qu'il prie son Père des cieux dans le sanctuaire de la famille, ou, qu'à la fin du jour, il livre ses membres au sommeil : toujours et partout il offre à notre admiration le plus doux, le plus édifiant spectacle.

La piété chrétienne souhaiterait de longs détails sur la vie de Jésus à Nazareth. L'Évangile se contente de quelques mots ; mais ils sont à eux seuls un magnifique enseignement : « Il vint avec eux (Joseph et Marie) à Nazareth et il leur était soumis... Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (2).

Et d'abord le divin adolescent de Nazareth croissait en sagesse et en grâce *devant Dieu*. Sans doute, dit saint Thomas expliquant ce passage de l'Évangéliste, le Fils de Dieu ne pouvait pas acquérir une sainteté progressive, car dès le premier instant de l'Incarnation, il était infiniment saint et la plénitude de la grâce était en lui ; seulement les œuvres qu'il accomplissait renfermant chacune un nouveau mérite, étaient par elles-mêmes suffisantes pour augmenter en lui la grâce (3). Saint Jean Damascène applique ce progrès de Jésus aux chrétiens, qui doivent être ses fidèles portraits. Jésus-Christ, dit-il, progresse non en lui-même, mais dans ses membres qui sont les chrétiens » (4).

Quel meilleur souhait pourrions-nous adresser à nos

(1) « Notre Dame, dit saint Bonaventure, n'avait pas d'autre serviteur que lui ».

(2) S. LUC, II, 51-52.

(3) III Part., Q. VII, a. 12.

(4) *De fide*, l. III c. II.

proches et à nos amis que celui de grandir devant Dieu et d'établir dans leur cœur ces admirables « ascensions » dont parle le psalmiste, et qui rapprochent peu à peu l'âme de la perfection incréée. Grandissons donc aussi nous-mêmes en sanctifiant nos œuvres, en faisant fructifier la grâce que Dieu nous distribue d'une main si libérale.

Jésus, ajoute le texte sacré, croissait aussi en âge et en sagesse *devant les hommes*. C'est dire, observe saint Grégoire de Nazianze, qu'il ne laissait paraître que par degrés aux regards des hommes, qui les ignoraient, les trésors infinis de sagesse et de grâce renfermés en lui (1). Ainsi le jeune arbre ne déploie que petit à petit ses bourgeons, ses feuilles et ses fleurs avant de nouer ses fruits ; ainsi le soleil, après avoir blanchi légèrement l'horizon, le colore des rougeurs croissantes de l'aurore avant d'inonder l'espace de ses rayons victorieux et de montrer sa face resplendissante (2).

A dix ans, à douze et à quinze ans, Jésus avait toute la perfection que comporte cet âge : rien de puéril, ni dans les traits de son grave et doux visage, ni dans ses actions ; mais un maintien simple et modeste, une attitude réglée et toujours digne, une conversation où respirait la plus exquise charité.

Voilà notre modèle. Nous avançons en âge : c'est chose facile à constater. Progressons-nous aussi dans la vertu et notre vie est-elle vraiment édifiante ? Il le faut, car, dit saint Bernard, nous devons à Dieu l'intérieur et aux hommes l'exemple de nos vertus. « Nous

(1) *Orat. 20 in laud. S. Basilii.*

(2) R. P. MONSABRÉ, 44^e confér.

sommes la bonne odeur de Jésus-Christ », dit aussi l'apôtre saint Paul (1). Il est raconté de sainte Catherine de Sienne que nul ne l'approcha sans devenir meilleur. Pourrait-on tenir le même langage à notre endroit ?

Aimable Enfant de Nazareth, faites qu'il en soit ainsi désormais.

LA SAINTE FAMILLE

La fête de la *Sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph*, accordée par le Souverain-Pontife, est fixée au III^e dimanche après l'Épiphanie.

C'est le digne couronnement des belles solennités de la Nativité du Christ et de l'Adoration des Mages, en attendant la Présentation du divin Enfant au Temple, dernier diamant serti dans le riche écrin liturgique du *Temps de Noël*.

Comme cette fête arrive au moment favorable, c'est-à-dire à une époque où tout conspire contre l'honneur de la famille et les douces joies du foyer domestique ! Sous l'action dissolvante des mauvaises doctrines, l'esprit chrétien disparaît et les passions exercent leurs ravages, amenant le trouble, la division, quelquefois même des haines inextinguibles là où devaient régner l'entente cordiale, la charité et un amour fort comme la mort.

(1) II Cor., II, 15.

En haut, l'autorité amoindrie n'a plus le prestige que lui donnait la religion pour se concilier le respect ; en bas, l'enfant, élevé sans principes religieux, s'érige en maître, discute les ordres, ne se doutant même pas de la déférence et de la soumission qu'il doit aux auteurs de ses jours. On voit ainsi des adolescents de quinze ans, de dix ans, faire la loi à ceux qui ont reçu la mission de leur commander. On voit même des fils imberbes prendre en dégoût le toit paternel et fuir au loin des remontrances qui blessent leur orgueil.

Pourrions-nous dire de telles familles qu'elles sont l'image du ciel ? Non, mais plutôt le vestibule de l'enfer. L'aigreur, les querelles, les injures transforment en un séjour odieux ce qui devrait être l'asile des jouissances pures et le centre des bénédictions célestes.

Ah ! tournons nos regards du côté de l'humble ville de Nazareth, et contemplons la famille par excellence, où Joseph remplit le rôle de père, où Marie épanche sur son cher enfant les exquis tendresses de son cœur maternel, et où Jésus, le Fils de Dieu revêtu de notre humanité, « grandit en âge, en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes ».

Un seul cœur, une seule âme : telle est la devise qui convient éminemment à la demeure où réside la trinité terrestre. Joseph et Marie commandent, et celui qui obéit, qui leur est soumis, n'est autre que le Tout-Puissant, le souverain Maître de toutes choses. Le ciel entier est attentif à ce spectacle. Puisse-t-il être souvent présent à notre pensée ! Nous y puiserons force invincible et suave consolation.

La liturgie de cette fête est pleine de charmes. Nous

pouvons en juger d'abord par les paroles qui servent d'*Introït* à la Messe :

Que le père du Juste tressaille de joie ; que vos parents soient dans l'allégresse ; qu'elle exulte celle qui vous a donné le jour. — Combien sont aimés vos tabernacles, ô Dieu des vertus !...

La *Collecte* demande à Jésus qui, soumis à Marie et à Joseph, a consacré la vie domestique par d'ineffables vertus, de nous instruire par les exemples de sa Sainte Famille et de nous admettre un jour en sa compagnie.

Dans l'*Epître*, tirée de saint Paul aux Colossiens, nous trouvons un admirable portrait de l'intérieur familial selon Dieu : miséricorde, douceur, humilité, modestie, patience, support mutuel, en un mot, charité : toutes choses qui produisent ce bien si désirable, la paix.

De là, dans le *Graduel*, les transports de l'âme désireuse de vivre en la demeure où se trouve Jésus, le trésor du ciel :

Il est une chose que j'ai demandée au Seigneur, et je la rechercherai uniquement : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. — Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur ; ils vous loueront dans les siècles des siècles. Alleluia. Vous êtes vraiment le Roi caché, le Dieu d'Israël, le Sauveur.

L'*Evangile* rappelle le trait touchant de la perte et du recouvrement de Jésus, où se peint d'une manière très vive la tendre sollicitude de Marie et de Joseph à l'égard de l'Enfant divin.

Dans la *Secrète*, l'Eglise demande que, par l'intercession de la Vierge Mère de Dieu et de saint Joseph, tou-

tes les familles soient solidement établies dans la paix et dans la grâce.

Et à cette faveur, nous demandons à Jésus, dans la *Postcommunion*, qu'il veuille bien en ajouter une autre : c'est qu'à l'heure de notre mort, assistés de Marie et de Joseph, nous méritions d'être admis par lui dans les tabernacles éternels.

Les *Antiennes* de Vêpres, tirées de saint Luc et de saint Matthieu, ont trait à l'enfance du Sauveur.

L'*Hymne* se déroule en strophes ravissantes de grâce et de fraîcheur. Nous ne résistons pas au plaisir d'en traduire quelques-unes :

O bienheureuse lumière des habitants du ciel, espoir suprême des hommes, Jésus, vous à qui l'amour de la famille a souri dès votre berceau,

O Marie, riche des trésors de la grâce, vous qui seule pouvez réchauffer Jésus sur votre sein virginal, lui donnant votre lait et vos baisers,

Et vous, qui avez été choisi parmi les anciens patriarches comme gardien de la Vierge, vous que le divin Enfant appelle du doux nom de père,

Rejetons de la noble tige de Jessé, nés pour le salut des nations, prêtez l'oreille aux vœux que nous déposons au pied de vos autels.

Puisse la célébration de cette douce fête amener un renouveau de vertus au foyer domestique, et faire de toutes les familles chrétiennes autant d'imitatrices de la Sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph.

A cette condition, elles retrouveront la paix et vivront des jours heureux, des jours bénis du ciel.

SAINT ANTOINE

PATRIARCHE DES CÉNOBITES

(17 janvier.)

« Les paroles émeuvent, mais les exemples entraînent », dit un vieil adage.

Rien de plus vrai. Qu'un chef d'armée adresse à ses troupes une harangue aux fières envolées de gloire militaire et de patriotisme, il pourra sans doute faire vibrer les cœurs et imprimer quelque élan. Mais qu'on le voie lui-même se jeter dans la mêlée, à l'instar d'Henri IV, de La Rochejacquelein, de Bonaparte et autres vaillants dont les noms brillent en lettres d'or dans les fastes de la guerre : aussitôt les soldats électrisés se précipitent à leur suite, prêts à vaincre ou à mourir.

Telle est l'influence des exemples de ces héros de l'humanité que nous appelons les saints. Plus que les plus beaux discours, leur vie contribue à éclairer les esprits et à convertir les cœurs ; elle fait monter le niveau de la vertu et corrobore merveilleusement les préceptes et les conseils de l'Évangile. Des saints en général on peut dire, comme des Apôtres, qu'ils sont « le sel de la terre et la lumière du monde » (1).

Alors même que la vie de certains de ces géants de la vertu serait, ainsi que la qualifie le vulgaire, « plus admirable qu'imitable », elle n'en demeurerait pas moins une magnifique glorification de Dieu et un témoignage éclatant de l'efficacité de sa grâce ».

(1) S. MATTHIEU, V, 13-14.

Telle nous apparaît l'existence de celui qui fut le patriarche de la vie cénobitique en Orient.

La vie de saint Antoine-le-Grand, comme l'appellent les Bollandistes et d'autres historiens, eut pour premier auteur un des contemporains de l'illustre Abbé, saint Athanase, qui avait visité plusieurs fois saint Antoine au désert et qui, de plus, fut aidé dans son travail par les mémoires que les disciples d'Antoine chargèrent les religieux Amathas et Macaire de lui transmettre. Cette vie fut depuis apportée à Rome et traduite en latin par Evagrius, sur la demande de saint Eusèbe de Vercell et du pape saint Innocent, à qui le traducteur dédia son œuvre (1).

C'est là que nous puiserons, en grande partie, les éléments de notre modeste travail. Nous n'avons pas l'intention de donner avec toute l'étendue qu'elle comporte la biographie de saint Antoine ; nous nous contenterons de montrer comment, avec l'aide de Dieu, Antoine triompha du monde, du démon et de lui-même, et apparut comme une des plus grandes figures des III^e et IV^e siècles.

C'est à Coma, petit village de la Haute-Egypte, situé près de la ville d'Héraclée, que naquit, de parents nobles et chrétiens, celui dont le nom devait être immortel dans l'Eglise. Nous sommes en 251. Dèce occupe le trône des Césars et saint Corneille gouverne l'Eglise de Dieu en qualité de Souverain-Pontife.

(1) On trouve le texte grec de saint Athanase dans la *Patrologie grecque* de MIGNE, t. XXVI, col. 835-938 ; et la traduction latine d'Evagrius, dans les *Acta Sanctorum* des BOLLANDISTES, janv., t. II, p. 485-505.

Rien de mieux cultivé, au point de vue de l'âme surtout, que la première éducation d'Antoine. Le voici parvenu à dix-huit ou vingt ans. Ses parents ont disparu, et il reste possesseur d'un riche héritage. S'il voulait être heureux, selon le monde, la chose lui serait facile ; mais non, il vise plus haut, il aspire au dépouillement complet des biens d'ici-bas pour acquérir les richesses impérissables du ciel.

Entrant, un jour, dans une église, il entend lire ces paroles adressées par Notre-Seigneur à un jeune homme : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres » (1) ; à la différence du jeune homme de l'Evangile, qui s'en alla triste et n'eut pas le courage d'accomplir ce sacrifice, Antoine fait comme si cette parole lui était adressée directement du ciel. Il la prend à la lettre, vend ses biens, en distribue le prix aux pauvres et, laissant là les espérances et les caresses du monde, il va ensevelir sa jeunesse dans le désert de Kolsim, au fond de la Thébaïde, où il deviendra plus tard le père de toute une légion de moines.

L'adieu est bien définitif. Le monde toutefois essayera encore de tenter le cénobite par ce qu'il a peut-être de plus séduisant : l'ambition. La renommée des vertus d'Antoine franchit le désert et arrive même dans le palais des empereurs. L'ère des persécutions est close, Constantin ayant fait asseoir avec lui la religion chrétienne sur le trône. Plusieurs fois, ce prince et ses fils écrivent à l'homme de Dieu pour se recommander à ses prières.

(1) S. MATTH., XIX, 21.

Loin d'en concevoir de l'orgueil ou de jeter sur les honneurs du monde un regard de regret et d'envie, Antoine demeure indifférent à l'estime dont il est l'objet, et s'il se décide à répondre aux lettres impériales, c'est uniquement parce qu'on lui fait observer que les princes s'offenseraient de son silence (1).

Pendant que les Ariens sèment le ravage dans Alexandrie, Antoine, sur l'appel de saint Athanase, regarde comme un devoir de se rendre dans cette ville pour fortifier et encourager les catholiques. Là, des philosophes de renom viennent discuter avec lui, et telle est la sagesse de ses réponses, que ses contradicteurs demeurent étonnés de la vivacité de son esprit et de la solidité de son jugement. On veut le retenir ; le gouverneur de l'Egypte fait même des instances pour cela. Mais à tout prix le saint veut retourner dans sa cellule : « Il en est, dit-il, d'un moine comme d'un poisson ; l'un meurt, s'il quitte l'eau, et l'autre, s'il quitte la solitude ».

Les combats de saint Antoine avec le démon sont devenus légendaires. Il n'en est peut-être pas de plus formidables dans la vie des saints.

« On ne peut, dit Mgr Gay, en restant chrétien, douter ni de l'existence des démons, ni de leur état, ni de leur action sur les hommes... Leur intelligence naturelle est très grande, et leur puissance aussi. Ils savent mille secrets que les hommes ignorent, et influent sans difficulté sur tous les éléments. Ils peuvent par suite déchaîner les vents, amasser les orages, faire gronder et éclater la foudre. Ils peuvent opérer mille prestiges, les

(1) BOLLAND., *Op. cit.*, c. XVIII.

uns séduisants, les autres terribles : l'histoire de Moïse en fait foi. Ils peuvent se rendre visibles et revêtir mille formes, comme ils l'ont fait pour tenter saint Antoine... » (1).

Donc, l'ennemi du genre humain, prévoyant le bien immense que doit accomplir le serviteur de Dieu, engage une lutte acharnée avec ce vaillant athlète. Il commence par la finesse du renard pour continuer ensuite par la force du lion. Les suggestions les plus lascives sont mises en œuvre pour amollir la vertu de l'anachorète. Antoine résiste et triomphe de la séduction des sens par le jeûne, les veilles, les macérations de la chair et la pensée des vérités éternelles.

Désespérant de vaincre jamais par les ruses ordinaires un soldat si bien aguerri en cette sorte de milice, Satan recourt à un nouveau stratagème. Il avoue sa faiblesse et, prenant la forme d'un petit nègre horrible à voir, il se jette confus aux pieds d'Antoine : « J'en ai beaucoup trompé, dit-il, et j'ai eu raison de plusieurs grands personnages ; mais je confesse que tu m'as vaincu. — Qui es-tu ? demande l'homme de Dieu. — Je suis l'esprit d'incontinence qui a perdu tant de personnes ». Antoine, au lieu de s'enorgueillir, remercie Dieu et chante avec le psalmiste : « Le Seigneur est mon aide et je me moquerai de mes ennemis » (2). Ces paroles mettent en fuite le monstre infernal.

Mais Satan ne se tient pas pour définitivement battu.

(1) *De la vie et des vertus chrétiennes dans l'état religieux*, t. 1^{er}, VIII^e traité *De la Tentation*.

(2) Ps. CXVII, 7.

Il engage corps à corps la lutte avec son adversaire ; il l'attaque avec violence et le frappe à coups redoublés. Puis, comme s'il ne suffisait pas à le tourmenter, il appelle des compagnons à son secours, et Antoine voit apparaître les figures les plus horribles d'animaux s'efforçant de l'épouvanter et de lui nuire. Mais l'intrépide soldat lève les yeux et le cœur vers Dieu, et Dieu fait descendre une vive clarté qui, dissipant l'obscurité de sa grotte, réduit à néant tous ces fantômes diaboliques.

Une autre fois, tandis qu'il est en oraison, le démon assemble des troupes de bêtes farouches et les range devant lui comme si elles eussent voulu le dévorer. Antoine se contente de dire : « Si Dieu vous a donné quelque puissance sur moi, un seul de vous suffit pour me mettre à mort ; mais si vous êtes ici par le mouvement du démon, fuyez, car je suis serviteur de Jésus-Christ ». A l'instant même, il est délivré.

Le combat sans cesse renouvelé sera toujours à l'avantage d'Antoine ; aussi le vaillant champion pourra-t-il donner un jour à ses disciples ce conseil d'une expérience consommée : « Croyez-moi, mes frères, Satan redoute les veilles, les prières, les jeûnes, la pauvreté volontaire, la miséricorde, l'humilité, mais surtout l'ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la croix lui est si redoutable, que le seul signe de cette croix le terrasse et le met en fuite ».

Ces vertus qu'il recommandait aux autres, il les pratiqua tout le premier, et c'est par là surtout qu'il triompha pleinement de lui-même.

Quelque dangereuse que soit pour nous la tactique de ces deux agents de la tentation qui sont le monde et

le démon, il est toutefois vrai de dire que nous n'avons pas d'ennemi plus à craindre que nous-même. N'est-ce pas parce qu'ils trouvent dans les penchants du vieil homme, de l'homme déchu, une effrayante complicité que les ennemis du dehors peuvent nous nuire ?

C'est donc principalement contre lui-même qu'Antoine a résolu d'exercer les plus grandes rigueurs. Sa chair, il la crucifie avec ses convoitises. Il couche à terre, lorsqu'il est contraint de prendre quelque sommeil. Son jeûne est si austère, qu'il ne mange que du pain avec du sel et ne boit que de l'eau ; encore ne prend-il cette nourriture et ce breuvage qu'après le coucher du soleil. Souvent même, il s'abstient de nourriture pendant deux jours.

Son esprit, il le tient élevé vers Dieu par la prière. Il n'est pas rare qu'il consacre la nuit tout entière à l'oraison. C'est au point que lorsque le soleil se lève, le saint homme ne peut s'empêcher de lui dire : « O soleil, pourquoi m'ôtes tu par ta lumière l'éclat de la véritable et éternelle lumière ? »

Avec quel soin il s'applique à l'humilité ! On peut en juger par l'entrevue qu'il eut avec saint Paul le premier ermite et que nous allons raconter. D'ailleurs, Dieu lui-même l'avait renseigné sur l'importance de cette vertu. Un jour qu'il lui montrait toute la terre couverte de lacets et de pièges que les démons y avaient tendus, comme le saint se demandait qui pourrait les éviter, Dieu lui fit entendre cette voix : « Antoine, ce sera la seule humilité ».

A l'âge de cent cinq ans, l'illustre solitaire de Kolsim, devenu le père d'une famille innombrable de moines,

s'étendit sur une natte, donna aux frères réunis autour de lui les règles les plus parfaites de la vie chrétienne et s'endormit dans le Seigneur.

Il est raconté dans l'histoire de France qu'au soir de la bataille de Villaviciosa (1710), le duc de Vendôme fit coucher le jeune roi Philippe V sur un lit de drapeaux enlevés à l'ennemi. C'est beau et glorieux. Mais combien plus grandiose encore m'apparaît le spectacle du patriarche de la Thébàïde mourant, aux pieds de qui le monde, le démon et les passions sont contraints de jeter les armes en disant : Tu es notre vainqueur !

ENTREVUE DE S. PAUL ET DE S. ANTOINE

A deux jours de distance — 15-17 janvier — l'Eglise célèbre la fête du premier des Anachorètes ou solitaires, Paul l'ermite, et celle du patriarche des Cénobites, ou moines vivant en communauté, Antoine-le-Grand. La vie du premier a été retracée par saint Jérôme (1) ; nous devons celle du second à saint Athanase (2).

De la biographie de saint Paul, nous voulons détacher un intéressant épisode : l'entrevue des deux saints, fleur embaumée du désert, que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs.

Antoine vivait depuis longtemps retiré dans la soli-

(1) MIGNE, *Patrol. lat.*, t. XXIII, col. 17-28.

(2) *Ibid.*, *Patrol. grec.*, t. XXVI, col. 835-978.

tude de Kolsim, en Egypte, où il avait soutenu contre le démon des luttes formidables. A quatre-vingt-dix ans, il lui vint en pensée que peut-être il n'y avait pas de moine plus parfait que lui. Dieu lui fit connaître en songe qu'il trouverait, plus avant dans la Thébaïde, un homme qui lui était de beaucoup supérieur.

Le jour venu, le vieillard se met en route, non sans rencontrer plus d'une fois sur ses pas l'ennemi du salut. Après deux jours de marche, il aperçoit dans une grotte une faible lueur et se dirige de ce côté. Il arrive, prête l'oreille, retenant même sa respiration. Silence complet ; mais son pied s'étant heurté contre une pierre, à ce bruit, l'hôte de ces lieux barricade l'entrée de sa caverne. « Vous savez qui je suis, d'où et pourquoi je viens, lui dit Antoine. Je ne m'en irai pas que vous ne m'ayez ouvert, dussé-je mourir à votre porte. »

Paul ouvre en souriant ; les deux vieillards se saluent par leurs noms et se donnent le baiser de paix. « Voilà donc, dit l'ermite, celui que vous avez cherché au prix de tant de fatigues ! un homme usé par la vieillesse (Paul avait alors cent treize ans) et qui ne sera bientôt qu'un peu de poussière (1). Mais puisque la charité supporte tout, dites-moi, je vous prie, comment va le monde. Construit-on de nouvelles maisons dans les anciennes villes ? Qui est-ce qui règne aujourd'hui ? Y a-t-il encore des hommes qui adorent les démons ? »

Tandis qu'Antoine satisfait à ces diverses questions, un corbeau descend devant les deux interlocuteurs et

(1) Paul habitait le désert depuis l'âge de quinze ans. Il s'y était retiré pour se soustraire à la persécution de Dèce et de Valérien, et pour servir Dieu plus librement.

dépose un pain. « Le Seigneur plein de miséricorde et de bonté, dit Paul, nous envoie notre repas. Voilà soixante ans que je reçois chaque jour la moitié d'un pain ; mais, à votre arrivée, Jésus-Christ a doublé la portion ». Ils rendent grâces à Dieu et s'assient près de la fontaine. Mais qui rompra le pain ? Paul s'excuse au nom de l'hospitalité ; Antoine veut que l'on s'en réfère aux droits de l'âge. Ils conviennent enfin que chacun, tirant le pain à soi, prendra ce qui lui restera dans les mains.

Le repas achevé, ils remercient Dieu et passent en prière le reste de la nuit. Au point du jour, « Frère, dit Paul, je vous savais dans ces contrées : Dieu m'avait promis que vous emploieriez, comme moi, votre vie à son service. Mais puisque — ce que je désirais ardemment — le jour est venu pour moi de m'endormir du dernier sommeil et d'aller rejoindre le Christ pour recevoir la couronne de justice, Dieu vous envoie pour confier à la terre mon pauvre corps. »

Antoine le supplie avec larmes de le prendre pour compagnon dans cette pérégrination. « Non, répond le sublime voyageur, il vous faut rester encore : vos disciples ont besoin de vous. Je vous demande seulement, si cela ne doit pas vous être trop à charge, d'aller chercher, pour ensevelir mon corps, le manteau que vous a donné l'évêque Athanase ». Il parlait ainsi, observe saint Jérôme, non par vaine inquiétude au sujet de son corps, mais pour éloigner Antoine et lui épargner la douleur de le voir mourir.

Après avoir baisé en les arrosant de ses larmes les mains de Paul, Antoine revient, brisé par la fatigue, à

son monastère. Deux de ses disciples viennent à sa rencontre : — « Père, où êtes-vous demeuré si longtemps ? » — « Malheur à moi, pécheur, qui porte fausement le nom de moine. J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu Paul dans un paradis ». Et sans vouloir s'expliquer davantage ni prendre aucune nourriture, il sort le manteau d'Athanase, quitte sa cellule et s'en retourne par le même chemin.

Grand était son désir de revoir le vénérable ermite. Mais après un jour et trois heures de marche, Dieu lui montra l'âme de Paul resplendissante de beauté, montant au ciel au milieu des prophètes et des apôtres : « Paul, s'écria-t-il alors en se prosternant la face contre terre, Paul, pourquoi partir sans me dire adieu ? je vous ai connu si tard, et déjà vous me quittez !... »

Parvenu à la grotte, il voit Paul immobile, à genoux ayant la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Il le croit d'abord vivant ; mais, bientôt revenu de son illusion, il baise ce saint corps en pleurant, l'enveloppe dans le manteau qu'il a apporté, le sort de sa cellule et chante auprès de lui les hymnes et les psaumes prescrits par la tradition chrétienne. Mais comment procéder à l'inhumation ?... La Providence y pourvoit : deux lions accourent de l'intérieur du désert, caressent le cadavre de leurs queues, poussent de grands rugissements, puis se mettent à gratter la terre avec leurs ongles ; enfin, comme pour demander leur récompense, ils viennent lécher les mains et les pieds d'Antoine. Celui-ci les congédie après les avoir recommandés au Christ, charge ensuite sur ses débiles épaules le corps du saint anacho-

rète et le porte dans la fosse, qu'il recouvre de terre, selon la coutume de l'Eglise.

Pour ne rien perdre du précieux héritage de Paul, Antoine prit pour lui la tunique que celui-ci avait tissée de ses propres mains avec des feuilles de palmier. De retour au milieu des siens, il leur raconta en détail tout ce qui était arrivé; et, depuis, aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte, il se revêtait de la tunique de Paul.

Ici, saint Jérôme compare le sort du grand ermite à celui des riches du siècle, et il n'a pas de peine à montrer combien le premier est plus avantageux. Il termine en disant : « O vous qui lisez ce récit, souvenez-vous, je vous prie, du pécheur Jérôme, qui préférerait, si Dieu lui laissait le choix, la tunique de Paul avec tous ses mérites, à la pourpre des rois et aux charges qui y sont attachées. »

Qu'elle est merveilleuse la vie de ces athlètes de la pénitence ! « Tout s'y trouve, dit M. de Montalembert : la variété, le pathétique, le sublime, la simplicité épique d'une race d'hommes, naïfs comme des enfants et forts comme des géants » (1).

Et ces anges de la solitude, on ne leur permet pas, de nos jours, de se réunir pour mettre en commun leurs prières et leurs sacrifices. Quel mal ont-ils donc fait à la société ?

(1) *Les Moines d'Occident*. Paris, Lecoffre, 1860, t. I, l. II, p. 57.

La Chaire de saint Pierre

(18 janvier - 22 février.)

L'Eglise a consacré deux fêtes à honorer la Chaire de primauté du Prince des Apôtres. L'une rappelle les années passées à Antioche et l'autre, la prise de possession définitive de Rome. D'où les titres connus dans la liturgie sacrée : *La Chaire de S. Pierre à Antioche* (22 février) ; *La Chaire de S. Pierre à Rome* (18 janvier).

Antioche fut le premier siège officiel du Chef de l'Eglise, lorsque la religion de Jésus-Christ s'étant développée d'une manière rapide et considérable, Pierre quitta l'étroite enceinte de Sion, délaissant la cité ingrate, et vint fixer sa résidence dans la troisième ville de l'empire romain.

Saint Innocent I^{er} nous apprend qu'une réunion des Apôtres eut lieu à Antioche. De nombreuses conversions de gentils s'y opérèrent, si bien que les disciples du Christ commencèrent dès lors à être désignés sous le nom de *chrétiens*.

Combien de temps saint Pierre résida-t-il à Antioche ? C'est ce que l'on ne saurait déterminer d'une manière précise. Mais il entra dans les desseins de Dieu que l'Orient cédât la place suprême à l'Occident et que Rome, la maîtresse des nations, vît tomber la statue de son fameux Jupiter et la Croix se dresser triomphante sur le Capitole.

Changement merveilleux, véritablement l'œuvre due Très-Haut. Écoutons à ce sujet saint Léon-le-Grand :

« Le Bienheureux Pierre, Prince de l'ordre apostolique, reçut en partage la citadelle de l'Empire romain, afin que la lumière de vérité, qui était manifestée pour le salut de toutes les nations, se répandît plus efficacement, rayonnant du centre de cet Empire sur le monde entier.

« Quelle nation, en effet, ne comptait pas de nombreux représentants dans cette ville ? Quels peuples eussent jamais pu ignorer ce que Rome avait appris ? C'était là que devaient être écrasées les opinions de la philosophie ; là que devaient être dissipées les vanités de la sagesse terrestre ; là que le culte des démons devait être confondu ; là enfin que devait être détruite l'impiété de tous les sacrifices, dans ce lieu même où une superstition habile avait rassemblé tout ce que les diverses erreurs avaient jamais produit » (1).

Pierre ne craignit pas, comme s'exprime le même Pape, de « s'enfoncer dans cette forêt peuplée de bêtes farouches, de marcher sur cet océan dont la profondeur était pleine de tempêtes », car, avec l'aide de Dieu, il avait déjà soumis aux lois de la prédication évangélique le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie, et alors il vint planter la Croix du Christ dans cette ville de Rome, « où les conseils divins avaient préparé pour lui l'honneur de la puissance suprême et la gloire du martyre ».

Les deux hymnes consacrées à la Chaire de saint Pierre ne comprennent chacune qu'une strophe et la doxologie.

(1) 1^{er} Sermon sur *S. Pierre et S. Paul*.

Tout ce que vous lierez dans le monde, ô Pierre, sera lié dans le séjour du ciel, et tout ce que déliera ici-bas le pouvoir qui vous a été accordé, sera délié là-haut. A la fin du monde, vous jugerez le siècle.

Bienheureux pasteur Pierre, recevez avec bonté les prières de vos serviteurs, et par votre parole brisez les liens de leurs fautes, vous qui avez reçu le pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel.

Quant au siège lui-même sur lequel, d'après la tradition, Pierre enseignait les fidèles, il est conservé à Rome au fond de l'abside de la Basilique Vaticane. Ce fauteuil en bois est enfermé dans la splendide chaire du Bernin, en bronze doré, laquelle est soutenue, au-dessus de l'autel, par deux docteurs de l'Eglise latine, saint Ambroise et saint Augustin, et deux de l'Eglise Orientale, saint Athanase et saint Jean-Chrysostôme.

SAINT BARNARD, Archevêque de Vienne,

PATRON DE ROMANS

(19 janvier.)

Plus d'une ville doit son origine à un monastère. Autour du pieux asile de la prière et du travail, se groupèrent insensiblement quelques demeures ; puis une bourgade se forma qui devint, dans la suite des âges, une cité plus ou moins populeuse. Aurillac, Cherbourg, Saint-Denis, Saint-Lô, Issoudun, Luçon, Montauban, Tulle, etc., n'ont pas eu d'autre commencement.

Il en a été de même pour la ville de Romans, en Dau-

phiné. Le monastère qui lui a donné naissance est celui que S. Barnard fit construire sur les bords de l'Isère et dont le nom s'est conservé par la magnifique église que l'on admire encore aujourd'hui. Nous voudrions, à l'occasion de sa fête, rappeler la vie du saint archevêque de Vienne, le père et le protecteur du peuple de Romans.

I. « Les siècles huitième et neuvième, dit avec un ancien historien Dom Claude Estiennot, ont été pour l'Eglise des siècles d'argent ; mais on peut assurer qu'ils ont été des siècles d'or pour l'Ordre bénédictin, si l'on considère la piété qui florissait dans les monastères et les grands hommes dont ils étaient remplis. Un des plus illustres et des plus saints a été saint Barnard » (1).

Né vers 778, cet enfant de bénédiction, ce *filis de bonne odeur*, selon l'étymologie que le Bréviaire de Romans (2) assigne à son nom, appartenait à l'une des premières familles du Lyonnais. Barnard, son père, et Héliarde, sa mère, n'étaient pas moins considérés pour les vertus qui rehaussaient leur noblesse que pour les avantages de la fortune dont la Providence les avait largement gratifiés. Ce que fut entre de telles mains la première éducation du jeune Barnard, cette plante si précieuse et si délicate, on le comprend aisément. L'enfant grandit et fut confié à des maîtres chargés de continuer l'œuvre commencée au foyer domestique. Hélas ! bientôt il dut revenir au sein de sa famille, car en peu de

(1) *Eloge historique de S. Barnard...* GIRAUD, *Essai historiq. sur l'Abbaye de S. Barn. et sur la ville de Romans*, 1^{re} Partie, pp. XLI-LXIII.

(2) Edition de 1612, p. 555.

temps la mort avait moissonné tous ses frères. Seul espoir de ses parents, Barnard vécut auprès d'eux quelques années ; mais comme il accusait des goûts absolument opposés à ceux du monde, il ne fallut rien moins que les supplications réitérées et les larmes de sa mère pour le décider à continuer la glorieuse lignée de sa famille. Afin de le fixer de plus en plus dans le siècle, on l'enrôla dans les armées de Charlemagne, ce qu'un historien rappelle en ces termes : « Pour autant que ledict S. Barnard avait jà esté du monde, ayant porté les armes, tout ainsi que S. Martin, Evesque de Tours, et ce, durant la vie de son père, noble de race » (1).

Barnard passa sept années sous les drapeaux et prit part aux expéditions de l'empereur contre les Saxons. Au courage et à la bravoure qui caractérisent le vrai soldat, il ne cessa de joindre « des vertus qui auraient fait honneur à un religieux » (2). Aussi, ni la dissipation des camps, ni l'éclat de la gloire militaire ne furent capables de lui faire perdre de vue son premier dessein de quitter le monde pour se consacrer exclusivement au service du Roi des rois. Tandis qu'il s'entretenait dans ces saintes pensées, sa mère vint à mourir, et son père ne tarda pas à la suivre au tombeau. Regardant ce double départ comme un avertissement du ciel, Barnard ne songea plus qu'à mettre en pratique sa résolution.

Tout d'abord il voulut se préparer une retraite. « Il

(1) LE LIÈVRE, *Histoire de l'antiquité et sainteté de la cité de Vienne en la Gaule Celtique* (Vienne, in-8°, 1623), chap. XXVII, p. 196.

(2) FLEURY-TERNAL, *La vie de saint Barnard, archevêque de Vienne*, L. I, p. 24.

changea une terre de son patrimoine contre un lieu solitaire dans le Bugei nommé Ambournai (Ambronay), qui appartenait à l'abbé de Luxeuil. Un monastère ruiné était en ce lieu : Barnard le répara et le fonda de nouveau » (1).

Quelque temps après, ayant obtenu le consentement de son épouse, qui se serait, elle aussi, retirée dans un monastère, si l'âge de ses enfants le lui eût permis, Barnard quitta sa demeure et se retira près de l'abbaye d'Ambronay, pour y vivre dans le recueillement et les pratiques de charité. Le monastère compta bientôt, dans sa personne, un religieux de plus, dont les vertus firent fleurir cette solitude et embaumèrent ce désert. L'Abbé étant mort, tous jetèrent les yeux sur Barnard pour le remplacer. « Il eut beau prier, gémir, représenter ; tout fut inutile, et il fallut céder » (2). Durant les trois ans que Barnard occupa cette charge, la sagesse de ses prescriptions, soutenue de ses exemples, fit régner la ferveur parmi les religieux d'Ambronay. Cette vie de prière et de mortification était pour lui pleine de charme.

II. Mais ceux qui aspirent le plus à goûter les saintes joies et le repos du cloître sont parfois ceux que Dieu se plaît à engager dans les luttes de la vie active. En 810, le siège de Vienne étant devenu vacant par la mort

(1) CHARVET, *Histoire de la sainte Eglise de Vienne*, p. 162. — Ambronay est à huit lieues de Lyon, dans le doyenné d'Ambérieu, diocèse de Belley. Les bâtiments du monastère relevé par saint Barnard furent vendus en 1792. L'église sert aujourd'hui d'église paroissiale. (Cf. NADAL, *Hist. hagiologique*, p. 197.)

(2) FLEURY-TERNAL, *op. cit.*, L. II, p. 87.

de saint Wolfère, on procédait à l'élection de son successeur, lorsqu'un enfant de douze ans s'écria : *Barnard, Abbé d'Ambournai, Evêque élu de Dieu!* Ce fut comme une voix venue du ciel. Mais Barnard, informé du choix fait de sa personne, refusa obstinément cette haute dignité. Pour vaincre sa modestie, on dut non seulement recourir à l'intervention de Charlemagne, mais encore solliciter un ordre formel du Souverain Pontife, qui était alors saint Léon III. C'est donc uniquement contraint par l'obéissance que l'humble Abbé monta sur le trône de saint Mamert et de saint Avit. Son épiscopat dura trente-deux ans. Règlement de sa maison, réforme du clergé, apostolat auprès du peuple, soin des enfants et des pauvres, visites multipliées de son diocèse, part active à divers conciles : telles sont les saintes œuvres qui remplirent cette féconde période. En un mot, Barnard se montra véritablement, comme l'appelle un auteur déjà cité, « homme sublime en vertus, piété et érudition » (1).

Plusieurs blâment sévèrement l'archevêque de Vienne et son ami le savant Agobard, archevêque de Lyon, d'avoir embrassé contre Louis-le-Débonnaire le parti de ses fils Lothaire, Louis et Pépin. Charvet parle de la « chute déplorable des deux grands Evêques » (2). Mabillon peint sous les couleurs les plus sombres le jour où l'empereur fut déposé à Compiègne par les prélats, « ce jour qui devrait, dit-il, être enseveli dans les ténèbres éternelles » (3). Nous préférons nous ran-

(1) LE LIÈVRE, op. cit., p. 195.

(2) Op. cit., p. 168.

(3) *Annales Ordin. S. Bened.*, t. II, L. XXXI, n. XI.

ger à l'avis de M. Giraud : « A ceux qui examineront les faits avec impartialité, la conduite des deux Evêques ne paraîtra pas si coupable. La violation patente par l'empereur Louis d'un traité solennel qui avait reçu la triple sanction de la volonté du prince, de l'assentiment du peuple et de la religion, constituait, il faut le reconnaître, un juste grief, et autorisait la résistance » (1). Quoi qu'il en soit, Barnard et son ami furent déposés de leurs sièges. Quand la réconciliation eut été faite avec Louis-le-Débonnaire, l'archevêque de Vienne conçut le dessein de se chercher une retraite où il pût être désormais à l'abri des orages. Le souvenir d'Ambronay lui suggéra la pensée de faire construire un nouveau monastère.

En visitant son diocèse, Barnard remarqua, sur les bords de l'Isère, un site des plus agréables, appelé *Conquers*. Il en fit l'acquisition et, à l'Abbaye qui ne tarda pas à s'élever en cet endroit, il aurait, d'après un historien, donné le nom de *Rotman*, qui était celui du propriétaire du sol (2). Ce mot est devenu le nom actuel de *Romans*. Le saint archevêque consacra solennelle-

(1) Op. cit., p. 3. — Cf. COLLOMBET, *Hist. de la sainte Eglise de Vienne*, t. I, p. 266.

(2) Telle est l'opinion que défend M. Giraud, s'appuyant sur les Bréviaires de Saint-Barnard et de Saint-Antoine. *Du premier nom du monast. fondé par l'archev. Barnard...* (Lyon, Perrin, 1858), p. 9.

Le monastère fondé par saint Barnard devint, dans la suite, une Collégiale qui subsista jusqu'à la Révolution. L'archevêché de Vienne ayant été supprimé en 1801, Romans fut annexé au diocèse de Valence.

ment l'église (1) en présence d'un certain nombre d'évêques, la dédiant aux saints Apôtres, ainsi qu'aux trois Martyrs de Vienne, saints Séverin, Exupère et Félicien, dont il y fit transporter les précieux restes (2 octobre 839). Barnard aimait à se retirer fréquemment dans cette solitude.

Un jour enfin, Dieu lui ayant révélé que sa mort était proche, il l'annonça à son clergé et à son peuple sous la figure d'un pèlerinage qu'il devait faire sous peu. Il vint à Romans et y passa trois jours dans le jeûne et la prière. Une grande lumière l'environna et une voix se fit entendre : « Venez, car vous êtes attendu » (2). Le quatrième jour, comme on le pressait de prendre quelque nourriture : « Mes frères, dit-il, le pain qu'il me faut désormais, c'est le Pain sans lequel on ne peut vivre ni dans ce monde ni dans l'autre, ce Pain dont la saveur rassasie les Anges, nourrit les Apôtres, fortifie les saints et assure une éternelle vie à celui qui le mange. Apportez-moi ce divin sacrement, afin que, muni de ce viatique, j'entre dans la voie de toute chair

(1) Cette église, un des plus beaux monuments du Dauphiné, a été reconstruite à diverses époques, comme en font foi les différents styles que l'on y remarque. Les murs de la nef sont la partie la plus ancienne; le chœur et la voûte furent l'œuvre de Jean de Bernin, archevêque de Vienne (xiii^e siècle). Elle ne porte plus, depuis le x^e siècle, déjà, le titre des saints Apôtres, mais bien le nom de son saint fondateur. C'est dans cette église de Saint-Barnard que Humbert II signa le traité de 1343, par lequel il céda le Dauphiné à Philippe de Valois. C'est là aussi que furent ensevelis deux célèbres évêques : Jean de Bernin, dont nous venons de parler. Op. cit. (Cf. GIRAUD, *Preuves*, 2^e P., note A, p. 385), et Jean de la Croix, évêque de Grenoble.

(2) *Brév. de Romans*, p. 558.

et me mette en route pour ma patrie » (1). Ayant ensuite passé la nuit à prier et à célébrer les louanges de Dieu, il mourut saintement le dimanche matin, 22 janvier 842, et fut enseveli, le lendemain, dans l'église de son monastère (2). De nombreux miracles s'accomplirent sur son tombeau. La translation de ses reliques eut lieu en 914, d'après quelques-uns, ou, selon d'autres, en 944. On en faisait mémoire le 22 avril.

La fête de saint Barnard se célébrait autrefois très solennellement le 23 janvier ; elle porte aujourd'hui la date du 19. Son culte est demeuré très populaire dans la contrée. Nombre de paroisses voisines de Romans honorent le saint comme patron des laboureurs, et le fêtent avec un entrain et une magnificence à rendre jalouses les cités. Heureuses campagnes ! Heureuse aussi la ville de Romans, si elle sait rester fidèle à son glorieux Père !

SAINTE AGNÈS

(21 Janvier.)

Elle avait treize ans, la noble vierge Agnès, lorsqu'elle souffrit la mort pour la foi, dans cette Rome païenne qui, durant trois siècles, « s'enivra du sang

(1) La dernière communion de saint Barnard est le sujet d'un tableau récent, mais d'un bel effet, que l'on voit dans le transept nord de l'église, près de l'autel dédié au saint.

(2) Cf. CHARVET, *op. cit.*, p. 183. — M. Giraud croit avoir découvert, en 1845, un fragment de l'épithaphe de saint Barnard. Cf. A. ALLMER et A. DE TERREBASSE, *Inscript. de Vienne*, t. V, pp. 119-125.

des martyrs de Jésus ». S. Ambroise a raison de dire que le nom de cette illustre enfant est à lui seul une louange (1) : on sait, en effet, quel courage déploya la douce *agnelle* devant les bourreaux acharnés à sa perte.

Rappelons brièvement les actes de ce glorieux martyr et les souvenirs qui s'y rattachent.

Nous sommes en 304, sous le règne de Dioclétien. La dixième persécution, la plus sanglante de toutes, vient d'éclater. Malheur à quiconque est reconnu chrétien : l'empereur a résolu « d'abolir cette secte maudite et d'effacer son nom de la terre ». Mais les disciples du Christ, race toujours prête à mourir, comme les désigne Tertullien, ne sont pas faciles à exterminer ; plus on les persécute et plus ils se multiplient, le sang des martyrs étant une semence féconde de chrétiens.

Or, parmi « les saints qui habitent Rome » se fait remarquer la jeune Agnès. Elle appartient à l'une des premières familles de la ville. Chrétienne dès le berceau, elle a eu le bonheur de consacrer à Jésus-Christ le trésor de sa virginité. Epris de ses charmes, le fils du proconsul aspire à l'avoir un jour pour épouse. Mais dès la première proposition qui lui est faite à ce sujet : « Loin de moi, appât de mort, répond Agnès, car un autre t'a prévenu. Il a orné de pierres précieuses et mon cou et ma main ; il a mis à mes oreilles des perles inestimables ; il m'a revêtue d'une cyclade tissée d'or et m'a donné pour atour des diamants sans prix » (2).

(1) *De Virg.*, 1.

(2) *Brév. rom.*, 21 janv.

Quel peut bien être ce prétendant ? Le jeune homme se le demande avec anxiété, et, pour obtenir qu'Agnès revienne sur sa décision, il recourt à l'intervention de son père. Le proconsul presse donc la jeune romaine d'accepter la main de son fils. Je ne puis, répond-elle, violer la foi jurée à mon premier époux. — Cet époux, quel est-il ? — Le Christ. « J'aime le Christ ; je suis l'épouse de Celui dont la mère est vierge, de Celui que son Père a engendré spirituellement, de Celui qui a déjà fait retentir à mes oreilles ses harmonieux accords ; en l'aimant, je suis chaste ; en le possédant, je suis vierge. Déjà, par l'aliment céleste, sa chair est unie à la mienne et son sang colore mes joues. Je suis unie à Celui que servent les Anges et dont le soleil et la lune admirent la beauté » (1).

Une si noble profession de foi ne pouvait manquer d'exciter la fureur du proconsul. Agnès est mise en demeure, ou de sacrifier immédiatement à la déesse Vesta, ou de se voir traîner en un lieu impur. « Je ne sacrifierai pas, dit-elle : quant à votre menace, je ne la crains pas, car l'ange de mon époux fait la garde autour de mon corps pour qu'il se conserve immaculé. » C'est ce qui eut lieu : l'Ange du Seigneur la protégea d'une manière merveilleuse.

Sur ces entrefaites, le fils du proconsul ayant été soudain frappé de mort, Agnès le ressuscita. Le père alors eût bien voulu la délivrer : mais, nouveau Pilate, redoutant la colère du peuple, il l'abandonne à son lieutenant Aspasius. Celui-ci fait jeter la vierge dans

(1) *Brev. rom.*, 21 janv.

un bûcher ardent : la flamme s'écarte et Agnès, comme autrefois Cécile, élève les mains et rend grâces à Dieu : « Père tout-puissant, digne de toute louange et de tout honneur, je vous glorifie de ce que, par la vertu de votre saint Fils, j'ai vaincu les menaces d'un tyran sacrilège et triomphé des souillures de la chair, et voici que je viens à vous, à vous que j'ai aimé, que j'ai cherché, que j'ai toujours désiré » (1).

Le feu s'éteint, et Aspasius, pour contenter la multitude, ordonne à un lecteur de frapper Agnès de l'épée. Le bourreau tremble comme s'il était lui-même condamné à mort. « Qu'attends-tu ? lui dit l'intrépide vierge : fais mourir ce corps qui peut être vu des yeux des hommes, dont je ne veux pas être regardée, et que l'âme vive, elle qui est agréable aux yeux de Dieu. » Aussitôt le glaive tombe et Agnès reçoit la couronne. C'était le 21 janvier 304.

Les parents d'Agnès possédaient un domaine sur la voie Nomentane. C'est là qu'ils ensevelirent avec un religieux respect le corps de leur fille.

Deux jours après les funérailles de la martyre, Emérentienne, sa compagne et sa sœur de lait, étant venue prier sur ses précieux restes, est attaquée par les païens. Loin de s'effrayer, elle blâme avec un grand courage leur indigne conduite ; à l'instant même, elle est lapidée et meurt baptisée dans son sang, car elle n'était encore que catéchumène. Son corps est déposé auprès de celui d'Agnès, et l'Eglise célèbre sa mémoire le 23 janvier.

A cinq jours de là, les parents d'Agnès viennent,

(1) *Ibid.*

eux aussi, passer de saintes veilles sur la tombe de leur fille. Agnès leur apparaît entourée d'un chœur de jeunes vierges aux riches vêtements ; un agneau plus blanc que la neige, image du Christ, se tient auprès d'elle. « Ne pleurez plus ma mort, dit la vierge triomphante, car je vis dans les cieux ; je contemple ce que j'ai désiré ; ce que j'ai espéré, je le possède ; je suis unie dans le ciel à celui que, sur la terre, j'ai aimé de toute mon âme ». Le souvenir de cette glorieuse Apparition est consacré par la fête de *Sainte Agnès secundo* — Sainte Agnès pour la seconde fois — que l'Eglise célèbre le 28 janvier.

Quelques années plus tard, Constance, fille de l'empereur Constantin, n'étant pas encore chrétienne, vint demander au tombeau de la Sainte un remède à l'affreux ulcère qui la dévorait. Elle entendit en songe la bienheureuse Agnès lui dire : « Constance, agissez conformément à votre nom ; croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui vous guérira ». En se réveillant, elle se trouva parfaitement saine. Reconnaissante de cette faveur, la fille de Constantin reçut le baptême et fit construire sur le sépulcre d'Agnès l'église qui est devenue la basilique de la voie Nomentane. Restauré par le Pape Symmaque, au ^{vi}^e siècle, ce vénérable monument fut réédifié et orné, au ^{vii}^e, par Honorius I^{er}.

Le Cirque Agonal ou place Navone, lieu de la prison et du martyre d'Agnès, devait aussi avoir son temple commémoratif. Il se dresse, en effet, beau et somptueux avec sa riche coupole. Cette église est mentionnée au ^{viii}^e siècle ; mais sa forme actuelle ne date que du pontificat d'Innocent X (1644-1655).

Cueillons d'abord, ravissant bouquet, quelques-uns des accents enthousiastes de cette martyre de treize ans, qui sont comme un gracieux épithalame :

Mon époux a orné de pierres précieuses et mon cou et ma main ; il a mis à mes oreilles des perles inestimables, et il m'a toute parée de pierres fines et éclatantes....

J'aime le Christ, je serai l'épouse de celui dont la Mère est vierge, de celui que son Père a engendré spirituellement, de celui qui déjà fait retentir à mes oreilles ses harmonieux accords...

J'ai aspiré le miel et le lait sur ses lèvres, et son sang colore mes joues. Il m'a montré des trésors incomparables dont il m'a promis la possession....

Voici que déjà je vois ce que j'ai désiré ; ce que j'ai espéré, je le possède ; je suis unie dans le ciel à Celui que sur la terre j'ai aimé de toute l'ardeur de mon âme.

Rappelons ensuite, à l'occasion de la fête de sainte Agnès, que chaque année, le 21 janvier, on bénit, sur l'autel majeur de la Basilique Nomentane, deux agneaux, dont la toison doit servir à tisser les *Pallium*. On désigne par ce mot une petite écharpe en laine blanche, ornée de six croix noires, que le Pape fait déposer sur le tombeau de saint Pierre et envoie, comme signe essentiel de leur juridiction, à tous les Patriarches et Métropolitains du monde catholique. Gracieux hommage rendu à la douceur d'Agnès non moins qu'à la suprématie de Pierre !

Puisse l'exemple de la noble vierge romaine susciter dans l'Eglise un nombre toujours croissant de ces âmes généreuses à qui l'amour du Christ fait opérer des prodiges d'abnégation et d'héroïsme !

SAINT VINCENT, DIACRE ET MARTYR

(21 Janvier.)

Quel beau triumvirat de Lévites nous offre la Litanie sacrée, et de quel symbolique reflet les noms de ces Diares resplendissent sur le cycle de l'année chrétienne !

C'est d'abord, suivant l'ordre du temps, Etienne, le *Couronné*, d'après l'étymologie grecque du mot. Lapidé par les juifs, lui « à qui les pierres du torrent parurent douces » — tels les flocons de neige — « il rendit le premier au Sauveur la mort que Jésus daigna souffrir pour nous » (1).

Vient ensuite l'insigne martyr de Rome, Laurent, celui qui porte dans ses mains le *laurier* du triomphe, et dont le Pape saint Léon disait : « Autant Jérusalem peut se glorifier d'Etienne, autant Rome a droit d'être fière de Laurent ».

Saluons enfin Vincent, c'est-à-dire le *Victorieux*, lui que la noble cité de Saragosse réclame comme son immortel honneur et qui projette sur l'Espagne une gloire si vive et si pure. Edifions-nous, au récit du martyre de celui qui fut, sur le gril ardent, le digne émule de saint Laurent, et dont l'Eglise a placé la fête au vingt-deuxième jour de janvier.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, les ordres sacrés du sous-diaconat et du diaconat n'étaient pas seu-

(1) Office de saint Etienne.

lement, comme de nos jours, une marche ascendante vers la prêtrise. Il y avait des sujets qui, par choix, demeuraient simples sous-diacres ou diacres durant leur vie tout entière. Outre le service de l'autel, les membres de ces deux ordres avaient certaines autres attributions. Ainsi le diacre surtout devait, au besoin, suppléer l'Evêque ou le prêtre dans la prédication.

Tel fut le ministère dévolu au diacre Vincent, qui, après avoir été instruit dans les saintes lettres par Valère, évêque de Saragosse, fut par lui invité à prêcher l'Evangile à sa place, à cause de la difficulté que ce prélat éprouvait à parler.

On était dans les dernières années du troisième siècle. Dioclétien, un des persécuteurs les plus acharnés de l'Eglise, avait pour représentant dans la province de Saragosse, Dacien, qui ne le cédait pas en cruauté à son impérial maître.

Instruit du zèle que déploie le saint diacre, le gouverneur le fait saisir et conduire, chargé de chaînes, à Valence. On le torture sur le chevalet ; on l'étend sur un gril posé sur des charbons ardents ; on le déchire avec des ongles de fer et on le brûle avec des lames ardentes. Il est ramené ensuite dans sa prison, qu'on a semée de têts de pots cassés, afin que son corps, accablé par le sommeil, étant couché nu sur ces têts, soit déchiré de leurs pointes.

Mais tandis que le martyr est enfermé dans l'obscurité de son cachot, une très vive splendeur illumine soudain cette prison et ravit d'admiration tous ceux qui sont présents. Le gardien de la prison rapporte ce prodige à Dacien. Celui-ci fait sortir Vincent de son

cachot et ordonne, qu'on l'étende sur un bon lit, espérant gagner par les délices celui que les tourments n'avaient pu vaincre. Mais le courage de Vincent demeura invincible, fortifié par la foi et l'espérance en Jésus-Christ ; et, après avoir surmonté la rigueur du feu, du fer et des bourreaux, l'athlète s'envola victorieux au ciel pour y recevoir la couronne du martyr.

Saint Vincent est regardé comme le patron des vigneron. Pourquoi ? Ne serait-ce pas parce que, jeune diacre, il avait pour fonction principale de verser, durant les divins Mystères, le vin qui, dans le calice, doit se transformer au sang du Christ ?

Trois paroisses dans le diocèse de Valence sont placées sous la protection spéciale de saint Vincent : Nyons, Taulignan, Saint-Vincent-de-Charpey.

Puisse le glorieux martyr de Saragosse nous obtenir un courage à toute épreuve, contre les ennemis de l'Eglise et de notre âme !

Conversion de saint Paul

(25 Janvier.)

Sur son lit de mort, le patriarche Jacob dévoilait l'avenir de chacun de ses enfants dans la tribu qui devait sortir d'eux. Arrivé à Benjamin, le vieillard s'exprima ainsi :

« Benjamin est un loup ravisseur ; le matin, il enlève la proie, et le soir, il distribue la nourriture » (1).

(1) *Genèse*, XLIX, 27.

Il faut convenir que la parole de Jacob se réalise à merveille dans ce descendant de Benjamin qui fut Saul, l'ardent persécuteur des chrétiens, devenu ensuite le glorieux apôtre Paul. Au matin de sa fougueuse jeunesse, c'est le loup acharné à la poursuite des brebis du Christ ; sur le soir, c'est-à-dire après l'événement du chemin de Damas, c'est l'ami à toute épreuve de Jésus-Christ, c'est le cœur dévoué à ses frères, se faisant tout à tous jusqu'à désirer d'être anathème pour eux.

Un pareil changement ne peut être que l'œuvre « de la droite du Très-Haut » selon le langage du psalmiste. Aussi l'Eglise a-t-elle inscrit au nombre de ses fêtes le jour mémorable où il se produisit. Nous lisons, en effet, dans le Martyrologe romain, en tête du vingt-cinquième jour de janvier : « La Conversion de S. Paul, apôtre, laquelle arriva la deuxième année après l'ascension de Notre-Seigneur » (1).

Rappelons les faits, en nous appuyant sur les *Actes des Apôtres*, où le récit est consigné jusque dans ses moindres détails (2).

Né à Tarse, dans la province de Cilicie, Saul était venu de bonne heure à Jérusalem. Il y avait étudié sous les maîtres les plus fameux, et, en particulier, sous le célèbre Gamaliel, chef de l'Académie et prince

(1) Une autre conversion est aussi mentionnée dans le Martyrologe, au 5^e jour de mai : celle de saint Augustin. Mais elle n'eut pas l'éclat de la première et l'Eglise ne la fête pas dans ses offices, comme celle du grand apôtre des nations.

(2) *Act.*, IX, 1-22.

du sénat judaïque. A cette école, Saul avait fait de si grands progrès, que nul ne le surpassait dans la science de la loi de Moïse, dans l'histoire, les mœurs et les cérémonies de sa nation. Passionnément attaché aux traditions de ses pères, comme il le dira lui-même plus tard (1), il avait grandi dans la secte des Pharisiens, qui l'avait séduit par la soumission rigoureuse qu'elle professait aux pratiques extérieures de la loi.

Caractère violent, esprit fanatique et indomptable, Saul devait nécessairement se heurter contre le christianisme au berceau. Déjà, pendant qu'Etienne, le premier martyr de Jésus, tombait sous une grêle de pierres, c'est auprès du jeune Saul que les juifs qui le lapidaient avaient déposé leurs habits. Saul, complice dans ce premier meurtre, préludait ainsi à une persécution plus ouverte et plus décisive.

C'en est fait : le nom seul de la religion nouvelle irrite ses oreilles. Il ne tiendra pas à lui qu'elle ne soit promptement exterminée. L'œil en feu, la menace à la bouche, le cœur altéré de sang, il se présente devant le prince des prêtres et lui demande des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il y trouve des partisans de cette secte, hommes ou femmes, il les amène prisonniers à Jérusalem.

On juge si la proposition fut bien accueillie. Le voilà donc sur le chemin de Damas, monté sur son coursier et suivi d'une escorte, celui qui doit noyer dans le sang la religion du Christ et effacer son nom de la terre.

Pendant ce temps, Jésus, du haut du ciel, jette un

(1) *Galat.*, I, 14.

regard de miséricorde sur son persécuteur acharné et se prépare à en faire un vase d'élection, qui portera son nom devant les Gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël.

La troupe armée arrive aux portes de Damas (1). Tout à coup une lumière éblouissante venue du ciel environne Saul, qui est renversé par terre. Une voix se fait entendre : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? ». Il répond : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » — « Je suis Jésus que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon ». Alors tremblant et saisi de frayeur, il dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » — « Lève-toi et entre dans la ville : là on te dira ce qu'il te faut faire ».

Les compagnons de Saul entendent bien la voix, mais ils n'aperçoivent personne. Et Saul se relève aveugle, et on le conduit par la main dans la ville, où il demeure trois jours sans voir, sans boire et sans manger.

Mais si les yeux du corps sont plongés dans les ténè-

(1) « Le lieu où saint Paul fut renversé est à dix minutes de la porte du Midi. C'est maintenant le cimetière des chrétiens de Damas. Autrefois on y avait construit une église. Il n'en reste plus qu'une douzaine de tronçons de colonnes. Ce lieu, qui est tout à côté du chemin, est un peu élevé. Les chrétiens s'y rendent chaque année processionnellement le jour de la Conversion de saint Paul. De là saint Paul entra dans la ville et alla dans la rue qu'on appelle *Droite*, dans la maison de Jude. La porte de Saint-Paul (Bab-Douma) est appelée porte Orientale par les habitants. L'ancienne porte est encore très reconnaissable. Elle avait trois arcs qui reposaient sur des piliers très forts. Au-dessus s'élevait une tour » (Mgr MISLIN, *Les Saints Lieux*, t. 1, p. 479).

bres, l'œil de l'esprit s'ouvre à la céleste lumière et la grâce inonde son âme de clartés divines.

Ananie, fervent disciple qui habitait Damas, reçoit de Dieu l'ordre de venir imposer les mains à Saul afin qu'il recouvre la vue. Il objecte les agissements du persécuteur. Mais le Seigneur le rassure : « Va, car il est pour moi un vase d'élection ; je l'ai destiné à porter mon nom parmi les nations, devant les rois et les enfants d'Israël. Je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom ». Ananie obéit. Il va frapper, comme le Seigneur le lui avait dit, dans la rue Droite, à la porte d'un juif, nommé Jude, chez lequel Saul est logé. « Saul, mon frère, dit-il en entrant, et en lui imposant les mains, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu sur le chemin, m'a envoyé vers vous pour vous rendre la vue et pour que vous receviez le Saint-Esprit ». Aussitôt, il tomba des yeux de Saul comme des écailles, et il recouvra la vue. Il se leva et reçut le baptême. Et la ville de Damas, qui devait être le théâtre de ses fureurs, devint celui de ses premiers travaux apostoliques.

L'illustre converti portera désormais le nom de Paul. On connaît son amour pour Jésus-Christ. Ce nom divin est inscrit, on peut le dire, à chaque ligne de ses épîtres ; il vibre sous sa plume comme il jaillit de son cœur. Paul déclare ne connaître et ne vouloir prêcher autre chose que Jésus, et Jésus crucifié ; sa gloire, c'est la croix de Jésus ; son « vivre », c'est Jésus ; son bonheur, c'est de porter les stigmates de ce maître adoré, dont il s'appelle avec une noble fierté « le prisonnier ». Qui le séparera de l'amour de Jésus-Christ ?

Rien au monde : ni la mort, ni la vie ; ni les anges, ni les hommes, ni le présent, ni l'avenir ; ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur ; en un mot, aucune créature.

Et pour gagner des âmes à ce Sauveur tant aimé, quels labeurs, quelles fatigues, quels voyages, quelles persécutions, quelles souffrances n'affrontera-t-il pas ! Saint Jean Chrysostôme a bien raison de dire que Dieu semble lui avoir donné des ailes pour porter la parole de vérité dans le monde entier et devenir un incomparable conquérant d'âmes.

« Louons notre Dieu, dans la conversion du Docteur des nations » (1) comme nous y invite l'Eglise, et demandons au « grand Paul », ainsi que l'appelle Bossuet, après la liturgie, son amour ardent pour Jésus-Christ et son zèle à toute épreuve pour le salut de nos frères.

La douceur en action dans S. François de Sales

L'Eglise a fixé au 29 janvier la fête de saint François de Sales, apôtre du Chablais, évêque de Genève, fondateur de la Visitation Sainte-Marie, mort à Lyon, le 28 décembre 1622.

Comme on l'a très bien dit, Marie-Madeleine n'est pas plus connue par ses larmes, Thérèse par ses extases, François d'Assise par son amour pour la pauvreté,

(1) *Brév. rom.*, Invitatoire de la Conversion de saint Paul.

que François de Sales par sa *douceur*. Cette vertu est bien, en effet, un des traits caractéristiques de la physionomie du saint Evêque de Genève. De là, le mot de saint Vincent de Paul : « Quand je veux me figurer une image de notre *doux* Sauveur vivant sur la terre, je regarde François de Sales ».

Il importe, avant d'en contempler le modèle, de se faire une idée exacte de la douceur. Trop souvent on la confond avec l'apathie ou l'insensibilité : ce sont là des défauts plutôt que des vertus. La douceur est une vertu qui nous fait modérer tout mouvement de colère, d'impatience, de vivacité. Elle ne consiste pas dans l'exemption des mouvements de la partie irascible, mais dans leur répression, ou dans la sage direction qu'on leur imprime. Ainsi, sans manquer à la douceur, le divin Maître arma sa main d'un fouet et chassa du temple les vendeurs qui en profanaient la sainteté.

Le modèle par excellence de la douceur est évidemment Celui dont l'Apôtre annonçait en ces termes la venue sur la terre : « La bénignité et l'humanité de Dieu notre Sauveur ont apparû », Celui que les Prophètes avaient appelé l'*Agneau*, le *Roi plein de mansuétude*, et qui dit un jour lui-même aux foules qui venaient l'entendre : « Apprenez de moi que je suis doux... »

Combien François de Sales profita en douceur à la divine école de Jésus-Christ, sa vie tout entière l'atteste.

La douceur ne fut pas chez lui une qualité native, mais bien une laborieuse conquête. Violent et emporté par nature, il parvint, avec le secours de la grâce et

par de constants efforts, à dompter tout à fait son caractère et à se rendre complètement maître de ses impressions. Il devint si bon, si calme devant l'injure, si tranquille au milieu des dangers, si peu sensible aux calomnies, si bienveillant pour les personnes, tout en attaquant leurs erreurs, en un mot, si admirablement doux, qu'on ne pouvait guère lui résister longtemps. « Je ne pense pas, dit sainte Chantal, qu'on puisse exprimer, par des paroles, cette exquisite douceur que Dieu avait répandue en son âme, en son visage, ses yeux et ses paroles ».

Lui reproche-t-on de n'avoir pas réprimandé assez sévèrement un jeune homme qui avait manqué de respect à ses parents ? « J'ai fait ce que j'ai pu, répond-il, pour m'armer d'une colère qui ne péchât pas, et, à vous dire vrai, j'ai craint de perdre en un quart d'heure le peu de douceur que je travaille à amasser depuis vingt-deux ans, goutte à goutte, comme la rosée, dans le vase de mon pauvre cœur. » S'agit-il de discuter avec les hérétiques ? impossible de surprendre, dans ses écrits ou dans ses paroles, la moindre irritation, le plus petit signe d'impatience ou d'humeur. On connaît sa maxime sur ce point : « Jamais la vérité ne s'établit sans la charité. » Certains amis le blâment-ils de sa conduite à l'égard des pécheurs ? « Ah ! dit-il, pour se justifier, il vaut mieux avoir à rendre compte de trop de douceur que de trop de sévérité : Dieu n'est-il pas tout amour ?... »

Mais c'est surtout en face de la contradiction et de l'insulte que la douceur remporte ses plus beaux triomphes. Un homme profondément irrité contre le saint

Evêque, laisse échapper en sa présence un torrent d'injures. François demeure calme et oppose aux paroles de haine la plus grande mansuétude. « Je veux que vous sachiez, dit-il en terminant, que quand vous m'auriez crevé un œil, je vous regarderais de l'autre aussi affectueusement que mon meilleur ami. » Comme on le pense bien, la parole de nos Livres saints : « La réponse inspirée par la douceur brise la colère » se réalisa dans cette circonstance.

Enfin François de Sales était doux même envers lui-même, non point de cette douceur molle qui ménage les défauts, mais de cette douceur humble qui fait prendre en pitié ses propres misères et s'encourage avec calme et énergie à se corriger. « Pour moi, disait-il, je ne voudrais pas, après une chute de vanité, par exemple, reprendre mon cœur en cette sorte : « N'es-tu pas misérable et abominable, qu'après tant de résolutions, tu t'es laissé emporter par la vanité ? Meurs de honte, ne lève plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, déloyal à ton Dieu ! Mais je voudrais le corriger raisonnablement et par voie de compassion : Or sus, mon pauvre cœur, nous voilà tombés dans la fosse que nous voulions échapper : relevons-nous, espérons en la miséricorde de Dieu et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage ! soyons désormais sur nos gardes, Dieu nous aidera, nous ferons prou, et je bâtirai là-dessus une ferme résolution de ne plus retomber. »

Cessons de dire que notre caractère, notre tempérament sont contraires à la douceur : l'exemple du saint Evêque de Genève nous montre que ce n'est pas là une excuse. L'abeille n'apporte chaque fois qu'un mince

atome du suc des fleurs et, un jour, la ruche se trouve pleine de miel. Ainsi, par un exercice constant, la douceur coule peu à peu dans un cœur, et ce cœur est bientôt transformé.

« Bienheureux les doux, dit le Sauveur, car ils posséderont la terre », c'est-à-dire leur âme dans la patience, le cœur de leurs frères dans la charité, et enfin Dieu lui-même dans la *terre des vivants*, qui est le ciel.

SAINTE MARTINE

(30 janvier.)

Donnons un souvenir à l'illustre vierge romaine que l'Eglise fête le trentième jour de janvier, quoique son martyre ait eu lieu le jour de la Circoncision du Seigneur.

Martine appartient à la pléiade des Agnès, des Cécile, des Emérentienne, des Bibiane, auxquelles s'ajoutent leurs dignes sœurs de Sicile, Agathe et Lucie. C'est un beau et noble caractère, qui mérite d'être proposé comme modèle dans ce temps de jouissance où volontiers plusieurs disent, en renversant le vers du poète :

Sur l'autel du *plaisir* immolons le *devoir*.

Sa foi chrétienne, sa virginité : double trésor dont Martine ne crut pas payer trop cher la conservation en livrant son corps à tous les tourments et en inclinant sa tête sous le glaive du bourreau.

Alexandre Sévère, le César couronné, continue la tradition des Néron et des Domitien, en faisant à Dieu et à son Christ une guerre acharnée dans la personne des chrétiens. Aucun âge, aucune condition n'échappe à la haine du tyran. L'effroyable bête dont parle saint Jean « s'enivre du sang des saints et des martyrs de Jésus » (1).

Parmi les victimes, ou plutôt, au nombre des glorieux combattants pour le Christ, figure la vierge Martine. Elle possède la fortune et, comme la douce Agnès, elle a choisi pour époux « Celui dont les astres admirent la beauté, et que son Père a engendré spirituellement ».

Ses parents ayant quitté ce monde, elle distribue aux pauvres ses richesses, se contentant de vivre dans une grande simplicité. Mais elle est chrétienne, et on veut la contraindre à adorer les faux dieux. Ce crime, elle le repousse avec une noble liberté.

Elle est frappée de verges, déchirée avec des crocs, des ongles de fer ; on lui lacère les membres, on l'enduit de graisse bouillante et on la condamne aux bêtes de l'amphithéâtre, qui, respectant la Vierge du Christ, ne lui font aucun mal. Elle sort également saine et sauve d'un bûcher ardent sur lequel elle est jetée.

Témoins de ces prodiges, plusieurs de ses bourreaux embrassent la foi chrétienne et deviennent martyrs à leur tour.

A la prière de Martine, des tremblements de terre se produisent, des feux tombent du ciel au milieu des

(1) *Apoc.*, XVII, 6.

tonnerres, renversent les temples des fausses divinités et consomment leurs statues.

Tant de merveilles et surtout la fermeté de la vierge exaspèrent le juge, qui ordonne de lui trancher la tête. Aussitôt après, on entend une voix qui appelle au ciel la martyre. Toute la ville de Rome tremble et plusieurs adorateurs des idoles se convertissent à la foi de Jésus-Christ.

C'est sous le pontificat de saint Urbain I^{er} que Martine obtint la couronne du martyre. Sous celui d'Urbain VIII, on découvrit son corps dans une antique église, au pied du mont Capitolin, à côté de la prison Mamertine. Cette église fut alors merveilleusement décorée, et le corps de la sainte y fut déposé au milieu d'un grand concours de peuple. Primitivement, cet édifice était un temple dédié à Mars, le dieu de la guerre, comme l'indiquait l'inscription gravée sur l'ancien sanctuaire : *Martyrii gestans, virgo Martina, coronam, ejecto hinc Martis numine templa tenes*. « Tu occupes, ô vierge Martine, toi qui portes la couronne du martyre, le temple dont tu as chassé Mars le faux dieu. »

Urbain VIII a consacré à la louange de sainte Martine trois hymnes : *Martinæ celebri, Non illa crucians et Tu natale solum*. Nous en donnons la traduction d'après D. Guéranger, en les réunissant sous une seule doxologie :

Chante, Martine, ô Rome, célèbre son nom, applaudis à sa gloire ; chante l'illustre vierge, célèbre la martyre du Christ.

Issue de noble race, entourée des délices et des charmes séduisants d'une vie livrée au luxe, elle vécut au milieu des trésors d'un palais opulent.

Mais elle dédaigne ces jouissances d'une vie terrestre ; elle se donne au Seigneur, et sa main généreuse, versant les richesses au sein des pauvres du Christ, cherche la récompense des cieux.

*
* *

Ni les ongles de fer, ni les bêtes, ni les verges qui sillonnent cruellement ses membres, n'ont ébranlé son courage. Descendus du séjour des bienheureux, les anges la fortifient par un pain céleste.

Le lion même, oubliant sa férocité, se prosterne paisible à tes pieds, ô Martine ! Au glaive seul est réservé l'honneur de t'ouvrir la demeure des cieux.

Tes autels, sur lesquels l'encens s'élève en nuage odorant, font monter vers toi nos prières assidues ; ton nom vient effacer, par une pieuse relation, le souvenir profane d'une fausse divinité.

*
* *

Protège le sol qui t'a vu naître ; accorde un repos paisible à la terre des chrétiens ; renvoie sur le pays infidèle des Thraces le bruit des armes et les cruels combats.

Rassemble tous les rois avec leurs bataillons sous l'étendard de la croix ; délivre Jérusalem de la captivité, venge le sang innocent et renverse à jamais les remparts du Turc notre ennemi.

O Vierge, notre appui, notre gloire éclatante, reçois l'hommage de nos cœurs. Agrée les vœux de Rome qui te chante et t'honore dans son amour.

Eloigne de nous les joies mauvaises, ô Dieu, dont le bras soutient les martyrs. Unité, Trinité, donne à tes serviteurs cette lumière par laquelle tu daignes faire le bonheur des âmes. Amen.

Ce que l'auteur de ces belles hymnes demande pour la Ville éternelle, supplions la vierge romaine de l'obtenir aussi pour notre cher pays de France. Puisse la

foi chrétienne s'y maintenir vivante, honorée, obéie, et la paix y régner dans l'union fraternelle et le respect de la liberté !

Saint Paul, Evêque de Trois-Châteaux

(1^{er} février.)

Le plus beau titre de gloire de l'antique cité, Trois-Châteaux, c'est qu'elle fut, dès la première diffusion du christianisme dans les Gaules, le siège d'un évêché que devaient illustrer nombre d'éminents et saints prélats. L'auteur du *Gallia Christiana* en compte quatre-vingt-onze, auxquels il faut ajouter M^{sr} de Lambert, dernier titulaire du siège, lequel fut supprimé au Concordat (1). Onze de ces pontifes nous apparaissent couronnés de l'auréole des saints : RESTITUT, qui, d'après la tradition, n'est autre que l'Aveugle-né de l'Evangile, miraculeusement guéri par Jésus-Christ (2) ; JUST, mis à mort pour la foi par Chrocus, chef des Alamans ; SUL-

(1) M^{sr} Pierre-François-Xavier de Reboul de Lambert, né à Aix en 1704, sacré le 16 février 1744, mourut à Saint-Paul le 43 mars 1791, après 47 ans d'un épiscopat fécond en saintes œuvres.

(2) Venu dans les Gaules avec S. Lazare, S. Maximin, S. Trophime, etc., il évangélisa les Tricastins et en fut le premier évêque. Il mourut à Albe (Albe en Italie, selon les uns ; Albe en Vivarais, actuellement Aps, d'après les autres), et, selon son désir, son corps fut rapporté dans sa ville épiscopale. Les Calvinistes le brûlèrent en 1561. Le diocèse de Valence célèbre sa fête le 7 novembre.

PICE. EUSÈBE et TORQUAT (1). Puis, vient PAUL, celui qui a donné son nom à la ville et dont nous voulons rappeler l'histoire. A sa suite, le *Gallia christiana* enregistre BONIFACE (2), AMANT, CASTORINUS, MICHEL, et enfin, au XI^e siècle, MARTIN DES ORMEAUX (3).

C'est dans le diocèse de Saint-Paul que fut donné, en 1137, par Gontard de Loup, seigneur de Rochefort, le terrain destiné à la construction du monastère d'Aiguebelle.

L'épiscopat de saint Paul appartient à la seconde moitié du IV^e siècle. On peut se demander comment il se fait que quatre évêques seulement le séparent de saint Restitut. La réponse est facile : les troubles multipliés et les fréquentes invasions des barbares, qui occupent cette période, suffisent à expliquer que le siège épiscopal soit demeuré vacant durant d'assez longs intervalles.

La vie de l'illustre patron des Tricastins nous est

(1) Les Bollandistes font mention de S. Torquat au 1^{er} février. Les restes mortels de ce saint évêque reposaient dans le monastère de Sainte-Marie, à Cruas en Vivarais. Ces précieuses reliques furent aussi brûlées par les Calvinistes, vers le milieu du XVI^e siècle.

Il existe, sur la paroisse de Suze-la-Rousse, au quartier appelé en provençal *San Turquan*, une antique chapelle dédiée à S. Torquat. La fête de ce saint est marquée au 31 janvier dans un ancien bréviaire de Viviers et dans les *Officia propria* de Saint-Paul-Trois-Châteaux.

(2) Après S. Boniface, Boyer de Sainte-Marthe croit devoir inscrire S. Maximin, ce qui porterait à douze le nombre des saints Evêques de Trois-Châteaux.

(3) Le diocèse de Valence le fête actuellement au 23 juin.

connue par la légende du Bréviaire. Nous savons combien ce document mérite notre respect. Donnons-le comme base à notre récit.

« Paul, né à Reims d'une famille honorable, fut, dès l'enfance, un modèle de toutes les vertus chrétiennes ; il excella surtout dans la chasteté ». Nous ne connaissons pas d'autres détails sur les premières années de notre saint ; mais cet éloge en dit bien long. Il est à croire que le pieux adolescent dut puiser cette crainte de Dieu, cette sagesse précoce, cette aimable modestie que l'on remarquait en lui, dans les exemples mêmes de ses parents : précieux avantage d'une éducation chrétienne, appuyée sur le spectacle des devoirs de la religion fidèlement pratiqués au foyer domestique.

Parmi les vertus de Paul, nous venons de le voir, la légende du Bréviaire mentionne spécialement celle que nous appelons la vertu *angélique*, la chasteté. Paul était de la race de ces âmes dont la vue excite l'admiration, pour ne pas dire l'enthousiasme du Sage : « Oh ! qu'elle est belle, dans son éclat, la génération des chastes ! » (1) Ajoutons que cette beauté va grandissant à mesure que se multiplient les triomphes remportés sur cet ennemi que Lacordaire appelle si bien le *sens dépravé* (2).

Pour obéir à la volonté de ses parents, Paul unit son sort à celui d'une jeune fille de qualité. Mais cette union toute céleste n'empêcha pas le lis de la virginité de continuer à croître pour les deux époux. Telle avait été l'union de Marie et de Joseph ; telle, entre autres, fut,

(1) *Sagesse*, IV, 1.

(2) *Conférences de N.-D. de Paris*, 22^e Conférence.

dans la suite, celle de saint Henri, empereur d'Allemagne, et de la sainte impératrice Cunégonde, sa digne épouse (1) ; celle de saint Edouard, roi d'Angleterre, et de la pieuse reine Edithe (2) ; celle du religieux comte d'Arian, Elzéar de Sabran, et de sa sainte compagne Delphine (3).

La vie tranquille du pays natal ne devait pas être de longue durée pour les nouveaux époux. Voici qu'à des bords de la Vistule et des forêts de la Pannonie, accourent des hordes barbares, qui vont se précipiter sur les Gaules comme un torrent furieux et semer partout le ravage et la mort. Les Vandales, qui firent plus tard cause commune avec les Alains, les Suèves et les Burgondes, entrent les premiers en campagne et envahissent les provinces du nord. Rien ne subsiste sur leur passage ; les champs sont saccagés, les récoltes détruites, les maisons pillées et livrées aux flammes. Pour les malheureux habitants des villes et des bourgs, il n'y a de salut que dans la fuite. Paul quitte donc le pays de Reims avec son épouse et sa mère, descend jusque dans le midi de la Gaule, arrive en pleine province romaine et cherche un refuge au pied du mont *Macerius*, près de Saint-Remy, ville appartenant au diocèse

(1) BOLLAND., juill., t. III, p. 697.

(2) BOLLAND., janv., t. I, p. 295. — Edithe était fille du comte Godwin, homme violent et cruel ; ce qui faisait dire :

Sicut spina rosam genuit Godwinus Editham.

Godwin engendra Edithe comme le buisson produit la rose.

(3) BOLLAND., sept., t. VII, p. 505. — Les reliques du saint comte Elzéar sont conservées dans l'ancienne cathédrale d'Apt, au diocèse actuel d'Avignon.

actuel d'Aix (1). Là, pour subvenir aux besoins de la famille, il applique ses mains aux rudes travaux de la campagne.

Mais la Providence avait de bien autres desseins sur l'humble laboureur ; elle lui préparait un autre champ à cultiver que celui où il promenait chaque jour le soc de la charrue : Paul devait échanger son aiguillon contre la houlette des pontifes.

Le bienheureux Torquat, évêque de Trois-Châteaux, venait de mourir. Le clergé et le peuple, chargés de lui donner un successeur, furent, dit la tradition, avertis par inspiration d'En-Haut de choisir un homme du nom de Paul, occupé pour lors à labourer la terre dans une région voisine. On se met à la recherche de l'élu de Dieu et l'on finit par rencontrer un laboureur auprès du mont Macérius. Interrogé par les envoyés tricastins, celui-ci fait connaître son nom. — Vous êtes donc celui que nous cherchons ? — Et dans quel but me cherchez-vous ? — Pour vous annoncer que l'on vous a élu évêque de Trois-Châteaux. — Evêque, moi, un pauvre laboureur ? — Oui, Dieu veut que vous soyez notre père, le pasteur des Tricastins. — Eh ! bien, quand cette

(1) « Le lieu de la retraite de saint Paul, dit M. Nadal, s'appelait *Macerius* ; il était dans le territoire de Saint-Remy, petite, mais très ancienne ville de Provence, autrefois du diocèse d'Avignon. L'église qu'on y bâtit fut donnée aux Observantins et dédiée à saint Paul de Trois-Châteaux, que l'on confondit dans la suite avec l'Apôtre des Gentils, puisqu'on voyait au maître-autel un tableau qui représentait sa conversion. La tradition enseigne que le saint évêque de Trois-Châteaux a consacré l'église paroissiale de Saint-Remy (*Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, p. 73, note).

verge portera des feuilles et des fleurs, j'accepterai la dignité que vous m'offrez. Et en même temps, Paul enfonce dans la terre la branche sèche et aride dont il se sert pour conduire ses bœufs. O prodige ! à l'instant même la verge se couvre de verdure et de fleurs. Grande est la joie des envoyés ; non moins grande la surprise de Paul. Plus d'hésitation possible : la volonté de Dieu vient de se manifester de la manière la plus formelle. Paul s'incline par obéissance et fait part de l'événement à sa vertueuse épouse, qui accepte la décision prise et se retire elle-même, quelque temps après, dans un monastère d'Arles où elle finit ses jours.

Arrivé à Trois-Châteaux, Paul passe la nuit suivante en prière et, assuré par un ange du pardon de ses fautes, il ne songe plus qu'à se préparer aux saints Ordres.

Quand Dieu appelle un homme d'une condition modeste à « s'asseoir sur un trône de gloire parmi les princes de son peuple » (1), il a coutume de lui départir les dons qu'exigent ses hautes destinées. C'est ainsi que David, le pâtre de Bethléem, sacré roi par Samuel, sur l'ordre du Seigneur, devient capable de conduire Israël. A plus forte raison en est-il de même de ceux que Dieu choisit pour en faire les chefs de son Eglise en leur confiant la mission de diriger cette portion de la grande famille qui s'appelle un diocèse.

Paul, consacré pontife, après avoir franchi d'un pas rapide, comme son contemporain l'illustre Ambroise de Milan, la distance qui sépare l'état laïque du suprême degré du sacerdoce, fut vraiment l'évêque tel que le

(1) 1 Rois, II, 8.

dépeint le grand Apôtre dans ses épîtres à Timothée et à Tite, ses deux chers disciples. Il s'appliqua surtout à mettre en pratique cette recommandation : « Soyez l'exemple des fidèles dans la parole, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté... Veillez sur vous-même et sur l'instruction des autres » (1).

Plein de ces enseignements, le nouveau Pasteur « déploya la plus active sollicitude, prêcha sans relâche la parole de Dieu, consola les affligés, ramena les dissidents à la concorde, versa dans le sein des pauvres d'abondantes aumônes, en un mot, ne cessa de se montrer le vivant modèle de toutes les vertus ».

Deux faits sont particulièrement notés par l'auteur de la vie de saint Paul : sa présence au concile provincial qui se tint à Valence en 374, et, à son retour du concile, le miracle éclatant par lequel il confondit la fourberie d'un juif sur le tombeau de saint Torquat.

L'épiscopat de saint Paul dura quarante ans environ. Ce pontife, non moins remarquable par ses miracles que par ses vertus, émigra vers le Seigneur le jour des calendes de février (1^{er} février) 412, et fut enseveli dans l'église cathédrale de Trois-Châteaux.

La dépouille mortelle du grand évêque devint aussitôt l'objet de la vénération publique. Non seulement les Tricastins, mais les étrangers eux-mêmes se portèrent en foule au tombeau de celui que l'on regarda dès lors comme un puissant protecteur auprès de Dieu et

(1) I Tim., IV, 12, 16.

de qui l'on pouvait dire : « C'est là le véritable ami de ses frères et du peuple ; c'est celui qui prie beaucoup pour ce peuple et pour toute la cité » (1).

La reconnaissance et la piété filiale des Tricastins envers saint Paul s'exprimèrent surtout par le choix qui fut fait de ce glorieux pontife comme titulaire de la cathédrale, honneur qu'il partagea avec la Bienheureuse Vierge Marie, et comme patron de la ville, à laquelle même son nom fut donné à la place de celui de l'empereur Auguste. C'est ainsi que *Augusta Tricastinorum* devint *Saint-Paul-Trois-Châteaux*.

Le 19 septembre 1095, le tombeau de saint Paul reçoit la visite du pape Urbain II, venu en France pour présider le concile de Clermont et prêcher la première croisade.

En 1348, Hugues Aimeric, évêque de Saint-Paul, enrichit la cathédrale d'un magnifique autel majeur et procède à la consécration solennelle de l'édifice. Le souvenir de cette cérémonie se conserva dans la fête de la *Dédicace de l'église de Trois-Châteaux*, fixée au deuxième dimanche de juillet.

Hélas ! le xvi^e siècle devait amener des jours bien sombres pour l'église de Trois-Châteaux et aussi, disons-le, pour le culte de saint Paul.

En 1535, sous l'épiscopat de Michel de Arandia, le comte de la Marck, à la tête de ses lansquenets, se rend maître de la ville et l'abandonne au pillage. Rien n'est respecté ; la cathédrale surtout a le privilège d'exciter les convoitises de ces nouveaux barbares, qui

(1) *II Machab.*, XV, 14.

s'empressent d'enlever vases sacrés, ornements et reliquaires. C'est alors que disparaissent et la belle châsse et le bras d'argent de saint Paul.

Mais il arrive bien pis encore la veille de Noël 1561, sous l'épiscopat de Jean de Joly. Les Calvinistes se précipitent vers l'église, criant et blasphémant. Ils brisent une table de marbre en demi-relief, représentant l'Adoration des Mages et placée au frontispice de la porte du Midi, dans le vestibule. Ces forcenés pénètrent ensuite dans l'église, abattent les statues et les tableaux, allument un grand feu et y jettent les hosties consacrées, les reliques, les rétables, les ornements sacerdotaux et les archives du Chapitre, renversent les fonts baptismaux et les autels, puis les croix de la ville.

Les jours devenus meilleurs, quatre évêques surtout ont la gloire de contribuer à la restauration de l'antique monument cher aux Tricastins. Antoine du Cros met le premier la main à l'œuvre et fait exécuter les travaux les plus urgents ; François Adhémar de Monteil s'occupe de la réparation du dôme et des nefs ; Claude Ruffier relève l'autel majeur. Enfin Louis Aube de Roquemartine réalise, dans le sanctuaire et à l'extérieur de l'église, de nombreux embellissements dont on peut voir le détail dans le P. Boyer (1).

La fête du saint Patron de Trois-Châteaux est fixée au 1^{er} février, jour de son bienheureux trépas. Dans le calendrier de l'Eglise tricastine, elle était inscrite sous le rite double de première classe avec octave ; c'est le degré qu'elle a conservé dans la paroisse actuelle. Une

(1) BOYER, *Hist. de l'égl. cath. de St-Paul-Trois-Châteaux*, p. 299.

pieuse et intéressante coutume relative à sa célébration mérite d'être consignée dans cette notice.

Le jour de la solennité de saint Paul, qui est le dimanche après le 1^{er} février, lorsque le 1^{er} février n'est pas lui-même un dimanche, on fait une procession avant la grand'messe. D'ordinaire, la foule y accourt nombreuse, et la cérémonie est des plus imposantes. A la suite du clergé s'avance le Conseil municipal, maire en tête. A côté de ce magistrat, le valet de ville, en grande tenue, porte à la main une branche d'aman-dier couverte de fleurs, naturelles ou artificielles, selon que la saison a été bénigne ou rigoureuse.

Touchant souvenir de la verge miraculeusement fleurie de saint Paul, l'*Aguillado*, comme on l'appelle dans le pays, fait son entrée dans la cathédrale, où l'on a eu soin de préparer d'avance le trône des évêques. C'est sous les belles tentures de pourpre et sur le siège occupé jadis par les pontifes que se dresse, pendant l'octave de la fête, la branche symbolique. Les fidèles tricastins viennent prier tout auprès et puiser, dans les exemples et la protection de leur illustre Patron, les pensées qui élèvent l'âme, la force qui trempe le caractère, les vertus qui font les saints.

Nous souhaitons de tout cœur que les habitants de cette religieuse cité s'attachent de plus en plus aux traditions de foi qui firent la gloire de leurs ancêtres. Là est pour eux et pour leurs familles le gage des divines bénédictions et le secret du véritable bonheur.

PURIFICATION DE MARIE

(2 février.)

La fête du 2 février, appelée par l'Eglise Romaine la *Purification de la B. V. Marie*, par les Grecs la *Rencontre du Seigneur*, et par le peuple la *Chandeleur*, termine admirablement la série des jours qui composent le *Temps de Noël*.

Les plus anciens Martyrologes font mention de cette solennité ; il est même de savants liturgistes qui lui attribuent une origine apostolique. Quoi qu'il en soit, tous s'accordent à dire qu'elle remonte aux premiers siècles.

Rappelons brièvement le double mystère que nous honorons en ce jour et les belles cérémonies dont la fête de la Purification est accompagnée.

Une loi du Seigneur (1) ordonnait aux femmes d'Israël, devenues mères d'un fils, de demeurer quarante jours sans approcher du tabernacle ; après ce terme, elles devaient, pour être purifiées, offrir en sacrifice un agneau et une tourterelle ou une colombe. Si la mère était trop pauvre pour fournir l'agneau, elle pouvait le remplacer par une autre tourterelle ou une autre colombe. Un second précepte (2) déclarait, en mémoire de la délivrance d'Egypte, tous les premiers-nés pro-

(1) *Lévit.*, XII.

(2) *Exod.*, XIII.

priété du Seigneur et prescrivait la manière de les racheter : on devait donner cinq sicles, qui représentaient chacun vingt oboles.

La loi de la purification obligeait-elle l'auguste Marie ? Evidemment non, car elle était devenue mère sans aucun préjudice pour sa virginité ; bien plus, cette « sainte et immaculée virginité », que l'Eglise se reconnaît impuissante à louer dignement, avait reçu comme une consécration du séjour que le fils du Très-Haut fit dans le sein très pur de Marie.

Et pourtant, après tous les honneurs que lui ont rendus l'ange Gabriel, Elisabeth, les bergers, les mages ; après le sublime cantique de ses grandeurs qu'elle a chanté elle-même, Marie se soumet, comme les femmes ordinaires, à la loi humiliante de la purification. Quel enseignement pour l'orgueil et l'amour-propre ! Quelle leçon pratique d'humilité et d'obéissance pour nous, qui aimons tant à nous prévaloir de ce qui nous honore et à nous dispenser, sous le moindre prétexte, d'obéir aux lois de Dieu ou de l'Eglise !

Mais ce jour est marqué encore par un autre mystère. Tandis que l'on reconstruisait le Temple de Jérusalem, les vieillards se lamentaient de ce que le nouvel édifice n'égalait pas en richesse et en splendeur celui qu'avait élevé Salomon. Dieu, pour consoler Israël, fit dire par ses prophètes Aggée et Malachie : « Prends courage, peuple de cette contrée..... Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, et j'ébranlerai toutes les nations ; et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison..... La gloire de cette seconde demeure sera plus grande que

ne le fut celle de la première ». — « Il va venir dans son temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange du Testament après lequel vous soupirez. Le voici qui vient ».

Il arrive, en effet, porté dans les bras de Marie, qui va présenter à Dieu le Père son Fils bien-aimé. O Dieu infiniment grand, infiniment saint, de vulgaires oblations, l'holocauste et l'hostie pour le péché ne sont plus capables de satisfaire à votre justice ; jetez donc les yeux sur la face de votre Christ : voilà du moins une victime digne d'être agréée de vous : ce divin Enfant porte dans ses veines le sang de la rédemption du monde.

Joseph offre le présent des pauvres, deux tourterelles, pour le rachat de l'Enfant-Dieu. « Mais pourquoi, demande Bossuet, ce premier-né est-il racheté ? Fallait-il racheter le Rédempteur ? Le Rédempteur portait en lui-même la figure des esclaves et des pécheurs..... Rachetez-le, pieuse mère ; mais vous ne le garderez pas longtemps : vous le verrez revendu pour trente deniers et livré au supplice de la croix. Divin premier-né, soit que vous soyez racheté pour être à moi dans votre enfance ; soit que vous soyez vendu pour être encore plus à moi à la fin de votre vie, je veux me racheter pour vous de ce siècle malin ; je veux me vendre pour vous et me livrer aux emplois de la charité » (1).

Combien nous aimerions à rappeler ici la rencontre du vieillard Siméon et de l'Enfant JÉSUS ! Mais cette touchante histoire fera un peu plus loin l'objet de notre étude.

(1) *Elévations sur les Mystères*, XVIII^e Sem., 1^{re} Elév.

La partie liturgique de la fête du 2 février comprend, outre les offices ordinaires, la Bénédiction des Cierges et la Procession : deux cérémonies qui ne se renvoient pas, alors même que la Purification, cédant la place à un Dimanche privilégié, comme celui de la Septuagésime, serait remise au lendemain.

Il est probable que la Procession de ce jour fut établie par les pontifes Romains pour substituer un rite chrétien à l'antique fête païenne des *Amburbalia*, pendant laquelle on parcourait la ville en portant des flambeaux, et surtout pour faire honneur au Christ JÉSUS, Lumière du monde, qui, en ce jour, fut présenté au Temple par la Vierge Marie, sa Mère.

L'Eglise fait dire au prêtre, avant de répandre l'eau sainte sur les cierges et de les encenser : « Seigneur..., nous vous prions humblement de daigner bénir et sanctifier... ces cierges, pour l'usage des hommes et pour la santé des corps et des âmes, soit sur la terre, soit sur les eaux... » Elle demande qu'après les avoir reçus, les offrant nous-mêmes à Dieu, nous méritions d'être présentés dans le Temple saint de sa gloire ; elle souhaite qu'illuminés de la splendeur du St-Esprit, nous soyons délivrés de l'aveuglement de tous les vices et qu'après les ombres et les dangers de ce siècle, nous arrivions à la lumière qui ne s'éteint jamais. Enfin, elle sollicite pour nous la grâce d'être éclairés intérieurement par l'Esprit-Saint pendant que nous le serons à l'extérieur par la lumière des cierges, et, à l'exemple de Siméon, de reconnaître avec vérité et d'aimer avec fidélité le Sauveur JÉSUS.

Les cierges étant bénits, on les distribue pendant que

le chœur chante le beau cantique de Siméon : *Nunc dimittis* ; puis le pieux cortège se met en marche ; on dirait que la sainte Eglise s'avance à la rencontre du Rédempteur. La procession s'ouvre par cette magnifique Antienne :

Décore ta chambre nuptiale, ô Sion, et reçois le Christ Roi ; accueille avec amour Marie, qui est la porte du ciel, car elle tient dans ses bras le Roi de gloire, Celui qui est la Lumière nouvelle. La Vierge s'arrête, présentant son Fils engendré avant l'aurore ; Siméon le reçoit dans ses bras, et annonce aux peuples qu'il est le Maître de la vie et de la mort, et le Sauveur du monde.

Le divin Sacrifice succède à la procession. Quelle grandeur dans les paroles de l'Introït : « Nous avons reçu, ô Dieu, votre miséricorde au milieu de votre Temple..... ! » Quelle délicatesse dans ces mots du Graduel : « Le vieillard portait l'Enfant, mais l'Enfant conduisait le vieillard ! »

Mais il faut nous restreindre. Terminons en expliquant le symbolisme des cierges. S. Anselme dit que le Cierge représente Jésus-Christ. Il ajoute : « Il y a trois choses à considérer dans le Cierge : la Cire, la mèche et la flamme. La cire, ouvrage de l'abeille virginale, est la chair du Christ ; la mèche, qui est à l'intérieur, représente l'âme ; la flamme, qui brille en la partie supérieure, est la divinité » (1).

Bon nombre de fidèles se font une joie de conserver dans leurs maisons des cierges bénits. C'est un usage fort louable à tous égards. Puisse un jour le flambeau sacré, placé dans nos mains défaillantes, être la vivante

(1) *Homél.*, VI.

image de la foi que nous aurons gardée avec fidélité et défendue avec courage !

Le vieillard Siméon et l'Enfant Jésus

Or, il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon. Cet homme était juste et craignant Dieu ; il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit-Saint était en lui. Il lui avait été répondu par l'Esprit-Saint qu'il ne mourrait point sans avoir vu auparavant le Christ du Seigneur (Luc, II, 25-26).

Quel portrait que celui du vieillard Siméon ! Il n'est pas un mot du texte sacré qui ne mette en relief un trait de cette noble et douce figure.

Siméon était un *homme juste*. Pour mériter ce titre devant le monde, il suffit de respecter les droits d'autrui, de faire honneur à sa parole et d'entourer sa vie privée d'un certain décorum. Hélas ! que de misères, que de honteuses faiblesses peut abriter ce manteau du soi-disant *honnête homme* ! Aux yeux de Dieu, le juste est celui qui *vit de la foi*, c'est-à-dire celui dont les pensées, les paroles, les actes s'inspirent des enseignements et des préceptes de Jésus-Christ, le seul Maître de la vérité. Un tel homme pratique la *justice*, expression qui désigne moins une vertu en particulier que la fusion de toutes les vertus naturelles et surnaturelles dans un harmonieux ensemble. Siméon était cet homme juste.

Il était, de plus, *timoré*. Lui ! un vieillard, un saint ! Quelle délicatesse et quelle pureté de conscience ce

mot ne révèle-t-il pas ! Mais si les cheveux blancs, si la longue pratique de la vertu ne sont pas une protection suffisante, une âme jeune et chancelante peut-elle, sans une coupable témérité, aller au-devant de la tentation, du mauvais livre, par exemple, ou de la compagnie dangereuse ?

Il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit-Saint était en lui. Cette consolation, c'était le Rédempteur promis. Mais tant d'autres l'avaient attendu avant lui : les patriarches, les prophètes, tous les saints de l'ancienne loi ! et tous étaient partis sans que leurs espérances se fussent réalisées. Sera-t-il plus heureux que ses pères ? Arrivé à l'extrême limite des vieux temps, lui sera-t-il donné de voir l'aurore des temps nouveaux et de contempler, de ses yeux mortels, le *Désiré des nations*, l'auteur même de la vie ... ?

Oui, car cet homme rempli de l'Esprit-Saint a reçu de ce divin Esprit une *réponse*. Toute réponse suppose une demande. Siméon avait dû, sans doute, solliciter longtemps la faveur qui lui était préparée. *Il lui avait donc été répondu par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait point la mort qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur.* Quelle espérance et quelle joie pour ce saint vieillard ! Quel encouragement pour certaines âmes ! Écoutons Bossuet : « Ne vous plaignez pas, âmes saintes, âmes gémissantes, âmes qui vivez dans l'attente ; ne vous plaignez pas si vos consolations sont différées. Attendez, attendez... ne vous lassez jamais d'attendre. Dieu est fidèle, et il veut être attendu avec foi » (1).

(1) *Elévat. sur les Mystères*, 18^e semaine.

Un chrétien doit demander avec instance de ne jamais voir la mort *éternelle*, de ne pas tomber dans la mort *spirituelle*, ou du moins d'en sortir au plus tôt, enfin, de ne pas voir la mort *corporelle* avant d'avoir reçu, divin viatique, le Christ Jésus, suprême Conso-lateur de l'âme qui s'en va.

Il vint donc au Temple, poussé par l'Esprit-Saint, et, comme les parents de l'Enfant Jésus l'y portaient, afin d'accomplir pour lui ce que la loi avait ordonné, il le prit entre ses bras et bénit Dieu en disant : C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre ser-viteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations et la gloire de votre peuple d'Israël (1).

Depuis la réponse reçue, « quelle impression devait faire, sur l'âme de Siméon, chaque aurore nouvelle et chaque nouveau couchant ? Les heures, pour lui, n'étaient plus des heures ; c'étaient les pas, de plus en plus rapprochés, de celui qui arrivait » (2). Un jour, enfin, il vint au Temple, poussé par l'Esprit-Saint ; les parents de Jésus entraient à ce moment. Eclairé par une lumière intérieure, Siméon alla droit à l'Enfant. Ainsi allait le genre humain au-devant du Sauveur promis. De là le nom de *Rencontre du Seigneur* donné par les Grecs à la fête de la Purification.

C'était bien lui ! Siméon le prit dans ses bras et bénit

(1) S. LUC, II, 27-32.

(2) V. M^{re} GAY, *Conférences aux Mères chrét.*, 36^e Conf.

Dieu. Heureux vieillard ! Qui dira les délices que dut goûter son âme dans cette entrevue ?

Pour être moins sensible, le bonheur du chrétien le cède-t-il, en réalité, à celui du saint vieillard de Jérusalem ? Ce n'est qu'après de longues années d'une vie sans tache, que Siméon eut la consolation de voir son Dieu ; c'est au printemps même de la vie, au seuil de l'adolescence, que le chrétien est admis à le recevoir. Jésus reposa seulement dans les bras du vieillard ; il descend dans la poitrine du communiant et s'identifie avec lui, si bien que celui-ci peut dire : *Jésus-Christ vit en moi*. Enfin, une fois seulement, le vieillard et l'Enfant se rencontrèrent. Douce entrevue de la communion, que de fois vos charmes ne se renouvellent-ils pas pour l'âme fidèle, désireuse de recevoir le *Pain de vie* ?...

Et Siméon, pressant l'enfant sur son cœur, dit, les yeux élevés au Ciel : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez votre serviteur mourir en paix...* « Le saint vieillard, dit Bossuet, ne veut plus rien voir, après avoir vu Jésus-Christ ; il croyait profaner ses yeux sanctifiés par la vue de Jésus-Christ, et il ne désire plus que d'aller bientôt au sein d'Abraham y attendre l'espérance du monde et annoncer comme prochaine, aux enfants de Dieu, la consolation d'Israël » (1).

Quand une âme a compris le trésor qu'elle possède en possédant Jésus-Christ, comme elle se détache des faux biens de ce monde ! comme l'exil de la vie lui pèse ! Volontiers, elle chante, elle aussi, le cantique de la délivrance :

(1) *Élévat. sur les Mystères*, 18^e semaine.

Seigneur, je t'aime et je veux sans nuage,
Je veux te voir, pour t'aimer davantage !
Oh ! laisse-moi monter au ciel !

Les vœux du pèlerin seront satisfaits quand il pourra dire : « Ce que j'ai désiré, je le vois ; ce que j'ai espéré, je le possède ; je suis uni dans le Ciel à Celui que sur la terre j'ai aimé de toute l'ardeur de mon âme » (1).

(1) *Office de Sainte Agnès, 21 janvier.*

TEMPS

DE LA

SEPTUAGÉSIME

LA SEPTUAGÉSIME

Dans l'année sainte ou liturgique, on appelle *Temps de la Septuagésime* les trois semaines qui précèdent immédiatement le Carême. Les Dimanches qui occupent la tête de ces trois semaines portent les noms de *Septuagésime*, *Sexagésime* et *Quinquagésime* (1).

Ces dénominations, dont on ne trouve pas de trace avant le vi^e siècle, sont évidemment corrélatives à celle de *Quadragesime*, par laquelle on désigne les quarante jours du Carême.

Mais pourquoi, tout d'abord, le nombre *septuagénnaire* appliqué au temps qui précède la solennité pascale ? Les meilleurs liturgistes trouvent à cela une raison mystique bien plausible. Israël étant la figure du peuple chrétien, l'Eglise a voulu nous rappeler les soixante-dix ans que les enfants de Jacob passèrent dans la captivité, à Babylone : temps d'épreuve, de tristesse et de larmes, après lequel ils rentrèrent à Jérusalem, où il leur fut donné de « redire les cantiques de Sion » (2). Ainsi les enfants de l'Evangile, après avoir

(1) Ces dimanches, comme les trois derniers de l'Avent et du Carême, sont ce que l'on appelle, en liturgie, des dimanches de 2^e classe, c'est-à-dire qu'ils excluent toute fête, sauf celles de 1^{re} classe. Certains autres dimanches sont appelés de 1^{re} classe, parce qu'ils n'admettent absolument aucune fête. Ce sont : le premier dimanche de l'Avent et celui du Carême ; les dimanches de la Passion, des Rameaux, de Pâques, de Quasimodo, de la Pentecôte et de la Trinité.

(2) Ps. CXXXVI.

traversé les saintes tristesses et le deuil de la période qui précède la fête de Pâques, entrent avec allégresse dans les jours que rend si beaux et si heureux la glorieuse résurrection du Sauveur (1).

Pourquoi, en second lieu, dans la nomenclature des dimanches dont nous venons de parler, procède-t-on par dizaine de l'un à l'autre ? C'est ce que nous ne saurions dire. Citons du moins l'explication donnée par Guillaume Durand, évêque de Mende, au XIII^e siècle : « Le grand empereur Charles pensait que la Septuagésime, la Sexagésime et la Quinquagésime n'étaient point ainsi nommées à cause du nombre de leurs jours, mais à cause de la conséquence qui résulte de cette manière de compter. Comme dans l'ancienne loi, on ordonnait de donner à Dieu les prémices et les dîmes, il a plu aux saints Pères d'offrir à Dieu, comme une espèce de dîme, les jours qui constituent le Carême... » (2).

Durand ajoute que de son temps l'abstinence et le jeûne commençaient, pour les religieux, à la Septuagésime, pour les Grecs à la Sexagésime, pour le clergé à la Quinquagésime, et, pour « toute la milice chrétienne » à la Quadragésime, en y ajoutant les quatre jours complémentaires de la semaine précédente (3).

La première caractéristique du temps dans lequel nous

(1) Il n'y a en réalité que soixante-trois ou soixante-quatre jours de la Septuagésime à Pâques ; mais, suivant l'usage de la Sainte-Ecriture, l'Eglise a pris le nombre ébauché pour le nombre parfait.

(2) *Rational des divins offices*, liv. VI, ch. XXIV, n. 7.

(3) *ibid.*, n. 6.

sommes entrés, c'est la suspension de l'*Alleluia*, ce cri de joie que les exilés d'ici-bas aiment tant à joindre aux exultations de l'Eglise triomphante.

Dans la liturgie actuelle, nous prenons congé de l'*Alleluia* d'une manière très simple : nous l'ajoutons deux fois au verset *Benedicamus Domino* et à son répons, aux vêpres qui précèdent le dimanche de la Septuagésime. Mais au moyen âge, les adieux à l'*Alleluia* revêtaient plus de solennité. Evoquons à cet égard quelques souvenirs.

D. Guéranger cite deux Antiennes usitées dans les vieilles églises de l'âge carlovingien :

Que le bon ange du Seigneur t'accompagne, Alleluia ; qu'il rende ton voyage prospère, afin que tu reviennes avec nous dans la joie. Alleluia, Alleluia.

Alleluia, reste encore avec nous aujourd'hui ; demain, tu partiras, Alleluia, et quand le jour se lèvera, tu te mettras en route, Alleluia, Alleluia, Alleluia (1).

Le même auteur relate encore plusieurs autres morceaux empruntés à l'Eglise gothique d'Espagne et aux Eglises d'Allemagne. Il termine ses citations par une hymne que l'on chantait en France longtemps encore après le XIII^e siècle. Cette hymne comprend quatre strophes ; on nous saura gré de les reproduire ici :

Alleluia est un chant de douceur, une voix d'allégresse éternelle ; Alleluia est le cantique mélodieux que les chœurs célestes font retentir à jamais dans la maison de Dieu.

Alleluia ! Céleste Jérusalem, heureuse mère, patrie où nous avons droit de cité ; Alleluia ! c'est le cri de tes fortu-

(1) *L'Année Liturgique*, Temps de la Septuagésime, 5^e édit., p. 125.

nés habitants; pour nous, exilés sur les fleuves de Babylone, nous n'avons plus que des larmes.

Alleluia! Nous ne sommes pas dignes de le chanter toujours. Alleluia! Nos péchés nous obligent à le suspendre; voici le temps que nous devons employer à pleurer nos crimes.

Recevez donc, ô heureuse Trinité, ce cantique par lequel nous vous supplions de nous faire assister un jour à votre Pâque céleste, où nous chanterons à votre gloire, au sein de la félicité, l'éternel Alleluia. *Amen* (1).

Dans les intéressantes notes dont il accompagne chaque volume de sa traduction de Durand de Mende, M. Charles Barthélemy donne tout au long l'office des *Funérailles de l'Alleluia*, qui se célébrait la veille de la Septuagésime et avait pour hymne celle même que nous venons de transcrire. En voici l'Oraison :

O Dieu, qui nous accordez de célébrer la solennité du départ et du renvoi du chant d'Alleluia, faites que nous puissions chanter toujours et avec bonheur Alleluia dans l'éternelle béatitude, avec vos saints qui le chantent sans cesse. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ (2).

Il nous quitte donc ce chant qui reposait l'âme des tristesses de l'exil. A sa place, au début des heures

(1) *L'Année Liturgique*, Temps de la Septua. 5^e édit., p. 130-131

(2) *Rational des divins offices* (Paris, Vivès, 1854, t. III, note 9). M. Barthélemy relate également une très curieuse coutume : « Le samedi veille du dimanche de la Septuagésime, à l'heure de none, que les enfants de chœur s'assemblent en habits de fête dans la grande sacristie, et qu'ils y procèdent à l'ensevelissement de l'Alleluia. Après avoir terminé le *Benedicamus* de none, ils se mettront en marche avec la croix, des torches, de l'eau bénite et l'encens, portant une figure de personnage mort : ils passeront par le chœur et iront au cloître en poussant des cris de douleur,

canoniques, nous adressons à Dieu cette acclamation : *Louange à vous, Seigneur, Roi de l'éternelle gloire*, et, après le Graduel de la Messe, nous entendons une mélodie lugubre et *trainante* qui, pour cette raison, porte le nom de *Tractus*, Trait.

Supprimés aussi, dans l'office du temps, et le joyeux *Te Deum* qui terminait les Matines, et le cantique des anges *Gloria in excelsis*, dont les sublimes envolées élevaient l'âme au-dessus des agitations terrestres jusqu'au trône du Roi des rois. Le divin Sacrifice achevé, le prêtre ne congédie plus l'assemblée des fidèles par ces paroles : *Ite, Missa est*, mais il invite le peuple à bénir avec lui le Seigneur : *Benedicamus Domino*.

La couleur violette des vêtements sacrés nous dit, elle aussi, à sa manière, que le deuil commence pour ne finir que lorsque sera venu le jour « où toutes choses refleuriront » (1).

Admirons la sagesse de l'Eglise dans le choix des morceaux qui composent les offices du *Temps de la Septuagésime* : tout y concourt à nous ramener aux pensées graves et au recueillement, ces précurseurs de la pénitence quadragésimale. Entrons dans le détail.

Le dimanche de la Septuagésime et durant la semaine dont il ouvre la marche, nous lisons, aux Matines, le

jusqu'au lieu où l'on doit enterrer l'*Alleluia*. En cet endroit, un d'eux fera l'aspersion d'eau bénite sur la fosse et l'encensera, et puis, tous reviendront par le même chemin qu'ils auront suivi en allant. C'est ainsi qu'on a coutume de pratiquer ces choses depuis longtemps. » (Art. XV des Statuts de l'église cathédrale de Toul, rédigés au XV^e siècle.)

(1) *Hymne des Laudes du Carême*.

récit de la création, de la chute de l'homme et des lamentables suites de la prévarication originelle : perte de l'amitié de Dieu et entrée parmi nous de la mort et de son lugubre cortège. Quel écho douloureux prolonge à travers les âges cet invariable refrain par lequel Moïse termine la longue existence de chaque patriarche : « Il vécut... huit cents, neuf cents, neuf cent soixante-neuf ans, *et il mourut !* »

A l'Introït de la Messe, on croit entendre le genre humain en proie aux terreurs du trépas, faisant monter vers Dieu, avec l'accent de ses angoisses, le cri de son espérance :

Les gémisséments de la mort m'ont environné, les douleurs de l'enfer m'ont assiégé ; j'ai invoqué le Seigneur dans ma tribulation, et, de son saint temple, il a écouté ma voix. — Ps. Je vous aimerai, Seigneur, qui êtes ma force ; le Seigneur est mon appui, mon refuge et mon libérateur.

La Collecte reconnaît la justice de Dieu qui nous frappe à cause de nos péchés et elle implore sa miséricorde en faveur de ses enfants coupables.

Dans l'Épître, saint Paul nous montre la vie comme un champ de course, où nul ne sera couronné s'il ne remporte la victoire. Ne redoutons pas le labeur : les palmes qui nous sont destinées ne se flétriront jamais.

Le péché nous ayant précipités dans un abîme, il n'est pas étonnant que le Trait qui suit le Graduel s'exhale sous la forme d'une longue plainte de nos cœurs endoloris : *De profundis clamavi ad te...*

L'Évangile complète l'Épître par la parabole des *Ouvriers envoyés à la vigne*. A toute époque de notre vie, nous sommes appelés à cultiver cette vigne qui est

notre âme : le salut éternel dépend de la fidélité avec laquelle nous répondons à la grâce. Si nous sommes parmi les ouvriers de la onzième heure, combien il nous importe de profiter des derniers jours que Dieu met à notre disposition !...

Le dimanche de la Sexagésime s'ouvre par la lecture de l'histoire du déluge. Le déluge : quelle éclatante démonstration de la haine que Dieu porte au péché ! La famille de Noé qui échappe seule au désastre est bien la figure de l'Eglise que ne pourront jamais submerger les flots soulevés contre elle. Mais à un autre point de vue, le déluge purifiant la terre est l'image du baptême. Une race nouvelle s'élève des eaux régénératrices et, sous l'action de la parole évangélique, se répand jusqu'aux extrémités du monde.

Ces effets de l'apostolat sont décrits dans la messe de ce jour.

Le monde ancien appelle de ses vœux ardents cette rénovation. De là les paroles de l'Introït :

Levez-vous, Seigneur ; pourquoi dormez-vous ? levez-vous, et ne nous rejetez pas pour jamais. Pourquoi détournez-vous de nous votre visage ? Pourquoi oubliez-vous notre misère ? Notre poitrine est collée contre terre : levez-vous, Seigneur, assistez-nous et délivrez-nous. — Ps. O Dieu, nous avons ouï de nos oreilles ; nos pères nous ont annoncé vos œuvres.

La Collecte fait mémoire du « Docteur des nations ». Paul n'est-il pas, en effet, le grand semeur de la parole divine qui a amené tant de peuples à l'Evangile ? (1)

(1) C'est aussi la raison pour laquelle la station de ce dimanche se fait, à Rome, dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs.

L'Épître, dans l'apologie que saint Paul fait de son ministère, nous montre au prix de quels travaux et de quels sacrifices les hommes apostoliques ont semé la parole de Dieu dans le champ aride du judaïsme et de la gentilité.

La parabole de la *Semence* arrive naturellement dans l'Évangile de ce jour. Quels obstacles paralysent le développement de la semence sacrée ou étouffent sa croissance, quels fruits elle porte dans un bon terrain : tout cela y est divinement indiqué, puisque c'est Notre-Seigneur lui-même qui explique la parabole.

Le dimanche de la Quinquagésime amène le récit de la vocation d'Abraham. La justification du père des croyants est due à sa foi et à ses œuvres. C'est dans les mêmes conditions que s'opère la nôtre.

L'Introït de la Messe nous fait entendre l'homme faible et abandonné mettant toute sa confiance en Dieu :

Soyez-moi un Dieu protecteur et un lieu de refuge pour me sauver ; car vous êtes mon appui, mon asile, et, pour la gloire de votre nom, vous serez mon guide et vous me nourrirez. — *Ps.* En vous, Seigneur, j'ai espéré : que je ne sois jamais confondu ! délivrez-moi par votre justice et sauvez-moi.

L'éloge de la charité que saint Paul fait dans l'Épître est bien propre à nous convaincre que la foi ne sert de rien sans les œuvres.

Quoi de plus touchant que la guérison de l'aveugle de Jéricho dans l'Évangile de ce même dimanche ! « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi... — Que veux-tu que je te fasse ? — Seigneur, que je voie. Et Jésus : Vois, ta foi t'a sauvé. » Figure expressive du genre

humain implorant la lumière au milieu de ses ténèbres, et admirable exemple de la bonté de Jésus-Christ répondant à son appel.

Au temps de la Septuagésime se rattache la très louable et très salubre institution des *Quarante-Heures*. Trois jours durant, le Saint-Sacrement est exposé et les pieux fidèles s'empressent d'offrir au Dieu de l'Eucharistie amende honorable et réparation pour tous les outrages.

SAINTE AGATHE

(5 février.)

Quatre vierges martyres des premiers siècles sont nommées au Canon de la messe : Agathe, Lucie, Agnès et Cécile. Nous parlons des trois dernières à l'occasion de leur fête respective. Offrons aujourd'hui notre tribut à celle de ces angéliques épouses du Christ qui est demeurée, avec Lucie, la gloire de la Sicile et dont l'Eglise célèbre la douce mémoire le 5 février.

Les Bollandistes donnent diverses biographies de sainte Agathe, tirées soit du *Ménologe des Grecs*, soit de Siméon Métaphraste, historien grec du ix^e siècle, soit surtout de divers manuscrits latins (1). Cette dernière a leur préférence : c'est elle qui a fourni la légende insérée au Bréviaire romain. Nous ne saurions appuyer notre notice sur de meilleures autorités.

(1) BOLLAND., édit. Palmé, févr. t. I^{er}, p. 599-662.

Les Martyrologes les plus anciens font de la vierge Agathe une très honorable mention au jour même de son martyre, qui eut lieu aux Nones (5^e jour) de février. Le pape S. Damase a composé en son honneur l'hymne *Martyris ecce dies Agathæ*, dont nous citons la première strophe :

Voici le jour de la Martyre Agathe, le jour illuminé par cette illustre Vierge : c'est aujourd'hui qu'elle s'unit au Christ et qu'un double diadème orne son front (1).

Deux autres hymnes, attribuées, d'après les Bollandistes, à saint Isidore de Séville, célèbrent aussi les louanges de sainte Agathe : *Adesto plebs fidissima* et : *Festum insigne prodiit* (2). De chacune d'elles nous détachons également une strophe :

O Vierge très sainte, obtiens au peuple fidèle le pardon de ses péchés et rends-lui les précieux avantages de la paix.

O Dieu, qui avez accordé à votre Vierge de si grandes faveurs et le royaume du ciel, en son honneur et malgré notre indignité, effacez nos fautes.

Les Antiennes et les Répons de l'office de S^{te} Agathe, monument d'une haute antiquité et œuvre exquise de sentiment chrétien, sont tirés des Actes mêmes dont nous avons indiqué l'origine. On les reconnaîtra sans peine dans le récit qu'il nous tarde de commencer.

Est-ce Palerme, est-ce Catane qui fut le berceau d'Agathe, la question est longuement débattue dans les Bollandistes, sans que ces doctes auteurs osent lui donner eux-mêmes une solution. Quoi qu'il en soit de ce problème historique, il est certain que la cité de

(1) BOLLAND., loco cit., p. 600.

(2) *Ibid.*, p. 601-2.

Catane fut le théâtre de la glorieuse passion de la vierge sicilienne.

Agathe appartenait à une famille opulente et avait reçu en partage les dons de la nature les plus appréciés dans le monde : deux raisons qui excitèrent la cupidité et les feux impurs du païen Quintianus, le digne représentant de l'empereur Dèce en Sicile (251). Voyant ses propositions repoussées, le gouverneur la fait arrêter comme engagée dans la superstition chrétienne, et la livre, pour la corrompre, à une femme nommée Aphrodise. Mais tous les efforts de cette misérable étant demeurés impuissants, Quintianus ordonne que la vierge comparaisse devant son tribunal.

« Quelle est ta condition ? lui demande-t-il avec colère. — Je suis de condition libre, répond Agathe, et même de noble extraction, comme toute ma parenté en fait foi. — Pourquoi donc manifester dans ta conduite la bassesse de la condition servile ? — Etant servante du Christ, je suis en cela de condition servile. — Tu n'es donc pas d'une famille distinguée ? — La souveraine noblesse est d'être engagée au service du Christ. »

Le dialogue continue, au désavantage du gouverneur, mais celui-ci, ayant pour lui la force brutale, fait souffleter Agathe et la menace des plus horribles tourments. « Si tu ordonnes de me livrer aux bêtes, répond la noble héroïne, elles s'adouciront au seul nom de Jésus-Christ ; si tu emploies le feu, les anges répandront sur moi du haut du ciel une rosée salubre ; si tu me menaces des verges et des coups, j'ai au-dedans de moi l'Esprit-Saint qui me fera mépriser tous tes supplices ».

Couvert de confusion, Quintianus la fait jeter dans un sombre cachot. Le lendemain, nouvel interrogatoire, et toujours même fermeté de la part d'Agathe. Tant de constance exaspère le gouverneur, qui la fait attacher sur le chevalet et commande qu'elle y soit tourmentée avec application de lames ardentes. Mais la vierge chrétienne ainsi torturée, lui dit avec douceur : « Je me délecte au milieu de ces tourments ; mon âme ne peut entrer dans le paradis du Seigneur avec la palme du martyr que tu n'aies livré mon corps à l'ingénieuse fureur de tes bourreaux ». Quintianus ordonne alors qu'on lui coupe la mamelle : « Impie, dit-elle, cruel et barbare tyran, n'as-tu point honte de mutiler dans une femme ce que tu as sucé dans ta mère ? Mais je conserve intactes au dedans de moi les mamelles spirituelles que j'ai consacrées dès mon enfance au Seigneur Jésus-Christ ».

On la conduit de nouveau en prison. Pendant la nuit, un vénérable vieillard lui apparaît, se donnant pour médecin et lui offre de guérir ses plaies. « Jamais, répond Agathe, je n'ai procuré à mon corps de médecine corporelle ; j'ai mon Sauveur Jésus-Christ qui, de sa parole, guérit tous les maux et rétablit toutes choses. Mais qui êtes-vous donc, vous qui êtes venu vers moi pour guérir mes blessures » ? — « Je suis l'apôtre du Christ ; n'aie pas de doute à mon égard, ma fille ; Celui que tu aimes d'un cœur pur m'a envoyé auprès de toi ; sache qu'en son nom tu vas recouvrer la santé ». Le vieillard disparaît soudain, et Agathe est complètement guérie.

Quintianus la rappelle devant son tribunal. Nouvel-

les et pressantes instances de sacrifier aux dieux. Fidélité inébranlable à Jésus-Christ de la part d'Agathe. Le persécuteur fait parsemer la prison de fragments de pots cassés, auxquels on joint des charbons ardents. C'est sur ce lit de douleurs que la jeune vierge devra être roulée. Mais à peine a-t-on commencé cette exécution barbare, que le lieu du supplice s'ébranle tout à coup ; un pan de muraille se détache et écrase Sylvain et Falconius, amis et complices du gouverneur. La ville entière est agitée d'un violent tremblement de terre et les bourreaux d'Agathe prennent la fuite, laissant l'humble vierge à demi morte dans sa prison.

Agathe, élevant alors ses mains vers le ciel, adresse à Dieu cette prière : « Seigneur, qui m'avez gardée dès mon enfance, qui avez enlevé de mon cœur l'amour du monde et qui m'avez rendue victorieuse des tourments du bourreau, ordonnez-moi d'aller jouir à jamais de votre gloire incorruptible ». Et son âme s'envole dans le ciel (5 février 251).

On dit qu'à ses funérailles un jeune homme apparut, entouré de nombreux enfants éclatants de beauté, et déposa près du corps de la sainte une tablette de marbre contenant ces mots : *Ame sainte, dévouée, honneur de Dieu, protection de la patrie*. Nul ne revit plus ce jeune homme.

L'année suivante, l'Etna vomissait sur les campagnes voisines ses laves incandescentes. La multitude des païens accourut au sépulcre de la vierge de Catane, s'empara de son voile et le présenta en face du volcan, qui s'éteignit aussitôt (5 février 252), afin, remarquent les historiens, qu'il fût évident pour tous que Dieu

avait délivré le peuple de l'embrasement par les mérites de la bienheureuse Agathe, sa Martyre.

Du volcan des révolutions, par l'intercession de sainte Agathe, préservez-nous, Seigneur !

DERNIÈRE ENTREVUE

de S. Benoît et de S^{te} Scholastique, sa sœur.

Le 10 février, l'Eglise célèbre la fête de sainte Scholastique, vierge, sœur de saint Benoît.

Rien de gracieux comme le récit que saint Grégoire-le-Grand nous a laissé, au second livre de ses Dialogues, de la dernière entrevue qui eut lieu entre le patriarche des moines d'Occident, saint Benoît, et son angélique sœur.

Ayant eu le bonheur de traverser la contrée d'où la colombe de l'Ordre bénédictin prit son essor vers le ciel, et de saluer la demeure bénie qui domine les sommets du Cassin, il nous est particulièrement agréable d'offrir le tribut de ces quelques lignes à la digne épouse du Christ dont l'Eglise célèbre la mémoire le dixième jour de février.

Scholastique était d'origine patricienne. Nommer la *gens* Anicia, c'est rappeler une des familles les plus illustres de Rome. Prévenue, dès son enfance, des divines bénédictions, la douce vierge suivit l'exemple de son frère et se consacra au Seigneur.

De sa vie monastique, l'histoire ne nous a rien trans-

mis, sinon le trait final, scène à la fois touchante et sublime qui semble avoir eu pour théâtre le vestibule même du ciel. Faut-il s'étonner du silence des chroniques sur les années claustrales de notre sainte ? Comme la lampe du sanctuaire, la vie d'une moniale se consume paisible, simple et modeste devant le tabernacle. Le bien-aimé « qui se nourrit parmi les lis » (1), aime le calme, et, pour le cœur à cœur qu'il établit dans la solitude (2) avec les âmes privilégiées, il redoute le bruit et les manifestations du dehors.

Mais voici que l'Epoux des Vierges a fait entendre sa voix, appelant aux délices de la patrie bienheureuse celle qui habite les déserts de la vie.

Chaque année, le patriarche du mont Cassin descend une fois auprès de sa sœur. Scholastique se rend dans une demeure attenante à son monastère et c'est là que s'engage un de ces dialogues tels que les anges doivent en tenir dans le ciel.

Cette fois, la journée entière a passé rapide comme une heure. Le soir venu, le frère et la sœur prennent ensemble leur repas, et Benoît parle de regagner le Cassin avec ses compagnons. — Mon frère, je t'en prie, ne m'abandonne pas cette nuit, afin que nous puissions encore parler jusqu'au matin des joies de la vie céleste. — Que dis-tu là, ma sœur ? En aucune manière, je ne puis passer la nuit hors de ma cellule.

Or, en ce moment, le ciel est sans nuage ; des milliers d'étoiles étincellent à la voûte azurée. Scholastique,

(1) *Cant.*, II, 16.

(2) *Osée*, II, 14.

ayant entendu le refus de son frère, appuie sur la table ses doigts entrelacés, cache son visage dans ses mains et s'adresse à Dieu dans une fervente oraison accompagnée d'abondantes larmes.

Merveilleuse efficacité de la prière ! au même instant, le ciel se couvre d'épais nuages, les éclairs déchirent la nue, de violents coups de tonnerre se font entendre et une pluie torrentielle inonde la terre ; de telle sorte que ni le vénérable Benoît ni ses frères ne peuvent mettre le pied hors du lieu où ils se trouvent.

Scholastique alors relève la tête. — Que le Dieu tout-puissant te pardonne, ma sœur, lui dit Benoît ; que viens-tu de faire ? — Je t'ai adressé une demande, et tu n'as pas voulu m'écouter ; j'ai eu recours à mon Dieu, et il m'a exaucée. Maintenant, sors si tu peux, laisse-moi et retourne à ton monastère.

Il fallut bien se résigner. Benoît et sa sœur passèrent donc la nuit à s'entretenir du ciel. Qui dira l'élan de ces deux âmes et la ferveur de leurs colloques ? Ainsi, deux siècles auparavant, Monique et Augustin, sur le rivage d'Ostie, s'étaient entretenus, dans un sublime ravissement, du bonheur des saints, s'élançant d'un bond jusqu'au Dieu qui est la source de tout bien (1).

Le lendemain, la vénérable Mère retourne auprès de ses sœurs et Benoît, l'homme de Dieu, reprend le chemin de son couvent.

Trois jours se passent. Tout à coup, Benoît étant dans sa cellule, voit l'âme de sa sœur, qui venait de

(1) *Confessions de S. Augustin*, L. IX, ch. x.

briser les liens du corps, s'élever, sous la forme d'une colombe, vers les hauteurs mystérieuses du ciel.

Ravi de joie, le patriarche rend grâces à Dieu et annonce à ses frères le bienheureux trépas de Scholastique. Puis, il les envoie chercher le corps de sa sœur. On l'apporte au monastère du Cassin, et Benoît le fait déposer dans le tombeau qu'il s'était préparé à lui-même.

« Ainsi, remarque saint Grégoire, dont nous avons suivi la narration, ceux dont l'âme avait toujours été unie en Dieu, ne furent point séparés par la mort, leur corps n'ayant eu qu'un même tombeau. »

Le Bréviaire Bénédictin renferme de magnifiques antiennes et de très belles hymnes à la louange de sainte Scholastique. Nous en détachons cette fleur :

« Que l'assemblée des fidèles tressaille d'allégresse pour la gloire de l'auguste vierge Scholastique ; que la troupe des vierges sacrées se livre à une joie plus grande encore, en célébrant la fête de celle qui, par ses larmes, fléchit le Seigneur et fut plus puissante sur lui que son frère, parce qu'elle eut plus d'amour. »

Douce colombe, apportez-nous bientôt le rameau d'olivier, signe de paix et de grâce, afin que vos filles bien-aimées et toutes les vierges consacrées au Seigneur puissent continuer, dans une pieuse tranquillité, à préluder par leurs chants et leurs saintes œuvres, aux fêtes de la patrie céleste !

Les « Stations » du Missel Romain

Avant l'Introït de certains jours, le Missel romain contient cette mention : *Statio ad Sanctum* ou *Sanctam*..... Station à Saint ou à Sainte..... et ces mots sont suivis du nom d'une basilique ou de quelque autre église de Rome.

Les jours ainsi désignés sont : les quatre dimanches de l'Avent ; la vigile et le jour de Noël ; les fêtes de saint Etienne, de saint Jean l'Evangéliste et des Saints Innocents ; la Circoncision de Notre-Seigneur et l'Epiphanie ; les onze dimanches qui s'écoulent de la Septuagésime à Quasimodo inclusivement ; chacune des quarante fêtes du Carême ; l'octave de Pâques. ; les Rogations et la fête de saint Marc ; l'Ascension, la vigile et la fête de la Pentecôte, ainsi que son octave, jusqu'au samedi seulement ; enfin, tous les Quatre-Temps de l'année.

Les Stations inscrites au Missel étaient jadis des processions solennelles auxquelles prenaient part le clergé et les fidèles de Rome, et qui étaient ordinairement présidées par le Souverain-Pontife lui-même. On ne se rendait pas directement à l'église indiquée comme terme de la Station, mais à quelque sanctuaire qui en était plus ou moins rapproché et qui avait été assigné d'avance comme point de départ de la procession ; la réunion du clergé et du peuple à ce rendez-vous commun s'appelait *Collecte*. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, lorsque la Station était marquée pour Saint-

Paul-hors-les-Murs, la collecte se faisait à Sainte-Sabine, sur le mont Aventin.

La croix était portée en tête du cortège par un diacre ou par un clerc inférieur que l'on appelait *draconarius* (1). Venait ensuite un diacre portant le livre des Evangiles ; puis, le peuple, distribué par classes et par ordres : les clercs, les moines, les laïques, les femmes et les enfants. Tous marchaient pieds nus, portant à la main des cierges allumés et chantant des psaumes sans interruption (2). En dernier lieu, s'avancait, au milieu des prêtres, le Vicaire de Jésus-Christ, qui devait, après l'Office, célébrer les saints mystères au lieu même de la Station.

Cette coutume remonte aux premiers siècles du christianisme. En ces temps héroïques, les fidèles se réunissaient sur les tombeaux des martyrs pour y vénérer leur mémoire, se fortifier par le souvenir de leurs combats et implorer leur protection auprès de Dieu. C'était tantôt sur la voie Appienne, au cimetière de Prétextat, tantôt sur la voie Salarienne, à celui de Priscille, tantôt dans quelque autre catacombe, où l'on pouvait célébrer tranquillement les cérémonies saintes.

Mais après les persécutions, avec quelle solennité et quelle magnificence ces fêtes commémoratives déployè-

(1) Ce nom vient du *dragon*, qui figurait sur les enseignes militaires, avant que Constantin l'eût remplacé par le signe du Christ. Même après ce changement, le porte-enseigne continua à s'appeler *draconarius*, et ce nom passa au clerc chargé de porter l'étendard sacré de la croix.

(2) Cf. MARTIGNY, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*. — Paris, Hachette, 1865.

rent leurs splendeurs ! Saint Grégoire le Grand surtout se signala par son zèle à l'égard des saints Martyrs. Le Bréviaire contient — souvenir précieux — un fragment de l'homélie qu'il prononça dans la basilique des saints Nérée et Achillée au jour anniversaire de leur glorieuse immolation (12 mai). C'est ce pape qui restaura les Stations telles que les porte encore le Missel.

Les églises de Rome indiquées comme stationnelles sont au nombre de quarante-deux ; deux seulement n'existent plus aujourd'hui, Saint-Cyriaque et Saint-Tryphon (1).

Ne pouvant parler de toutes, nous dirons un mot des principales.

La première en dignité est celle qui porte sur ses murs cette inscription : *La très sainte Eglise de Latran, Mère et Chef de toutes les églises de la ville et du monde* (2). Elevée par l'empereur Constantin sur l'ancien domaine du consul Lateranus, elle fut consacrée, le 9 novembre 324, par le pape saint Sylvestre, qui la dédia « au Sauveur ». Plus tard, à ce premier vocable, furent ajoutés ceux des bienheureux Jean-Baptiste et Jean l'Evangéliste. De là, le nom de la basilique : Saint-Jean-de-Latran.

La Station y est marquée pour le premier dimanche

(1) Quand la Station est marquée pour Saint-Tryphon, c'est-à-dire le samedi après les Cendres, on se rend à Saint-Augustin, église bâtie tout près de l'emplacement où fut celle de Saint-Tryphon. De même, Sainte-Marie *in Via lata* a remplacé, pour la Station du mardi après la Passion, l'ancienne église de Saint-Cyriaque.

(2) SACROSANCTA LATERANENSIS ECCLESIA OMNIUM URBIS ET ORBIS ECCLESiarUM MATER ET CAPUT.

de Carême, celui des Rameaux, le Jeudi-Saint (1), le Samedi-Saint, le samedi après Pâques, le mardi des Rogations et la vigile de la Pentecôte (2).

La Basilique Vaticane, dédiée par le même pape saint Sylvestre au prince des apôtres, saint Pierre, était à son tour le théâtre de la Station, d'abord tous les samedis de Quatre-Temps, parce que c'était là que se faisaient les ordinations. On y était, en outre, convoqué pour le troisième dimanche de l'Avent, le jour de l'Épiphanie, les dimanches de la Quinquagésime et de la Passion, le lundi de Pâques, le jour de saint Marc, le mercredi des Rogations, l'Ascension (3), la Pentecôte et le samedi suivant.

Sainte-Marie-Majeure, la célèbre basilique Libérienne, voyait également plusieurs fois l'année le clergé et les fidèles de Rome accourir en procession dans sa vaste enceinte. C'est là que l'on ouvrait l'Avent, que l'on fêtait la Nativité du Sauveur (4) et sa glorieuse Résur-

(1) La fonction papale de ce jour a lieu, depuis nombre d'années, à Saint-Pierre. C'est de là que le Souverain-Pontife donne la bénédiction apostolique.

(2) Aux veilles de Pâques et de la Pentecôte, se donne aux catéchumènes le baptême solennel. Il convient que cette cérémonie ait lieu dans le baptistère même de Constantin. C'est là aussi que, le samedi après Pâques, les néophytes viennent déposer les vêtements blancs reçus au baptême. On comprend la maternelle attention de l'Eglise.

(3) Depuis plusieurs siècles, l'office papal de l'Ascension se célèbre à Saint-Jean-de-Latran. La bénédiction *Ubi et Orbi* est donnée de la *loggia* de cette basilique.

(4) La Station de la Messe de l'Aurore a lieu à Sainte-Anastasie.

rection (1) ; là que l'on se réunissait encore les mercredis des Quatre-Temps, le Mercredi-Saint, le lundi des Rogations, la veille de Noël et le jour de saint Jean l'Evangéliste (2).

Le cortège religieux se rendait à Saint-Paul-hors-les-Murs pour la fête des saints Innocents (3), le dimanche de la Sexagésime, le mercredi après le quatrième dimanche de Carême et le mardi de Pâques.

Saint-Laurent-hors-les-Murs était désigné pour les stations de la Septuagésime, du troisième dimanche de Carême, du mercredi de Pâques et du jeudi de la Pentecôte.

A Sainte-Croix-de-Jérusalem, on célébrait les offices du deuxième dimanche de l'Avent, du quatrième de Carême, jour où le Pape y bénissait la *Rose d'or*, et du Vendredi-Saint.

Citons encore, parmi les églises qui avaient la Station plusieurs fois l'année : celle des Douze-Apôtres, de Saint-Etienne, de Sainte-Anastasie, de Sainte-Marie-au-Transtévère et de Saint-Pierre-ès-Liens. Les églises que nous n'avons pas mentionnées, telles que Saint-Clément, Sainte-Cécile, Saint-Marcel, Saint-Georges-au-Voile-d'Or, etc., etc., n'avaient et n'ont encore la Station qu'une fois chaque année.

(1) La solennité de la messe papale a été transférée depuis dans la basilique de Saint-Pierre, plus vaste pour contenir les foules que la grande fête de Pâques amène à Rome.

(2) La Station a lieu maintenant à Saint-Jean-de-Latran, où le disciple bien-aimé partage les honneurs du précurseur de Jésus-Christ.

(3) Cette basilique se glorifie de posséder plusieurs des corps des saints Innocents.

Les Stations n'ont pas cessé d'être suivies. De nos jours, l'église indiquée se pare de ses plus riches ornements et expose son trésor de reliques. On y accourt pour prier, pour entendre de beaux chants et assister à une très solennelle « fonction ».

Puisse la pensée des saints Martyrs nous accompagner durant la quarantaine sacrée et les jours d'allégresse qui la suivront ! Rien de plus fortifiant que leurs exemples et de plus salulaire que leur intercession.

PÉNITENCE

Ce mot est comme le coup de clairon qui annonce l'approche du Carême.

Mais combien cette parole semble dure à certaines âmes ! Presque autant que celle dont parle l'auteur de *l'Imitation* : « Renoncez-vous vous-même, prenez votre croix et suivez Jésus » (1).

Et pourtant la doctrine de l'Evangile est bien claire sur ce point : « Faites pénitence, disait Jean-Baptiste aux foules, car le royaume des cieux approche... Faites de dignes fruits de pénitence » (2). Notre Seigneur est plus explicite encore. Il dit par deux fois : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous » (3).

La Vierge Immaculée, apparaissant à Bernadette dans

(1) Liv. II, C. VII.

(2) S. MATTH., III, 2, 8.

(3) S. LUC, XIII, 3, 5.

la grotte de Lourdes, n'a-t-elle pas insisté sur cet enseignement quand elle a dit : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

Parlons donc d'abord de celle qui nous est imposée par les observances quadragésimales.

Quelle différence entre le Carême de nos ancêtres et le nôtre ! Jadis, dans les familles chrétiennes, on ne voyait plus aucun aliment gras, du mercredi des Cendres au jour de Pâques ; les dimanches eux-mêmes n'étaient exceptés que pour le jeûne. Le *carnaval* avait alors sa véritable signification : *carni vale, adieu à la chair*. De là les réjouissances, toujours très honnêtes, qui précédaient l'entrée dans la sainte Quarantaine.

La période du Carême comportait en plus primitivement l'abstinence des œufs et du laitage.

Peu à peu la discipline est devenue moins rigoureuse et bien des adoucissements se sont introduits dans la pratique du jeûne et de l'abstinence. Les Souverains Pontifes, ayant égard à l'affaiblissement général des forces, ont fait de nombreuses concessions, de telle sorte qu'aujourd'hui, dans la plupart des diocèses, le Carême ne consiste guère, pour ceux qui ne sont pas tenus au jeûne, qu'à ajouter un jour d'abstinence par semaine à celui qui est déjà prescrit, le vendredi.

Acceptons du moins ce minimum de pénitence pour sauvegarder le Carême, au sujet duquel le pape Benoît XIV disait :

« Si cette observance vient à se relâcher, c'est au détriment de la gloire de Dieu, au déshonneur de la religion catholique, au péril des âmes chrétiennes ; et l'on ne peut pas douter que cette négligence ne devienne

la source de malheurs pour les peuples, de désastres dans les affaires publiques et d'infortunes pour les particuliers » (1).

Ceux qui accusent l'Eglise d'imposer un joug trop sévère devraient bien considérer les précieux avantages qui résultent de la pénitence quadragésimale non seulement pour l'âme, mais encore pour le corps.

Le jeûne, dit l'Eglise, et l'expérience avec elle, « élève l'âme, donne la force et obtient la récompense » (2).

Pour ce qui est du corps, « Mille fois, dit M. de Maistre, nous avons répété le vieil adage que *la table tue plus de monde que la guerre* ; mais il y a bien peu d'hommes qui réfléchissent assez sur l'immense vérité de cet axiome » (3). Il dit encore : « Souvent il m'est arrivé de songer avec admiration et même avec reconnaissance à cette loi salubre, qui oppose des abstinences légales et périodiques à l'action destructive que l'intempérance exerce continuellement sur nos organes, et qui empêche au moins cette force de devenir accélératrice en l'obligeant à recommencer toujours. Jamais on n'imagina rien de plus sage, même sous le rapport de la simple hygiène ; jamais on n'accorda mieux l'avantage temporel de l'homme avec ses intérêts et ses besoins d'un ordre supérieur ».

Si notre santé ne nous permet pas d'observer le Carême, n'oublions pas qu'il est tant d'autres moyens de faire pénitence, que le choix seul devrait nous embar-

(1) Constitution *Non ambigimus*, 30 mai 1741.

(2) *Préface du Carême*.

(3) *Soirées de Saint-Petersbourg*, 1^{er} Entret.

rasser. C'est une personne d'humeur difficile, acariâtre qu'il nous faut supporter ; c'est notre caractère dont il est urgent d'adoucir les aspérités ; c'est un déplaisir, un accident, un malheur qui, en un moment, change le train de nos affaires, de notre maison, et qu'il faut accepter avec soumission à la volonté divine.

Oh ! cette pénitence du cœur, acceptons-la sans murmurer. Puisqu'il faut souffrir en ce monde et que personne n'échappe à la loi de la douleur, souffrons du moins en véritables chrétiens.

Puissions-nous un jour dire la parole de saint Pierre d'Alcantara, apparaissant après sa mort à sainte Thérèse : « Heureuse pénitence qui m'a mérité une si grande gloire ! »

LE JOUR DES CENDRES

La cérémonie par laquelle l'Eglise inaugure, chaque année, le saint temps du Carême est bien faite pour nous donner une haute idée de ces jours de pénitence et d'expiation.

Au lendemain des folles joies et de l'agitation fébrile des enfants du siècle, la cloche invite le peuple fidèle à se rendre au pied des autels. Tout annonce le deuil : plus de fleurs autour du tabernacle ; l'orgue se tait, ou du moins confond avec le chant sacré sa note grave et plaintive ; on n'entend plus retentir ni le joyeux *Alleluia*, ni le beau cantique des Anges ; la sombre couleur violette des ornements semble dire à son tour : « Ils sont

arrivés pour vous les jours de pénitence qui vous permettront de racheter vos péchés et de sauver vos âmes ».

La fonction sacrée du premier jour de Carême commence par la *Bénédiction des Cendres*. Ces cendres sont faites de rameaux bénits, l'année précédente, au dimanche qui précède la solennité pascale. Debout à l'autel, ayant près de lui les cendres symboliques, le prêtre demande à Dieu « d'envoyer du ciel son saint Ange pour les bénir et les sanctifier, afin qu'elles soient un remède salulaire à ceux qui implorent humblement son saint Nom » ; il supplie le Seigneur « d'accorder miséricorde et pardon aux pénitents, de daigner répandre la grâce de sa bénédiction sur les têtes de ses serviteurs lorsqu'elles auront été marquées de ces cendres ; enfin d'avoir pitié d'eux comme il eut pitié des Ninivites, qui firent pénitence sous la cendre et le cilice ».

Après avoir ainsi prié, le prêtre asperge les cendres d'eau bénite et répand sur elles les vapeurs embaumées de l'encens.

Jadis, à ce moment, ceux qui étaient soumis à la pénitence publique s'avançaient pour recevoir les cendres — c'étaient les seuls ; — le clergé et le peuple, après avoir récité les psaumes pénitenciaux, les conduisaient en procession hors de l'église dont ils ne devaient plus franchir le seuil jusqu'au Jeudi-Saint, jour où se donnait solennellement l'absolution, comme on peut le voir dans le Pontifical.

Depuis le ^x^e siècle, tous les fidèles indistinctement se présentent à l'imposition des cendres. L'Officiant les reçoit des mains d'un autre prêtre, le plus élevé en dignité de ceux qui sont présents ; s'il est seul, il se les impose lui-même en silence.

En répandant les cendres bénites sur la tête des clercs et au sommet du front des fidèles, le prêtre adresse à chacun ces graves paroles qui indiquent bien le sens de la cérémonie : « Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu rentreras dans la poussière ». Quel souvenir et quelle leçon ! N'y a-t-il pas là de quoi humilier profondément l'orgueil et porter un coup décisif à l'amour du plaisir ? Bossuet a bien raison de dire : « De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite » (1). Qu'est-ce, en effet, que ce corps, objet de tous nos soins et pour lequel peut-être nous avons tant de fois sacrifié notre âme ? Un peu de poussière. Que deviendra-t-il un jour, sous l'action des ouvriers infatigables du tombeau ? Un peu de poussière. Ceux qui dorment en ce moment leur dernier sommeil pourront nous faire l'accueil dont parle Bossuet après le prophète Isaïe : « Vous voilà blessé comme nous ; vous êtes devenu semblable à nous ».

On a beau nous dire que la terre n'est qu'un lieu d'exil, et que notre vie elle-même, menacée de tant de côtés à la fois, ressemble plus, selon le mot de S. Grégoire, à une *mort prolongée* qu'à une vie, rien n'y fait : nous aimons notre exil, nous nous attachons au fil si léger de notre terrestre existence, et ce n'est qu'en faisant effort que notre pauvre cœur se porte aux choses d'En-Haut. Il est vraiment bien sage et bien opportun qu'au début de la sainte carrière de la pénitence, l'Eglise nous ramène à la pensée de la Mort : « Homme, sou-

(1) *Oraison funèbre de la princesse d'Angleterre.*

viens-toi que tu es poussière et que tu rentreras dans la poussière ».

Dans l'antiquité, lorsqu'un général romain, après une éclatante victoire, était conduit au Capitole, au milieu du plus pompeux appareil, un soldat avait ordre de s'approcher du triomphateur et de lui dire tout bas : « Souviens-toi que tu es homme ». C'était un salutaire correctif à l'orgueil et à l'enivrement des honneurs. Soyons reconnaissants à l'Eglise de vouloir bien remplir à l'égard de ses enfants le même rôle.

Cette reconnaissance, nous la témoignerons en embrassant d'un cœur généreux les austérités — hélas ! bien mitigées et bien réduites — de la pénitence quadragesimale. Jeûne et abstinence fidèlement observés, prières plus fréquentes, pieuses lectures, méditation des vérités du salut et des souffrances de Jésus-Christ, aumônes faites aux pauvres et aux bonnes œuvres, esprit de retraite, fuite des plaisirs mondains : telles sont les pratiques salutaires qui attireront sur nous, sur nos familles et sur notre cher pays les bénédictions du Dieu « qui manifeste sa toute-puissance surtout en pardonnant et en faisant miséricorde » (1).

(1) *Collecte du X^e Dim. après la Pentec.*

TEMPS
DU
CARÊME



LE CARÊME

Le Carême — du latin *Quadragesima*, le quarantième ou la *quarantaine* — peut être considéré soit comme période de l'année liturgique, soit comme temps consacré à la pénitence en mémoire du jeûne de Jésus-Christ dans le désert et en vue de la grande fête de Pâques.

Il n'entre pas dans notre dessein de parler ici de « ce jeûne solennel qui a été institué si à propos pour la guérison de nos âmes et de nos corps » (1); de cette salutaire mortification par laquelle Dieu « comprime la source de nos vices, élève nos âmes, donne la force et assure la récompense ». Contentons-nous de souhaiter que les chrétiens de nos jours comprennent mieux cette institution et ne cherchent pas si aisément à éluder une loi destinée à produire tant de bien dans la société.

Etudié dans ses rapports avec le culte, le temps du Carême présente des particularités pleines d'intérêt pour l'instruction et la piété des fidèles.

Admiron's d'abord avec quel soin l'Eglise nous prépare à « ce temps favorable, à ces jours de salut ». Dès le dimanche de la *Septuagésime*, placé en tête des jours qui rappellent les 70 ans de la captivité d'Israël à Babylone, elle supprime absolument l'*Alleluia* et ne tolère

(1) *Collecte du Samedi après les Cendres.*

plus que, dans l'office des Saints, les joyeux cantiques *Gloria in excelsis* et *Te Deum*. — Le jeudi et le samedi de la Semaine-Sainte feront seuls exception à cette règle. — Si les fleurs ne disparaissent pas encore de l'autel, si l'orgue est encore admis à faire entendre sa voix en dehors du chant, du moins la sombre couleur *violette*, qui est celle de la tristesse, se montre déjà sur les vêtements des ministres sacrés.

Dans l'Introït des trois dimanches qui précèdent le Carême, on croit entendre les exilés du paradis terrestre exprimer leurs plaintes et implorer leur délivrance : « Les gémissements de la mort m'ont environné, les douleurs de l'enfer m'ont assiégé... » (1). — « Levez-vous, Seigneur, pourquoi dormez-vous ? Levez-vous et ne nous rejetez pas pour jamais... Levez-vous, Seigneur ; assistez-nous et délivrez-nous » (2). — « Soyez-moi un Dieu protecteur et un lieu de refuge pour me sauver ; car vous êtes mon appui, mon asile... » (3).

Dans l'Épître de ces mêmes dimanches, S. Paul nous représente la vie chrétienne comme une arène où il faut courir avec vaillance pour remporter le prix ; — puis, pour relever notre confiance et donner de l'élan à notre courage, il fait l'énumération des épreuves et des dangers de tout genre auxquels son ministère est en butte, sans oublier les assauts qui lui viennent de Satan ; — en dernier lieu, il nous ravit par un magnifique éloge de la Charité et par la perspective de la possession du Dieu que nous verrons un jour face à face.

(1) *Ps.* XVII.

(2) *Ibid.*, XLIII.

(3) *Ibid.*, XXX.

L'Evangile de la Septuagésime nous invite, dans la parabole des *Ouvriers envoyés à la vigne*, à répondre fidèlement à l'appel du Père de famille et à ne pas négliger la grande affaire de notre salut ; celui de la Sexagésime, sous la figure de la *Semence*, nous exhorte à recevoir la Parole de Dieu dans un terrain bien préparé ; enfin celui de la Quinquagésime nous montre l'*Aveugle de Jéricho* — en qui le genre humain semble si bien représenté — disant à Jésus-Christ : « Seigneur, faites que je voie ».

Les mardis qui suivent la Septuagésime et la Sexagésime, le vendredi après les Cendres et les vendredis des quatre premières semaines de Carême, on célèbre l'office des Mystères et Instruments de la Passion : La Prière de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, la Commémoration de la Passion, la Couronne d'épines, la Lance et les Clous, le Saint-Suaire, les Cinq Plaies de Notre-Seigneur et le Précieux Sang. La Compassion de Marie et la douloureuse Mort du Sauveur terminent ensuite la série de ces grands souvenirs.

La sainte Quarantaine s'ouvre par la cérémonie des *Cendres*. L'Eglise seule a le secret de ces rites si instructifs et si émouvants ; elle seule ose ainsi aborder de front l'orgueil et les grandeurs de ce monde : Homme, qui que tu sois, alors même que tu porterais une couronne, « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière ». Profond sujet de méditation !

Mais ne nous arrêtons pas davantage : le *Jour des Cendres* a déjà fait l'objet de notre pieuse étude.

Pendant le Carême, chaque férie a une messe propre, et l'on en fait mémoire quand elle cède la place à un

autre office. Les Vêpres, durant la semaine, se disent avant midi, en souvenir de ce qu'autrefois on ne rompait le jeûne qu'après cet office.

Le I^{er} Dimanche de Carême, comme celui de l'Avent, comme ceux de la Passion, des Rameaux et de Quasimodo, exclut toutes les fêtes ; les autres n'admettent que les plus solennelles. On l'appelait le Dimanche des *brandons*, à cause des torches ardentes que les fidèles portaient à l'église pour expier les excès commis durant les jours qui précèdent le Carême. Les morceaux liturgiques qui composent la Messe de ce dimanche ont trait surtout au combat spirituel et à la triple tentation de Jésus-Christ.

Les trois autres dimanches sont désignés dans les calendriers par le premier mot de leur Introït : *Reminiscere, Oculi, Lætare*. L'Evangile du II^e Dimanche est le récit de la radieuse Transfiguration du Sauveur, image de l'âme transfigurée par la pénitence chrétienne et surtout par la réception de l'adorable Eucharistie. Celui du III^e montre Jésus-Christ chassant un démon muet, figure du genre humain que Jésus-Christ est venu guérir et rendre docile à écouter la parole de Dieu.

Le IV^e Dimanche, l'Eglise semble relâcher quelque chose de sa tristesse et de son austérité. Son but est d'encourager ses enfants à parcourir avec une ardeur toute nouvelle la seconde portion de la carrière quadragésimale. Ainsi elle permet, ce jour-là, d'orner les autels de fleurs et de faire entendre les orgues. Le diacre reprend la dalmatique et le sous-diacre la tunique, qu'ils avaient déposées depuis le Mercredi des Cendres, et l'on se sert, quand on le peut, de la couleur *rose*.

C'est en ce jour que le Pape bénit solennellement la *Rose d'or* qu'il envoie, chaque année, à un prince ou à une princesse qu'il veut honorer. On trouve cet usage déjà établi au temps de S. Léon IX (XI^e siècle). La rose d'or est l'emblème de la joie qu'éprouva Israël quand il reçut la liberté de retourner à Jérusalem.

L'Introït de la Messe du IV^e Dimanche est tout à l'espérance et à la jubilation : ce sont les sentiments des exilés qui vont bientôt rentrer dans leur patrie : « Réjouis-toi, Jérusalem, et vous tous qui l'aimez, rassemblez-vous ; unissez-vous à sa joie, vous qui avez été dans la tristesse ; tressaillez d'allégresse, rassasiez-vous et soyez consolés dans ses délices. — *Ps.* Je me suis réjoui dans cette parole qui m'a été dite : Nous irons dans la maison du Seigneur ». Comme la Pâque est proche, l'Eglise fait lire à l'Evangile le miracle de la *Multiplication des pains*, admirable figure des merveilles qui s'opèrent à la Table eucharistique.

Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise durant le saint temps du Carême, rappelons-nous et mettons en pratique les recommandations que nous adresse cette mère dévouée : ... « Jeûnons et pleurons devant le Seigneur, car notre Dieu est miséricordieux et il nous remettra nos péchés... Réparons les péchés que notre aveuglement nous a fait commettre, de peur que, surpris tout à coup par le jour de la mort, nous ne cherchions le temps de la pénitence, sans pouvoir le trouver » (1).

(1) *Bénédict. des Cendres.*

PRIÈRE QUADRAGESIMALE

Nous avons, en son temps, apprécié et goûté la suave prière *Rorate cæli de super, Cieux, répandez votre rosée*, que les églises de France adressent à Dieu pendant l'Avent. Nous avons fait nôtres les soupirs ardents, les accents enflammés par lesquels patriarches et prophètes appelaient la venue du divin Rédempteur.

Le Carême, lui aussi, a ses belles et touchantes supplications. Il en est une que nous voulons étudier : *Attende, Domine, Ecoutez-nous, Seigneur*, dialogue impressionnant entre l'âme pécheresse qui reconnaît sa misère, ses fautes, les châtiments mérités, et Dieu qui tour à tour rappelle à l'âme les bienfaits dont il l'a comblée, le criminel abus qu'elle en a fait, et finit par l'inviter au repentir en lui promettant un généreux pardon.

La voix puissante de l'orgue qui, d'ordinaire, porte à elle seule vers le ciel les envolées de nos allégresses, est condamnée au silence, ou doit se contenter de prêter un appui discret à nos voix. Ainsi jadis, captif auprès de l'Euphrate, Israël suspendait ses instruments de musique aux saules du rivage.

Ici, comme au temps de l'Avent, la prière comprend une sorte de refrain qui revient après chaque strophe, Le voici :

Ecoutez-nous, Seigneur, et prenez-nous en pitié, parce que nous avons péché contre vous.

Puis, au nom de tous ses frères, une voix s'élève

confessant humblement ses fautes, sans invoquer d'excuse :

Souvenez-vous, Seigneur, de ce qui nous est arrivé ; nous avons participé aux péchés de nos pères ; injuste a été notre conduite ; nos iniquités se sont multipliées au point de dépasser en nombre les cheveux de notre tête.

Se peut-il avec plus complet, misère plus profonde ? Au lieu de chercher à se dérober au regard de Dieu, comme nos premiers parents après leur prévarication, l'âme chrétienne, au contraire, appelle sur sa vie déshonorée par le péché l'attention du Seigneur, bien persuadée que c'est le meilleur moyen d'obtenir miséricorde.

Continuons à étudier ses sentiments :

Nous avons été remplis de tristesse dans l'exercice de nos facultés ; le trouble nous a saisis à la voix menaçante de notre ennemi et à cause de l'oppression de nos péchés. Notre perte est proche ; personne pour nous venir en aide ; la crainte de la mort a fondu sur nous.

Quelle vivante peinture des maux que cause le péché ! La tristesse s'empare de l'âme ; le trouble et la frayeur viennent à la suite. Est-il possible de penser à la mort sans être glacé d'horreur ? Dès lors, plus de repos, plus de joie. Le glaive est suspendu sur la tête coupable et menace à tout instant de tomber.

Aussi une humble supplication va chercher à fléchir le courroux de Dieu. Écoutons :

Seigneur, ne méprisez pas un cœur contrit et humilié ; nous vous prions dans le jeûne et les larmes. Nous versons notre aumône dans le sein du pauvre : elle vous implorera en notre faveur. Nous nous tournons vers vous, parce que votre miséricorde est infinie.

L'âme chrétienne arrête ici sa prière. Que pourrait-elle ajouter de plus ? Si ses péchés sont nombreux, bien grande est sa confiance en Celui qui a voulu se charger des iniquités du monde. Elle croit, elle espère, elle aime, car son repentir est sincère, énergique sa résolution de rompre avec le mal.

Dieu lui-même daigne répondre :

Ecoute, mon peuple, et considère, ô ma vigne choisie, maison d'Israël : je t'ai plantée, comment as-tu tourné en amertume ? J'ai attendu que tu agisses avec jugement, et voici l'iniquité ; au lieu de la justice, c'est la vaine clameur.

Rien de plus juste que les plaintes du Seigneur : de quels soins, de quelle vigilance, de quelle tendresse n'avait-il pas entouré sa vigne chérie ? Il a donc bien raison de lui reprocher des bienfaits qu'elle a si indignement méconnus.

Toutefois ce que Dieu veut, ce n'est pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. De là cette invitation pleine de miséricorde et d'amour :

Reviens, reviens au Seigneur ton Dieu, et je ferai disparaître le joug de ta captivité ; je te rachèterai, je laverai tes iniquités dans mon sang ; je serai ta Victime et ton Rédempteur.

Comme on reconnaît bien le Cœur du Maître adoré dans les doux reproches adressés à l'âme coupable et dans les ineffables avances auprès de cette pauvre créature flétrie par le péché ! C'en est fait, ô Jésus : je veux ensevelir dans votre tombeau mes ingrattitudes passées, afin de ressusciter avec vous à une vie nouvelle, toute de foi et de dévouement.

Pendant le Carême, chaque férie, c'est-à-dire, chaque jour de la semaine, a sa messe propre, dont il est toujours fait mémoire, par les oraisons et le dernier évangile, quelque solennelle que soit la fête que l'on célèbre. Les morceaux qui composent ces messes ont été choisis par le pape saint Grégoire-le-Grand, à qui la liturgie et le chant religieux sont si grandement redevables.

Les hymnes du Carême sont au nombre de trois : celle de Vêpres, *Audi, benigne Conditor*, qui a pour auteur saint Grégoire ; celle de Matines, *Ex more docti mystico*, due au même saint docteur ; enfin celle de Laudes, *O sol salutis*, dont l'auteur est inconnu. Les unes et les autres sont empreintes de sentiments de componction et d'espérance, qui tour à tour jettent l'âme pénitente aux pieds du Seigneur et l'élèvent vers les régions où habite l'éternelle félicité, récompense du labeur et de la mortification chrétienne.

Écoutons les accents de l'âme suppliante dans la prière des Vêpres :

Créateur plein de bonté, prêtez l'oreille aux prières que nous vous adressons au milieu des jeûnes de cette sainte Quarantaine.

Vous qui scrutez le fond des cœurs, vous connaissez notre faiblesse ; donnez-nous la grâce du pardon, car nous revenons à vous.

Nous avons beaucoup péché ; mais pardonnez-nous à cause de notre aveu ; pour la gloire de votre nom, apportez le remède à nos langueurs.

Faites que la résistance de notre corps soit abattue par l'abstinence, et que notre cœur, soumis à un jeûne spirituel, ne se repaisse plus du péché.

Trinité bienheureuse, Unité parfaite, rendez profitable à vos fidèles le bienfait du jeûne. Amen.

Quel encouragement à poursuivre la sainte carrière que ces paroles de la Préface du Carême :

Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par le jeûne auquel vous assujettissez nos corps, vous comprimez la source de nos vices, élevez nos âmes, donnez la force et assurez la récompense.

Eloquente protestation contre les misérables prétextes dont se couvre mainte lâcheté pour s'exonérer de la pénitence quadragésimale, laquelle, de l'aveu même de la science, est mille fois moins contraire à la santé que les excès de la table et l'abus de certaines boissons.

Marchons à la pénitence sous la conduite de nos célestes gardiens. C'est la douce parole que l'Eglise ne cesse de faire entendre dans l'office de cette saison liturgique :

Dieu a commandé à ses Anges
De vous garder dans toutes vos voies.

Nous assurerons ainsi le succès de nos modestes austérités et préparerons nos âmes aux saintes allégresses de la Résurrection.

PAIN DE LA TERRE ET PAIN DU CIEL

L'Evangile du quatrième dimanche de Carême met sous nos yeux le miracle de la première multiplication des pains.

D'autre part, quelques jours à peine nous séparent de l'époque où le chrétien doit venir recevoir le Pain de

vie, Jésus, qui s'est fait lui-même la nourriture de nos âmes.

De ces deux pains, dont le premier est la figure du second, il nous sera doux d'entretenir nos chers lecteurs. Grand miracle assurément celui par lequel le Fils de Dieu, avec cinq pains et deux poissons, nourrit cinq mille personnes ; mais prodige plus merveilleux encore celui où le Sauveur nourrit de sa chair et de son sang les chrétiens de l'univers entier.

I. Le divin Maître a résolu de se retirer avec ses disciples vers les plaines et les collines désertes qui avoient Bethsaïde, ville située à peu de distance du Jourdain et à une demi-lieue environ du lac de Génésareth, appelé encore mer de Galilée ou de Tibériade.

Jésus quitte donc Capharnaüm, monte sur une barque et traverse le lac.

Mais ce départ précipité est bientôt connu dans la ville. La foule contourne le lac et vient rejoindre « le Prophète ». De toutes les cités voisines, on accourt auprès de lui pour écouter ses enseignements et solliciter des guérisons. Jésus a compassion de ce peuple, qui lui apparaît comme un troupeau sans pasteur. Il guérit ses malades et lui fait entendre la bonne nouvelle, lui parle du royaume de Dieu et du chemin qui conduit au véritable bonheur.

On oublie les heures à l'entendre. Le soir arrive, et les apôtres inquiets disent à Jésus :

« Ce lieu est désert, et il est déjà tard ; renvoyez-les ; qu'ils aillent dans les villages et les hameaux voisins ; ils y trouveront un abri et des vivres ».

Et Jésus de répondre : « Donnez-leur vous-mêmes à

manger. Philippe, ajoute-t-il, où achèterons-nous du pain pour que cette multitude mange ? »

Il disait cela pour l'éprouver, observe saint Jean, car il savait ce qu'il devait faire.

Philippe répond en toute simplicité, comme les autres disciples : « Ce qu'on aurait de pain pour deux cents deniers ne suffirait pas pour que chacun en reçût quelque peu ».

Alors Jésus s'adressant à tous, leur dit : « Combien de pains avez-vous ? Allez et voyez ».

L'un des disciples, André, frère de Simon, vient lui dire : « Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Il y avait, en effet, cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

Ce que le Sauveur demandait, c'était un acte de foi. Il ne l'obtint pas ; mais l'impuissance des apôtres fut suffisamment constatée pour qu'il accomplît une de ses œuvres les plus éclatantes.

« Apportez-moi, dit-il, les cinq pains et les deux poissons, et faites asseoir la foule sur le gazon, par groupe de cinquante ».

L'ordre est exécuté, Jésus élève les yeux au ciel et, après avoir rendu grâces, il bénit les pains, les rompt et en donne les morceaux à ses disciples qui les distribuent au peuple ; il partage les deux poissons et en donne autant qu'on veut : pains et poissons se multiplient dans ses mains.

Quand chacun fut rassasié, « recueillez ce qui reste, dit Jésus-Christ, pour que rien ne se perde ». Des fragments de pain et des poissons, ils emplissent douze corbeilles.

Le peuple est dans le ravissement. Voilà bien, se dit-il, le Prophète qui doit venir dans le monde.

Ce miracle est le plus populaire que Jésus ait jamais accompli. Il ne s'adresse pas, comme beaucoup d'autres prodiges, à des individualités, mais à une foule immense, qui en est tout à la fois et l'heureux objet et le témoin véridique.

L'expliquer humainement par suggestion ou de toute autre manière, est chose absolument impossible : la critique rationaliste en est réduite à supprimer la page qui contient ce récit. Mais est-ce bien aisé de déchirer l'Evangile ?...

Pour nous, admirons la grande bonté de Jésus-Christ qui, touché de compassion pour ce peuple, le nourrit en multipliant quelques pains. Mais admirons aussi — c'est la remarque de saint Augustin sur ce passage de l'Evangile — la puissance infinie de Dieu multipliant les grains que le laboureur jette en terre et nourrissant ainsi le monde entier.

Qu'il soit donc remercié le Dieu qui nous donne le pain de chaque jour. Mais surtout qu'il reçoive nos actions de grâces, pour le « Pain vivant descendu du ciel » dont il nous reste à parler et dont le pain matériel n'est que la figure.

II. Saint Jean fait observer, en racontant la première multiplication des pains, qu'on était alors « aux approches de la fête de Pâques ».

Cette circonstance amène, naturellement, une analogie entre le pain matériel, dont le Sauveur nourrit la foule qui l'avait suivi dans le désert, et « le pain vivant descendu du ciel » dont il allait bientôt nourrir les âmes.

Et puisque nous touchons, nous aussi, aux jours de la Pâque, où le chrétien a le devoir de participer au festin eucharistique, parlons de l'aliment tout divin servi à cet heureux convive.

Les juifs disaient autrefois : « Dieu pourra-t-il nous donner à manger dans le désert ? » (1) Et Dieu fit tomber pour eux la manne pendant quarante ans. Les enfants d'Israël contemporains de Jésus-Christ rappelant ce souvenir, se demandaient à leur tour s'il lui serait possible de renouveler le prodige accompli par Moïse leur ancêtre. Moïse avait nourri deux millions de personnes durant quarante ans ; qu'était-ce, en comparaison, d'en avoir rassasié une seule fois plusieurs milliers ?

Jésus leur dit : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. C'est ici le pain descendu du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point ».

La manne n'avait pas la vertu de donner ou de conserver la vie de l'âme. Mais l'âme qui reçoit dignement l'Eucharistie puise dans cet aliment divin la conservation et même l'accroissement de ses forces spirituelles.

« Je suis, continue Jésus-Christ, le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois livrer pour la vie du monde ».

Avait-on jamais ouï chose pareille ? De là étonnement profond pour les juifs : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? »

(1) Ps., LXXVII, 19.

Détrompez-les donc, ô mon Maître ; sans cela ils vont vous quitter.

Mais non, c'est bien lui-même qu'il entend donner en nourriture, imposant cette manducation comme un devoir très rigoureux. Écoutons-le :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est venu du ciel. Il n'en est pas comme de vos pères qui ont mangé la manne et qui sont morts ; celui qui mange ce pain-ci vivra éternellement » (1).

Pour le coup, le scandale du peuple et même de plusieurs des disciples de Jésus-Christ est à son comble.

« Ce discours est dur, disent-ils, qui peut l'écouter ? » Et voilà qu'ils s'en vont, l'un après l'autre et cessent de suivre le Maître.

Jésus les laisse faire. En eût-il été de la sorte, si le Sauveur n'avait imposé la manducation de son corps que d'une manière figurée et comme en image ? C'est donc bien en réalité son corps, son sang, son âme et sa divinité, en un mot tout lui-même, qu'il voulait donner

(1) S. JEAN, VI, 53-58.

en nourriture dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie.

A la promesse succède l'institution. On est à la veille de la Parascève, c'est-à-dire de la préparation de la Pâque. Jésus a voulu que deux de ses apôtres lui choisissent un appartement « vaste et bien orné », symbole des dispositions du cœur qui doit recevoir l'Hôte divin ; c'est là qu'il pourra satisfaire son « grand désir de manger cette Pâque avec les douze, avant de souffrir ».

Or, tandis qu'ils sont à table, Jésus-Christ prend du pain, rend des actions de grâces, le bénit, le rompt et le donne à ses disciples, disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui est livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Il prend de même la coupe après avoir soupé, et il rend des actions de grâces, et la leur donne en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vous et pour plusieurs (c'est-à-dire *pour tous*, selon le style de l'Écriture), pour la rémission des péchés.

Quelle clarté dans ce récit évangélique, et comme il faut torturer le texte sacré pour trouver dans l'Eucharistie, soit l'impanation de Luther, soit la simple vertu du Christ, comme le veut Calvin !

Pour nous, adorons et remercions. Disons avec la sainte Eglise : « O banquet sacré, où est reçu le Christ, renouvelée la mémoire de sa passion, l'âme remplie de grâce et donné le gage de la gloire future » (1) !

Bien plus encore, apprécions le don de Dieu, et, pour répondre aux avances et aux désirs du divin Sauveur,

(1) *Antienne des deuxièmes Vêpres de la fête du T.-S. Sacrement.*

pour satisfaire aux besoins de nos âmes, venons participer au festin eucharistique « saintement et fréquemment ». C'est le vœu exprimé par l'Eglise au Concile de Trente.

MORT DE SAINT JOSEPH

Patron des ouvriers, des familles chrétiennes, des communautés religieuses, de l'Eglise entière, saint Joseph l'est aussi de la *bonne mort*. C'est sous ce dernier titre que nous voulons le considérer aujourd'hui, en étudiant son bienheureux trépas.

« L'heure avait sonné : Dieu redemandait son dépôt ; Joseph était tout prêt. Il s'était tenu prêt toute sa vie ; il le rendit sans résistance : il mourut doux, paisible et silencieux comme il avait vécu, descendant dans la mort, comme après un beau soir d'automne, le soleil qui se couche descend sur l'horizon » (1).

A quelle époque précise eut lieu la mort de saint Joseph ? Il serait difficile de le déterminer, car ni l'Evangile, ni la tradition ne nous renseignent à cet égard. Selon toute apparence, Joseph n'était plus de ce

(1) M^{re} GAY, *Conférences aux Mères chrét.*, t. II, 38^e Conf. Celui qui a écrit ces lignes semble avoir tracé par avance le tableau de sa propre mort. Vaillant apôtre, homme de doctrine et de saintes œuvres, il avait fait, lui aussi, de sa vie tout entière, une préparation au jour suprême. M^{re} Gay s'endormit du sommeil des justes, le 19 janvier 1892, en répétant avec un angélique transport : « Rien ne meurt, rien ne meurt ! ».

monde lorsque Jésus-Christ inaugura sa vie publique : nous pouvons le conclure de ce que, pendant les trois années qu'elle dura, il n'est jamais fait la moindre mention du saint Patriarche. D'ailleurs, sa mission auprès de l'Homme-Dieu, son rôle de père nourricier, était alors pleinement terminé. Enfin disons avec saint François de Sales : « On ne peut quasi pas bonnement douter que le grand saint Joseph ne fust trespasé avant la passion et la mort du Sauveur, qui sans cela n'eust pas recommandé sa mère à saint Jean » (1).

Quoi qu'il en soit du temps et du lieu où Joseph rendit le dernier soupir, il est constant par la tradition qu'il fut entouré, à ce moment solennel, par Jésus et Marie. L'Eglise l'a consigné dans sa liturgie : « Mortel heureux, trois fois heureux qui, à la dernière heure, vit autour de sa couche le Christ et la Vierge l'assister d'un visage serein » (2).

Il va donc partir, ce serviteur fidèle et prudent à qui Dieu avait confié le soin de sa famille, et qui était ici-bas comme l'ombre du Père céleste. Que de souvenirs se pressent dans son cœur ! Sans doute, quelques uns sont mêlés d'amertume : Joseph eut à souffrir, principalement à dater du jour où le Fils de Dieu, fruit béni de la virginité de Marie, vint en ce monde : pauvreté de Bethléem, fuite en Egypte, disparition de Jésus à Jérusalem... Faut-il s'étonner de ces épreuves ? « Quand Jésus entre quelque part, dit Bossuet, il y entre avec sa

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, l. VII, c. XIII.

(2) *Hymne des Laudes de S. Joseph*. Brév. rom., 19 mars.

croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime » (1).

Mais de quels charmes ineffables sont accompagnés les autres souvenirs : douces veilles auprès de la crèche, soirées intimes du foyer de Nazareth, labeurs quotidiens sous les yeux de Jésus et de Marie ! Quelle joie surtout fut pour lui la possession de Jésus ! et comme l'Eglise a raison de lui dire : «... Les autres ne sont couronnés qu'après leur mort ; plus heureux, tu vis encore, et tu jouis d'un Dieu, égal, dans ton bonheur, aux bienheureux ! »

L'iconographie religieuse représente d'une manière fort touchante le saint patriarche à ses derniers instants : tandis que Marie est à genoux à ses pieds, Jésus, assis à son chevet, soutient d'une main la tête défaillante du vieillard, et de l'autre, lui montre le ciel. Seuls les anges pourraient nous dire les paroles échangées dans ce suprême colloque de la trinité terrestre, car assurément ils se trouvaient là, comme jadis ils y venaient « troupes à troupes considérer Joseph et admirer son humilité, lorsqu'il tenait ce cher enfant dans sa pauvre boutique, où il travaillait de son mestier pour nourrir et le Fils et la Mère qui luy estoyent commis » (2).

Le Maître de la vie veillait donc auprès du lit de mort de celui que tant de fois il avait appelé son père : c'est entre ses mains, et en présence de la plus pure

(1) *Premier Panégyr. de S. Joseph.*

(2) S. FRANÇOIS DE SALES, *Entret. spirit.*, 19^e Entret.

des vierges que Joseph rendit le dernier soupir (1). Est-il mort plus digne d'envie ?

Puisse la nôtre lui ressembler, autant du moins que la chose est possible ! Pour cela, travaillons, comme saint Joseph, à rendre notre vie de plus en plus agréable au Seigneur. Détachons notre cœur de cette terre où tout passe, pour le fixer en Celui « qui ne change pas et dont les années ne finiront point » (2).

Le Culte de Saint Joseph

Rappeler les motifs qui légitiment le culte de saint Joseph ; tracer sommairement l'histoire de ce culte dans l'Eglise, nous semble œuvre fort opportune à

(1) S. François de Sales croit que saint Joseph est au ciel en corps et en âme. On nous saura gré de reproduire, sur ce point encore, son pieux et naïf langage :

« Il me semble que nul ne peut douter de ceste vérité : car comme eust pu refuser ceste grâce à S. Joseph celui qui luy avait esté si obéissant tout le temps de sa vie ? Sans doute que N. S., descendant aux limbes, fut arraisonné par S. Joseph en ceste sorte : Mon Seigneur, ressouvenez-vous, s'il vous plaist, que quand vous vintes du ciel en terre, je vous receus en ma maison, en ma famille ; et que dès que vous fustes né, je vous receus entre mes bras : maintenant que vous devez aller au ciel, conduisez-moy avec vous ; je vous receus en ma famille, recevez-moy maintenant en la vostre, puisque vous y allez ; je vous ay porté entre mes bras, maintenant prenez-moy sur les vostres.... Comment pourrions-nous douter que N.-S. ne fist monter quant et luy au ciel, en corps et en âme, le glorieux S. Joseph... ? » (*Entretiens spirit.*, 19^e entret.).

(2) HÉBR., I, 12.

l'approche du mois consacré au glorieux Patriarche de Nazareth.

I. La dignité à laquelle un homme est élevé, ses vertus, sa puissance, sa bonté : autant de titres qui justifient les honneurs qu'on lui rend et la confiance que l'on place en lui.

Or, que fut tout d'abord S. Joseph ? Sauf celle de Marie, qui est absolument à part, nous ne croyons pas qu'aucune grandeur ait surpassé ou même égalé la grandeur de cet homme privilégié. Ouvrons l'Évangile. Sans doute, il ne consacre que peu de lignes à Joseph, dont il ne rapporte d'ailleurs aucune parole ; mais en l'appelant « l'Époux de Marie, de qui est né JÉSUS » (1), ne fait-il pas l'éloge le plus complet de son éminente dignité ? A la royale fille de David qui allait, sans perdre un seul fleuron de sa couronne virgine, devenir la Mère du Rédempteur, il fallait un compagnon fidèle, un chaste et vigilant protecteur ; il fallait à l'Enfant-Dieu, qui ne devait pas avoir ici-bas de père selon la nature, un gardien dévoué, à qui Dieu lui-même eût départi toute la tendresse et tout le dévouement d'un père. Pour lui confier ce double dépôt — Marie et Jésus — c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher, Dieu veut un homme selon son cœur, et ses regards s'arrêtent sur Joseph, l'humble charpentier, issu, lui aussi, malgré sa pauvreté, de la famille de David. Marie, saluée pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes, appellera Joseph son époux, son maître, son seigneur, et Jésus, la Sagesse incréée, le Roi des rois, le Dieu fort

(1) S. MATTH , I, 16.

et puissant, lui obéira comme l'enfant le plus soumis ! Quelle grandeur pour Celui qui est ainsi établi sur la maison de Dieu, et, par suite, quel droit à notre religieuse vénération !

Dans le monde, la vertu n'est pas toujours, hélas ! la compagne inséparable des emplois éminents. Ici, elle semble rivaliser avec les sublimes distinctions dont Joseph est l'objet. Comme ce juste, ainsi que l'appelle l'Évangile, réalise la belle signification de son nom ! *Joseph* est bien « le fils de l'accroissement », l'homme du progrès spirituel. Sa foi est vive : il croit malgré les obscurités, malgré les impossibilités apparentes ; profonde est son humilité : ni les faveurs célestes, ni son auguste alliance avec la Mère de Dieu, ni son titre de père adoptif de Jésus : rien ne lui fait oublier son néant. Sa confiance en Dieu est inébranlable : les circonstances de la naissance de Jésus-Christ à Bethléem, de la fuite en Égypte et du retour en Galilée en sont une preuve irrécusable. Considérez les autres vertus : obéissance, pureté, détachement, et vous ne pourrez qu'admirer la perfection avec laquelle il les a pratiquées. Honneur et gloire au serviteur fidèle et prudent !

Quant au crédit dont S. Joseph jouit dans le ciel, ne doutons pas qu'il ne soit très grand. La puissance de l'ancien Joseph à la cour de Pharaon n'est qu'une faible image de celle que possède auprès de Dieu notre saint Patriarche. « Les prières d'un tel époux et d'un tel père sont des commandements pour son épouse et pour son fils ». — « Bien loin de l'avoir dépouillé des privilèges qui firent le bonheur de son exil, Dieu les a complétés et consommés dans sa vie glorieuse ». Ainsi s'expriment Gerson et S. Bernardin de Sienna.

Et avec quelle bonté S. Joseph met son crédit à notre disposition ! Il faut entendre ici sainte Thérèse : « Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé.... Connaissant aujourd'hui par une longue expérience l'étonnant crédit de S. Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier.... Ce céleste protecteur favorise d'une manière frappante l'avancement spirituel des âmes qui se recommandent à lui. Déjà depuis plusieurs années, je lui demande, le jour de sa fête, une grâce particulière, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis.... Je me contente donc de conjurer, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas, d'en faire l'épreuve : ils verront par expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux patriarche et de l'honorer d'un culte particulier » (1). Est-il affirmation plus explicite, témoignage plus éclatant du pouvoir de S. Joseph ?

On comprend maintenant les honneurs que l'Eglise a décernés au chef de la sainte Famille. Il était juste qu'elle unît dans ses hommages ceux que Dieu lui-même avait si étroitement unis ici-bas : Jésus, Marie, Joseph, et qu'elle exaltât dans sa divine liturgie « l'élu que Dieu avait exalté en le tirant du milieu de son peuple » et en lui confiant un si sublime ministère.

II. Quoiqu'il entrât dans les secrets desseins de Dieu de tenir dans l'ombre, durant de longs siècles, la gloire de S. Joseph, on peut bien dire que son culte a commencé à Nazareth, tant la piété aime à se représen-

(1) *Vie de sainte Thérèse par elle-même*, c. vi.

ter Jésus et Marie entourant le saint patriarche de leur vénération et de leur amour.

L'Occident n'est venu que bien après l'Orient dans les honneurs publics rendus à S. Joseph. La première chapelle que l'Occident ait consacrée au saint Epoux de Marie est celle qui se voit encore dans l'église Saint-Agricol, à Avignon. Elle fut dédiée en 1372 par le pape Grégoire XI, dont les armes ornent ce sanctuaire. La cité des Papes se montra dans la suite si dévouée à S. Joseph, que le 29 juin 1630, le conseil de ville prit une délibération pour supplier l'archevêque d'ordonner qu'à perpétuité sa fête fût gardée *les boutiques fermées*.

L'ordre des Carmes, introduit en Occident au XIII^e siècle, contribua puissamment à y répandre le culte de S. Joseph. Au XV^e siècle, l'Eglise latine tout entière l'avait adopté. Au siècle suivant, l'illustre réformatrice du Carmel, sainte Thérèse, lui donna un magnifique essor.

Il serait trop long d'énumérer soit les Confréries, soit les Congrégations religieuses qui se sont établies sous le vocable et la protection de S. Joseph.

L'Eglise a consacré deux fêtes au glorieux Epoux de Marie. La première, fixée au 19 mars, fut inscrite au Bréviaire romain, sous le rite *simple*, par le pape Sixte IV (1471-84). Innocent VIII, son successeur, l'éleva au rite *double*. Plus tard, la dévotion à S. Joseph ayant pris un nouvel accroissement, Clément X (1670-76) rangea sa fête parmi les solennités de 2^e classe, et, en 1714, Clément XI lui attribua l'office qu'elle possède aujourd'hui. Enfin, à la suite des instances de l'Episcopat, réuni à Rome lors du concile du Vatican, Pie IX pro-

clama solennellement S. Joseph *Patron de l'Eglise universelle* et décréta que l'on célébrerait désormais la fête du 19 mars sous le rite double de 1^{re} classe (8 décembre 1870).

La seconde fête de S. Joseph est celle de son Patronage (III^e dimanche après Pâques). Célébrée d'abord dans l'Ordre du Carmel et étendue peu à peu à un certain nombre de diocèses, elle fut inscrite au calendrier général de l'Eglise par Pie IX, le 10 septembre 1847, sous le rite double de 2^e classe.

Il est fait, en outre, mémoire de S. Joseph dans la fête du Mariage de la Très Sainte Vierge — 23 janvier — établie d'abord dans l'église de Chartres, accordée ensuite par Paul III (1534-50) à l'Ordre de S. François, et enfin étendue aux Etats de l'Eglise et à plusieurs autres contrées par Benoît XIII (Indult du 22 août 1725), sous le rite *double majeur*.

Léon XIII voulut stimuler encore la piété et la confiance des fidèles envers S. Joseph. Dans la belle encyclique du 15 août 1889, il leur montre Celui qui protégea la vie de l'Enfant-Dieu contre la fureur d'Hérode comme le défenseur assuré de l'Eglise contre les ennemis qui ont juré sa ruine. Puis, après avoir invité tous les états, tous les âges, toutes les conditions, à prendre S. Joseph pour modèle, le Saint-Père ajoute : « C'est une pratique salutaire et des plus louables, établie déjà en quelques pays, de consacrer le *mois de Mars* à honorer par des exercices de piété quotidiens le saint Patriarche. Là où cet usage ne pourra pas être facilement établi, il est du moins à souhaiter qu'avant le jour de sa fête, dans l'église principale de chaque lieu, un *Tri-*

duum de prières soit célébré. Dans les endroits où le 19 mars, consacré à S. Joseph, n'est pas fête de précepte, nous exhortons les fidèles à sanctifier autant que possible ce jour par la piété privée, en l'honneur de leur céleste Patron, comme si c'était une fête de précepte ».

Espérons pour la gloire de S. Joseph et le salut de la société chrétienne, que les désirs du Chef suprême de l'Eglise seront bientôt pleinement réalisés. A nous de hâter ce jour par nos prières et nos généreux efforts.

LA ROSE D'OR

Le IV^e dimanche de Carême, communément appelé *Lætare*, du premier mot de la messe, est, pour ainsi dire, une halte dans la sainte quarantaine. Tout y respire la joie : on peut orner les autels de fleurs ; l'orgue est admis à faire entendre, même en dehors du chant, sa voix majestueuse, et les ministres sacrés reprennent la dalmatique et la tunique qu'ils avaient déposées dès le mercredi des Cendres.

« Réjouis-toi, Jérusalem, chante l'Eglise à l'*Introït* de la messe, et vous tous qui l'aimez, rassemblez-vous ; unissez-vous à sa joie, vous qui avez été dans la tristesse... ».

Il existe, comme expression de cette joie, une cérémonie qui s'est perpétuée à travers les siècles et que nous voulons rappeler ici : la bénédiction de la Rose d'or. Les idées gracieuses que réveille cette fleur ne

sont-elles pas en harmonie avec la sainte allégresse à laquelle l'Eglise invite ses enfants ?

La *Rose d'or*, bénite par le Pape, est envoyée à un prince ou à une princesse catholique, qui ont bien mérité de la religion, ou encore à quelque église de la chrétienté que le Souverain Pontife veut honorer par cette distinction.

A quelle époque précise remonte cet usage, il serait difficile de le dire ; ce qui est certain, c'est que nous le trouvons déjà établi au temps de S. Léon IX, c'est-à-dire au milieu du ^x^e siècle (1). Jusqu'au séjour des Papes à Avignon, le rite s'accomplit dans la basilique de Rome qui porte le nom de Sainte-Croix-de-Jérusalem. Le lieu était admirablement choisi : la Rose d'or semblait ainsi cueillie dans le céleste parterre de la Jérusalem mystique. On conserve, dit-on, dans le trésor de Sainte-Croix, le manuscrit d'un sermon que le pape Honorius III prononça, l'an 1216, pour la circonstance qui nous occupe. Il en reste également un du Pape Innocent III.

Dès leur retour d'Avignon, les Papes reprirent la coutume traditionnelle, en se rendant, chaque année, au milieu d'un grand appareil, la fleur symbolique à la main, du palais de Latran à l'église Sainte-Croix-de-Jérusalem (2), pour y accomplir la cérémonie sacrée.

(1) Voir, pour de plus amples détails, une intéressante étude sur la Rose d'or parue dans le *Moniteur de Rome*, numéros des 7 et 8 avril 1893. C'est là que nous avons puisé la plupart des renseignements contenus dans le présent article.

(2) Lorsque le IV^e dimanche de Carême se rencontrait avec la fête de l'Annonciation, le Pape, tenant alors chapelle à Sainte-Marie-sur-Minerve, bénissait la Rose d'or dans la sacristie de cette

Si le personnage auquel le Pape destinait la Rose d'or était présent, il la lui remettait tandis que celui-ci était agenouillé à ses pieds, en disant :

« Recevez cette rose de nos mains ; car bien qu'indigne, nous tenons sur la terre la place de Dieu. Cette rose désigne la joie des deux Jérusalem, savoir l'Eglise triomphante et l'Eglise militante. Elle symbolise manifestement à tous les fidèles le Christ, cette fleur parfaitement belle qui est la joie et la couronne de tous les saints. Prenez celle-ci, bien-aimé fils, vous qui, selon le siècle, êtes noble, puissant, doué de beaucoup de valeur ; de la sorte, votre vaillance, rehaussée et ennoblie par le Christ Notre-Seigneur, sera comme la rose plantée sur les rives des eaux abondantes. Cette grâce puisse l'accorder à nos prières la clémence de Celui qui est triple et un dans tous les siècles des siècles. Amen ».

« De nos jours, la fonction n'est plus aussi importante ; mais elle a conservé tous ses rites principaux. Le Pape bénit la Rose d'or dans la *Salle des parements* (1) ; il l'oint du Saint-Chrême et répand dessus une poudre parfumée, selon le rite usité autrefois ; et

église, et, ce jour-là, les cardinaux pouvaient reprendre leur robe rouge.

(1) Voici le début de la prière qu'il récite : « O Dieu, dont la parole et la puissance ont tout créé, dont la volonté gouverne toutes choses, vous qui êtes la joie et l'allégresse de tous les fidèles ; nous supplions votre majesté de vouloir bien bénir et sanctifier cette Rose, si agréable par son aspect et son parfum, que nous devons porter aujourd'hui dans nos mains, en signe de joie spirituelle.... ».

quand le moment de la Messe solennelle est arrivé, il entre dans la chapelle du palais, tenant la fleur mystique entre ses mains. Durant le saint Sacrifice, elle est placée sur l'autel et fixée sur un rosier en or disposé pour la recevoir ; enfin, quand la messe est terminée, on la porte au Pontife, qui sort de la chapelle la tenant encore entre ses mains jusqu'à la Salle des parements » (1).

Dans l'origine, la Rose d'or n'était qu'une simple fleur montée sur sa tige. Plus tard, on y ajouta des roses plus petites et des feuilles, ce qui en fit une sorte de bouquet, qui fut placé sur un piédestal ou sur un petit vase d'or ; l'éclat des pierreries ajouta encore à la richesse et à la beauté de l'élégante fleur.

Il ne sera pas sans intérêt de rappeler quelques uns des personnages de France qui furent honorés de la Rose d'or par les Souverains Pontifes.

En 1096, Urbain II, se trouvant à Angers, y bénit la Rose d'or et en fait présent à Foulques, comte d'Anjou. Celui-ci, pour perpétuer le souvenir d'un tel honneur, décide que chaque année lui et ses successeurs porteront la Rose d'or à la procession des Rameaux.

En 1163, Alexandre III bénit à Paris la précieuse fleur et la donne au roi Louis VII. De là le surnom de *fleuri* que quelques anciens chroniqueurs donnent à ce prince.

En 1244, Innocent IV officie à Lyon et fait porter la Rose à l'église Saint-Just, qu'il appelle *Nôtre* dans son bref, parce qu'il avait habité sept ans le monastère attendant à cette église.

(1) D. GUÉRANGER, *L'Année liturgique*, Le Carême, p. 375-6.

En 1457, Calixte III offre la Rose d'or à Charles VII, et l'invite à prendre part à la croisade contre les Turcs.

En 1485, Innocent VIII en gratifie le dauphin, fils de Charles VIII, alors malade dans son lit.

En 1625, Urbain VIII fait le même présent à Henriette de France, sœur de Louis XIII, reine de la Grande-Bretagne.

Peu d'années après, Clément IX (1667-1670) fait parvenir la fleur bénite à Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France.

En 1856, Pie IX l'envoie à l'impératrice Eugénie.

Sa Sainteté Léon XIII a honoré de ce gracieux présent : la reine-régente d'Espagne, la reine Amélie de Portugal, la comtesse d'Eu (lors de l'abolition de l'esclavage du Brésil) et, en 1893, la reine des Belges, Marie-Henriette.

Puisse notre cher pays mériter souvent cette haute marque d'estime et ce témoignage de paternelle affection du Chef suprême de l'Eglise !

SAINT BENOIT

(21 mars.)

Honneur aux moines et, en particulier, à nos moines d'Occident !

Quelle reconnaissance ne leur doivent pas les peuples ! Ils ont lutté avec vigueur et succès contre la corruption païenne, converti au christianisme l'Irlande et l'Angleterre, adouci et moralisé les Barbares, race con-

quérante qui unissait à sa férocité naturelle les vices de la civilisation romaine.

Ils ont refait le sol de l'Europe en défrichant les déserts, en assainissant les marais et en rendant productives, à force de labeurs, les terres les plus rebelles à la culture.

Ils ont, en ramenant à la foi chrétienne les Barbares du Nord, tari la source des invasions, fait entrer les nations germaniques, scandinaves et slaves dans le concert de la grande famille européenne, et doublé par là l'étendue et l'empire de la civilisation.

Ils ont sauvé les lettres, les sciences et les arts en établissant autour des monastères des écoles nombreuses et florissantes, en faisant, dans leur propre vie, une large place à l'étude, en donnant à l'Eglise et à la société une foule de savants.

Que de bienfaits nous pourrions signaler encore ! Constitution de la propriété sur des bases chrétiennes, allègement du sort des petits et des faibles, soulagement de toutes les misères aux époques les plus dures du moyen âge, refuge offert à toutes les infortunes physiques et morales, résistance efficace aux violences de la féodalité, etc. (1).

Ces souvenirs nous reviennent à l'occasion de la fête du patriarche de la vie monastique en Occident, saint Benoît, que l'Eglise a fixée au 21 mars, jour de son bienheureux trépas.

(1) Voir : MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, t. 1^{er}. — L'abbé MARTIN, *Les Moines et leur influence sociale dans le passé et dans l'avenir*, t. 1^{er}.

Comme nous l'avons dit à propos de sa sœur, l'angélique vierge Scholastique, saint Benoît appartenait, par son père Eutrope, à l'ancienne famille des Anicius, qui a donné à Rome nombre de consuls et d'empereurs. Ajoutons que, par Abundantia, sa mère, il était le dernier rejeton des seigneurs de Norcia.

C'est dans cette ville, située au duché de Spolète, qu'il vint au monde vers l'an 480.

A quatorze ans, au milieu des brillantes études qu'il poursuit à Rome, Benoît se sent tout à coup pressé de se donner à Dieu dans la solitude. Il quitte donc la grande cité, renonce aux espérances de la terre et se retire dans une caverne presque inaccessible, que l'on appelle aujourd'hui la *Sainte Grotte*, *Sacro Speco*, non loin de Subiaco.

Subiaco est à treize lieues environ de Rome, dans le massif de montagnes où l'Anio creuse la gorge profonde qui sépare la Sabine du pays autrefois habité par les Eques et les Herniques. Le voyageur qui s'y rend se repose agréablement, vers le milieu de sa route, en traversant les frais vallons de Tivoli, en suivant le cours sinueux de l'Anio.

Le serviteur de Dieu, caché dans l'anfractuosité d'une roche, commence par mener la vie anachorétique, existence toute céleste, qui fait revivre celle de saint Paul le premier ermite. Un moine, nommé Romain, apporte à Benoît la nourriture de chaque jour : c'est, pendant trois ans, l'unique témoin des austérités du jeune descendant des patriciens.

Mais l'antique ennemi du genre humain, Satan, pouvait-il ne pas être jaloux d'une vertu qui ravissait les

anges? Le voilà donc qui renouvelle auprès du solitaire de Subiaco les assauts qu'il livra autrefois à celui du désert de Kolsim, l'invincible Antoine.

Un jour entr'autres, pour triompher de la tentation, Benoît se roule sur des épines jusqu'à ce que son corps étant tout déchiré, le sentiment du plaisir soit entièrement étouffé par la douleur.

Ainsi quelques siècles plus tard, digne imitateur de Benoît, François d'Assise remportera, dans les mêmes conditions, une éclatante victoire sur la chair et sur le démon.

Le fait que nous venons de relater est célébré dans la strophe suivante, empruntée à l'une des hymnes du **Bréviaire Bénédictin** :

Sur les buissons semés d'orties et d'épines, il terrassa les passions coupables de la jeunesse; par là il devint digne d'écrire les règles admirables de la vie parfaite.

Dieu permettant que la renommée de la sainteté de Benoît se répandît dans les pays voisins, quelques moines demandèrent à se mettre sous sa conduite. Hélas! ils avaient besoin de réforme, et, ne pouvant souffrir les corrections de l'homme de Dieu, ils résolurent de se défaire de lui par le poison. Ils lui présentent donc un breuvage; Benoît, en faisant le signe de la croix sur le vase, le brise. Puis, laissant là ce monastère, il s'en retourne dans sa première solitude.

Pour des frères pervers qu'il était contraint d'abandonner, Benoît vit une multitude innombrable d'âmes d'élite venir se ranger sous sa direction. Dans la province de Valeria tout d'abord, il construisit jusqu'à douze monastères. Deux seulement subsistent encore

aujourd'hui, celui de Sainte-Scholastique, où le patriarche faisait sa résidence, et celui de la Sainte-Grotte appelé aussi Saint-Benoît de Subiaco (1).

Outre les religieux, on recevait là de tout jeunes enfants appartenant parfois aux plus nobles familles. Citons parmi ces Oblats : saint Maur, saint Placide et, plus tard, saint Thomas d'Aquin.

Le nombre de ses disciples augmentant de jour en jour, Benoît se transporte à douze lieues et demie de Subiaco, et fonde, sur le Mont-Cassin, au royaume de Naples, une abbaye appelée à traverser les siècles et à jouir d'une grande célébrité. C'est en 529, sous le pontificat de Félix IV.

Mais avant de construire son monastère, il lui faut combattre les fausses divinités dont Satan entretient encore le culte dans ces lieux. Une idole d'Apollon y est en honneur : Benoît la brise, renverse son autel et détruit le bois sacré qui servait aux superstitions du paganisme. Cela fait, il édifie un sanctuaire au grand thaumaturge des Gaules, saint Martin, et un autre à saint Jean-Baptiste ; puis il s'applique à enseigner aux

(1) Le monastère de Saint-Benoît de Subiaco est dominé par un énorme quartier de roche, qui semble prêt à tomber. Les bons moines sont néanmoins sans crainte : leur Père Benoît, disent-ils, soutient lui-même cette pierre qui abrita sa première maison.

Près de ce couvent est le lac dans lequel tomba le jeune Placide et d'où il fut miraculeusement sauvé par Maur, son compagnon, qui marcha sur les eaux, après avoir reçu la bénédiction du saint Patriarche.

Nous avons eu le bonheur de visiter les deux monastères de Subiaco, le 20 novembre 1908.

habitants de la contrée les préceptes de la religion chrétienne.

Dans tout le pays, il n'est bruit que des miracles opérés par le saint. Son esprit prophétique ne contribue pas peu également à étendre au loin la réputation du serviteur de Dieu. Le roi des Goths lui-même, Totila, instruit sur ce point, veut mettre à l'épreuve le don de seconde vue que possède Benoît. Il fait donc revêtir des insignes royaux son écuyer et lui ordonne de se présenter devant le patriarche. A peine celui-ci l'a-t-il aperçu qu'il lui dit : « Quittez, mon fils, ce que vous portez, car cela ne vous appartient pas ». Ainsi découvert, l'écuyer est saisi de vénération pour Benoît. Totila s'étant alors présenté, le saint lui annonce qu'il entrera dans Rome, qu'il passera la mer et qu'il mourra au bout de neuf ans. L'histoire à la main, nous pouvons dire que toutes ces prédictions se sont accomplies à la lettre.

A quelle époque le chef de l'Ordre bénédictin composa-t-il sa règle, c'est ce qu'il serait difficile de préciser. Quoi qu'il en soit, il ne se peut rien ajouter aux éloges que les Pères et les auteurs qui ont vécu depuis lui ont donnés. On sait avec quelle particulière insistance saint Benoît appuie sur la vertu d'humilité. Il en marque douze degrés, que nous reproduisons ici :

- 1° S'exciter à une vive componction de cœur, craindre Dieu et ses jugements ;
- 2° renoncer entièrement à sa volonté propre ;
- 3° obéir promptement et sans réserve ;
- 4° supporter patiemment les souffrances et les injures ;
- 5° découvrir humblement ses plus secrètes pensées à son supérieur ou à son directeur ;
- 6° se réjouir dans les

humiliations ; 7° s'estimer le plus misérable, le dernier des hommes, le plus grand de tous les pécheurs ; 8° éviter la singularité dans les paroles et dans les actions ; 9° aimer et observer le silence ; 10° se garder d'une vaine joie et d'un rire immodéré ; 11° ne point parler d'une voix haute et observer les règles de la modestie dans ses paroles ; 12° être humble dans toutes ses actions extérieures.

Six jours avant de quitter ce monde, saint Benoît, déjà depuis plusieurs mois instruit par Dieu du temps de son trépas, fit ouvrir le sépulcre où dormait la vierge Scholastique, sa bienheureuse sœur. Puis il se fit porter à l'oratoire de saint Jean-Baptiste et, soutenu sur les bras de ses disciples, il y reçut le corps et le sang du Sauveur. C'est en prononçant une dernière prière que le saint Patriarche rendit son âme à Dieu (21 mars 543).

Au moment où eut lieu cette mort, deux moines virent l'âme de Benoît qui montait au ciel, ornée d'un manteau très précieux et environnée de flambeaux éclatants de lumière ; et ils entendirent un homme vénérable et tout resplendissant qui était au-dessus de la tête du saint, et qui leur disait : Ceci est le chemin par lequel Benoît, le bien-aimé du Seigneur, est monté au ciel.

Le Bréviaire Bénédictin contient trois belles hymnes à la louange de son Patriarche : *Laudibus cives resonant canoris*, puis *Quidquid antiqui cecinere Vates*, œuvre de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, et enfin *Inter æternas superum coronas*. Le Missel monastique renferme à son tour la prose *Læta quies magni ducis*, dans

laquelle saint Benoît est comparé à Abraham, à Elie, à Elisée, à Joseph et à Jacob.

L'Ordre de saint Benoît s'est divisé, dans la suite des siècles, en une foule de branches. Citons les principales :

L'ordre de Cluny, fondé en 910. — L'ordre des Camaldules, fondé en 1012 par saint Romuald. — L'ordre de Vallombreuse, fondé en 1036 par saint Jean Gualbert. — La congrégation de Grandmont, fondée en 1082 par saint Etienne de Muret. — L'ordre de Citeaux, fondé en 1098 par saint Robert, abbé de Molesmes, saint Albéric et saint Etienne. — L'ordre de Fontevrault, fondé en 1099 par le Bienheureux Robert d'Arbrissele. — L'ordre fondé sur le Mont-Virgilien (Mont-Vierge), près de Naples, par saint Guillaume de Verceil, en 1119. — La congrégation des Sylvestrins, fondée à Fabriano en 1231, par saint Sylvestre. — L'ordre des Célestins, fondé en 1254 par saint Pierre de Morono, qui fut pape sous le nom de Célestin V. — La congrégation des Olivétains, fondée en 1319 par saint Bernard Ptolomée, etc.

Les Bénédictins de la Congrégation de France ont été rétablis en ce siècle avec un zèle tout apostolique et un grand succès par le Très Révérend Père Dom Prosper Guéranger, qui a si puissamment contribué à ramener parmi nous l'unité liturgique. La principale maison de l'Ordre en France fut celle de Solesmes, au diocèse du Mans, actuellement transportée en Angleterre.

Les Congrégations de femmes vivant sous la règle de saint Benoît furent également très nombreuses. Citons, parmi les abbayes jusqu'ici florissantes et main-

tenant ravagées par la persécution, celle de Sainte-Cécile à Solesmes, et celle de Saint-Nicolas, à Verneuil (Eure).

Nous avons eu le bonheur de voir de près cette dernière oasis de la vie religieuse, puisqu'il nous a été donné d'y annoncer la parole sainte. « On y chante comme au ciel », nous avait dit M^{sr} Colomb, évêque d'Evreux. En vérité, que sera-ce donc des chants du paradis, puisque ceux du pieux monastère nous parurent si beaux ?

L'ANNONCIATION

(25 mars.)

La fête de l' « Annonciation de l'Ange à la Bienheureuse Marie » est inscrite au Sacramentaire de saint Grégoire (vi^e siècle) ; mais elle remonte plus haut, car outre que saint Athanase et saint Epiphane en font mention, saint Grégoire le Thaumaturge, qui vivait au iii^e siècle, a plusieurs discours sur ce sujet. Serait-ce téméraire de placer, avec les Bollandistes, son origine dans les temps apostoliques ? Il semble, au contraire, que la parole de saint Augustin trouve ici son application : « Quand l'Eglise universelle observe une institution qui n'a été ni établie par les conciles ni interrompue, il faut croire qu'elle nous vient des apôtres » (1). Le même saint Docteur dit également que la tradition

(1) *De Bapt.*, II, 7.

apostolique a signalé le 25 mars comme le jour qui vit s'accomplir l'auguste mystère (1).

C'est vers le ix^e siècle seulement que cette fête se répandit en France. Elle y donna plus tard son nom à une congrégation fondée à Bourges (1501) par sainte Jeanne de Valois, fille de Louis XI. Une autre congrégation des Annonciades fut instituée à Gênes, en 1604, par la Bienheureuse Marie-Victoire Fornari.

Le mystère dont la présente solennité ramène le souvenir est un des plus grands de notre sainte religion : le mystère de l'Incarnation ou du Fils de Dieu fait homme. C'est l'archange Gabriel, dont le nom signifie *Force de Dieu*, qui est envoyé pour annoncer à Marie la descente du Verbe éternel, du Dieu *fort et puissant*, qu'elle est appelée à donner au monde. En entendant le messager céleste, Marie est troublée, elle s'inquiète, car elle a consacré à Dieu sa virginité. — Mais y a-t-il quelque chose d'impossible au Seigneur ? « L'Esprit-Saint surviendra en vous, lui dit Gabriel, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et c'est pour cela que le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Le ciel et la terre attendent la réponse de Marie. « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ». Au même instant, « le Verbe se fait chair et il habite parmi nous ».

Saint Irénée, évêque de Lyon, rapproche la scène de Nazareth, si belle et si touchante, de celle dont furent témoins les ombrages du paradis terrestre. Quelle distance entre la première Eve, la femme curieuse, impru-

(1) *De Trin.*, l. IV, ch. v.

dente, portée à la désobéissance par l'esprit de ténèbres, et Marie, la nouvelle Eve, la vierge très prudente, très humble et très fidèle à son Dieu (1). « O Eve, dirons-nous avec saint Bernard : cours donc à Marie ; ô mère, réfugie-toi près de ta fille. C'est la fille qui va répondre pour la mère ; c'est elle qui va enlever la honte de sa mère, elle qui va satisfaire pour la mère auprès du père ; car si c'est par la femme que l'homme est tombé, voici qu'il ne peut plus se relever que par la femme » (2).

Un monument historique, une prière et une pratique de piété se rattachent à l'Annonciation de Marie et à l'Incarnation de Jésus-Christ.

C'est de l'Incarnation que part l'ère chrétienne. Jésus-Christ descendu parmi nous est comme le centre de l'histoire. Quand on veut indiquer l'époque où s'est accompli un événement, on a coutume de dire : tant d'années avant ou après Jésus-Christ. On écrit encore, pour consigner une date : L'an du Seigneur..., l'an de grâce..., l'an du salut..., l'an de l'Incarnation... : toutes formules essentiellement chrétiennes.

La prière que nous rappelle le fait de l'Annonciation n'est autre que la Salutation angélique ou l'*Ave Maria*. Elle comprend : 1° les paroles de l'ange Gabriel : « Je vous salue — Marie —, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes » ; 2° celles d'Elisabeth : « Et — Jésus — le fruit de vos entrailles est béni » ; 3° celles que l'Eglise y ajouta, soit lors du concile d'Ephèse (431) : « Sainte Marie,

(1) *Advers. Hæres.*, l. V, ch. xix.

(2) *Hom. 2 super Missus est.*

Mère de Dieu, priez pour nous », soit sous le pontificat de S. Pie V (xvi^e siècle) : « Maintenant et à l'heure de notre mort », soit plus tard encore : Priez pour nous « pécheurs », *pauvres* pécheurs, comme les Français l'ont traduit.

Sauf à Complies, la Salutation angélique se trouve jointe à l'Oraison dominicale au début de toutes les Heures de l'office divin. On sait également quelle place elle occupe dans le *Rosaire* et dans l'*Angelus*. Il nous reste à dire quelques mots de cette dernière pratique de dévotion.

Au concile de Clermont (1095), le pape Urbain II décida qu'à partir du jour où l'armée des croisés se mettrait en marche, dans toutes les églises du monde on sonnerait trois coups de cloche, matin et soir, pour inviter les fidèles à invoquer Marie contre les ennemis du nom chrétien. Telle fut l'origine de l'*Angelus* du matin et du soir. Plus tard, nous voyons Jean XXII accorder une indulgence de dix jours à ceux qui récitaient trois fois l'*Ave Maria* à genoux, le soir, au moment où la cloche en donnait le signal, c'est-à-dire « au premier crépuscule » (1).

Selon l'opinion la plus commune, l'*Angelus* de midi aurait été introduit par Calixte III, à la suite de la délivrance de Belgrade assiégé par les Turcs, en 1456. Louis XI, dans une ordonnance datée du 1^{er} mai 1472, confirma, pour son royaume, la prescription de sonner la cloche à midi.

Benoît XIII (14 septembre 1724) enrichit d'indulgen-

(1) V. BARONIUS, *Annales*, 13 oct. 1318 et 7 mai 1327.

ces la pieuse pratique de l'Angelus. Benoît XIV décréta qu'on le réciterait debout depuis le samedi soir jusqu'au dimanche soir inclusivement, et lui substitua l'antienne *Regina cœli* pendant le temps pascal (20 avril 1742).

Enfin, par un décret du 3 avril 1884, S. S. Léon XIII permit de gagner les indulgences attachées à l'Angelus, alors même qu'on ne serait pas à genoux et qu'on ne le dirait pas au son de la cloche, pourvu que l'on ait un légitime empêchement.

Le même Pontife éleva la fête de l'Annonciation au rite de 1^{re} classe (1899).

Aimons à nous rappeler ainsi, chaque jour, le grand bienfait de l'Incarnation et à offrir ce triple hommage de notre filiale piété à Celle qui est douce « comme l'aurore à son lever, resplendissante comme le soleil » en son midi, et « belle comme la lune » qui monte, le soir, à l'horizon (1).

SAINT HUGUES DE CHATEAUNEUF

EVÊQUE DE GRENOBLE.

(1^{er} avril.)

« En cette même année (1132), dit Mabillon, s'éteignit une grande lumière de l'Eglise de France, le vénérable Hugues, évêque de Grenoble » (2).

Les vertus pratiquées et les œuvres accomplies pen-

(1) *Cant.*, VI, 9.

(2) *Annales ordin. S. Bened.* Lucæ, 1745, in-fol., t. VI, p. 199.

dant un épiscopat qui ne dura pas moins d'un demi-siècle, justifient pleinement l'éloge décerné à saint Hugues par le savant bénédictin. Nous voudrions rappeler le souvenir de cet illustre évêque, l'honneur des diocèses de Valence et de Grenoble, la gloire de l'Eglise entière.

La vie de saint Hugues fut écrite, deux ans après sa mort, sur l'ordre du pape Innocent II, par le B. Guigues, V^e prieur général de la Grande-Chartreuse, originaire, comme son héros, du diocèse de Valence et son ami intime. Mais cet auteur n'ayant pu achever son œuvre et s'étant attaché plus spécialement à mettre en relief les vertus du saint prélat, il faut de toute nécessité emprunter à d'autres sources plusieurs des événements auxquels Hugues fut mêlé durant sa longue carrière. C'est ce que nous essaierons de faire dans cette notice.

Châteauneuf fut le berceau de notre saint. Gracieusement assis sur la rive gauche de l'Isère, en face d'une belle plaine que terminent les montagnes du Vivarais, l'Hermitage et les collines de Mercurol, Chanos-Curson et Clérieux, l'antique bourg était protégé par le manoir qui s'élevait imposant sur le coteau. Hélas ! du vieux castel, les ravages du temps et la main de l'homme n'ont laissé subsister que de rares pans de murailles, marquant çà et là la vaste enceinte, l'arceau d'une porte, les montants d'une cheminée, quelques pierres encastées dans des constructions récentes, et un reste de chapelle, si l'on en juge par la fenêtre ogivale et géminée qui se voit encore sur le flanc d'une humble maison. La partie la mieux conservée est la citerne

oveïde, vraie merveille dans son genre, bâtie en moellons bien travaillés et reliés entre eux par du ciment romain. N'oublions pas de signaler la source qui est appelée, de nos jours encore, *Fontaine de saint Hugues*, et qui, détournée de la balme où elle répandait ses eaux bienfaisantes, coule maintenant dans un jardin.

Au XI^e siècle, époque de notre récit, Châteauneuf formait une paroisse dépendante du Chapitre de Saint-Pierre du Bourg-lès-Valence. « La terre appartenait à la famille de Châteauneuf, que l'on croit avoir une origine commune avec les seigneurs de Chabeuil ». Odilon était alors le chef respecté et aimé de cette famille. Chevalier chrétien dans toute la force du terme, « il avait toujours vécu avec une tempérance admirable, même au milieu de la licence des camps où il avait passé sa jeunesse » (1). L'histoire ne nous a pas transmis le nom de son épouse ; nous savons seulement qu'elle fut digne de lui par ses hautes vertus.

Or, il y eut grande liesse au manoir de Châteauneuf en l'année 1053 : le seigneur Odilon était devenu père d'un fils. L'enfant reçut au baptême le nom de *Hugues* (2), nom qu'il devait immortaliser. Saint Léon IX

(1) Albert du Boys, *Vie de S. Hugues*, Grenoble, Prudhomme, 1837, p. 46.

(2) Ce nom fut encore donné, dans la famille, à un neveu de notre saint qui, d'abord simple religieux au monastère cistercien du Miroir, diocèse de Chalon-sur-Saône, devint successivement abbé de Léoncel, diocèse de Valence (1162) et de Bonnevaux, diocèse de Vienne (1171), et mourut, comme son oncle, le 1^{er} avril, mais à 51 ans d'intervalle (1183). Il est honoré comme bienheureux et inscrit au 3 avril dans les *Officia propria* du diocèse de Valence. C'est à Hugues de Bonnevaux qu'est adressée la lettre

occupait alors la chaire de Pierre et Poncet le siège épiscopal de Valence. Que sera un jour cet enfant ?... Car, avant de le mettre au monde, la châtelaine sa mère l'a vu en songe, ravissant de beauté, présenté à Dieu par un groupe de saints parmi lesquels était saint Pierre.

Hugues se fit remarquer de bonne heure par cette modestie et cette sagesse qui furent comme le trait caractéristique de sa sainteté. De lui on pouvait dire comme de Tobie : « Quoiqu'il fût jeune, il ne faisait rien paraître dans ses actions qui tînt de l'enfance ». Il est aisé de se figurer le noble adolescent visitant, dans le bourg et dans les campagnes voisines, les vassaux pauvres et malades et distribuant à tous, avec les secours de la charité, les consolations d'une âme profondément chrétienne.

Voyant le goût prononcé que son fils manifestait pour les lettres, Odilon l'envoya compléter ses études dans des universités célèbres. A Reims, Hugues fut le disciple de saint Bruno, que Guibert de Nogent appelle un maître « très renommé dans les Eglises des Gaules » et en qui ses contemporains saluaient « la colonne de toute la Métropole ». De cette même école était sorti déjà Odon de Châtillon, qui devint le pape Urbain II. Ce n'était pas la dernière fois que Bruno et Hugues devaient se rencontrer ; mais n'anticipons pas sur les événements.

322° de Saint-Bernard. Voir sur le saint abbé de Bonnevaux : BOLLAND., April., t. I, pp. 47-49. — U. CHEVALIER, *Cartulaire de Léoncel*, V-XVII, XXVI, XXIX ; *Cartulaire de Bonnevaux*, passim.

De retour au château de ses pères, Hugues fut pourvu d'un canonicat dans le Chapitre de Valence. On sait combien vénérable est le corps des Chanoines : anges visibles du sanctuaire, ils perpétuent ici-bas la voix des divines louanges et forment autour de l'Evêque un sénat d'honneur. Dans ce milieu, Hugues attira sur lui l'attention par sa brillante intelligence, par une piété toute céleste et une exquise affabilité, reflet de sa belle âme. Aussi le légat de saint Grégoire VII en France, Hugues, évêque de Die, appelé plus tard au siège de Lyon, visitant les divers diocèses pour y rétablir la discipline ecclésiastique, fut-il vivement frappé, lorsqu'il vint à Valence, des hautes qualités du jeune chanoine. Eut-il, à ce moment, l'intuition des destinées que la Providence réservait à son humble homonyme, ou voulut-il simplement assurer à son entreprise un auxiliaire actif et dévoué ? Quoi qu'il en soit, le chanoine de Valence accepta de l'accompagner dans ses laborieuses pérégrinations et le suivit peu après à Avignon, où le légat devait présider un concile.

Sur ces entrefaites, Ponce II, évêque de Grenoble, étant mort, une députation de cette Eglise vint demander au légat comme successeur Hugues de Châteauneuf. Avec quelle joie fut accueillie la requête, soit par les Pères du Concile, soit par le légat lui-même ! Seul le jeune élu, qui n'avait encore que vingt-sept ans, fut véritablement atterré. Il fallut, pour vaincre sa résistance, faire valoir le dévouement exceptionnel dont l'Eglise en général, et le diocèse de Grenoble en particulier avaient besoin dans ces temps difficiles.

M^{re} de Catellan ne peut s'empêcher de regretter pour Valence le départ de Hugues : « Notre Eglise, dit-il, à qui il n'aurait pas échappé, selon les apparences, pour un semblable choix, n'aurait pas eu le malheur de le perdre et elle le compterait aujourd'hui au nombre de ses plus saints Evêques... » (1).

C'est à Rome même et des mains du saint pape Grégoire VII (le célèbre Hildebrand) que Hugues reçut la consécration épiscopale. Nous sommes en 1080, époque de douloureuse mémoire, où le trafic des bénéfices ecclésiastiques, les sacrilèges usurpations de la puissance séculière et d'autres désordres non moins graves avaient jeté dans l'Eglise une perturbation profonde. Heureusement saint Grégoire VII était un de ces caractères fortement trempés que rien n'arrête, et dont les difficultés semblent doubler le courage.

Il n'en fut pas de même, tout d'abord, du nouvel évêque de Grenoble. Le déplorable état de son diocèse, la crainte exagérée de sa propre faiblesse, les obstacles qui se multipliaient sous ses pas : tout lui inspira le regret d'avoir accepté la charge pastorale et le fit soupirer après la tranquillité du cloître. On le vit donc bientôt se diriger vers le monastère de la Chaise-Dieu (2) et y revêtir l'habit religieux. Mais au bout d'une année, il dut, sur l'ordre formel du Souverain Pontife, revenir

(1) *Les Antiquités de l'Eglise de Valence*. Valence, Jean Gilibert, 1724, p. 221.

(2) L'abbaye de la Chaise-Dieu (*Casa Dei*), en Auvergne, fondée par S. Robert, vers le milieu du XI^e siècle, appartenait à l'Ordre de S. Benoît et relevait de Cluny.

au milieu de ses ouailles et reprendre l'administration de son diocèse.

Trois ans ne s'étaient pas écoulés depuis que le saint prélat travaillait activement à la réforme de son troupeau, lorsque Bruno, son ancien maître, suivi de six compagnons, vint se jeter à ses pieds et lui demander, dans son diocèse, une solitude où il leur fût permis de servir Dieu comme les anciens anachorètes. Averti déjà par un songe où il avait vu paraître sept étoiles brillantes, Hugues les accueillit avec respect et les conduisit dans le désert qui portait déjà le nom de *Chartreuse*. « Ils acceptèrent, dit M. du Boys, ce séjour avec son âpreté et ses rigueurs, comme le digne théâtre de la fervente pénitence à laquelle ils allaient consacrer leur vie ». L'Ordre des *Chartreux* prit naissance vers la fête de saint Jean-Baptiste, de l'année 1084. Quelle douce intimité régna dès lors entre l'évêque de Grenoble et les enfants de saint Bruno ! Aussi Hugues trouvait-il ses délices à vivre le plus qu'il lui était possible avec ces anges de la solitude, au point que Bruno devait parfois user d'une sainte violence pour l'obliger à quitter le désert et à retourner dans sa ville épiscopale.

Cependant Hugues, étant parvenu à un âge avancé, crut devoir demander à Honorius II de le décharger du fardeau de l'épiscopat. Mais le pape s'y refusa, estimant que les seuls exemples d'un prélat aussi vertueux étaient d'un grand fruit pour son peuple. La même prière adressée en 1130 à Innocent II, qui passait à Valence, n'eut pas un résultat différent. Le Souverain Pontife toutefois lui permit de se choisir

pour coadjuteur un religieux de la Chartreuse qui portait aussi le nom de Hugues, et qui lui succéda.

Le saint vieillard, miné depuis longtemps par la souffrance, tomba bientôt dans un complet épuisement. Il perdit la mémoire des choses de la terre, mais conserva la plus parfaite lucidité pour celles du ciel. Les religieux qu'il avait tant aimés l'entourèrent de tous les soins de la piété filiale. De nombreux amis vinrent le visiter ; entr'autres, Godefroy, évêque de Chartres, Odolric, évêque de Die, et Guigues Didier, que plusieurs croient fils d'Hector de Sassenage et frère de saint Ismidon, évêque de Die (1098-1115). En recevant Godefroy, qui venait de la part d'Innocent II, Hugues lui demanda de le recommander aux prières du Souverain Pontife. — « Que désirez-vous qu'il sollicite pour vous ? » — « Que Dieu éteigne en moi tout ce qui est de la terre et n'y laisse plus vivre que le feu de son amour. » Lorsque Odolric s'approcha, Hugues embrassa avec des larmes d'attendrissement l'ancien doyen de son Chapitre et lui donna l'habit des chanoines réguliers de Saint-Augustin, en disant : « Que Dieu te dépouille du vieil homme et te revête du nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité » (1).

Hugues alla rejoindre au ciel le *Prince des pasteurs* vers le point du jour du 1^{er} avril 1132, qui était le vendredi avant les Rameaux. Un immense concours se fit autour de sa dépouille mortelle, chacun voulant une

(1) Cf. J. CHEVALIER, *Essai historique sur l'Eglise et la ville de Die*, t. I, p. 195-196.

dernière fois contempler les traits du bien-aimé Père et baiser ses augustes mains. Aux funérailles, qui eurent lieu le mardi suivant, assistèrent le coadjuteur du défunt, ainsi que les évêques de Chartres et de Die. Hugues fut canonisé deux ans après, au concile de Pise, par Innocent II. Ses précieux restes furent entourés de la vénération publique pendant quatre siècles. Mais lorsque Grenoble tomba au pouvoir du farouche baron des Adrets (1562), les huguenots les brûlèrent sur la place de Notre-Dame.

Le diocèse de Grenoble célèbre la fête de saint Hugues le 2^e dimanche après Pâques, et celui de Valence, le 1^{er} avril, jour anniversaire de sa bienheureuse mort.

De nos jours, grâce au zèle d'un dévoué pasteur dont Châteauneuf-d'Isère gardera le souvenir, le pays natal de saint Hugues est doté d'un gracieux sanctuaire. Chaque année, le deuxième dimanche après Pâques y amène bon nombre de pieux pèlerins.

T E M P S

DE LA

P A S S I O N

TEMPS DE LA PASSION

Nous entrons dans une période de tristesse et de deuil. Sans doute, l'Eglise a déjà supprimé de ses offices tout ce qui ressent la joie, et l'austère couleur violette qu'elle emploie depuis le mercredi des Cendres rappelle à tous que nous traversons « des jours de pénitence ».

Mais combien les douloureuses émotions de l'Epouse du Christ vont s'accroissant à partir du dimanche de la Passion ! Le divin Crucifié n'apparaît plus à nos regards : un voile sombre nous dérobe ses traits, comme si nous n'étions plus dignes de contempler cette auguste face, meurtrie par les soufflets et souillée par les immondes crachats d'une soldatesque barbare. Cachées également à nos yeux les images des Saints : n'est-il pas juste que le serviteur s'efface quand la gloire du maître s'est éclipsée ?

La Messe de ce temps a plus d'une analogie avec celle des Morts : on y a retranché le psaume *Judica me* que le prêtre récite au pied de l'autel, le *Gloria Patri* qui accompagne soit l'Antienne de l'Aspersion, soit l'Introït et le Lavabo. Ce cri de louange a disparu aussi de l'Invitatoire de Matines et des divers Répons des Heures canoniales, en attendant qu'il soit suspendu même à la fin des psaumes, ce qui arrivera durant les derniers jours de la Semaine-Sainte.

Tous les morceaux liturgiques se rapportent aux

criminels complots des Juifs contre la vie du Sauveur, aux souffrances et aux ignominies que cet aimable Maître va endurer pour notre rédemption.

A la Préface de la messe, il est dit que « Dieu a attaché au bois de la Croix le salut du genre humain, afin que la vie nous fût rendue au moyen de ce qui nous avait donné la mort, et que celui qui, par le bois, avait triomphé, fût, par le bois, vaincu à son tour ».

L'hymne des Vêpres, composée par saint Venance Fortunat, évêque de Poitiers, au vi^e siècle, sur la demande de sainte Radegonde, reine de France, est une magnifique glorification de la Croix. Quel majestueux début !

L'étendard du Roi s'avance ; voici briller le mystère de la Croix, sur laquelle Celui qui est la vie a souffert la mort, et, par cette mort, nous a donné la vie.

Quels pieux transports l'âme n'éprouve-t-elle pas en face de l'instrument de son salut !

Tu es beau, tu es éclatant, arbre paré de la pourpre du Roi ; noble tronc appelé à l'honneur de toucher des membres si saints.

Tomber à genoux devant cet arbre sacré et adorer dans ses bras notre amour crucifié, est un besoin pour notre âme, même en dehors de l'invitation que nous adresse l'Eglise :

Salut, ô Croix, notre unique espérance ! En ces jours de la Passion, augmente la grâce dans le juste, efface le crime du pécheur.

Que toute âme vous glorifie, ô Trinité, principe de notre salut ; vous nous donnez la victoire par la Croix, daignez y ajouter la récompense. Amen.

Il est une autre hymne en l'honneur de la Passion, insérée par moitié à l'office des Matines et à celui de Laudes, et répétée en entier le Vendredi-Saint, à l'*Adoration de la Croix*. Elle est l'œuvre de Claudien Mamert, frère de l'illustre archevêque de Vienne, du même nom, au vi^e siècle. Son rythme a été imité par saint Thomas d'Aquin dans l'hymne des Vêpres du Très-Saint-Sacrement. Citons d'abord le premier élan du poète :

Chante, ô ma langue, les lauriers du glorieux combat ; célèbre le noble triomphe dont la Croix est le trophée, et la victoire que le Rédempteur du monde remporta dans sa propre immolation.

Vient ensuite le récit de la chute originelle ; la désignation, dans le plan divin, de l'arbre de la Croix, pour réparer le désastre causé par le fruit d'un arbre auquel on n'aurait pas dû toucher. Le Verbe éternel est envoyé ; il prend chair de la Vierge Marie et, une première fois déjà, les mains et les pieds de ce Dieu sont captifs sous les langes et les bandelettes.

Six lustres s'écoulent, et le moment arrive où le divin Agneau est élevé sur l'arbre de la Croix pour y consommer son sacrifice. Abreuvé de fiel, déchiré par les épines, les clous et la lance, il arrose des flots de son sang adorable, « la terre, la mer, les astres, le monde tout entier ».

Ici le cœur de la sainte Eglise déborde de reconnaissance, et ne peut retenir son enthousiasme. Avec elle, laissons sortir de nos poitrines ces brûlantes acclamations :

O Croix fidèle, arbre le plus noble de tous ; nulle forêt n'a produit ton pareil pour le feuillage, la fleur et le fruit. Tu nous es cher, ô bois, et plus cher encore le doux fardeau suspendu à tes clous sacrés.

Arbre auguste, laisse fléchir tes rameaux ; soulage, en pliant, les membres tendus de l'Agneau ; amollis cette dureté que t'avait donnée la nature, et sois un lit plus doux pour le corps du souverain Roi.

Seule (ô Croix) tu as été trouvée digne de porter entre tes bras la Victime du monde ; pour ce monde naufragé, tu as été l'arche qui le ramène au port, toi qui fus inondée du sang divin de l'Agneau.

Est-il, pour l'âme accablée par la tristesse ou poursuivie par ses ennemis, un refuge plus sûr et plus consolant que le pied de la Croix ? Quel cœur ne dirait *amen* à toutes les dispositions de la Providence en considérant le divin Crucifié ? Ne cessons de le proclamer : le Calvaire est la demeure des grandes âmes, le séjour où naissent et se fortifient tous les nobles héroïsmes.

Le Chemin de la Croix

Dans son acception littérale, le *Chemin de la Croix* est l'espace que l'Homme-Dieu, Celui qu'Isaïe appelait « l'homme des douleurs » (1), parcourut sous le fardeau de sa croix, depuis le palais de Pilate, où il fut condamné à mort, jusqu'au sommet du Calvaire, où il fut crucifié. Dans cette voie sacrée, il n'est pas une

(1) Is. LIII, 3.

étape qui n'ait coûté au divin Sauveur un effort généreux, pas une aspérité dont il n'ait senti la pointe déchirante. Épuisé par la flagellation et le couronnement d'épines, courbé sous le bois de son sacrifice, il s'avance vers le lieu de son immolation avec le courage que lui inspire son désir ardent de mourir pour nous.

Auprès de la Victime adorable marchent cette Mère désolée dont la douleur ne saurait être comparée qu'à « l'immensité de la mer » (1), ce disciple que Jésus aimait et qui lui demeure fidèle jusqu'à la fin, ce pieux centurion à qui le chemin de la croix ouvre le chemin du ciel, ces femmes éplorées de Sion, qui accompagnent de leurs gémissements le triste cortège du Dieu qui va mourir ; enfin viennent les soldats romains, les bourreaux, deux criminels condamnés, eux aussi, à mourir sur le gibet, et cette foule sans nom, cette multitude barbare dont les clameurs ont demandé la mort du Juste.

Quelle variété dans les sentiments de ceux qui assistèrent à ce premier Chemin de la Croix ! Elle se remarque, de nos jours encore, parmi les hommes qui passent au pied de la Croix : les uns recueillent avec amour les gouttes du sang rédempteur ; d'autres détournent avec dédain leurs yeux du divin crucifié ; plusieurs même le poursuivent de leurs blasphèmes et voudraient pouvoir le faire disparaître. Ils n'y réussiront pas plus que le peuple déicide.

Après l'ascension de Jésus-Christ, Marie dut revenir souvent sur la voie douloureuse, seule ou en compa-

(1) *Lamentations*, II, 13.

gnie des saintes femmes. A son exemple, les fidèles de la Palestine d'abord, puis ceux des contrées même les plus reculées allèrent visiter les lieux arrosés par le sang de Jésus-Christ.

Hélas ! durant plusieurs siècles, le paganisme triomphant s'assit sur les ruines de Jérusalem et dressa des temples à d'impures divinités là où le Christ avait souffert pour notre salut.

Mais quand la paix et la liberté furent rendues à l'Eglise, les fidèles reprirent avec empressement le chemin de la Terre-Sainte. On vit accourir à Jérusalem tout ce que Rome possédait de plus grand par la noblesse, le génie, la science, la vertu : un Jérôme, célèbre par son savoir et sa pénitence, d'illustres dames romaines, les Paule, les Eustochium, plus grandes encore par leur piété que par le sang des Scipions qui coulait dans leurs veines. Que dis-je ? on vit l'impératrice Hélène se montrer plus fière d'avoir retrouvé le bois précieux de la Croix que de porter le titre d'Auguste, qui venait de lui être décerné par le sénat, et s'estimer plus riche avec ce trésor qu'avec les dépouilles des nations que la victoire mettait à ses pieds.

Dans la suite des âges, de nouvelles ténèbres viennent obscurcir la gloire de Jérusalem ; les fils du Coran règnent en maîtres sur le tombeau de Jésus-Christ et de nouveau « les chemins de Sion pleurent parce qu'il n'est plus personne qui se rende à ses solennités » (1). Mais bientôt un peuple immense se met en route au cri redoublé de : Dieu le veut ! et parvient à chasser le

(1) *Lamentations*, 1, 4.

mahométan. Alors tous se prosternent, pleurent et adorent. Fiers barons, nobles chevaliers, chefs puissants partagent l'émotion du soldat. Godefroy de Bouillon suit nu-pieds la voie douloureuse ; il refuse de porter sur son front la couronne d'or qui lui a été offerte, parce que, dit-il, ici même le Roi des rois a été couronné d'épines.

Grâce au magnanime élan des croisades, la dévotion des Lieux Saints se communiqua bientôt à tous les points du monde chrétien.

Mais voici que Jérusalem étant retombée sous le joug musulman, la piété des fidèles se refroidit. Ajoutons que les difficultés et les dangers semés sur la route de la Palestine, si longue pour les peuples de l'Europe, arrêtaient les pieuses pérégrinations au tombeau de Jésus-Christ. C'est alors — xv^e siècle — que le Saint-Siège permit que l'on érigeât dans les églises et chapelles, des croix, des tableaux ou bas-reliefs, représentant les scènes touchantes qui s'étaient accomplies sur le vrai chemin du Calvaire à Jérusalem, et accorda, pour la visite de ces représentations, les mêmes indulgences que pour le Chemin de la Croix réel.

Le premier *Via Crucis*, ou Chemin de Croix, érigé de la sorte, fut celui du couvent de Saint-Dominique à Cordoue. C'est le bienheureux Alvar, frère prêcheur, mort en 1420, qui, à son retour de la Terre-Sainte, procura ce bienfait aux chapelles de son monastère. Les Mineurs Observantins, préposés à la garde des Saints Lieux depuis 1342, propagèrent ensuite partout en Europe ces Stations de la Voie douloureuse.

Quels précieux avantages procure aux fidèles la dévotion du Chemin de la Croix !

D'abord elle leur permet de venir largement en aide aux captifs du Purgatoire, étant données les innombrables indulgences attachées à cette sainte pratique.

Elle est ensuite pour eux une école où ils s'instruisent merveilleusement sur Dieu et ses attributs : sa sainteté, qui frappe le péché dans ce Fils qui en a pris les apparences ; sa justice, que toutes les victimes autres que son propre Fils, eussent été impuissantes à satisfaire. N'est-ce pas principalement sur le Chemin du Calvaire que l'on apprend l'humilité, la douceur, le pardon des injures, le dévouement porté jusqu'à l'héroïsme ? Saint François de Sales a bien raison de dire, en terminant son admirable *Traité de l'amour de Dieu*, que « le mont de Calvaire est la vraie Académie de la dilection » et que « la Mort et la Passion de Nostre Seigneur est le motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle » (1).

Enfin quelle source de consolation et d'énergie chrétienne à parcourir ces étapes douloureuses, marquées par le sang d'un Dieu ! On dirait que de chacune d'elles s'échappe cette voix : « Vous tous qui souffrez, venez à moi, et je vous soulagerai » (2) ; « Vous tous qui passez par le chemin de la vie, considérez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne » (3). Alors le voyageur d'ici-bas se sent réconforté ; il continue à gravir avec courage son propre Calvaire et, par les tribulations de la vie présente, il achète la gloire impérissable de la patrie céleste.

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, I. XII, ch. XIII.

(2) S. MATTH., XI, 28.

(3) JÉRÉM., *Lament.*, I, 12.

MARIE AU PIED DE LA CROIX

Elle était là, debout au pied de l'arbre sacré, Celle qu'on a si bien nommée la Mère des Douleurs, la Reine des Martyrs. Elle était là, non pas seulement pour donner un suprême témoignage de tendresse à un fils mourant, mais encore et surtout pour accomplir un ministère sublime, pour participer à la rédemption du monde.

« Un homme et une femme, dit saint Bernard, nous avaient porté un grave préjudice... Il suffisait, sans doute, du Christ pour réparer le désastre ; mais il était plus convenable que, pour cette œuvre de réconciliation, au nouvel Adam fût jointe la nouvelle Eve » (1).

Or, nous voici à la sixième heure (midi) du solennel Vendredi. Dès la nuit dernière, Jésus, dans la grotte de Gethsémani, a bu à longs traits au calice des plus amères douleurs. Un de ses apôtres l'a vendu, un autre l'a renié, tous l'ont abandonné. Il a été saisi comme un malfaiteur, souffleté par un valet, conspué par une infâme soldatesque. La haine et la jalousie l'ont jugé digne de mort par la bouche de Caïphe ; le lâche Pilate a finalement ratifié cette sentence dont il comprenait toute l'injustice. Hérode a traité Jésus en insensé. Au prétoire, nouveaux affronts : Jésus a été mis en parallèle avec un assassin et l'assassin lui a été préféré. On

(1) *Serm. de 12 stellis.*

l'a flagellé, couronné d'épines. « Qu'il soit crucifié, qu'il soit crucifié !... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » a vociféré la multitude, et l'on s'est mis en route pour le Golgotha.

Sur le chemin qu'il arrosait de son sang, Jésus a rencontré sa Mère. Quelle entrevue ! Et Marie a suivi jusqu'au bout le lugubre cortège. Défaillance de l'Agneau divin, face de Jésus couverte de crachats, de poussière et de sang, brutalité des soldats, cris du peuple : elle a tout vu, tout entendu. Quand les bourreaux ont dépouillé l'adorable Victime, lui arrachant, avec ses vêtements, les lambeaux de sa chair, elle était là ; quand ils ont enfoncé les clous dans les mains et dans les pieds de Jésus, elle était là ; quand on a soulevé la croix et qu'elle est ensuite tombée avec une violente secousse dans la cavité préparée à la recevoir, Marie était là...

En ce moment, le son prolongé des trompettes du Temple annonçait le sacrifice du milieu du jour. Mais comment Dieu pourrait-il agréer encore les offrandes d'un peuple dont les mains sont teintes du sang du Juste ! Non, non, c'est fini : le voile du Temple va se déchirer et l'on entendra bientôt ces mots mystérieux : « Sortons d'ici, sortons d'ici ! »

Le vrai sacrifice, le seul capable d'apaiser Dieu et de sauver le monde, est celui qui s'offre au Calvaire. Jésus y est tout à la fois prêtre et victime ; proportion gardée, on peut en dire autant de Marie, sa Compassion n'ayant d'autre mesure que la Passion de Jésus-Christ.

Approchons, car il semble que la Mère du divin crucifié nous adresse cette invitation plaintive : « O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il

y a une douleur comparable à la mienne ». En effet, « à qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem ? à qui dirai-je que vous ressemblez ? où trouverai-je quelque chose d'égal à vos maux, et comment vous consolerais-je, ô vierge fille de Sion ? Votre brisement est immense comme la mer » (1).

Les causes de cette inénarrable douleur, est-il nécessaire de les exposer longuement ?

En premier lieu, c'est l'amour même que Marie a pour son Fils. Jamais Dieu ne créa de cœur maternel aussi bon, aussi tendre, aussi dévoué, aussi généreux, en un mot, aussi parfait que le cœur de la sainte Vierge ; jamais fils ne fut pour sa mère aussi respectueux, aussi aimant que Jésus. Et comme cet amour réciproque allait toujours croissant, quelle étroite union avait dû s'établir entre une telle mère et un tels fils ! Quelles ne durent pas être, par conséquent, les douleurs de Marie lorsque s'accomplit, à la lettre, cette prédiction d'Isaïe : « Nous l'avons pris pour un lépreux, pour un homme frappé de Dieu et humilié sous ses coups ; c'est pour nos iniquités qu'il a été couvert de plaies, pour nos crimes qu'il a été broyé » (2). Marie vit l'enfer et la terre, le ciel même conjurés contre son fils. Elle fut témoin des genuflexions sacrilèges, des défis insultants ; elle entendit la Victime s'écrier : « J'ai soif !... Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... » N'était-ce pas là le glaive prédit par Siméon ?... C'est en présence de Marie que Jésus rendit le dernier soupir

(1) JÉRÉM., *Lament.*, II, 13.

(2) ISAÏE, LIII, 3-4.

et qu'un barbare soldat lui perça le cœur après sa mort ; c'est dans les bras de Marie que fut déposé le corps inanimé du Sauveur, son très doux Fils !...

Quand Jacob vit la robe ensanglantée de Joseph, il se couvrit de vêtements de deuil, s'abandonna aux larmes et ne voulut recevoir aucune consolation ; lorsqu'un envoyé vint dire à David qu'il avait trouvé son fils suspendu par les cheveux à un chêne, David demanda que l'on fermât les portes de son palais, et on l'entendit s'écrier, au milieu des gémissements et des sanglots : « Mon fils Absalon, mon fils Absalon ! » Et Marie resta là, contenant dans cette mer, qui est son cœur, tous les torrents d'angoisse que le Seigneur a déchaînés...

Une autre cause augmente encore la Compassion de la Sainte Mère de Jésus : l'offense faite à Dieu par les péchés des hommes. Plus une créature approche de Dieu par la pureté et la sainteté et plus elle a de lumière pour connaître, d'une part, les perfections divines et, de l'autre, tout ce qu'il y a de désordre dans la rébellion et l'ingratitude des pécheurs. Quelle claire vue du péché dut avoir Marie ! Nul aussi, excepté Jésus, ne vit en ce moment suprême, d'un regard plus profond, le châtiment réservé aux péchés des hommes : le feu qui ne s'éteint jamais, le ver qui ne meurt pas, le pleur qui ne saurait tarir ; nul, autant qu'elle, ne fut affligé à la pensée que des âmes créées pour le ciel, rachetées par le sang d'un Dieu, trouveraient un jour leur condamnation dans les plaies où elles auraient dû trouver le salut. O douleur de Marie, digne écho de celle de Jésus ! « Il est de ce Fils et de cette Mère, dit Bossuet, comme de deux miroirs opposés qui, se renvoyant réciproque-

ment tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et un reflux continuel » (1).

C'est dans cette mémorable circonstance que Marie fut donnée pour Mère à tous les hommes : « Jésus voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre mère ». Ces paroles sont à la fois le coup le plus déchirant pour Marie et le plus décisif pour notre salut. C'en est fait : la nouvelle Eve devient pour nous la véritable *Mère des vivants* ; par elle nous trouverons la grâce, par elle nous obtiendrons miséricorde. Elle comblera de ses faveurs le juste Abel ; mais, comme elle est « toute suave », le pécheur — celui qui a fait mourir son fils Jésus — viendra aussi s'abriter avec confiance auprès de son cœur.

La fête de la Compassion de Marie fut inaugurée en 1423, contre les attentats sacrilèges des Hussites, par Thierry de Meurs, archevêque de Cologne. Sous des noms divers, elle se répandit peu à peu dans le monde catholique. Le 22 août 1727, Benoît XIII l'inscrivit solennellement dans le calendrier sous le titre de *Fête des Sept Douleurs de la B. V. M.* et lui assigna le vendredi de la semaine de la Passion.

En 1814, le pape Pie VII institua une seconde fête sous le même nom et la fixa au III^e Dimanche de septembre, afin qu'il fût plus facile au peuple de la célé-

(1) 1^{er} Serm. sur la Compassion.

brer. Nous nous réservons d'expliquer alors en détail les *Sept douleurs* de Marie.

Quant à la dévotion aux ineffables douleurs de la sainte Vierge, elle fut surtout propagée par l'Ordre des Servites, institué sur l'invitation de Marie elle-même dans la célèbre apparition du 15 août 1232, aux Sept nobles personnages de Florence qui en devinrent les fondateurs. Alexis Falconieri et ses six compagnons ont été mis au rang des *saints* le 15 janvier 1888 par S. S. Léon XIII, qui a étendu leur fête à l'Eglise entière.

Une double conclusion se dégage pour nous de la Compassion de Marie. Quand nous serons tentés d'abandonner Dieu pour l'intérêt ou le plaisir, « n'oublions pas les gémissements de notre mère » (1) ; souvenons-nous de ce que nous lui avons coûté sur la montagne sainte. Et puis, s'il plaît à Dieu de nous visiter par la souffrance, ne murmurons pas, mais courbons humblement la tête et ne la relevons que pour regarder Jésus mourant et Marie debout au pied de sa croix.

La Semaine Sainte

Aux religieuses tristesses du Carême s'ajoute le deuil de la Passion. Un voile sombre couvre la Croix et les saintes images. Au pied de l'autel, le prêtre ne récite plus, à la messe du Temps, le psaume *Judica me*, où l'âme s'excite à la joie ; pour le même motif, l'Eglise a

(1) *Eccli.*, VII, 29.

supprimé le *Gloria Patri* à certains endroits des Heures canoniales, ainsi qu'à l'Antienne de l'Aspersion, à l'Introït et au Lavabo. C'est comme un office de funérailles qui commence.

La douleur de l'Eglise va s'accroissant, car voici que nous entrons dans la *grande Semaine*, la *Semaine sainte*, Semaine vraiment grande et vraiment sainte par les événements dont elle consacre le souvenir : Entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem, institution de l'Eucharistie, Passion et mort du divin Rédempteur.

La Semaine Sainte s'ouvre par le Dimanche des *Palmes* ou des *Rameaux*. La messe du mardi et du mercredi saints n'offre guère d'autre particularité que la lecture de la Passion selon S. Marc et selon S. Luc.

Le soir du mercredi commence l'office des *Ténèbres*. Sur l'autel, la croix voilée et six cierges en cire jaune, comme pour les défunts ; dans le sanctuaire, du côté de l'épître, un vaste candélabre triangulaire sur lequel brûlent quinze autres cierges. Il n'y a pas d'*Invitoire* à Matines, sans doute en haine des rassemblements criminels auxquels les Juifs s'invitaient pour tramer la mort du Sauveur. Toute hymne, toute doxologie est retranchée de l'office. Avant chaque leçon, le lecteur ne demande pas d'être béni ; il ne demande pas non plus, à la fin, d'être pardonné, Celui qui est la source de toute grâce, le souverain Pasteur, ayant disparu.

Après chaque psaume, on éteint un des cierges du triangle ; un seul demeure allumé, celui du sommet. Quant à ceux de l'autel, on les éteint aussi pendant les six derniers versets du cantique *Benedictus*. A ce moment, un clerc, prenant le dernier cierge qui brille en-

core, le porte d'abord au coin de l'épître, puis derrière l'autel, où il le tient caché. Pendant ce temps, on chante sur un ton grave le verset : « Le Christ s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort... » ; on dit à voix basse le *Pater*, on récite à deux chœurs le *Miserere*, et celui qui préside prononce pour conclusion l'Oraison : *Respice, quæsumus...*, après laquelle on fait entendre un bruit confus en frappant sur les livres ou sur les sièges du chœur. Alors le clerc rapporte le cierge allumé et l'éteint un instant après. L'office est terminé.

Ces rites mystérieux ont également leur signification. Les cierges du triangle rappellent les prophètes et les apôtres, et le coin de l'épître où le candélabre est placé désigne le peuple hébreu appelé à la foi avant les Gentils. L'extinction successive des cierges est l'image de la mort que les Juifs firent subir à leurs prophètes et de la défection des apôtres lors de la Passion du divin Maître. Les ténèbres qui règnent dans le sanctuaire marquent bien l'aveuglement des Juifs et la nuit qui se fit à la mort du Christ. Le cierge, d'abord caché puis reparaissant, figure l'humanité sainte de Jésus-Christ obscurcie par la mort et bientôt sortant glorieuse du tombeau. Le bruit qui se fait entendre exprime le trouble et les convulsions de la nature au moment où Notre-Seigneur rendit le dernier soupir.

L'office des Ténèbres est, comme on le voit, empreint d'une profonde tristesse. Pour pleurer la mort de son Epoux et nos péchés qui en sont la cause, l'Eglise évoque le souvenir des malheurs de Jérusalem et emprunte les lugubres accents de Jérémie « qui seul semble être

capable d'égaliser les lamentations aux calamités » (1).
Écoutez quelques-unes de ces strophes plaintives, précédées, dans le texte, des lettres de l'alphabet hébraïque :

« Comment est-elle assise dans la solitude, cette ville autrefois si peuplée ! La maîtresse des nations est devenue semblable à une veuve désolée ; celle qui commandait à tant de provinces est maintenant assujettie au tribut...

« Les rues de Sion pleurent, parce que personne ne vient plus à ses fêtes ; toutes ses portes sont détruites, ses prêtres ne font que gémir...

« Jérusalem a commis de grands crimes : c'est pour cela qu'elle est errante et sans asile. Tous ceux qui, autrefois, la glorifiaient, la méprisent aujourd'hui, en voyant son ignominie...

« O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est douleur pareille à la mienne. Mon ennemi m'a dépouillée comme la vigne que l'on vendange, ainsi que le Seigneur m'en avait menacée, au jour de sa fureur...

« Les vieillards de la fille de Sion se sont assis sur la terre et demeurent dans le silence ; ils ont couvert leurs têtes de cendres ; ils se sont revêtus de cilices ; les vierges de Jérusalem tiennent leurs têtes penchées vers la terre...

« Ils disaient à leurs mères : Où est le pain ? où est le vin ? Et on les voyait tomber par les places de la ville comme blessés à mort, et ils expiraient entre les bras de leurs mères.

« A qui te comparerai-je ? A qui dirai-je que tu ressembles, fille de Jérusalem ? Où trouverai-je quelque chose d'égal à tes maux ? Et comment pourrai-je te consoler, ô vierge fille de Sion ? Ta blessure est large comme la mer : qui pourra y appliquer le remède ?... » (2).

Et chacune des leçons du chant funèbre se termine

(1) BOSSUET, *Orais. fun. de Henriette de France*.

(2) *Lament.*, I-II.

par cette pressante invitation : « Jérusalem, Jérusalem, convertis-toi au Seigneur ton Dieu. »

C'est surtout durant les trois derniers jours de la Semaine Sainte que le deuil plane sur le monde chrétien. Les autels sont dépouillés ; le tabernacle demeure ouvert ; les cloches restent muettes depuis le *Gloria in excelsis* du Jeudi jusqu'à celui du Samedi, signe de notre douleur et symbole du lâche silence que gardèrent les apôtres devant les persécuteurs de Jésus-Christ. Le chant est supprimé aux funérailles ; c'est en *récitant* les prières seulement que l'Eglise conduit les fidèles défunts au lieu du repos.

Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise et répondre au désir de Jésus-Christ, ne nous contentons pas d'offrir au Sauveur mourant le témoignage d'une stérile compassion ; rentrons sérieusement en nous-mêmes, pleurons et confessons nos péchés, travaillons à faire mourir en nous l'orgueil, l'amour des plaisirs et l'attachement aux biens de la terre : c'est la condition indispensable pour participer un jour à la glorieuse résurrection du divin Rédempteur.

Le Dimanche des Rameaux

Le Dimanche des *Rameaux* ou de *Pâques fleuries* est demeuré très populaire dans ce pays de France.

On peut en juger par la foule qui, de la grande ville à la plus humble bourgade, envahit la maison de Dieu pour prendre part à la solennité. Les enfants surtout,

comme autrefois leurs jeunes compagnons de Jérusalem, accourent pleins d'allégresse acclamer de leurs voix innocentes « le Roi pacifique, le Roi bon et clément » qui voulut, à pareil jour, être reçu en triomphateur dans la cité de David.

Sans doute, la liturgie, même en cette circonstance, conserve le caractère de tristesse qui convient au temps de la Passion : nous sommes si rapprochés du plus douloureux anniversaire !... Néanmoins, un rayon de joie semble briller au milieu du deuil chrétien, et l'âme se plaît à saluer de ses chants de fête « Celui qui vient au nom du Seigneur ».

La fonction sacrée de ce jour comprend, pour ainsi dire, trois actes bien distincts : la bénédiction des palmes ou des rameaux, la procession, le saint Sacrifice.

C'est au palmier et à l'olivier que les enfants d'Israël empruntèrent les rameaux qu'ils tenaient à la main en accompagnant le divin Sauveur : de là les nombreuses allusions que l'Eglise fait à ces deux arbres dans les prières de la bénédiction des rameaux. Mais le palmier et l'olivier ne croissant que dans les pays chauds, force a été de les remplacer ailleurs par le buis, le laurier ou tout autre arbre, sans que l'Eglise ait cru devoir modifier les paroles de la bénédiction, à cause du sens attaché aux deux arbres mentionnés dans le texte évangélique. « Les branches de palmier, dit la Liturgie, marquaient la victoire qui allait être remportée sur le prince de la mort, et les branches d'olivier publiaient en quelque sorte que l'onction spirituelle — dont l'olive devait fournir la matière première, l'huile sainte — allait se répandre ».

Quelle solennité l'Eglise déploie dans le rite de la bénédiction des rameaux ! On croirait assister à la célébration de la Messe elle-même : Collecte, Epître, Graduel, Evangile, Préface, chant du *Sanctus*, tout se succède et se déroule comme pour le divin Sacrifice. Dans les prières qui suivent, l'Eglise rappelle la colombe rentrant dans l'arche avec une branche d'olivier, symbole de la paix. Elle demande que ces rameaux, une fois bénits, « soient une protection pour ceux qui les placeront dans leurs maisons, et que les enfants de Dieu, remportant la victoire sur l'ennemi, répondent par l'amour à l'œuvre miséricordieuse accomplie pour leur salut ».

L'eau sainte et les parfums de l'encens achèvent ce qu'avait commencé la prière du prêtre. Ainsi sanctifiés, les rameaux sont distribués aux assistants qui devront les tenir à la main durant la procession et pendant la lecture ou le chant de la Passion.

« Mettons-nous en marche dans la paix, dit le Diaacre ou l'Officiant. — Au nom du Christ. Amen », répond le Chœur. Et sous l'Etendard du divin Roi des âmes, s'avance le peuple fidèle, faisant retentir les airs de ses cantiques de reconnaissance et de louange. Une douce joie brille dans tous les regards et communique à tous les cœurs je ne sais quels ineffables tressaillements. Ah ! laissons murmurer dans l'ombre les modernes pharisiens, jaloux du triomphe que la piété décerne au CHRIST-ROI et cherchant à étouffer la glorification de son nom. Ils disparaîtront l'un après l'autre, tandis que « Jésus-Christ était hier, est aujourd'hui et sera dans tous les siècles ».

Le retour de la procession est marqué par une scène

à la fois touchante et instructive. Les portes de l'église sont fermées et, sauf quelques enfants choisis pour former un chœur, la foule et le clergé lui-même stationnent au-dehors. Telle était fermée la Jérusalem céleste avant la venue du Sauveur; seuls les Anges y faisaient entendre leurs voix.

Les anges terrestres chantent donc dans l'intérieur du temple saint : « Gloire, louange et honneur soient à vous, Roi-Christ Rédempteur ! Vous à qui l'élite des enfants chanta avec amour : Hosannah ! ». Le peuple reprend ces accents de triomphe, et le chœur des enfants continue l'hymne composée par Théodulphe, évêque d'Orléans, au ix^e siècle : « Vous êtes le roi d'Israël, le noble fils de David, ô Roi béni, qui venez au nom du Seigneur », etc.

Le dernier refrain étant achevé, le Sous-Diacre ou le premier Clerc frappe avec le bâton de la croix la porte de l'église, qui s'ouvre aussitôt. La procession rentre alors tout entière. Ainsi encore la Croix de Jésus-Christ nous a ouvert les portes du ciel, fermées par le péché.

La troisième partie de cette sainte matinée est consacrée à la célébration de l'auguste Sacrifice. Elle offre cette particularité que tout ce qui ressent la joie en est rigoureusement banni. C'est même la désolation et l'agonie du Christ élevé sur la croix qui nous sont rappelées dans la liturgie de cette messe : « Seigneur, n'éloignez pas de moi votre secours.... O Dieu, mon Dieu, jetez un regard sur moi : pourquoi m'avez-vous délaissé ? Le cri de mes péchés a éloigné de moi le salut... » Quoi de plus douloureux que ces angoisses de la Victime qui s'est substituée à l'humanité coupable ?

Vient ensuite le récit de la Passion du Sauveur selon S. Matthieu ; mardi, on lira celui de S. Marc ; mercredi, celui de S. Luc, et vendredi, celui de S. Jean. « Depuis cinq à six siècles, dit D. Guéranger, l'Eglise a adopté un récitatif particulier pour cette narration du saint Evangile, qui devient ainsi un véritable drame. On entend d'abord l'historien qui raconte les faits sur un mode grave et pathétique ; les paroles de Jésus ont un accent noble et doux, qui contraste d'une manière saisissante avec le ton élevé des autres interlocuteurs et avec les clameurs de la populace juive » (1).

Le triomphe de Jésus-Christ à Jérusalem n'est-il pas l'image de celui que nous devons préparer à ce « Roi plein de douceur » quand il vient à nous par la sainte communion ? Nous voyons, dans les vêtements étendus sur le chemin la figure des péchés dont notre âme s'est dépouillée, et, dans les palmes, le symbole des victoires qu'elle a remportées sur ses ennemis. O roi de l'éternelle patrie, venez et réglez à jamais sur nous !

LA PROCESSION DES RAMEAUX

Qui ne connaît ces marches sacrées que nous appelons *processions* ? Peuple et clergé s'avancent sous l'étendard de la croix, bannières au vent, alternant les hymnes et les cantiques avec les pieuses supplications.

(1) *L'Année liturgiq.*, Temps de la Passion.

Une des manifestations les plus imposantes et les plus populaires de la sainte Liturgie sous ce rapport est, sans contredit, la procession des *Rameaux* ou des *Palmes*.

Elle est destinée à rappeler l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem six jours avant sa douloureuse Passion. Voici d'abord le fait évangélique. Jésus vient de quitter Béthanie. Arrivé à Bethphagé, près du mont des Oliviers, il se fait amener par deux de ses disciples une ânesse et son ânon. Les disciples ayant mis sur la monture leurs vêtements, y font asseoir le divin Maître.

La foule accourt au-devant de Jésus-Christ : elle étend ses vêtements le long de la route ; d'autres coupent des branches d'arbres et les jettent sur le chemin ; et toute cette multitude, tant ceux qui précèdent que ceux qui suivent, s'écrie : Hosannah au fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! (1).

Le prophète Zacharie avait prédit cette ovation que Dieu préparait de toute éternité pour son Fils, à la veille de ses humiliations et de ses souffrances : « Tressaille d'allégresse, fille de Sion, livre-toi aux transports de ta joie, fille de Jérusalem : voici ton Roi qui vient vers toi ; il est le Juste et le Sauveur. Il est pauvre, et il s'avance monté sur l'ânesse... » (2).

Tel est le glorieux mystère dont l'Eglise célèbre chaque année la commémoration le dimanche qui précède la solennité pascale, appelé le *Dimanche des Rameaux* ou de *Pâques fleuries*.

(1) S. MATTH., XXI.

(2) ZACHAR., IX, 9.

Après la bénédiction des rameaux, dont nous avons déjà parlé, le Diacre chante :

Mettons-nous en marche dans la paix.

Le chœur répond :

Au nom du Christ. *Amen.*

Et le défilé commence, chacun tenant en main son rameau. La croix est voilée de violet, et les chants sacrés se ressentent du deuil qui tempère la joie de cette auguste journée. C'est la mélancolie de l'exil, c'est la perspective d'une autre marche — bien poignante celle-là — la marche du Christ montant au Calvaire, avant que les palmes jetées sur ses pas aient eu le temps de se flétrir.

Durant le parcours, on chante, à l'honneur de Jésus, Roi d'Israël, de belles Antiennes, tirées surtout de l'Evangile. Nous en citons deux :

Une foule de peuple, portant des fleurs et des palmes, marche au devant du Rédempteur, et rend un digne hommage à ce vainqueur triomphant. Aujourd'hui les nations publient la grandeur du Fils de Dieu, et à la gloire du Christ l'air retentit d'acclamations : Hosannah au plus haut des cieux !

Fidèles, unissons-nous aux anges et aux enfants ; chantons au vainqueur de la mort ! Hosannah au plus haut des cieux !

Au retour de la procession, les portes de l'église sont fermées : il n'y a dans l'intérieur que quelques chœurs, de préférence des enfants ; le peuple et le clergé stationnent au dehors. Ainsi avant la venue du Sauveur le ciel était fermé aux hommes ; seuls les anges habitaient les célestes parvis.

Il s'établit alors un mystérieux dialogue à travers les portes du temple saint. L'hymne qui se chante ainsi à deux chœurs est ravissante d'élan et de poésie. Nous dirons tout à l'heure son histoire.

Gloire, louange et honneur soient à vous, Roi-Christ, Rédempteur ! Vous à qui l'élite des enfants chanta avec amour : Hosannah.

Tel est le refrain que le Chœur de dehors reprend après chaque strophe.

Vous êtes le Roi d'Israël, le noble fils de David, ô Roi béni qui venez au nom du Seigneur.

L'armée angélique au plus haut des cieux, l'homme mortel lui-même et toute créature célèbrent vos louanges.

Le peuple hébreu en ce jour vint au-devant de vous avec des palmes : nous voici à notre tour, avec des prières, des vœux et des cantiques.

Vous alliez bientôt souffrir lorsque ce peuple vous présenta le tribut de ses hommages ; c'est à vous régnant aux cieux que nous adressons ces chants.

Leurs vœux furent agréés ; que notre dévouement le soit aussi de vous, Roi de bonté, Roi de clémence, à qui tout ce qui est bon plaît toujours.

Ce chant terminé, le Sous-Diacre frappe la porte avec le bâton de la croix, et elle s'ouvre aussitôt. La procession entre, au chant d'un Répons, et l'on célèbre la sainte Messe.

L'hymne *Gloria, laus*, que nous venons de citer, est composée des six premiers distiques d'un petit poème qui en comprend trente-neuf et qui est l'œuvre de Théodulphe, évêque d'Orléans au ix^e siècle.

Ce prélat, soupçonné d'avoir trempé dans la révolte

de Bernard, roi d'Italie, avait été envoyé en exil à Angers par Louis le Débonnaire. Il y avait plus de quatre ans qu'il languissait dans la captivité, quand arriva la fête des Rameaux de l'année 821 ou 822. Cette année-là, elle allait être particulièrement solennelle à Angers, le roi devant assister à la procession.

Immense fut le concours du peuple qui, des bords de la Sarthe, du Maine et de la Loire, se rendit à la cité angevine. Lorsque le cortège sacré vint à passer devant les murs de la prison de Théodulphe, « on aperçut, dit Félix Clément, à qui nous empruntons ce récit, une tête vénérable qui se penchait à la fenêtre. Puis on entendit une voix triste et belle qui chantait des vers. C'était le prisonnier qui, joignant sa prière à celle du peuple fidèle, disait une hymne nouvelle qu'il avait composée » (1).

Cette hymne, c'est le *Gloria, laus et honor*, dont l'Eglise a inséré, comme nous l'avons dit, les six premiers distiques dans sa liturgie.

Le dimanche des Rameaux n'est que le prélude de la grande Semaine, la *Semaine Sainte*. Le peuple chrétien se recueille, se disposant à suivre sur le Calvaire le divin Roi couronné d'épines et chargé de sa croix, afin de participer ensuite aux saintes allégresses de la Résurrection.

(1) Félix CLÉMENT, *Les poètes chrétiens*, p. 393.

LE JEUDI-SAINT

Le Jeudi-Saint porte, dans la liturgie sacrée, le nom de *Férie V^e en la Cène du Seigneur*. C'est l'anniversaire du jour où le Sauveur JÉSUS, sur le point d'être livré à ses ennemis et de souffrir la mort pour notre salut, institua, comme un mémorial perpétuel de son amour, le sacrement adorable de l'Eucharistie. On comprend que ce jour soit qualifié de « très saint » au Canon de la Messe ; autrefois, il était célébré à l'instar des fêtes les plus solennelles, et le peuple chrétien accourait en foule aux belles et touchantes cérémonies qui l'accompagnent.

Ces rites vénérables remontent à une haute antiquité, quelques-uns même aux temps apostoliques. Nous voudrions les rappeler aujourd'hui, en suivant pas à pas soit le *Pontifical romain*, soit le *Missel*.

Mentionnons tout d'abord la *Réconciliation des Pénitents*, qui a été pratiquée jusque vers le milieu du VIII^e siècle, et dont le cérémonial figure dans les Sacramentaires de saint Gélase et de saint Grégoire. Les pécheurs notoires et scandaleux, qui s'étaient présentés devant l'évêque ou le prêtre, le mercredi des Cendres, pour recevoir la pénitence publique, avaient dû, à dater de ce jour, se tenir éloignés de l'église. Le moment était venu de les réintégrer au milieu des fidèles. De longues prières étaient récitées dans le sanctuaire, et trois fois, pendant ce temps, des paroles d'espérance étaient por-

tées aux pénitents, prosternés hors de l'enceinte sacrée. Puis, le clergé s'avanceit vers eux ; l'Officiant leur adressait une exhortation sur la miséricorde divine, leur donnait de salutaires conseils et prononçait sur eux une formule solennelle d'*Absolution*. Ils allaient alors déposer les livrées de la pénitence (1).

Une des fonctions les plus importantes que voit s'accomplir cette grande journée est la *Bénédiction des saintes Huiles*, cérémonie qui doit nécessairement être faite par l'Evêque. Nous en parlons dans l'article suivant.

La messe du Jeudi-Saint a certaines particularités qu'il nous faut noter. D'abord, autant que possible, elle doit être unique dans chaque paroisse et communauté, pour mieux figurer l'institution du divin Sacrifice. Tout le clergé y communie de la main du célébrant. Au *Gloria in excelsis*, les orgues se font entendre et l'on sonne toutes les cloches, lesquelles demeureront ensuite muettes jusqu'au chant de la même hymne le Samedi-Saint. L'Officiant ne donne pas au diacre le baiser de paix, Judas ayant fait de ce signe de l'amitié l'instrument de la trahison. Deux hosties ont été consacrées. Après en avoir consommé une, le prêtre place l'autre dans un calice qu'il enveloppe soigneusement, et la porte, à la fin de la messe, au *reposoir*, trône resplendissant de lumières et de fleurs, où les âmes fidèles viendront jusqu'à l'office du lendemain adorer le Dieu de l'Eucharistie, réalisant ainsi la parole du divin Maître : « Là où sera le corps, les aigles s'assembleront » (2).

(1) *Pontifical rom.*, 3^e partie.

(2) S. MATTH., XXIV, 28.

Après que l'Hostie sainte a été portée en procession au reposoir, où vont la rejoindre les autres hosties conservées dans le Ciboire, on psalmodie les Vêpres ; puis a lieu le *Dépouillement des autels*, image de celui de Jésus-Christ sur la croix. Le tabernacle reste ouvert ; on ne laisse sur l'autel que les chandeliers et la croix, à laquelle on enlève le voile blanc dont elle était couverte pendant la messe, pour la revêtir de nouveau en violet. Le deuil et la désolation planent sur le sanctuaire.

Signalons enfin la cérémonie du *Lavement des pieds*, appelée dans le Missel *Mandatum*, du premier mot de l'Antienne que l'on chante à cette fonction. C'est un souvenir de ce que fit Jésus-Christ à l'égard de ses apôtres, à la dernière Cène. Treize pauvres sont choisis d'ordinaire pour représenter les apôtres dans cette circonstance. A Rome, le Souverain-Pontife, fidèle à son titre de *Serviteur des serviteurs* de Dieu, accomplit lui-même ce rite dans le palais du Vatican ; il lave les pieds à *treize* prêtres de treize nations différentes.

Un nombre égal de pauvres est exigé pour les églises cathédrales. Pourquoi ce nombre ? Peut-être en mémoire de ce qui arriva au saint pape Grégoire-le-Grand. Chaque jour, cet illustre pontife lavait les pieds à douze pauvres et les admettait ensuite à sa table. Or, un jour, un treizième étranger se trouva mêlé aux autres, sans que personne l'eût vu entrer : c'était un Ange que Dieu avait envoyé pour témoigner combien la charité de Grégoire lui était agréable.

Célébrons le Jeudi-Saint dans les sentiments de la plus grande reconnaissance envers le Dieu qui, « ayant

aimé les siens, les aima jusqu'à la fin », et nous légua, testament sublime, son Corps adorable et son Sang précieux. Visitons avec piété les Stations où il est exposé, le dédommageant, par une foi vive et un ardent amour, tant des blasphèmes de l'impiété que des froideurs de l'indifférence et de l'oubli.

BÉNÉDICTION DES SAINTES-HUILES

Une des cérémonies les plus imposantes de la Religion catholique est incontestablement la *Bénédition des Saintes-Huiles*. Ce rite sacré requiert toujours le ministère de l'Evêque et s'accomplit chaque année, au milieu de l'appareil le plus majestueux.

Jusqu'au ^v^e siècle, il n'y avait pas de jour spécialement affecté à cette consécration. C'est à dater de cette époque, comme nous le voyons par le Sacramentaire de saint Gélase, que l'auguste fonction fut attachée à la seconde des trois Messes qui se célébraient alors le Jeudi-Saint et qui, pour cette raison, portait le nom de *Missa Chrismatis*, *Messe du Chrême*. Depuis bien des siècles déjà, c'est à l'unique messe du Jeudi-Saint, destinée à rappeler la Cène du Seigneur, que l'Evêque bénit l'Huile des Malades (1) et consacre

(1) L'Huile des Malades est la matière du sacrement de l'Extrême-Onction. On l'emploie aussi à la bénédiction des cloches, pour les sept onctions extérieures.

le saint Chrême (1) ainsi que l'Huile des Catéchumènes (2).

A l'extrémité du sanctuaire, en face de l'autel, une vaste table est dressée, ornée d'une nappe blanche et surmontée de la Croix. Tout autour se développent en magnifique couronne les représentants de la tribu lévitique et sacerdotale : sept diacres et sept sous-diacres, revêtus des habits de leur ordre, douze prêtres en chasuble. Les prêtres sont là pour servir tout à la fois de témoins et de coopérateurs à la consécration du saint Chrême.

L'Evêque, entouré de ses assistants et de ses ministres, revêt les ornements pontificaux et la messe commence. Un peu avant le *Pater*, le Prélat quitte l'autel et va s'asseoir devant la table ; pendant ce temps, un des sous-diacres apporte, recouverte d'un voile violet, l'ampoule qui renferme l'huile des Malades. Le prêtre-assistant l'annonce au Pontife sous cette rubrique : *Oleum infirmorum* (L'huile des infirmes). L'Evêque

(1) Le saint Chrême est la matière du sacrement de Confirmation. Il sert aussi à oindre les nouveaux baptisés et à sacrer les Evêques. On l'emploie encore à la consécration des Eglises (Onction des douze croix), des Calices et des Autels, ainsi qu'à la bénédiction des Cloches, pour les quatre onctions intérieures.

(2) L'Huile des Catéchumènes est employée dans les cérémonies du baptême qui précèdent l'infusion de l'eau, pour les onctions que l'on fait sur la poitrine et entre les épaules aux catéchumènes. On s'en sert également, dans l'ordination des prêtres, pour l'onction des mains, et au sacre des rois et des reines.

Le saint Chrême et l'Huile des Catéchumènes sont encore employés à la bénédiction de l'eau baptismale qui se fait, dans les paroisses, la veille de Pâques et la veille de Pentecôte.

adjure tout d'abord l'esprit immonde de se retirer de cette huile, « afin qu'elle puisse devenir l'onction spirituelle qui affermis le temple du Dieu vivant » ; puis, il bénit ce fruit de l'olive, demandant qu'à tous ceux « qui en seront oints comme d'un céleste remède, cette huile donne la force de l'esprit et du corps, pour guérir toutes les douleurs, les infirmités et les maladies de l'âme et de la chair ».

Le divin sacrifice est repris et se continue jusqu'à la seconde ablution. L'Evêque revient alors au lieu où doit se poursuivre la cérémonie des Saintes-Huiles. Le prêtre-assistant fait l'annonce accoutumée : *Oleum ad sanctum Chrisma* (Huile pour le saint Chrême) ; *Oleum Catechumenorum* (Huile des Catéchumènes). Sous-diacres, diacres et prêtres se mettent en procession et accompagnent les ampoules et le baume. Deux chantres font entendre la première partie de l'hymne composée par saint Venance Fortunat et commençant par le refrain *O Redemptor*, que l'on répète après chaque strophe :

O Rédempteur, recevez les cantiques de ce chœur qui vous célèbre.

Ecoutez, ô Juge des morts, seul espoir des mortels, écoutez les voix de ceux qui portent le suc de l'olive, présage de la paix.

Un arbre fertile, sous un soleil fécond, l'a produit pour qu'il devint sacré ; ce cortège vient humblement l'offrir au Sauveur du monde.

Le Pontife lui-même, orné de la mitre sacrée, debout à l'autel, paie sa dette annuelle en consacrant le saint Chrême.

Roi de l'éternelle patrie, daignez consacrer cette huile, signe de vie, instrument de victoire, contre les démons.

On arrive auprès de la table, sur laquelle on dépose l'ampoule du saint Chrême, revêtue d'un voile blanc. L'Evêque bénit le baume « larme odoriférante tombée d'une écorce aujourd'hui desséchée... » Il le mélange, dans un petit vase, avec un peu de l'huile destinée au saint Chrême ; puis il souffle trois fois, en forme de croix, sur l'orifice de l'ampoule. Chacun des douze prêtres accomplit cette dernière cérémonie. A cet exorcisme en succède un autre que l'Evêque seul récite, et après lequel il chante une magnifique Préface, où il souhaite que « ce Chrême embaume chaque temple vivant des parfums d'une vie pure et innocente..., qu'il revête ceux qu'il touche comme d'un vêtement d'incorruptibilité... » Le Pôntife verse alors le baume dans l'ampoule ; puis il chante par trois fois, en élevant la voix chaque fois : *Ave, sanctum Chrisma* (Saint Chrême, je te salue). Il baise ensuite le sommet de l'ampoule.

Les douze prêtres viennent à tour de rôle à quelque distance de la table, font trois genuflexions en chantant, d'une manière graduée, l'*Ave sanctum Chrisma*, comme l'a fait l'Evêque, et baisent aussi le bord de l'orifice de l'ampoule.

Pour bénir l'Huile des Catéchumènes, dont l'ampoule est maintenant déposée sur la table, recouverte d'un voile rouge, l'Evêque commence par l'insufflation, laquelle est reproduite par les prêtres. Vient ensuite un autre exorcisme destiné à « purifier l'huile, afin qu'elle serve aux divins sacrements dans l'intérêt de la chair et de l'esprit » ; puis la bénédiction proprement dite : « Daignez, Seigneur, envoyer votre bénédiction sur cette huile, et accorder par l'onction qui en sera faite à ceux

qui se présentent au bain de l'heureuse régénération, la purification de l'âme et du corps... »

L'Evêque salue alors l'ampoule par cette acclamation trois fois répétée, comme pour le saint Chrême : *Ave, sanctum Oleum* (Huile sainte, je te salue). Les douze prêtres imitent cet acte de respect ; après quoi, deux diacres ayant pris le saint Chrême et l'Huile des Catéchumènes, le cortège se met en marche pour reconduire les deux ampoules au lieu d'honneur où elles étaient d'abord déposées. A cette procession, on chante la seconde moitié de l'hymne dont nous avons parlé :

O Rédempteur, etc.

L'onction du Chrême renouvelle l'un et l'autre sexe ; elle relève l'homme déchu de sa dignité et de sa gloire.

Quand l'âme est lavée à la fontaine sacrée, le péché la quitte ; quand le front est marqué de l'huile sainte, les dons divins descendent en elle.

Vous qui, sorti du sein du Père, avez habité le sein d'une Vierge, maintenez dans la lumière et préservez de la mort ceux qu'un même Chrême a unis.

Que cette journée demeure pour nous à jamais une journée de fête ; qu'elle soit sainte et glorieuse et que son souvenir ne vieillisse pas (1).

La fonction si vénérable et si majestueuse est finie. L'Evêque achève la messe et porte solennellement l'Hostie sainte au Reposoir. L'Archidiaque annonce les indulgences accordées par le Prélat à tous ceux qui ont pris part à la cérémonie.

Ayons le plus grand respect pour les Huiles saintes. L'une d'elles a consacré le temple de notre corps au

(1) Traduction de M. le chanoine Marbot.

Baptême ; une autre a répandu en nos âmes les dons de l'Esprit-Saint à la Confirmation. Une autre enfin purifiera un jour nos cœurs des restes du péché, nous fortifiera contre les angoisses de la mort et préparera nos membres à la résurrection glorieuse.

LE VENDREDI ET LE SAMEDI SAINTS

I. Le Vendredi-Saint ramène le souvenir du plus douloureux événement qui se soit accompli dans le monde : la Passion et la mort de JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur. Jour de deuil pour la sainte Eglise, cette VI^e Férie de la grande Semaine est désignée, dans la liturgie, sous le nom de *Parascève*, d'un mot grec qui signifie *préparation* et rappelle qu'en ce jour les Hébreux faisaient leurs préparatifs pour la manducation de la Pâque, fixée au lendemain.

Tout dans le sanctuaire annonce la désolation. Le chant et les cérémonies ont quelque chose de solennel et de lugubre à la fois qui saisit le cœur et fait rentrer l'âme en elle-même.

D'abord, au pied de l'autel dépouillé, les ministres sacrés, vêtus d'ornements noirs, se prosternent et demeurent quelque temps en silence. Puis ils se relèvent ; alors, en face de la croix, qui se dresse, voilée d'un crêpe, sur le tabernacle désert, en face des cierges sans lumière, symbole de la mort, a lieu la lecture ou le chant : d'une Leçon tirée du prophète Osée ; d'un Trait ; d'une Collecte, qui est celle de la veille ; d'une

Epître empruntée à l'Exode, et dans laquelle est indiquée la manière de manger l'agneau pascal. Vient ensuite un autre Trait, où sont décrites par avance les angoisses de l'Agneau divin, et immédiatement après, commence le récit de la Passion selon S. Jean, drame divin, le plus émouvant que l'on puisse imaginer.

La Passion finie, le Célébrant chante neuf oraisons, précédées chacune d'une préface qui en indique l'objet. On y prie pour l'Eglise et ses chefs ; pour les besoins du peuple chrétien ; enfin, et c'est le seul jour de l'année où cela ait lieu publiquement, pour les hérétiques, les schismatiques, les Juifs et les infidèles.

Vient ensuite l'*Adoration de la Croix*, dont nous parlons plus loin.

Après l'Adoration de la Croix, on va chercher en procession l'Hostie conservée au reposoir. Le prêtre la consomme, après quelques cérémonies empreintes d'une mystérieuse tristesse, qui portent le nom de *Messe des Présanctifiés*, c'est-à-dire des espèces *sanctifiées par avance* ; car il n'y a pas de consécration et l'on n'offre pas, ce jour-là, de sacrifice proprement dit. La psalmodie des Vêpres termine l'office.

II. Le Samedi-Saint rappelle la sépulture du Sauveur et l'aurore de sa Résurrection. Jusqu'au ^x^e siècle, l'office qui a lieu maintenant le matin, commençait le soir et prenait fin vers minuit : il est facile de s'en convaincre par divers passages de la liturgie, notamment par la collecte de la messe et la préface.

Le premier des rites sacrés de ce jour est la *Bénédiction du feu nouveau et de l'encens*. Elle a lieu hors de l'église, pour marquer que Jésus-Christ fut crucifié

et enseveli hors de Jérusalem. Le feu nouveau avec lequel on allumera les lampes et les cierges de l'église, est tiré du caillou ; il figure ainsi le Christ, qui est tout à la fois la *lumière du monde* et la *pierre angulaire*. Les cinq grains d'encens, que l'on bénit après le feu, représentent les aromates dont on embauma le corps et les plaies du Sauveur.

La procession retourne vers l'autel ; le diacre, s'il y en a un, paré de la dalmatique blanche, tient à la main un roseau — souvenir de la Passion, — au sommet duquel est fixé un cierge à trois branches — emblème de la Sainte Trinité. Trois fois le cortège s'arrête, et le diacre, allumant au flambeau que porte l'acolyte une des branches du roseau, fléchit le genou et chante en élevant graduellement la voix : *Lumen Christi*, la lumière du Christ. Il procède ensuite à la bénédiction du *Cierge pascal*, qui se fait au chant de l'*Exultet*, mélodie sacrée du caractère le plus lyrique et le plus suave, dont l'auteur est S. Augustin, du moins d'après plusieurs liturgistes. A diverses reprises, le diacre s'arrête, soit pour mettre en forme de croix les cinq grains d'encens au cierge pascal, soit pour allumer ce dernier, soit enfin pour donner le temps d'allumer les lampes de l'église. Ce beau cierge rappelle, dans le passé, la colonne lumineuse qui dirigeait la marche des Israélites vers la terre promise, et représente le Christ ressuscité ; voilà pourquoi on l'allume chaque dimanche jusqu'après l'Évangile du jour de l'Ascension.

Le diacre ayant achevé le *Chant pascal*, le Célébrant, vêtu d'ornements violets, fait la lecture de douze prophé-

ties : Création du monde, déluge, sacrifice d'Abraham, passage de la mer Rouge, etc. Cette lecture est entrecoupée d'Oraisons et de Traits : le tout se rapporte aux Catéchumènes, qui recevaient, ce jour-là, le baptême solennel.

Mais l'heure de cette auguste cérémonie est venue. On s'avance donc vers les fonts sacrés pour bénir l'eau. Le chœur chante avec David : « Comme le cerf aspire à l'eau de la fontaine, ainsi mon âme, ô Dieu, soupire après vous ». Des rites nombreux et très instructifs consacrent l'onde baptismale : le prêtre la divise en forme de croix, en répand vers les quatre parties du monde, y plonge le cierge pascal et y verse quelques gouttes de l'huile des Catéchumènes et du saint Chrême.

Après le chant de la belle préface qui accompagne la *Bénédiction de l'eau*, on procède au baptême des adultes, s'il y a lieu. Puis, le chœur entonne une Litanie, dont les invocations se répètent deux fois. Pendant ce chant, les ministres sacrés sont prosternés sur les degrés du sanctuaire.

Ils se relèvent au mot *Peccatores*, et vont revêtir les ornements blancs pour la messe solennelle. Le *Kyrie*, qui se prolonge après la Litanie, tient lieu d'Introït. Dès que retentit le *Gloria in excelsis*, les cloches lancent dans les airs leurs notes les plus joyeuses. Après la lecture de l'Épître, dans laquelle saint Paul nous dit que « si nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, il faut chercher et goûter les choses d'en haut », le Célébrant réveille la joie dans toutes les âmes en chantant par trois fois, avec des modulations graduées, l'*Alleluia*. Douce et sainte allégresse !

Les Vêpres sont courtes et intercalées dans la Messe. Elles comprennent deux antiennes, le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, le *Magnificat* et la Postcommunion. A *Ite Missa est* on ajoute un double *Alleluia*, et cela jusqu'au samedi suivant. Après cet office, Jésus-Christ, notre divin Rédempteur et ami, reprend possession de son tabernacle.

Puissions-nous, après être morts entièrement au péché, ressusciter avec Jésus-Christ, mener une vie toute nouvelle et, « par les fêtes de la vie présente, parvenir aux joies de l'éternité » ! (1) C'est le vœu que l'Eglise forme pour nous durant cette grande Semaine et dans la glorieuse solennité pascalle qui la suit.

L'Adoration de la Croix

Nous avons, à plusieurs reprises déjà, parlé des diverses cérémonies qui distinguent la *Grande Semaine*, autrement dite la *Semaine Sainte*.

Il en est une que nous voulons exposer un peu plus en détail. Elle fait partie de l'office à la fois si endeuillé et si impressionnant du Vendredi-Saint : l'*Adoration de la Croix*.

Hâtons-nous, pour dissiper toute équivoque, de déclarer que cette expression désigne non pas un culte absolu, se terminant au gibet sur lequel mourut notre divin Rédempteur, mais un culte relatif, remontant à Celui

(1) Collecte du mercredi après Pâques.

qui a voulu donner sa vie pour nous, à Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, mort pour nous sur la Croix.

La Croix ! C'est bien en ce jour qu'il convient de lui décerner un triomphe éclatant. Pendant la période douloureuse de la Passion, elle était couverte d'un voile sombre. Mais il faut qu'en ce grand anniversaire apparaisse à tous les regards « l'Arbre paré de la pourpre du Roi, le noble tronc appelé à l'honneur de toucher des membres si sacrés » (1).

L'autel est dépouillé de ses ornements, comme le divin Crucifié de sa tunique. Toute lumière est éteinte dans le sanctuaire, qui rappelle la Jérusalem dévastée dont parle Jérémie. La mort semble planer sur l'auguste enceinte, et le tabernacle ouvert dit à sa manière qu'il n'est plus là Celui qui trouvait ses délices à résider au milieu de ses enfants.

Le prêtre s'avance gravement, couvert de vêtements noirs comme pour l'office des funérailles. Il se prosterne en silence, puis se relève et fait la lecture d'un fragment du prophète Osée et d'une page de l'Exode où est relatée l'immolation de l'Agneau pascal. Suit la lecture ou le chant de la Passion selon saint Jean ; vient après toute une série d'Oraisons précédées de cette annonce : « Fléchissons les genoux. — Levez-vous ». On prie là successivement pour l'Eglise, le Pape, les divers ordres de la cléricature et les différentes conditions de la société chrétienne ; pour les catéchumènes, qui se préparent à recevoir le sacrement de la régénération ; pour les hérétiques et les schismatiques, enfin pour

(1) *Hymne des Vêpres du temps de la Passion.*

« les perfides Juifs, afin que le Seigneur notre Dieu enlève le voile qui couvre leurs cœurs et qu'ils reconnaissent avec nous Jésus-Christ Notre Seigneur ».

Ces prières terminées, le prêtre se dépouille de la chasuble, afin de paraître avec plus d'humilité dans l'amende honorable qu'il va offrir le premier au Dieu outragé et crucifié par ses créatures.

Il prend la Croix voilée de noir, descend les degrés de l'autel, et se tient du côté de l'Épître, la face tournée vers le peuple. Détachant alors la partie du voile qui enveloppe le haut de la Croix, il la découvre jusqu'à la traverse, l'élève un peu, et chante d'une voix médiocre :

Voici le bois de la Croix, auquel le salut du monde a été attaché.

L'assistance tombe à genoux et adore, tandis que le chœur chante, sur le même ton que l'Officiant :

Venez, adorons-le.

Une seconde et une troisième ostension suivent cette première cérémonie. Elles se font sur le plus haut degré, au coin de l'autel d'abord, puis sur le milieu. Le prêtre dévoile le bras droit de la Croix, puis la Croix tout entière, chantant d'une voix graduée les paroles que nous venons d'entendre.

Que signifient ces trois ostensions ? La première indique l'entretien que les apôtres eurent entre eux et avec les disciples sur le mystère de la croix ; la seconde représente la prédication de la croix faite aux juifs par les apôtres après la descente du Saint-Esprit, et la troisième, l'annonce du Dieu crucifié aux Gentils, jusqu'au delà des limites de l'empire romain.

Le célébrant dépose alors la Croix sur les degrés de l'autel : il quitte sa chaussure. et, après trois génuflexions, s'incline sur l'image du Dieu crucifié et lui baise amoureusement les pieds. Tout le clergé suit cet exemple et les fidèles eux-mêmes viennent à leur tour coller leurs lèvres sur le Christ adoré.

Rien d'émouvant comme les *Impropères* ou *Reproches* que le chœur chante pendant l'Adoration de la Croix. Citons-en quelques-uns :

O mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je affligé ? Réponds-moi. Est-ce parce que je t'ai tiré de la terre d'Egypte que tu as dressé une croix pour ton Sauveur ?

Est-ce parce que, durant quarante ans, j'ai été ton conducteur dans le désert, que je t'y ai nourri de la manne, que je t'ai ensuite introduit dans une terre excellente ; est-ce pour tout cela que tu as préparé une croix à ton Sauveur ?

Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait ? Je t'ai planté comme la plus belle de mes vignes, et tu n'as eu pour moi qu'une amertume extrême ; car, dans ma soif, tu m'as donné du vinaigre à boire, et tu as percé de la lance le côté de ton Sauveur.

Une Antienne majestueuse suit les *Impropères* :

Nous adorons votre Croix, Seigneur ; nous célébrons et nous glorifions votre sainte Résurrection : car c'est par la Croix que vous avez rempli de joie le monde entier.

La cérémonie se prolongeant, on chante la belle hymne à la Croix : *Pange, lingua, gloriosi lauream certaminis*, composée, au vi^e siècle, par Mamert Claudien. Une sorte de refrain revient en tout ou en partie, après chaque strophe :

O Croix, notre espérance, arbre le plus noble de tous ; nulle forêt n'a produit ton pareil pour le feuillage, la fleur et le fruit.

La Croix, ainsi glorifiée par la sainte Eglise, doit l'être également par chacun de nous. Entourons-la de respect, de reconnaissance et d'amour. Qu'elle occupe, à nos foyers, la place d'honneur. Elle y couvrira de son ombre protectrice le labeur de la journée et le repos de la nuit, en attendant qu'elle soit, sur notre tombe, un gage de résurrection et d'immortelle vie.

LA COURONNE D'ÉPINES

L'Eglise consacre les vendredis du Carême à commémorer quelques-unes des circonstances ou à fêter certaines reliques de la douloureuse Passion du Sauveur.

La première de ces reliques est incontestablement la vraie Croix, l'Arbre sacré que le divin Maître empourpra de son sang et dont il fit l'instrument de notre rédemption.

Mais ce bois adorable occupe dans la Liturgie une si grande place, que deux fêtes spéciales ont été instituées en son honneur : l'*Invention de la sainte Croix* (3 mai) et l'*Exaltation de la sainte Croix* (14 septembre). L'Eglise n'a donc pas cru devoir lui réserver un souvenir particulier dans les vendredis dont nous parlons.

Quant aux autres reliques de la Passion : la Couronne d'épines, la Lance et les Clous, le Suaire, elles ont chacune leur jour durant la sainte Quarantaine.

Arrêtons-nous à la Couronne d'épines. Et d'abord écoutons le récit évangélique auquel elle se réfère.

« Les soldats ayant emmené Jésus dans la cour du prétoire, rassemblèrent autour de lui la cohorte et, après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre. Puis, entrelaçant des épines, ils en firent une couronne, qu'ils lui posèrent sur la tête ; ils lui mirent aussi un roseau à la main droite ; ensuite s'approchant et fléchissant le genou devant lui, ils lui disaient par dérision : Roi des Juifs, je vous salue. Ils lui crachaient aussi au visage, et prenant le roseau, ils l'en frappaient sur la tête, et ils lui donnaient des soufflets » (1).

« Jésus sortit donc portant une couronne d'épines et un manteau de pourpre, et Pilate leur dit : Voilà l'homme ! » (2).

Dans l'office de la Sainte Couronne d'épines, nous remarquons surtout les deux hymnes, celle des Vêpres et celle des Laudes.

Voici la première :

Sortez, filles de Sion, blanches vierges du Roi du ciel, voyez la couronne tressée au Christ par sa mère (la Synagogue).

Sa tête ensanglantée par les épines est horrible à voir sous ses cheveux en désordre, et son visage décoloré annonce une mort prochaine.

Quelle terre, rebelle à la culture, hérissée de buissons et de ronces, a produit un si lugubre présent ? Quelle main cruelle l'a cueilli ?

Empourprées du sang du Christ, ces épines changent leurs dards en roses, et, surpassant les palmes, elles deviennent plus aptes qu'elles à figurer le triomphe.

O Christ, les épines semées par les hommes vous blessent.

(1) S. JEAN, XIX.

(2) *Ibid.*

Arrachez les nôtres et faites pénétrer les vôtres dans nos cœurs.....

On nous saura de gré de traduire aussi la seconde :

La noble couronne du Christ est représentée par les figures de la Loi : la victime embarrassée dans les ronces et le buisson ardent.

Une couronne environnait l'arche, la table des pains de proposition et l'autel où brûlait l'encens.

O toi qui fus témoin des douleurs du Christ, salut, couronne de gloire, plus belle que l'or et les pierres précieuses, plus resplendissante que les astres...

Quel fut, à travers les siècles, le sort de la sainte Couronne, l'histoire ne nous le laisse pas ignorer.

D'abord conservée à Jérusalem, elle est plus tard portée à Constantinople. Après la prise de cette ville par les croisés, en 1204, elle est laissée à l'empereur Baudoin I^{er} pour sa part du butin.

En 1237, la sainte relique est donnée en gage à un riche Vénitien, Nicolas Querino, pour le prêt d'une forte somme d'argent.

L'année suivante, saint Louis la rachète en donnant 35.000 fr. Le pieux monarque va lui-même au devant du précieux trésor, jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque, près de Sens (10 août 1238). Le propre de Paris porte, au 11 du mois d'août, la fête de la *Susception de la sainte Couronne d'Epines*. Vénérable et bien touchant souvenir de l'acte accompli par saint Louis.

C'est à cette occasion que Louis IX fit construire ce splendide reliquaire qui est la Sainte Chapelle (1248).

Le même prince détacha de la Couronne sacrée un certain nombre d'épines, qu'il offrit à divers personnages et à plusieurs églises.

Signalons celle qui fut envoyée par lui à l'Evêque et au Chapitre de Valence (mars 1256). Cette sainte Epine avait autrefois, à la Cathédrale, sa chapelle particulière. Celle-ci ayant cédé provisoirement la place au calorifère, la relique est déposée ailleurs. Espérons qu'un siège d'honneur lui sera un jour ou l'autre accordé.

L'église paroissiale de Buis-les-Baronnies possède également une Epine, qui fut donnée jadis aux Frères Prêcheurs établis dans cette ville.

La Couronne d'Epines reste à la Sainte-Chapelle jusqu'à la Révolution. Louis XVI la fait alors transporter à Saint-Denis. Elle y est découverte par les révolutionnaires, qui la font placer successivement à la Commission des arts et à la Bibliothèque nationale.

En 1805, le cardinal de Belloy, archevêque de Paris, obtient qu'elle lui soit restituée. Il fait constater avec le plus grand soin son identité. Deux ans après, elle est enfermée dans un tube cylindrique en cristal et déposée à Notre-Dame. C'est là que les pieux fidèles vont la vénérer tous les vendredis de Carême.

LES TROIS CROIX DU CALVAIRE

Trois croix se dressent sur le Golgotha. Mais combien différents sont les supplicés qu'elles portent entre leurs bras ensanglantés !

Celui qui occupe la place d'honneur et que l'on a voulu profondément humilier en lui adjoignant ses

deux compagnons, est le Juste par excellence, le « Christ, fils du Dieu vivant », le Rédempteur du genre humain.

Le voilà devenu « l'homme des douleurs », comme l'appelait le prophète Isaïe.

Tout, en effet, a conspiré contre lui. Un de ses apôtres l'a trahi et vendu ; un autre l'a renié, qui avait précédemment rendu un solennel hommage à sa divinité. Caïphe et son conseil l'ont déclaré digne de mort pour s'être dit fils de Dieu. Pilate n'a pas trouvé en lui sujet de condamnation et toutefois il l'a mis en parallèle avec un insigne malfaiteur, l'a fait flageller et, finalement, abandonné à la fureur de la multitude, qui réclamait sa mort à grands cris.

Elevé sur la croix, il semble que Dieu lui-même se soit retiré de lui, car la foule a entendu cet appel déchirant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? »

Quel crime a donc commis Jésus, lui qui pouvait dire en toute assurance à ses accusateurs : « Qui d'entre vous me convaincra de péché ? »

La réponse est dans cette parole de S. Paul :

« Il m'a aimé et il s'est livré pour moi ». Oui, il s'est offert de lui-même à toutes les ignominies de sa Passion et au douloureux supplice de la Croix, parce qu'il a voulu être la victime du péché et laver dans son sang les iniquités du monde. Et afin que le sacrifice soit plus complet, il accepte que Dieu le Père le laisse momentanément aux angoisses les plus terribles.

« O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur ».

Comme ces paroles que Jérémie met sur ses lèvres nous vont au fond de l'âme !

Après cela, qui pourrait se plaindre de ses propres épreuves et accuser la Providence ? — Qu'ai-je fait à Dieu, dit-on, pour qu'il me traite de la sorte ? — Et Jésus, quel mal avait-il commis ? Votre innocence égale-t-elle la sienne ?...

Cessons de murmurer en jetant les yeux sur la grande Victime, et pleurons plutôt au pied de sa croix avec Marie, sa mère, Jean le disciple fidèle et Madeleine, la pécheresse convertie.

A droite de la croix de Jésus, une autre s'élève, portant entre ses bras un jeune homme. Celui-ci est vraiment coupable ; il reconnaît que son supplice est bien mérité, comme l'atteste cette parole adressée à son compagnon qui continue à blasphémer, alors que lui-même est revenu à d'autres sentiments : « Quoi ! tu ne crains point Dieu, tout condamné que tu es au même supplice ? Pour nous, ce n'est pas sans sujet, car nous portons la peine due à nos crimes ; mais lui, il n'a fait aucun mal ».

La grâce fait, en ce moment, une de ses plus illustres conquêtes. En confessant son iniquité et la justice du châtiment qu'il en reçoit, ce jeune homme montre bien que l'œuvre de sa conversion est avancée. Cette œuvre, la connaissance de la bonté de Dieu et une amoureuse confiance en ses miséricordes l'achèvent et la perfectionnent.

Tournant son regard vers Jésus, il lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez entré dans votre royaume ».

Le cœur du bon Maître est touché de cette prière. « En vérité, je vous le dis, lui répond Jésus, dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis ».

Heureux crucifié ! Le voilà pleinement assuré de son bonheur, puisqu'il est canonisé de la bouche même de Jésus-Christ (1).

Combien d'âmes ont trouvé auprès du bon Larron consolation et réconfort dans leurs souffrances ! Je mérite mes épreuves, peuvent-elles dire, mais vous êtes si bon, ô mon Maître adoré, « vous qui avez absous Madeleine et exaucé le Larron ! » Est-il, pour expier mes fautes, moyen plus salutaire, plus efficace que la Croix ? Je la prendrai donc avec confiance cette croix, en disant à Jésus : Du sein de votre royaume, souvenez-vous de moi. Et il me sera répondu : Courage ! on va au ciel par le Calvaire.

Hélas ! tous n'aboutissent pas à ce but : Une troisième croix se dresse, et le criminel qu'elle porte a le blasphème à la bouche. Pourtant il est, comme son compagnon, à côté de Jésus. Mais il ne prie pas, et au lieu de profiter de ce voisinage pour rentrer en lui-même, faire pénitence et assurer son salut, il se joint aux ennemis du divin Crucifié et l'insulte avec eux.

Oh ! l'effroyable exemple de l'âme endurcie dans le mal ! Il souffre grandement ce pécheur à qui Dieu, dans sa miséricorde, envoie la mystérieuse messagère qu'est la douleur. Il souffre et il blasphème ; il attaque avec acharnement la religion. Il voudrait l'anéantir, et c'est

(1) L'Eglise a inscrit le bon Larron au catalogue des saints. *Martyrologe romain*, 25 mars.

elle, au contraire, qui sera témoin de sa disparition. Au lieu de regarder le crucifix, « ce dernier confident de l'âme qui s'envole », et d'implorer la compassion du Dieu qui pardonne à l'âme repentante, il fait déjà écho aux cris de rage des damnés.

Mais détournons les yeux de ce désolant spectacle, laissons à l'enfer ses secrets, et tenons-nous au pied de la Croix de Jésus. Son regard mourant s'abaissera sur nous, et de ses lèvres descendront dans notre cœur des paroles d'espérance et de vie.

Les Sept Paroles du Divin Crucifié

Rien n'est solennel et sacré comme les dernières paroles d'un mourant. Dans ces suprêmes adieux, parfois quel brisement de cœur ! mais parfois aussi quelques touchantes instructions ! Si le regard du chrétien qui s'en va se voile aux spectacles de ce monde, il commence à s'ouvrir sur les perspectives infinies de l'au-delà. Aussi avec quelle attention délicate, avec quel soin filial cherche-t-on à recueillir sur les lèvres d'un père ou d'une mère, au seuil de l'éternité, les quelques mots dont on fera la règle et la consolation de sa vie !

Combien plus de prix doivent avoir pour nous les dernières paroles d'un Dieu expirant sur la croix !

Gravissons le sommet du Calvaire, Jésus, le bienfaiteur de l'humanité, notre Rédempteur et notre Dieu, vient d'y arriver chargé du lourd instrument de son supplice.

Quelques heures encore, et tout sera consommé : la justice divine, la malice des hommes et l'amour de Jésus.

Il est midi, la sixième heure, selon la manière de compter des Juifs et des Romains. Une foule nombreuse couvre la montagne. Autour du Christ, quelques amis fidèles, les soldats et les bourreaux. Là-bas, les scribes et les pharisiens, se félicitant par avance de la disparition du Galiléen.

Jésus s'étend lui-même sur le gibet. Des clous horribles y fixent ses mains et ses pieds adorables.

Pendant ce temps, au lieu d'appeler sur la tête de ses meurtriers la foudre du ciel, le Fils de Dieu implore leur pardon : « Mon Père, faites-leur grâce, ils ne savent ce qu'ils font ».

C'est la première des sept paroles qui tomberont des lèvres expirantes du Christ et que la piété recueillera comme le testament le plus précieux.

Comme on reconnaît bien dans cette parole le Dieu qui, selon l'expression du prophète Isaïe, ne devait pas « achever le roseau à demi brisé ni éteindre la mèche encore fumante ! » Nous y voyons aussi admirablement corroboré par l'exemple, ce précepte que Jésus-Christ avait donné aux foules dans le sermon sur la montagne : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous calomnient et vous persécutent ».

Qui donc, après cela, refuserait de se réconcilier avec son ennemi, et continuerait à nourrir dans son cœur la rancune et les désirs de vengeance ? Disons plutôt en toute sincérité : O Dieu, pardonnez-nous comme nous pardonnons.

La seconde parole du Sauveur en croix est celle qu'il adressa au bon larron.

On avait crucifié avec Jésus deux malfaiteurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Or, l'un d'eux blasphémait et provoquait le Juste par excellence : « Si tu es le Christ, sauve-toi la vie et sauve-nous avec toi ». Mais son compagnon le reprenant : « Tu ne crains donc pas Dieu, toi qui partages le même supplice ? Nous souffrons, nous, ce que nous avons mérité par nos crimes ; mais lui, il n'a fait aucun mal ». Puis, se tournant vers Jésus : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ».

Quelle scène émouvante ! Et comme ce criminel, tout en exprimant son repentir, fait un bel acte de foi en la divinité et en la suprême royauté du Christ Jésus !

Le cœur si bon et si compatissant du divin Maître est attendri. Non seulement il pardonne, mais encore il béatifie le larron suppliant : « Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis ».

O douce parole, puisses-tu descendre dans l'âme de tant de prodigues éloignés du Dieu qui avait réjoui leur jeunesse !

Le paradis promis par Jésus pour le jour même de sa mort n'est pas encore le ciel proprement dit, puisque le Sauveur ne devait en ouvrir les portes aux élus de l'ancienne Loi qu'au moment de sa glorieuse ascension. Il s'agit du sein d'Abraham, du séjour des Limbes, où l'âme du Rédempteur allait descendre après sa mort pour y consoler ceux qui étaient dans l'attente du bonheur éternel.

Revenons « à la montagne de la myrrhe et à la colline

de l'encens », c'est-à-dire au Calvaire. Il y fait bon, bien que le cœur y soit sous le pressoir d'une douleur compatissante.

« Debout, au pied de la Croix, se tiennent Marie, mère de Jésus, sa sœur Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.

« Jésus donc, voyant sa mère et, auprès d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre mère » (1).

Il n'est pas fait mention ici de saint Joseph, car, selon l'opinion généralement admise, il était mort avant la prédication de Jésus-Christ. S'il eût été encore vivant, le Sauveur n'aurait pas recommandé sa Mère à un autre.

Les saints Docteurs affirment que Jean représentait alors l'universalité des chrétiens. Disciple demeuré vierge et fidèlement attaché à son maître, il convenait que Jean fût choisi pour recevoir le legs le plus précieux que Jésus pût nous faire après celui de la divine Eucharistie.

Comme ce testament du Rédempteur doit nous être cher, et avec quelle confiance nous devons aller auprès de cette Mère incomparable que nous a donnée son amour ! Les plus grands pécheurs peuvent se présenter devant elle et lui dire, au milieu des larmes du repentir : « Souvenez-vous que vous êtes ma Mère ».

Mais nous voici parvenus à la neuvième heure, trois heures de l'après-midi. Déjà les ténèbres se sont répandues sur la terre et le soleil s'est obscurci.

(1) S. JEAN, XIX, 25-27.

Tout à coup, le divin mourant s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? »

C'est la quatrième parole de Jésus-Christ sur la croix, parole profondément mystérieuse et qui exprime la plus douloureuse de toutes les peines éprouvées par cet adorable Sauveur.

En ce moment, c'est l'homme dans Jésus-Christ qui se plaint au Père éternel d'être abandonné par lui sans défense à la rage de ses ennemis et d'être laissé en proie aux souffrances les plus cuisantes, sans aucune consolation sensible. Dieu le Père ne voit plus en lui que la victime volontaire des iniquités du monde, et il laisse peser sur sa tête le poids d'une justice infinie. C'est là seulement que « le Dieu des vengeances a pu agir en toute liberté » (1).

Ce n'est pas, comme le prétend Calvin, un cri de désespoir que pousse Jésus-Christ, mais une plainte respectueuse et résignée qu'il fait entendre.

Une circonstance prédite par David restait encore à accomplir : « Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre » (2).

Et Jésus dit : « J'ai soif. Or, il y avait là un vase plein de vinaigre. En même temps, un de ceux qui étaient présents courut prendre une éponge, l'emplit de vinaigre, et l'attachant avec de l'hysope au bout d'un roseau, lui en donna à boire » (3).

La soif qui dévore le cœur du divin Maître n'est point de celles que l'on étanche par des breuvages ma-

(1) *Ps.*, XCIII, 1.

(2) *Ps.*, LXVIII, 22.

(3) S. JEAN, XIX.

tériels. Jésus a soif du salut des âmes, et son désir ardent, inextinguible est que les âmes, par lui rachetées, n'abusent pas de son sang, mais parviennent au salut éternel.

L'apôtre, à son tour, le missionnaire dévoré par le zèle, ne cesse de dire au monde : « Donne-moi les âmes et garde le reste pour toi ».

Pour accomplir la prophétie de son royal ancêtre David, le Christ a goûté au vinaigre que la dureté des Juifs lui a offert. S'étant assuré, par un dernier regard, que rien plus ne manque à son sacrifice, il dit : « Tout est consommé ».

C'est la sixième parole prononcée par le Fils de Dieu sur son gibet. Oh ! oui, tout est accompli, tout est consommé, du côté de Dieu le Père, qui a reçu pleine satisfaction pour les crimes des hommes ; du côté de la malice humaine, qui est allée jusqu'aux dernières limites de la cruauté ; du côté enfin de Jésus-Christ, qui nous a aimés jusqu'à la mort et à la mort de la Croix.

A peine a-t-il prononcé le *Consummatum est*, qu'il ajoute : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ».

En disant cette dernière parole, Jésus incline la tête et expire.

Quelle heure solennelle ! Le voile du temple se déchire en deux, la terre tremble, les pierres se fendent et les tombeaux s'ouvrent.

C'est bien auprès de la Croix que la « miséricorde et la vérité se rencontrent et que la justice et la paix se donnent le baiser de la réconciliation » (1).

(1) Ps., LXXXIV, 11.

Puissent les paroles de Jésus sur la Croix se graver en traits ineffaçables dans nos cœurs. La joie des saints était de s'enivrer de la Croix. Pour nous encore, cet arbre divin a des fruits de force et de consolation qui surpassent toutes les délices du monde.

Le Cierge pascal

A quelle époque remonte la *Bénédition du Cierge pascal*, une des plus belles et des plus instructives cérémonies du Samedi-Saint ? Parmi les liturgistes, les uns, comme Amalaire (1), en attribuent l'institution au pape saint Zozime, qui fut élu en 417 ; les autres au pape Théodore I ; plusieurs même à saint Ambroise. Baronius pense que ce rite sacré est antérieur au v^e siècle et que Zozime ne fit qu'étendre à toutes les églises une cérémonie qui se pratiquait seulement dans les basiliques majeures (2). C'est ce que l'on pourrait conclure de ces paroles du *Liber pontificalis* inscrites au Bréviaire (Supplément pour le Clergé de Rome, 9 fév.) : « Zozime... accorda la faculté de bénir le Cierge pascal dans les paroisses ».

La bénédiction du Cierge pascal est le glorieux privilège du Diacre, même en présence du Prêtre et de

(1) *De Officiis ecclesiasticis*, l. I, c. XVIII.

(2) *Annal.*, an 418, n. 76. — C. MACRI, *Hierolexicon*, Venise, 1765, in-4°, p. 170-1. — D. MARTÈNE, *De antiquis Eccles. ritibus*, Anvers, 1764, in-fol., t. III, p. 145-6.

l'Evêque. « Les interprètes de la sainte Liturgie nous enseignent que le Diacre représente en ce moment Madeleine et les autres saintes femmes qui eurent l'honneur d'être initiées les premières par le Christ lui-même au mystère de sa résurrection, et furent chargées par lui, malgré l'infériorité de leur sexe, d'annoncer aux Apôtres qu'il était sorti du tombeau et qu'il les précéderait en Galilée » (1).

Ce Cierge doit être fait avec « la cire que la mère abeille a produite », comme il est dit dans les paroles mêmes de la Liturgie. Le Diacre, durant la fonction sacrée, y enfonce cinq grains d'encens, qui ont été bénits à la porte de l'église, après le feu nouveau ; ils représentent, par leur nombre, les cinq plaies du divin Crucifié, et, par leur emploi, les parfums dont Joseph d'Arimathie embauma le corps du Sauveur.

Primitivement on allumait le Cierge pascal avec une lumière conservée du Jeudi-Saint (2) ; ce fut ensuite, et c'est encore maintenant, avec l'une des trois branches du cierge fixé au roseau, qui, elles-mêmes, ont été allumées avec le feu nouveau tiré de la pierre (3).

Signalons ici un miracle qui s'est accompli durant plusieurs siècles dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. A l'office du Samedi-Saint, le feu descendait du ciel et allumait de lui-même une lampe dont on allu-

(1) D. GUÉRANGER, *L'Année liturg.*, La Semaine Sainte.

(2) C'est ce qui ressort d'un Graduel manuscrit de S. Grégoire, apud MACRI, p. 170.

(3) Le roseau triangulaire est la figure de la Sainte-Trinité ; le feu tiré de la pierre est l'emblème de Jésus-Christ, « la lumière du monde » et « la pierre angulaire » de l'Eglise.

maît ensuite le Cierge pascal, les autres cierges et les lampes. Quelquefois ce feu miraculeux allumait d'abord le Cierge pascal. Ce prodige était connu avant les croisades, puisque le pape Urbain II en fait mention dans le discours qu'il prononça, en 1095, au concile de Clermont (1). Bien plus, au ix^e siècle, Odolric, évêque d'Orléans, qui fut témoin du miracle, dit qu'il avait apporté la lampe que le feu du ciel avait allumée cette année-là. C'est ce qu'il raconta lui-même à Radulphe Glaber, qui nous en a conservé le récit (2).

Une tradition très ancienne nous apprend que l'on gravait des inscriptions sur le Cierge pascal, où que l'on y attachait des tablettes dites pascales ou ecclésiastiques, sur lesquelles étaient marquées les époques les plus importantes : création du monde, naissance de Jésus-Christ, fondation de chaque église, date du pontificat du pape, de l'évêque, du règne du roi, indiction, épacte, nombre d'or, lettre dominicale, ordre des fêtes mobiles. Les historiens nous ont conservé quelques-unes de ces tablettes : celle de la Sainte-Chapelle de Paris pour l'année 1327 ; de la cathédrale de Reims, 1585 ; de la cathédrale de Rouen, 1697 ; « de l'insigne Eglise de Châlons, 1709 » (3).

Le chandelier destiné à recevoir le Cierge pascal est lui-même, dans certaines églises, un véritable monument. Citons-en deux, entre autres, qu'il nous a été

(1) BARONIUS, *Annal.*, an 1095.

(2) *Hist.*, l. IV, c. VI. — Cf. DURAND, *Rational...*, annoté par Ch. Barthélemy, Paris, Vivès, t. IV, note 5, n° 2.

(3) Cf. D. MARTÈNE, *Op. cit.*, p. 146-7. — DURAND, *Op. cit.*, note 5, n° 3.

donné de voir. Celui de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, est une colonne de bronze avec un chapiteau et sa base posée sur le dos d'un lion. Celui de Saint-Paul-hors-les-murs est une magnifique colonne de marbre, datant du XII^e siècle (1).

Le temps pendant lequel le Cierge pascal figurait allumé aux divins offices a varié dans les diverses Eglises. D'après un Ordre romain, il était admis à répandre sa lumière durant toute l'octave de Pâques.

Actuellement, depuis la décision du pape saint Pie V, il brûle aux offices des dimanches et fêtes, de Pâques à l'Ascension, et on l'éteint, après le chant de l'Evangile de cette dernière solennité ; car ce cierge étant le symbole de Jésus-Christ ressuscité et passant quarante jours encore ici-bas, doit disparaître avec le Sauveur montant au ciel.

Le Diacre, seul vêtu d'ornements blancs, alors que le Prêtre et le Pontife gardent encore la sombre couleur du deuil quadragésimal, porte, après avoir été béni par l'Officiant, le missel sur un pupitre couvert d'un riche voile ; il l'ouvre, l'encense et entonne le *Præconium paschale*, appelé aussi l'*Exultet*.

Quel est bien l'auteur de ce morceau liturgique, empreint de tant d'élévation et d'une si belle poésie ? Durand de Mende l'attribue à saint Ambroise (2) ; un grand nombre d'autres en font honneur à saint Augus-

(1) Sur sa base est gravée une inscription en vers latins, dont voici le premier :

Arbor poma gerit, arbor ego lumina gesto.

Un arbre porte des fruits ; arbre moi-même, je porte la lumière.

(2) *Rational des divins Offices*, l. VI, ch. LXXX.

tin, s'appuyant sur ce titre inscrit dans un très ancien missel gothique : *Bénédictio du Cierge, du bienheureux Augustin, évêque, qui la composa et la chanta lorsqu'il était simple diacre* (1).

Voici le début vraiment lyrique de ce chant triomphal (2) :

Que la troupe angélique tressaille de joie dans les cieux ; que les divins mystères se célèbrent avec allégresse, et que la trompette sacrée publie la victoire du souverain Roi. Que la terre se réjouisse, illuminée des rayons d'une telle gloire, et que l'éclat du monarque éternel qui resplendit sur elle l'avertisse que l'univers entier est délivré des ténèbres. Que l'Eglise notre Mère, environnée des clartés de cette brillante lumière, se réjouisse, elle aussi, et que ce temple retentisse de la grande voix du peuple fidèle. C'est pourquoi, très chers frères, qui êtes ici pour prendre part aux splendeurs de cette sainte lumière, je vous prie d'invoquer avec moi la miséricorde du Dieu tout-puissant. Demandez pour moi qu'après m'avoir placé, sans mérites de ma part, au nombre des Lévites, il daigne m'illuminer de ses feux et m'aider à célébrer comme il convient la gloire de ce Cierge. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur...

Suivent les versets et les répons comme à la Préface de la Messe. Puis le Diacre continue :

Il est vraiment justé et raisonnable d'employer nos cœurs et nos voix à louer le Dieu invisible, le Père tout-puissant et son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui a payé, pour nous, au Père éternel la dette d'Adam et effacé de son propre sang la cédule des peines qu'avait méritées l'antique péché. Car voici arrivées les fêtes pascales dans lesquelles

(1) MACRI, *Hierolexicon*, p. 170. — MARTÈNE, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, l. IV, c. XXIV.

(2) Nous empruntons notre traduction à D. GUÉRANGER, *Année liturg.*, Semaine Sainte.

est immolé l'Agneau véritable, dont le sang consacre les portes des fidèles.

Voici la nuit dans laquelle, après avoir tiré de l'Egypte les enfants d'Israël nos pères, vous leur avez fait passer la mer Rouge à pied sec. C'est cette nuit qui a dissipé les ténèbres du péché par les rayons de la colonne de feu. C'est cette nuit qui, dans le monde entier, enlève aux vices du siècle ceux qui croient au Christ, les arrache aux ténèbres du péché, les rend à la grâce, les unit à la société des saints. C'est cette nuit qui voit le Christ sortir victorieux des enfers, après avoir brisé les liens de la mort. Car il ne nous eût servi de rien de naître, si nous n'eussions eu le bonheur d'être rachetés.

O admirable effusion de votre bonté sur nous ! O excès incompréhensible de votre charité ! pour racheter l'esclave, vous avez livré le Fils ! O nécessité du péché d'Adam, qui devait être effacé par la mort du Christ ! O heureuse faute à qui il a fallu un tel réparateur !

O nuit fortunée, qui seule a connu le temps et l'heure auxquels le Christ est ressuscité des enfers ! C'est à cette nuit que l'on peut appliquer ces paroles : La nuit deviendra lumineuse comme le jour ; et celles-ci : La nuit s'illuminera pour éclairer mes délices. La sainteté de cette nuit bannit les crimes, lave les péchés, rétablit le coupable dans l'innocence, rend la joie aux affligés, dissipe les haines, ramène la concorde et soumet à Dieu les empires.

Une première fois le Diacre s'interrompt et enfonce dans le Cierge, en forme de croix, les grains d'encens, dont nous avons déjà expliqué la signification. Il poursuit :

Recevez donc, Père saint, en cette nuit sacrée, l'offrande que la sainte Eglise vous présente par la main de ses ministres, comme un encens du soir, par l'oblation solennelle de ce Cierge dont les abeilles ont fourni la matière. Nous connaissons maintenant ce que figure cette colonne de cire qu'une flamme éclatante va allumer à l'honneur de Dieu.

A ce moment, le Diacre allume le Cierge pascal à l'une des branches du roseau qui porte la triple lumière. Cet acte figure l'instant où l'âme de Jésus-Christ, par la vertu divine, s'unit de nouveau à son corps pour le ranimer.

Cette flamme, quoique partagée, ne souffre aucune diminution en communiquant sa lumière. Elle a pour aliment la cire, que la mère abeille a produite pour la composition de ce précieux flambeau (1).

Après ces paroles, on allume avec le feu nouveau les lampes suspendues dans l'église. Cela figure la foi

(1) Dans l'*Exultet* du Sacramentaire gallican se trouve ici un éloge de l'abeille. Ce passage, très poétique, est supprimé depuis plusieurs siècles. On nous saura gré de le reproduire :

« L'abeille, parmi les animaux sujets de l'homme, tient le premier rang, parce que, malgré l'exiguité de son corps, elle porte, dans une poitrine étroite, une grande âme ; elle est faible quant à la vigueur, mais forte par son génie. Quand la belle saison revient, lorsque l'hiver neigeux a déposé sa blanche chevelure, et que la douce chaleur du printemps a rajeuni la vieillesse du temps glacé, aussitôt l'abeille est embrasée de zèle pour reprendre ses travaux interrompus. Ces insectes se répandent dans les champs en agitant doucement leurs ailes ; ils se suspendent sur leurs jambes pour sucer les jeunes fleurs, et, chargés de butin, ils retournent à leurs camps, où d'autres abeilles, avec un art inestimable, construisent leurs cellules au moyen d'un tenace gluten. Les unes façonnent le miel liquide, les autres changent les fleurs en cire ; celles-ci donnent à leurs petits la becquée, en quelque sorte ; celles-là resserrent le nectar ramassé par elles sur les feuilles. O abeille vraiment heureuse et admirable, dont la virginité n'est jamais violée et qui est féconde en restant chaste ! C'est ainsi que Marie, sainte entre toutes les créatures, conçut ; que vierge elle enfanta et vierge elle demeura.

« O nuit vraiment heureuse », etc., comme ci-après.

répandant sa lumière dans le monde après la résurrection de Jésus-Christ. Le Diacre achève ainsi le Chant pascal :

O nuit vraiment heureuse qui dépouilla les Egyptiens pour enrichir les Hébreux ! Nuit dans laquelle le ciel s'unit à la terre, les choses divines aux choses humaines ! Faites donc, Seigneur, que ce Cierge consacré à l'honneur de votre nom brûle durant toute cette nuit pour en dissiper les ténèbres, et que sa lumière s'élevant comme un parfum d'agréable odeur, se mêle à celle des flambeaux célestes. Que l'Etoile du matin le trouve encore allumé, cette Etoile qui n'a pas de couchant ; qui, se levant des lieux sombres, est venue répandre sa lumière sereine sur le genre humain,

Maintenant donc, Seigneur, nous vous supplions de nous accorder la paix et la tranquillité dans ces joies pascales, et de couvrir de votre protection nous vos serviteurs, tout le clergé et le peuple fidèle, et de conserver notre bienheureux Pape N. et notre Evêque N. Jetez aussi un regard sur notre très pieux empereur N. (1) et, connaissant les désirs de son cœur, faites, dans votre ineffable bonté et miséricorde, qu'il jouisse d'une paix continuelle en cette vie, et qu'il remporte avec tout son peuple cette victoire qui assure le royaume des cieux. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, votre Fils, qui, étant Dieu, vit et règne avec vous, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. R. Amen.

Dans l'Eglise de Milan, quand le Diacre a terminé l'*Exultet*, il dit par trois fois à voix haute : *Ecce jam ignis columna resplendet* (Voici que désormais la colonne de feu resplendit) ; à quoi le chœur répond : *Deo gratias*.

Les Eglises orientales n'ont pas la belle et intéres-

(1) Cette phrase se supprime depuis que le Saint-Empire romain n'existe plus.

sante cérémonie de la Bénédiction du Cierge pascal. Chez les Grecs, le Samedi-Saint, avant la Messe, on fait trois processions, et, à la dernière, on allume les cierges à une lampe qui avait été cachée sous l'autel.

Puisse la rutilante flamme de notre cierge pascal, tout en figurant à nos yeux le Christ ressuscité, lumière du monde, nous rappeler aussi de quel vif éclat doit briller chaque jour, par la foi et par les œuvres, notre vie chrétienne !

TEMPS
PASCAL

TEMPS PASCAL

Alleluia ! Ce cri d'allégresse, interrompu pendant le long deuil du Carême et de la Passion, retentit sur tous les rivages dès la veille de la grande solennité de Pâques.

« Le Seigneur est véritablement ressuscité. Alleluia... Il est sorti du sépulcre Celui qui pour nous a été suspendu au bois de la Croix. Alleluia. » Tel est le cantique dont l'Orient et l'Occident se renvoient les joyeux échos ; tel est le chant de triomphe que l'Eglise semble ne pouvoir assez redire à la gloire du divin Rédempteur.

Douce fête de Pâques, où tous les cœurs chrétiens battent à l'unisson ; fête du foyer domestique et fête du temple saint, ton souvenir réveille les plus indifférents et fait descendre comme un rayon du ciel dans les âmes tristes et endolories. On dirait qu'en ce jour les cloches parlent un langage plus majestueux ; plus purs et plus suaves nous paraissent les parfums des halliers en fleurs, plus rutilants les feux de l'aurore, plus allègres les premières aubades des chantres ailés du printemps.

Ne pouvons-nous pas dire que la fête de Pâques est, des solennités de l'année, celle qui se prolonge le plus, puisqu'elle marque de son nom et de son empreinte le temps qui s'écoule entre les Vêpres du Samedi-Saint et l'office de None du samedi après la Pentecôte ?

Le laps de temps compris dans l'intervalle de ces deux périodes constitue ce que l'on nomme, en liturgie, le *Temps pascal*.

Ce qui le caractérise, c'est d'abord la répétition fréquente, insatiable, pour ainsi dire, de l'Alleluia. Le saint frémissement des anges à pousser ce cri de joie au pied du trône de Dieu, a passé dans le cœur et sur les lèvres de l'Eglise. A part l'*Hæc dies*, si grand dans sa simplicité, il n'est morceau de chant auquel il ne fasse un cortège des plus agréables : Introïts, antiennes, versets, répons, tout s'avance suivi du gracieux refrain : Alleluia. Les Vêpres du Temps pascal n'ont même que cette unique antienne pour leurs cinq psaumes, et, à l'office des Laudes, le troisième psaume se fait suivre d'un neuvain complet d'Alleluias.

Un second caractère du *Temps pascal*, toujours au point de vue liturgique, c'est que les *Suffrages* des saints font place à la seule Commémoration de la Croix. Il est bien juste qu'il soit particulièrement exalté, durant les joies de la Résurrection, cet « Arbre si beau et si radieux, qui a été paré de la pourpre du divin Roi » (1).

Dans le *Temps pascal* encore, Apôtres et Martyrs ont un office spécial. Pour les autres saints, l'Eglise se contente d'ajouter des Alleluias aux divers morceaux qui composent leurs offices. Mais pour ceux qui ont participé dans une plus large mesure aux souffrances et à la mort de son divin Epoux, elle a voulu, par une attention toute maternelle, les associer de plus près au triomphe du Christ, sorti du tombeau. Quel charme et quelle poésie, par exemple, dans ces répons de Matines, consacrés aux saints Apôtres :

Voici les agneaux nouvelets, qui nous ont annoncé l'Alle-

(1) *Hymne des Vêpres de la Passion.*

luia. Ils sortent de la fontaine, ils sont tout brillants de lumière. Alleluia. Alleluia. En présence de l'Agneau, ils sont vêtus de robes blanches et portent des palmes à la main...

Ses Nazaréens sont devenus éclatants de blancheur. Alleluia. Ils ont rendu gloire à Dieu. Alleluia, et leur blancheur est celle du lait. Alleluia, Alleluia. Ils sont plus blancs que la neige, plus purs que le lait, plus vermeils que l'ivoire antique, plus beaux que le saphir.

La première antienne de Laudes, qui convient aussi aux Martyrs, nous paraît une vraie perle de poésie :

Vos Saints, Seigneur, fleuriront comme le lis, Alleluia ; et ils seront devant vous odoriférants comme le baume. Alleluia.

Citons également ce début de l'hymne des Laudes :

Un soleil plus radieux annonce au monde la joie pascalle, alors que les Apôtres voient Jésus resplendissant d'une lumière nouvelle.

Cueillons encore dans ce riche parterre l'antienne du *Benedictus*, que l'Eglise a insérée dans l'office des Apôtres et dans celui des Martyrs :

Filles de Jérusalem, venez et voyez les Martyrs avec les couronnes dont le Seigneur les a dotés au jour de la solennité et de la joie. Alleluia, alleluia.

Mentionnons, dans l'hymne des Vêpres du Temps pascal : *Ad regias Agni dapes*, la strophe suivante qui reparaît dans plusieurs autres hymnes :

Pour être toujours, ô Jésus, la joie pascalle de nos âmes, daignez sauver de la cruelle mort du péché ceux que vous avez fait renaître à la vie.

Nous terminerons cette rapide étude par quelques

strophes de l'hymne des Laudes, où respire un souffle de la plus belle envolée :

L'aurore empourpre le ciel, les airs retentissent de chants de louange, le monde triomphant est dans la jubilation, l'enfer est saisi d'horreur et d'épouvante,

Lorsque ce Roi très-puissant fait sortir, des cachots de la mort à la lumière de la vie, le sénat de nos pères, désormais rendu à la liberté.

Une pierre, entourée d'une garde nombreuse, marquait son tombeau. Vainqueur, il se lève et ensevelit la Mort dans son propre sépulcre.

Assez accordé au deuil, aux larmes, aux douloureuses tristesses. Il est ressuscité le destructeur de la mort, s'écrie l'Ange resplendissant de clarté.

Soyons à la sainte joie, qui est la note dominante du Temps pascal : mais souvenons-nous que « le Christ ressuscité ne meurt plus » (1) et, ressuscités nous-mêmes à la vie de la grâce, ne retournons plus à la mort du péché. Après avoir attaché à la croix ce que saint Paul appelle « notre vieil homme », marchons dans une vie toute nouvelle, « cherchons et goûtons ce qui est en haut et non ce qui est sur la terre... Lorsque le Christ, qui est notre vie, apparaîtra, nous apparaîtrons avec lui dans la gloire » (2).

(1) *Rom.*, VI, 9.

(2) *Coloss.*, III, 1-4.

SAINT JOUR DE PAQUES

« En ce jour que le Seigneur a fait, Solennité des solennités et notre Pâque : **RÉSURRECTION DE NOTRE SAUVEUR JÉSUS-CHRIST SELON LA CHAIR.** »

Telle est la formule par laquelle le Martyrologe romain annonce la plus grande fête du peuple chrétien. Malgré sa brièveté, cette proclamation est le digne pendant de celle que nous entendîmes à la Naissance du Seigneur.

I. Aux jours de deuil, succède le jour de l'allégresse ; les humiliations de la Croix font place à la gloire de la Résurrection. Aussi, comme auteur de nous, tout respire la joie ! L'Eglise décore ses sanctuaires avec magnificence et revêt ses plus riches ornements ; elle communique à la voix de ses cloches je ne sais quels accents émus et majestueux qui font tressaillir les plus indifférents et amènent des foules nombreuses au pied des autels.

Souvent, à cette époque, parée des charmes du printemps, la nature elle-même participe à la fête. « Pour applaudir au triomphe du Christ sortant du tombeau, les forêts se couvrent de feuillage, les plantes étalent leur floraison. La lumière, les cieux, les campagnes, les mers, célèbrent à l'envi le Dieu qui s'élève au-dessus des astres, vainqueur de la loi du trépas » (1).

(1) S. VENANCE FORTUNAT.

Et sur tous les rivages, dans la modeste église comme dans la royale basilique, sous la hutte du missionnaire comme sous la voûte élancée de nos cathédrales, retentit ce chant mille fois répété : Alleluia ! Le Seigneur est véritablement ressuscité. Alleluia !

Alleluia ! semblent répondre les générations descendues dans le sépulcre, mais vivantes dans le séjour où s'élèvent nos espérances. Le Christ est victorieux. « O mort, il sera lui-même ta mort ; puissances de l'enfer, il sera votre ruine » (1).

Notre fête de Pâques était figurée, sous la Loi ancienne, par la Pâque des Juifs, cette solennité que les enfants d'Israël célébraient en mémoire de la sortie d'Egypte et du passage de la mer Rouge. Chaque famille devait, au soir de ce grand jour, immoler l'Agneau pascal. On le mangeait avec des pains sans levain et des laitues sauvages ; il fallait avoir une ceinture autour des reins, des chaussures aux pieds et le bâton de voyage à la main. Ces rites étaient non seulement une commémoration, mais encore un symbole. Il y a, pour la famille chrétienne, un autre festin, où « le véritable Agneau, celui qui ôte les péchés du monde » (2), est servi en nourriture. C'est par la pénitence, la pureté, le détachement, que le voyageur d'ici-bas se prépare au banquet de la Pâque nouvelle.

La solennité pascalle, autour de laquelle gravitent, comme de brillantes pléiades, toutes les fêtes mobiles, fut fixée par le premier concile de Nicée (325) au Diman-

(1) *Osée*, XIII, 14.

(2) *Préf. de Pâq.*

che qui suit le quatorzième jour de la lune de mars. Elle varie donc, chaque année, du 22 mars au 25 avril inclusivement.

C'est au premier jour que Dieu avait créé la lumière. C'est en ce même jour que la Lumière éternelle, le Christ, voulut sortir des ombres du tombeau. Ainsi consacré par la divine Résurrection, le Dimanche — *Dies dominica* — prit la place de l'antique Sabbat et devint le vrai *jour du Seigneur*.

II. La liturgie de Pâques porte le cachet d'une noble simplicité, comme celle des offices les plus anciens. Il n'y a qu'un Nocturne à Matines, la nuit ayant été occupée presque tout entière par la fonction sacrée du Samedi et le Baptême des adultes, qui avaient lieu jadis durant « cette nuit très sainte ».

A l'Introït de la Messe, Jésus-Christ se présente en vainqueur à son Père : « Je suis ressuscité et me voici encore avec vous... » Dans la Collecte, l'Eglise remercie Dieu d'avoir, par la victoire de son Fils unique sur la mort, ouvert à l'homme l'éternité bienheureuse et le prie de seconder nos aspirations vers ce bien suprême. Saint Paul nous invite, dans l'Epître, à nous défaire du vieux levain de la malice et de la perversité et à ne rechercher que les œuvres pures, les actions saintes, représentées par le pain azyme. La belle prose *Victimæ paschali*, due à Wipon, chapelain de l'empereur Conrad II (XI^e siècle), met sous nos yeux, dans un récit dialogué, le fait de la Résurrection. L'Evangile, tiré de saint Marc, renferme aussi l'exposé du grand événement. Pour congédier les fidèles, à la fin de l'office, le prêtre ou le diacre ajoute à la formule ordinaire — *Ite missa est* — un double *Alleluia*.

Les Vêpres n'ont pas d'hymne, non plus que les autres Heures. Elle est remplacée par cette solennelle Antienne, qui partage, avec l'Alleluia, les prédilections de l'Eglise : *Hæc dies...* « C'est le jour que le Seigneur a fait : passons-le dans les transports de l'allégresse ». Dans la plupart des églises de France, l'office du soir se termine par le cantique joyeux et populaire : *O filii et filia*, où l'Alleluia cher à nos pères occupe une très large place.

La fête de Pâques est suivie d'une octave tout à fait privilégiée, qui finit au Dimanche appelé *Quasimodo* ou *In albis* (*depositis*). La première dénomination de ce Dimanche est tirée du commencement de la Messe ; la seconde rappelle qu'en ce jour les néophytes déposaient les vêtements blancs qu'ils portaient depuis leur baptême, c'est-à-dire depuis la nuit du Samedi-Saint.

Quelques réflexions pratiques se présentent d'elles-mêmes, dans ce grand jour de Pâques. Jésus-Christ est véritablement ressuscité : que notre résurrection à la vie de la grâce soit également bien réelle. Il a donné des marques palpables, réitérées de sa résurrection : que les hommes soient aussi témoins des œuvres qui attestent la nôtre. Enfin, puisque « Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus » (1), gardons-nous de redescendre nous-mêmes dans le triste tombeau du péché.

Fils de la lumière et de la vie, en haut les regards, en haut les cœurs ! « Au milieu des changements de ce monde, que nos cœurs demeurent fixés là où sont les seules joies véritables » (2), là où habite le Christ JÉSUS,

(1) *Rom.*, VI, 9.

(2) *Collecte du IV^e Dim. après Pâques.*

notre Pâque, notre salut, notre vie et notre résurrection !

JÉSUS-CHRIST EST RESSUSCITÉ

Les princes des prêtres et les pharisiens vinrent dire à Pilate : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur, étant encore en vie, a dit : Je ressusciterai au bout de trois jours. Commandez donc qu'on garde le sépulcre jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever et ne disent au peuple : Il est ressuscité ; alors la dernière erreur sera pire que la première.

« Pilate leur dit : Vous avez une garde ; allez, gardez-le comme vous l'entendrez.

« Eux s'en allèrent au sépulcre, le fermèrent bien, mirent le sceau sur la pierre et posèrent des gardes » (1).

Pendant ce temps, la sainte âme du Sauveur visitait, aux limbes, les patriarches, les prophètes et tous les justes qui l'avaient devancée dans l'autre vie. Douce joie et ineffable consolation pour ceux qui allaient être bientôt mis en possession du paradis !

Jérusalem est encore ensevelie dans le sommeil ; Pilate, en proie au remords, redit peut-être la triste parole de Judas : « J'ai péché en livrant le sang du Juste... » Les Juifs se félicitent d'avoir enfin détruit à tout jamais la mémoire du Galiléen.

(1) S. MATTH., XXVII, 62-66.

Et tout là-haut, sur le Calvaire, vient de se passer le grand événement. Jésus-Christ laissant au fond de son sépulcre les linceuls dont il avait été enveloppé, sort du tombeau sans bruit et sans éclat apparent, pénétrant la pierre par la subtilité de son corps glorieux. Ainsi jadis il avait apparu en ce monde. L'Eglise rapproche ces deux naissances dans l'hymne des Matines du Temps pascal :

Vous qui, né jadis de la Vierge, naissez maintenant du sépulcre et nous faites sortir avec vous d'entre les morts...

Les gardes ne se sont aperçus de rien, plongés qu'ils étaient dans le sommeil ; ce qui ne les empêchera pas de dire, comme nous allons le voir bientôt, que les Apôtres sont venus l'enlever pendant qu'eux-mêmes dormaient.

Au moment où Jésus ressuscite, un tremblement de terre se produit ; un Ange apparaît, renverse la pierre du tombeau et s'assied dessus. Il a le visage brillant comme un éclair et les vêtements blancs comme la neige. Les gardes en sont tellement effrayés qu'ils deviennent comme morts.

Jésus donne lui-même des marques certaines de sa résurrection. Les saintes femmes, ses Apôtres, d'autres disciples, le voient, lui parlent, mangent avec lui. Ils le connaissaient déjà : ils n'ont pas dû, par conséquent, se tromper à son sujet. Bien plus, l'un d'eux, Thomas, refuse de croire, à moins qu'il ne voie dans ses mains l'ouverture des clous, qu'il ne mette le doigt dans l'endroit des clous et la main dans son côté : obstination qui nous vaut tout un surcroît de preuves.

Mais les témoins favorables à la résurrection n'ont-ils pas voulu nous tromper ? Non, car d'abord ils ont fait des miracles pour appuyer leur dire, et « la nature, dit J.-J. Rousseau, n'obéit pas aux imposteurs ». En outre, ils ont souffert et ils sont morts pour soutenir leur affirmation. Disons donc ici avec Pascal : « Je crois volontiers des témoins qui se font égorger ».

Quant aux soldats préposés à la garde du tombeau, ils s'en vont, atterrés, faire leur rapport aux princes des prêtres. Ceux-ci leur donnent une grosse somme d'argent en leur recommandant de dire que « ses disciples sont venus la nuit et l'ont dérobé pendant qu'ils dormaient ».

Comparez, gardes infidèles et prévaricateurs devant le tribunal de la raison. Le projet que vous prêtez aux disciples peut-il tenir debout ? Vraiment, ils auraient risqué leur vie pour dérober le corps d'un imposteur ? Quel intérêt aurait pu les pousser ? Et comment se seraient-ils tous entendus pour exécuter ce complot ?... D'où leur vient, ensuite, un courage si soudain, eux que l'on a vus si timides et si lâches, tremblant à la voix d'une simple servante ? Enfin, le moyen de réaliser cet enlèvement alors que les gardes sont postés autour du tombeau ? Emploieront-ils la violence ou la persuasion ?...

Mais non, ils ont profité du sommeil des gardes. Ici encore à quelles invraisemblances on se heurte ! Est-il croyable que tous se fussent endormis, alors qu'il s'agissait d'une mission de cette importance ? Et leur sommeil était-il si profond que ni les mouvements exécutés autour du sépulcre, ni le bruit qu'a dû faire,

en roulant, l'énorme pierre qui en fermait l'entrée, n'aient pu les tirer de cette léthargie ? Et puis, quelle garantie offre le témoignage d'hommes endormis ? On ne saurait citer un seul exemple d'un homme admis dans une cour de justice à rendre témoignage d'un fait qui s'est passé pendant son sommeil. C'est bien le cas de dire avec saint Augustin : « Vous appelez des témoins endormis : il faut que vous soyez vous-mêmes endormis pour employer un tel procédé » (1).

Prenons-nous-en maintenant à la Synagogue elle-même. Si les gardes n'ont pas fait leur devoir, pourquoi ne les avez-vous pas châtiés ? Si les disciples ont brisé les scellés placés sous la garde de l'autorité publique, pourquoi ne leur avez-vous pas infligé une peine rigoureuse ? Pourquoi vous contentez-vous de leur demander au nom de qui ils enseignent ?

Non, il ne reste plus la moindre probabilité à l'hypothèse de l'enlèvement.

Ah ! nous comprenons la conduite des incrédules. En niant la résurrection de Jésus-Christ, ils en sont quittes pour outrager la raison, tandis qu'en l'admettant ils devraient aussi souscrire aux sérieuses conséquences qu'elle entraîne après elle. Si le Christ est ressuscité, il est vraiment le Fils de Dieu et sa religion est divine. De là l'obligation d'en croire les vérités et d'en pratiquer les préceptes. Si Jésus-Christ est ressuscité, nous sortirons nous-mêmes un jour du tombeau, car le Sauveur est appelé « le premier-né d'entre les morts ». De là encore le devoir de se préparer une résurrection glorieuse en menant une vie pénitente et mortifiée.

(1) *In psalm.*, LXIII.

Nous qui avons le bonheur de croire, sortons d'abord, si besoin en est, du tombeau de nos fautes. Que notre résurrection spirituelle soit, comme la résurrection du divin Maître, véritable, éclatante, durable. Cherchons désormais les biens qui ne périssent pas et ne nous attachons plus qu'à notre Rédempteur qui, après avoir été notre guide et notre lumière pendant le voyage, sera notre récompense dans l'éternel séjour.

La Prose de Pâques

Tout est beauté, harmonie et suave allégresse dans l'office de la solennité pascalle. La rutilante lumière du cierge destiné à rappeler le Dieu sorti du tombeau, les triomphants alleluias, la richesse des ornements sacrés, la splendeur des cérémonies : tout élève l'âme et répand sur l'exil un rayonnement des fêtes de la patrie.

Parmi les morceaux liturgiques dont se compose la Messe de ce grand jour, il nous est agréable de mettre en relief celui qui précède immédiatement l'Evangile et que nous appelons la *Prose* ou *Séquence* de Pâques.

C'est une œuvre merveilleuse de simplicité et d'enthousiasme lyrique, due, nous l'avons dit déjà, au religieux talent de Wipon, le chapelain de l'empereur Conrad II, au commencement du XI^e siècle.

Il y a, dans cette pièce, tout un petit drame du plus saisissant effet, où apparaissaient comme acteurs, avant le *Te Deum* de Matines, deux diacres en dalmatiques blanches, représentant les anges au tombeau du Christ,

et trois clercs vêtus d'aubes, figurant les saintes femmes : Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé.

« Qui cherchez-vous dans le sépulcre, amis du Christ ? » demandaient les diacres.

« Jésus de Nazareth, habitants des cieux », répondaient les trois clercs.

Alors les diacres : « Il n'est plus ici ; il est ressuscité comme il l'avait prédit ; allez annoncer qu'il est vivant. »

Puis deux chantres se détachaient et interrogeaient les clercs :

« Qu'avez-vous vu en allant au tombeau, Marie ? dites-le nous. »

Et chacun de répondre par une des strophes de la *Séquence*.

Finalement, le clergé tout entier s'écriait dans une acclamation unanime : « Nous aussi, nous savons que le Christ est vraiment ressuscité des morts ; mais vous, ô Roi vainqueur, ayez pitié de nous. »

Victimæ paschali : tels sont les premiers mots de notre ravissante *Séquence*. Nos lecteurs nous sauront gré de la reproduire ici en la commentant.

A la Victime pascale, que les chrétiens offrent le tribut de leurs louanges.

Aimable invitation ! Qui pourrait y rester insensible ? N'est-il pas juste d'immoler les hosties pacifiques de la reconnaissance à la Victime volontaire des péchés du monde, à Celui qui a été immolé pour nous ?

L'Agneau a racheté les brebis ; le Christ innocent a réconcilié les pécheurs à son Père.

Voilà bien caractérisé Celui dont le prophète Isaïe

disait : « Il a été conduit à la mort comme un agneau, sans ouvrir la bouche pour se plaindre. » Contraste plein d'intérêt : c'est l'agneau qui rachète les brebis, c'est l'innocent qui opère la réconciliation des coupables.

Duel sublime ! la mort et la vie sont entrées en champ clos : l'auteur de la vie, terrassé par la mort, est vivant aujourd'hui et il règne.

Y eut-il jamais combat singulier comparable à celui-ci ? Et combien grandiose nous apparaît cette personification de la Mort et de la Vie ! Le Trépas qui, un instant, avait planté son lugubre étendard sur le tombeau du Christ, est renversé, foulé aux pieds et complètement désarmé par Celui qui peut dire à toutes les générations : « Je suis la résurrection et la vie. »

Dites-le nous, ô Marie : Qu'avez-vous vu en allant au tombeau ?

On sait avec quel empressement Marie-Madeleine s'était rendue au sépulcre, après avoir assisté, au pied de la Croix, au dernier soupir du Bon Maître. Voilà pourquoi elle est ici interpellée. Son témoignage aura une valeur incontestée. Elle répond :

J'ai vu le tombeau du Christ qui était vivant ; j'ai vu la gloire du Christ ressuscité.

L'illustre pénitente avait eu, en effet, la joie et la gloire de voir le Sauveur qui lui était apparu sous les traits d'un jardinier : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Jésus lui dit : « Marie ! » Elle se retournant : « Rabboni ! c'est-à-dire : Mon Maître ! »

Que de sentiments dans ce cri du cœur !... La bienheureuse voyante ajoute dans notre *Séquence* :

Les Anges étaient témoins, avec le suaire et les linceuls.

Puis elle s'adresse aux apôtres, comme elle en avait reçu l'ordre de Jésus-Christ lui-même :

Il est ressuscité le Christ, mon espérance, et il vous précèdera en Galilée.

Avec Madeleine, avec les apôtres et les disciples, avec les millions de martyrs qui ont souffert pour Jésus, avec les dix-neuf siècles de christianisme déjà écoulés, disons dans les transports d'une sainte jubilation :

Nous aussi, nous savons que le Christ est vraiment ressuscité des morts ; mais vous, ô Roi vainqueur, prenez pitié de nous. Amen. Alleluia.

Oui, ô Maître adoré, vainement l'impiété triomphante croira vous avoir enfermé définitivement dans le sépulcre. Vous en sortirez plus glorieux que jamais, et de vos lèvres s'échappera de nouveau cette parole victorieuse des passions humaines, de la mort et de l'enfer : « Je suis la résurrection et la vie. »

Chant pascal populaire

Après avoir commenté la prose *Victimæ paschali*, incrustée dans la Messe de la Résurrection et dont la reprise est, à chacun des jours de l'Octave, un charme toujours nouveau, écoutons maintenant le cantique populaire qui sert de couronnement « au jour que le Sei-

gneur a fait ». Les églises de France surtout aiment à en redire les strophes simples et naïves. La mélodie n'est pas variée ; mais le récitatif évangélique est si bien enlevé et il y a tant d'élan dans le triple *Alleluia* qui lui sert de refrain !

On nous a compris ; nous avons nommé le *O filii et filia*.

Quel est l'auteur de ce morceau ? les savants liturgistes l'ignorent eux-mêmes. Mais qu'importe ? il suffit qu'il édifie notre piété et offre à nos âmes comme un substantiel et délicieux résumé de la grande fête pascalle.

Que dire d'abord de ce début, sorte d'invitatoire lyrique célébrant le mystère qui vient de s'accomplir !

O fils, ô filles, le Roi céleste, le Roi de gloire est aujourd'hui ressuscité. *Alleluia*.

A cette joyeuse annonce, le chœur ne peut que répondre par de saintes exultations. Or, quelles paroles traduisent mieux le sentiment des rachetés du Christ que l'antique *Alleluia* d'Israël, devenu leur chant de jubilation par excellence ? Aussi, ne se lassent-ils de le redire, pas plus que les esprits célestes d'y faire écho.

Tout d'abord, ce sont les trois Marie qui se rendent au sépulcre pour répandre des parfums sur le corps adorable de Jésus.

Elles le trouvent vide et Madeleine s'empresse d'en avertir les disciples.

Jean et Pierre luttent de vitesse. Le plus jeune arrive le premier. Ils constatent ce que l'Ange « assis et vêtu de blanc » a dit aux femmes : « Le Seigneur est ressuscité. »

Le Cantique pascal nous transporte ensuite sur un autre théâtre, le Cénacle :

Les disciples étant rassemblés, le Christ a paru au milieu d'eux ; il leur a dit : Paix à vous tous. Alleluia.

Mais il manque un apôtre à cette réunion : Thomas, appelé encore Didyme. Le récit des autres disciples le laisse absolument incrédule. Que fera Jésus, lui si bon, si compatissant ? Il se montrera de nouveau, alors que Thomas sera présent.

Vois, Thomas, vois mon côté ; vois mes pieds, vois mes mains, et ne sois plus incrédule. Alleluia.

Quelle confusion, mais en même temps quelle joie pour Didyme !

Quand Thomas eut vu le côté du Christ, touché ses pieds et ses mains, il dit : Vous êtes mon Dieu. Alleluia.

Heureux, sans doute, l'apôtre d'avoir pu se rendre compte par lui-même de la réalité de la résurrection du Christ. Mais le Sauveur n'estime pas moins heureux ceux qui se contentent du témoignage de la foi. Douce et reconfortante consolation pour nous.

Le chant se termine par ces deux strophes où l'enthousiasme et la reconnaissance font résonner leurs notes pleines d'harmonie :

Dans cette très sainte solennité, que la louange s'unisse à l'allégresse. Bénissons le Seigneur. Alleluia.

Pour tant de bienfaits, rendons à Dieu nos humbles grâces, grâces ferventes et qui sont dues. Alleluia.

Oui, honneur et gloire au Dieu qui a renversé le lugubre étendard de la mort. Amour et reconnaissance.

à Celui qui a brisé nos chaînes et nous a ouvert le ciel fermé par le péché. Qu'il règne à jamais sur nos cœurs.

La Résurrection spirituelle

En parcourant la liturgie du temps pascal, on voit que si l'Eglise applaudit avec allégresse au triomphe de son divin Chef, elle est souverainement désireuse que ses membres ressuscitent de la mort du péché à la vie de la grâce. Ses rutilants alleluias se partagent entre ce double exode du tombeau : Alleluia sur le sépulcre d'où le corps de Jésus est sorti glorieux ! Alleluia sur l'âme chrétienne qui a brisé ses liens et reconquis la sainte liberté des enfants de Dieu !

Dès le Samedi-Saint déjà, l'Epouse du Christ nous fait dire avec l'apôtre saint Paul : Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez ce qui est en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu ; goûtez ce qui est en haut, non ce qui est sur la terre... » (1). Ces paroles, adressées aux néophytes qui venaient d'être régénérés par le baptême, retentissent aujourd'hui dans l'âme de tous les fidèles, invités à témoigner de leur résurrection spirituelle par des actes, en menant une vie toute nouvelle.

Même exhortation dans l'Epître de la solennité pascalle : « Frères, chassez le vieux levain, afin d'être une pâte nouvelle, vous qui êtes déjà azymes ; car le Christ

(1) *Coloss.*, III, 1-2.

notre Pâque a été immolé. Faisons donc festin, non avec du vieux levain, non avec le levain de la malice et de la perversité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité » (1). Cette même pureté de cœur sera demandée encore, dans la belle Antienne de la communion, au chrétien qui se nourrit de l'Agneau pascal, figuré par celui dont la manducation prépara jadis le peuple voyageur à se rendre dans la terre promise.

C'est à nous tous, aussi bien qu'aux élus de la primitive Eglise, que saint Pierre fait entendre cet enseignement : « Mes bien-aimés, étant affranchis de toute malice, de toute tromperie et dissimulation, de l'envie et de la médisance ; devenus semblables à des enfants nouveau-nés, aspirez au lait spirituel et pur, qui vous donnera de croître pour le salut, si vous savez goûter combien le Seigneur est doux ».

Et plus loin : « Vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple conquis, chargé de publier les grandeurs de Celui qui vous a appelés du sein des ténèbres à son admirable lumière ; vous qui autrefois n'étiez point son peuple, et qui maintenant êtes le peuple de Dieu ; vous qui n'aviez point obtenu miséricorde et qui maintenant avez obtenu miséricorde » (2).

A quiconque se convertit, on peut, toute proportion gardée, dire comme saint Remi au premier roi chrétien : « Brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé ». Que d'idoles souvent dans un pauvre cœur

(1) I *Cor.*, V, 7-8.

(2) I *Ep.*, II, 1-10.

humain, et quel abandon des nobles et saintes choses qui sont l'apanage de la vertu !

Aussi, quand ses enfants reviennent à une vie nouvelle, l'Eglise exulte autour de leur berceau spirituel. Elle a des tendresses ineffables, presque des cajoleries de mère, pour célébrer les joies dont les a dotés le laborieux baptême qu'est la pénitence.

Cette résurrection de l'âme, comme celle de Jésus-Christ, qui en est le modèle, doit être sincère, visible, permanente.

Chrétien, voilà ton idéal. En le suivant, tu marcheras dans les sentiers lumineux de la vérité et tu parviendras au bonheur sans mélange et sans déclin, qui est la Pâque éternelle.

Les Disciples d'Emmaüs

On était au lendemain du grand sabbat des juifs. Le miracle de la Résurrection était accompli, et déjà le divin Sauveur avait apparu à Madeleine, près du sépulcre, et aux autres saintes femmes qui en revenaient.

Sur l'invitation qui leur avait été faite, elles s'étaient empressées de raconter l'événement aux onze apôtres.

Mais pouvait-on ajouter foi à des récits de femmes ?... « Les apôtres regardèrent comme une rêverie ce qu'elles leur dirent et ne les crurent point » (1).

L'inquiétude, la tristesse, le découragement, conti-

(1) S. LUC, XXIV, 11.

nuèrent à planer le reste de la journée sur les disciples de Jésus.

Or, le soir de ce même jour, dit saint Luc (1), deux d'entre eux se rendaient à un bourg, nommé Emmaüs, distant de soixante stades (environ dix à onze kilomètres) de Jérusalem.

Leur conversation, cela se comprend, roulait sur les faits qui venaient de se passer : les souffrances, la mort, la sépulture de Celui qu'ils avaient regardé comme le Messie. Tandis qu'ils s'entretennent ainsi, Jésus se joint à eux ; mais quelque chose, une vertu divine, sans doute, empêche que leurs yeux ne le reconnaissent. Le corps glorieux de Jésus-Christ participant à la puissance des esprits, a la faculté d'apparaître et de disparaître, de se voiler ou de se laisser entrevoir, de se modifier et de changer de forme.

Le voilà donc entre les deux interlocuteurs qui, évidemment, vont le prendre pour un des nombreux pèlerins attirés dans la Ville sainte par la solennité pascalle.

« De quoi vous entretenez-vous donc ainsi, tout tristes, en marchant ? » leur dit Jésus.

L'un d'eux, nommé Cléophas (2), lui répond : « Etes-vous seul si étranger à Jérusalem, que vous ne sachiez point ce qui s'y est passé ces jours derniers » ?

(1) S. Luc. XXIV, 13-35.

(2) Le Martyrologe romain fait mention de saint Cléophas le 25 septembre, sous cette rubrique : « Au bourg d'Emmaüs, la naissance au ciel de saint Cléophas, disciple de Notre-Seigneur, qu'on dit avoir été massacré par les juifs pour le nom de Jésus-Christ, dans la même maison où il l'avait reçu à sa table, et où l'on dit qu'il a été inhumé honorablement ».

Cette saillie n'est point pour déplaire à Jésus-Christ. Voulant les obliger à ouvrir leur cœur pour avoir occasion de les instruire et de reconforter leur foi bien affaiblie : « Qu'y a-t-il eu ? » leur demande-t-il. « Il s'agit, répondent les voyageurs, de Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ». On le voit : ils en font un prophète, mais ils ne vont pas au-delà. Hélas ! combien, de nos jours encore, accordent à Jésus-Christ le titre de grand philosophe, mais lui refusent le caractère divin !

« Les princes des prêtres et nos chefs, ajoute Cléophas, l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Cependant, nous espérions, nous, que ce serait lui qui rachèterait Israël ». Il faut avouer que si leur foi est affaiblie, leur espérance est aussi bien ébranlée.

Quelle inconséquence dans les conclusions des deux disciples : « En attendant, voilà trois jours que tout cela s'est passé. Il est vrai que quelques-unes des femmes qui sont avec nous nous ont effrayés. Elles sont allées avant le jour au sépulcre, et elles n'ont point trouvé son corps, et elles sont venues nous dire que des anges leur sont apparus qui le disent vivant. Quelques-uns des nôtres, en effet, sont allés au sépulcre et ont trouvé toutes choses comme l'avaient dit les femmes, mais lui, ils ne l'ont point trouvé ». Mais alors pourquoi ne pas admettre sa résurrection, puisque les témoignages concordent si exactement ?

« O insensés, s'écrie Jésus, hommes au cœur lent à croire tout ce que les prophètes ont dit ! N'a-t-il pas fallu que le Christ souffrît ces choses et entrât ainsi

dans sa gloire » ? Et il se met à leur expliquer ce qui concernait le Messie dans les Ecritures.

On approche d'Emmaüs, et Jésus feint d'aller plus loin. Mais sa compagnie a tant de charmes ! Enchaînés à sa parole par une vertu secrète, les deux disciples le pressent : « Demeurez avec nous, car il se fait tard et le jour est à son déclin ».

Douce violence : Jésus accepte leur hospitalité. Or tandis qu'ils sont à table, l'Hôte divin prend du pain, le bénit et, l'ayant rompu, il le leur présente, comme il l'avait fait quelques jours avant au milieu de ses apôtres. Au même instant, leurs yeux s'ouvrent, ils le reconnaissent. Mais il disparaît de leurs regards. Oh ! que ce moment fut précieux ! mais qu'il fut court ! Ainsi en est-il souvent des consolations sensibles que Dieu donne aux âmes pour fortifier leur courage.

Combien cette visite fut fructueuse ! Les disciples se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas brûlant au-dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Ecritures ? » Et se levant aussitôt, malgré les fatigues de la route déjà faite, ils reprirent le chemin de Jérusalem pour aller raconter à leurs compagnons ce qu'ils venaient de voir et d'entendre.

Que de motifs n'avons-nous pas, nous, de croire à la résurrection de Jésus-Christ et à la perpétuelle durée de son Eglise ! Soyons fermes dans notre foi, inébranlables dans notre espérance. Quels que soient les événements, ne disons pas : nous *espérons*... mais : nous sommes assurés que l'Eglise sortira toujours vivante et glorieuse du tombeau où pourront l'enfermer encore ses ennemis.

En attendant, demeurez avec nous, Seigneur, car il se fait tard, les ombres du doute descendent sur notre société et le jour de la foi va baissant dans bien des âmes. Puissent celles qui vivent loin de vous ne pas rejeter votre compagnie, quand vous venez vous joindre à elles sur le chemin de la vie, ô divin Voyageur ! et puissent-elles vous reconnaître « à la fraction du pain » qui s'opère tous les jours à votre Table sacrée !

Jésus et l'Apôtre incrédule

Sorti vivant du tombeau, Jésus s'est déjà montré à Marie-Madeleine pleurant auprès du sépulcre ; aux saintes femmes venues pour répandre des parfums sur son corps adorable ; à deux disciples se rendant à Emmaüs ; enfin aux apôtres réunis dans le Cénacle, dont les portes avaient été fermées par crainte des juifs.

Or, à cette dernière apparition, il manquait un des Onze, Thomas, surnommé Didyme, la nature la plus positive de la petite communauté.

Dieu avait permis cette absence pour mettre en plus grand relief la résurrection de son Fils et donner de ce fait miraculeux la preuve la plus convaincante, la plus irréfutable.

Comme bien l'on pense, les heureux membres du collège apostolique, favorisés de l'apparition du bon Maître, s'empressèrent de dire à Thomas, dès son retour : « Nous avons vu le Seigneur. »

— « Pour moi, leur répondit-il, si je ne le vois moi-

même, et si je ne mets mon doigt dans ses mains, là même où étaient les clous, et ma main dans son côté, je ne croirai pas ».

L'apôtre incrédule se peint tout entier dans ces paroles. Il croira, mais il veut voir auparavant, il veut se rendre un compte exact, sensible, minutieux de l'identité de son Maître. Combien d'hommes de nos jours peuvent se reconnaître dans l'apôtre exigeant ! Ils veulent voir de leurs yeux, comme si Dieu devait à chacun une manifestation particulière.

Mais Jésus est bon, infiniment bon ; il ne laissera pas son apôtre dans la triste situation où il vient de s'établir.

Huit jours s'écoulent, dit l'Évangéliste saint Jean, à qui nous empruntons ce touchant récit (XX, 24-29), et de nouveau les disciples se trouvent réunis, les portes closes, dans une maison.

Thomas est présent. Tout à coup Jésus apparaît, bien que les portes n'aient pas été ouvertes. Debout encore au milieu d'eux, il leur dit : « La paix soit avec vous ». Ce souhait déborde de ses lèvres divines, surtout depuis qu'il est sorti du sépulcre. D'ailleurs, c'est bien là ce que les Anges avaient chanté sur son berceau : « Paix en la terre aux hommes de bonne volonté ».

Puis, se tournant vers Thomas, Jésus lui dit : « Mets ton doigt là, et regarde mes mains. Etends ta main et mets-la dans mon côté. Désormais, ne sois plus incrédule, mais aie la foi ».

Le disciple ému et ravi d'une telle marque de bonté ne peut que s'écrier : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Voilà l'incrédule converti. « Il a vu l'homme, dit S. Grégoire, et il confesse le Dieu » (1).

Mais le Sauveur porte plus loin ses regards et, considérant dans l'avenir tous ceux qui, à l'exemple de Thomas, seraient tentés de révoquer en doute ce que nous appelons les témoignages de crédibilité ou les raisons de croire, dit à l'Apôtre : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru. Bienheureux ceux qui ne voient pas et qui croient ! »

Comme cette parole réjouit et reconforte l'âme ! C'est nous que vise la sentence du divin Maître, nous qui n'avons pas eu le bonheur de le voir, et qui croyons à sa parole. Mais il faut, pour être compris dans cette béatitude, mettre nos actions en conformité avec notre foi. « Celui-là, dit S. Grégoire, que nous avons déjà cité, croit véritablement qui traduit sa foi par les œuvres ».

Que le Dieu ressuscité nous aide à réaliser tout le programme de la vie chrétienne.

Le Bon Pasteur

Le deuxième dimanche après Pâques est désigné sous le vocable populaire de dimanche du *Bon Pasteur*, parce que la belle et touchante parabole de ce nom y est insérée dans l'évangile de la messe.

La rappeler à nos lecteurs nous paraît chose tout à fait de circonstance.

(1) *Homél. 26 sur l'évang.*

Les traits qui caractérisent le bon Pasteur, le divin Maître les a décrits lui-même soit au Chapitre x^e de saint Jean, soit au xv^e de saint Luc. Complétons les deux textes l'un par l'autre :

1^o Le bon Pasteur connaît ses brebis et il est connu d'elles.

Non seulement il sait le nombre exact de ses brebis et de ses agneaux, mais il voit les dispositions de chacun des membres de son bercail : l'empressement des uns, la lenteur, la négligence, l'indépendance peut-être des autres... Ainsi nous connaît tous Jésus-Christ, le divin Pasteur de nos âmes.

A leur tour, les brebis connaissent le vrai, le bon Pasteur. Elles ne le confondent pas avec l'étranger, encore moins avec le mercenaire. Hélas ! pouvons-nous dire que Notre-Seigneur est bien connu ? Saint Jean-Baptiste disait aux Juifs en parlant de Jésus-Christ : « Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas » (1). Pour combien d'hommes ces paroles ne sont-elles pas vraies encore, même en notre xx^e siècle !

2^o Le bon Pasteur conduit ses brebis dans de gras pâturages.

Il se garde bien de les mener dans des prairies où croissent des plantes malsaines, et où se trouvent des eaux bourbeuses. Mais il cherche toujours pour elles les herbes les plus salutaires, les sources les plus limpides et les plus pures.

Nous savons où sont les pâturages du Seigneur Jésus.

(1) S. JEAN, I, 26.

David, son royal ancêtre, les célébrait mille ans à l'avance : « Le Seigneur est le pasteur qui me conduit. Rien ne pourra me manquer ; il m'a établi dans un lieu abondant en pâturages ; il m'a élevé auprès d'une eau qui me nourrit... Vous avez préparé une table devant moi contre ceux qui me persécutent... » (1).

Divine Eucharistie, présent du bon Pasteur, voilà bien tes précieux effets !

3° Le bon Pasteur défend ses brebis contre les loups.

L'ennemi du troupeau, c'est le loup, le loup cruel et ravisseur. Malheur à la brebis qui tombe sous sa dent meurtrière ! Le mercenaire, le voyant venir, prend la fuite, parce qu'il est mercenaire et ne s'occupe de ses brebis qu'à cause des gages qu'il reçoit. Mais le vrai pasteur ne craint pas le loup ; il l'attend de pied ferme et, au besoin, engage avec lui la lutte corps à corps pour défendre son troupeau.

L'ennemi du troupeau spirituel, c'est d'abord le démon, celui qui est « homicide dès le commencement », comme s'exprime Notre-Seigneur. C'est ensuite l'hérétique, le pécheur scandaleux. Voilà le voleur dont parle notre adorable Maître : « Le voleur ne vient que pour voler, égorger et perdre » (2).

Mais si de pareils ennemis sont à redouter, le mercenaire l'est-il moins, lui qui abandonne le troupeau à leur fureur, ne songeant qu'à sa propre sûreté ?

Comme Notre-Seigneur réalise bien le caractère du bon Pasteur défendant ses brebis ! Il prend en mains la cause des petits enfants contre ceux qui les scandali-

(1) *Ps.*, XXII.

(2) *S. JEAN*, X, 10.

sent, de Madeleine pénitente contre les insinuations de son hôte, de la femme adultère contre les pharisiens, ses accusateurs, en un mot, de toutes les âmes attaquées ou menacées.

4° Le quatrième trait qui caractérise le bon Pasteur, c'est le dévouement avec lequel il ramène la brebis égarée.

Pauvre brebis ! séduite par l'appât de l'indépendance, elle s'était séparée du troupeau.

De retour au bercail, le pasteur s'aperçoit qu'elle lui manque. Aussitôt, sans tenir compte de la fatigue et des ténèbres qui enveloppent la terre, il revient sur ses pas et se met à la recherche de l'indocile.

Il appelle : nul écho ne répond à sa voix. Il appelle encore : même silence. Enfin, un cri plaintif parvient à ses oreilles. Il approche : c'est bien la voix de sa brebis. Avec beaucoup de peine, il la dégage des épines où sa toison s'était embarrassée ; il la prend dans ses bras et, au lieu de lui adresser des reproches, il la presse contre son cœur et lui fait entendre les plus douces paroles : Infortunée, tu allais donc devenir la proie des loups ! Mais réjouis-toi, tu es sauvée ; allons au bercail : là nous te prodiguerons les soins les plus affectueux.

Le pasteur charge sur ses épaules son précieux fardeau et, arrivé à la bergerie, il convoque ses amis et ses voisins : « Félicitez-moi, leur dit-il, car j'ai retrouvé la brebis perdue ».

Ne semble-t-il pas qu'il devrait dire : « Félicitez celle qui a été ramenée au bercail ? » Mais non, son amour n'eût pas été satisfait ; il veut pour lui la plus grande part de la joie.

Voilà bien l'histoire de nombre d'âmes égarées dans les tristes sentiers de l'erreur ou des passions. Elles aussi étaient sur le point de périr, lorsque la main du bon Pasteur est venue les arracher au péril de la mort éternelle. Voilà surtout l'histoire des merveilleuses inventions de la charité de Jésus-Christ, le Pasteur par excellence, qui plus d'une fois s'est fatigué à notre poursuite : *Quærens me sedisti lassus*.

Et que dire de la tendresse avec laquelle nous avons été accueillis au bercail après nos faiblesses et nos lâchetés ! Il n'y a qu'un Dieu pour verser une telle suavité dans l'âme repentante.

5° Enfin le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Le pasteur ordinaire va rarement jusque-là. Au contraire, il se revêt de la laine de ses brebis, se nourrit de leur lait et même de leur chair.

Notre-Seigneur donne tout et finit par se donner lui-même. Son corps adorable devient l'aliment de ses brebis.

« Nul, disait-il, n'a une charité plus grande que celui qui donne sa vie pour ses amis ».

Ce suprême témoignage de l'amour, le Calvaire atteste hautement à toute génération que le divin Pasteur nous l'a donné.

Que de sublimes dévouements a suscités, à travers les siècles, l'exemple du Maître !

En 1576, la peste éclate à Milan. Saint Charles, évêque de cette ville, fait vendre tout ce qu'il a de plus précieux dans son palais pour secourir les malades, et lui-même va les visiter à domicile avec ses prêtres. Quand le fléau eut cessé, on trouva que le clergé avait

largement payé sa dette : 132 prêtres avaient succombé victimes du devoir accompli.

En 1720, le même fléau ravage Marseille. Le noble Belzunce imite l'exemple de saint Charles. Le fléau emporte 50.000 habitants, parmi lesquels 250 prêtres.

Lors du terrible choléra de 1832, M^{sr} de Quélen, archevêque de Paris, parcourt les hôpitaux de la capitale avec son clergé, change sa maison de Conflans en salle de convalescents et le Séminaire de Saint-Sulpice en infirmerie.

Pendant ce temps, M^{sr} de Cheverus, archevêque de Bordeaux, met à la disposition des cholériques son propre palais, sur l'entrée duquel il fait placer cette inscription : *Maison de secours*.

« Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ». N'est-ce pas en disant cette parole que, le 25 juin 1848, M^{sr} Affre, archevêque de Paris, espérant faire cesser la guerre civile, se présente sur les barricades et tombe percé d'une balle ?

« Bon Pasteur, vrai pain du ciel, Jésus, prenez-nous en pitié. Nourrissez-nous, défendez-nous, et donnez-nous de contempler le bien suprême dans la terre des vivants » (1) !

LE BON PASTEUR DANS LA CATACOMBE DE SAINT CALIXTE

L'évangile du *Bon Pasteur* nous remet en mémoire un des plus doux souvenirs de notre pèlerinage à Rome, la visite à la Catacombe de saint Calixte.

(1) *Prose du Très Saint-Sacrement.*

En foulant ce sol béni, où tant de chrétiens se réunirent jadis pour prier et chanter les louanges divines, avant d'aller rougir de leur sang l'arène du Colysée ; en parcourant ces cryptes augustes où reposèrent les corps de sainte Cécile, la noble vierge romaine, des saints papes Sixte et Corneille et de bien d'autres martyrs du Christ, avec quel respect et quelle émotion nous arrêtons nos regards sur les fresques qui décorent les parois de la Catacombe ! Ici, c'est l'eau du rocher jaillissant sous la verge de Moïse, figure du sacrement de Baptême ; là, les pains et les poissons se multipliant sous la bénédiction du Sauveur, image de la sainte Eucharistie ; plus loin, d'autres souvenirs bibliques, tels que ceux de Noé, de Job, de Jonas, etc.

Mais une peinture excita plus particulièrement notre intérêt : celle du *Bon Pasteur*. C'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui est représenté sous ce gracieux symbole. Il porte un agneau sur ses épaules ; de chaque côté, on aperçoit des brebis qu'un apôtre cherche à ramener à son maître. L'une écoute et regarde attentivement ; l'autre, indifférente, broute l'herbe ; une troisième tourne le dos avec un air marqué de dédain ; sur toutes, cependant, tombe la pluie du ciel.

Quelle main dessina cette image ? L'art, sans doute, y apparaît bien primitif, mais la foi du ⁱⁱe siècle y brille d'un vif éclat. Ce fut peut-être un adieu laissé aux frères de la veille par un chrétien qui allait mourir... Quoi qu'il en soit, il nous semble que la fresque de saint Calixte n'a rien perdu, même au ^{xx}e siècle, de son actualité.

Et d'abord, la brebis fière et dédaigneuse, pleine de

mépris pour la voix du Bon Pasteur, ne représente-t-elle pas cette classe nombreuse de baptisés qui disent de Jésus-Christ, sinon par leurs paroles, du moins par leurs actes : « Nous ne voulons point qu'il règne sur nous ! » Celui-ci, esclave du respect humain, croit devoir faire oublier, par ses blasphèmes et ses attaques contre l'Eglise, tout un passé religieux ; celui-là déclare la guerre aux dogmes du catholicisme, uniquement parce qu'il n'a pas le courage de pratiquer la morale de l'Evangile : il est de ceux qui « ne veulent pas comprendre pour n'avoir pas à bien agir ». Que d'incrédulités n'ont pas d'autre origine ! « Nettoyez à Dieu son temple, disait Bossuet aux jeunes libres-penseurs de son temps, et il y fera sa rentrée ».

Quant à la brebis qui broute tranquillement l'herbe fleurie, alors qu'elle devrait répondre à l'appel du Pasteur, accourir auprès de lui, que d'imitateurs elle compte dans la société ! Car, nombreuse aussi est la catégorie des *indifférents*. Hostiles à la religion ? ils ne le sont pas du tout ; même, à les entendre, ils professent pour elle un grand respect. — C'est vrai, mais ils l'estiment chose tellement sainte, qu'ils se gardent bien *d'en user*. Quelle est la cause de cette indifférence ? — Pour les uns, les intérêts matériels, qui absorbent toutes leurs facultés et tous les instants de leur existence ; pour d'autres, l'amour des plaisirs, qui conduit à ce que saint Thomas appelle « l'ennui de Dieu », amollit les forces vives de l'âme et la rend peu à peu insensible aux récompenses et aux châtiments de l'éternité. De cette mortelle apathie, délivrez-nous, Seigneur !

Un spectacle plus consolant est celui de la brebis qui a l'œil fixé sur le Bon Pasteur et l'oreille attentive à sa voix. Ah ! voilà bien le vrai fidèle, le chrétien docile aux enseignements du Maître : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute ». — « A qui pourrais-je aller ? vous avez les paroles de la vie éternelle ». Vous êtes la vérité : vous ne pouvez donc pas me tromper, ni vous, ni l'Eglise que vous avez établie pour m'instruire et me diriger. Vous êtes la sainteté : en suivant vos préceptes, je ne puis que devenir de plus en plus digne de vous posséder un jour.

— Heureuse brebis ! Non moins heureux chrétien !

Mais combien nous paraît heureux aussi l'agneau que le Bon Pasteur porte sur ses épaules ! C'est un égaré que le zèle du divin Maître a ramené au bercail, et nous savons l'accueil que lui a fait la miséricordieuse bonté de Jésus.

Achevons l'explication de notre fresque. La pluie du ciel tombe sur toutes les brebis. C'est la figure des grâces que Dieu distribue à toutes les âmes : aucune d'elles, en effet, n'échappe à sa paternelle sollicitude. Un apôtre cherche à ramener des brebis à son Maître. C'est bien là l'office des pasteurs des âmes et même de tous les prêtres qui, en vertu de leur titre ou de leur sainte vocation, doivent consacrer leur apostolat à augmenter le troupeau de Jésus-Christ, le divin Pasteur. Quel vaste champ pour leur zèle !

Pouvons-nous oublier, en terminant, que Jésus-Christ a, dans le monde, d'autres brebis qui n'appartiennent pas encore au bercail de son Eglise ? Hâtons,

par nos prières et nos bonnes œuvres, leur entrée dans la divine bergerie, afin qu'il n'y ait bientôt plus « *qu'un seul troupeau et un seul Pasteur !* »

Souvenirs relatifs à la fête de Pâques

Parmi les souvenirs qui se rattachent à la grande solennité de la Résurrection du Sauveur, nous citerons surtout la bénédiction de l'*Agneau pascal*, des *Œufs de Pâques* et des *Agnus Dei*.

Lorsque le Carême était observé dans toute sa rigueur, depuis le mercredi des Cendres jusqu'au jour de Pâques, ni aliments gras, ni œufs, ni laitage ne paraissaient sur la table de nos pères. Le dimanche lui-même, qui apportait un moment de relâche au jeûne, ne diminuait en rien la sévérité de l'abstinence.

Aussi avec quelle joie voyait-on arriver la Pâque et comme on s'empressait de prendre part au festin d'allégresse destiné à commémorer le grand événement !

I. L'*Agneau pascal*, souvenir de celui que les enfants d'Israël avaient mangé à la veille de leur sortie d'Egypte et, comme lui, figure de l'Agneau divin immolé pour le salut du monde, était béni solennellement avant de servir de nourriture. A Rome, le Souverain-Pontife lui-même présidait jadis la cérémonie dans le palais de Latran. Il se rendait pour cela, après la Fonction pascalle célébrée à Sainte-Marie-Majeure, dans le *Triclinium leonianum*, vaste réfectoire construit et décoré par saint Léon III. Près de la table particulière du Pape, pre-

naient place cinq cardinaux, cinq diacres, le Primicier de la Basilique de Latran et le prieur appelé Basilicair.

Les serviteurs apportaient l'Agneau pascal. Le Pape bénissait ce mets et distribuait à ses convives les portions de l'animal rôti. Puis, après une lecture, on introduisait les chantres de la cour, qui exécutaient quelque une des plus belles Séquences dont alors on faisait ses délices. Un besan donné en gratification de la part du Pape signalait la fin du repas.

Le Rituel romain a conservé la formule de la bénédiction de l'Agneau pascal. Nous la reproduisons ici :

O Dieu qui, au jour de la délivrance de votre peuple du joug de l'Egyptien, avez ordonné par votre serviteur Moïse que l'on immolât un agneau en figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui avez commandé que l'on marquât du sang de cet agneau les portes des maisons, daignez bénir et sanctifier cette créature de chair dont nous, vos serviteurs, désirons faire usage à votre gloire, pour fêter la résurrection du même Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Amen.

II. Les *Œufs de Pâques* ont la même origine que l'Agneau pascal. Comme lui, ils apparaissent sur la table après la longue et sérieuse abstinence du Carême. Pour exprimer la joie, on les peint en violet, en jaune, en bleu, en rouge surtout ; on les décore même parfois avec une telle finesse de dessin et de coloris, qu'ils sont conservés ensuite comme de vrais objets d'art. Témoins ceux qui, ornés de miniatures par Watteau et Lancret, furent offerts à Madame Victoire de France, fille de Louis XV. On peut les voir encore dans la bibliothèque de Versailles.

A part le soin que prennent certaines familles reli-

gieuses de faire bénir des œufs véritables pour Pâques, ces objets n'apparaissent plus guère parmi nous qu'avec une substance étrangère : ce sont des œufs en sucre cristallisé, en chocolat, en porcelaine, en carton doré, etc., le plus souvent simples étuis dans lesquels l'amitié renferme des surprises charmantes et délicates.

La prière employée par l'Eglise pour la bénédiction des Œufs de Pâques est également dans le Rituel romain :

Daignez, Seigneur, répandre la grâce de votre bénédiction sur ces œufs, qui sont vos créatures ; afin qu'ils soient un aliment salubre aux fidèles qui vont s'en nourrir en action de grâces de vos bienfaits, en ce jour de la résurrection de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Amen.

III. Nous appelons *Agnus Dei* des disques ou médallions composés avec la cire du Cierge pascal de l'année précédente, portant empreinte d'un côté l'image de l'Agneau de Dieu et de l'autre celle de quelque saint.

Dans leur forme primitive, les *Agnus Dei* sont contemporains du Cierge pascal ; c'est dire qu'ils remontent au moins au IV^e siècle. Mais comme médaillons ornés, on ne saurait placer leur origine au-delà du VI^e. Le plus ancien que l'on puisse citer en ce genre est celui qui figurait au nombre des présents que saint Grégoire-le-Grand envoya à Théodelinde, reine des Lombards (1).

Le Pape fait confectionner des *Agnus Dei* la première et chaque septième année de son pontificat. Il les bénit le mercredi après Pâques et les distribue le samedi suivant. C'est aux religieux Cisterciens, qui habitent à

(1) Cf. MARTIGNY, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*.

Rome le monastère de Saint-Bernard, qu'il appartient de pétrir la cire et de lui donner les empreintes sacrées, travail jadis dévolu aux sous-diacres et aux acolytes du palais apostolique.

Le rite de la bénédiction des *Agnus Dei* ne manque pas d'intérêt. Un bassin, destiné à rappeler le baptistère, est préparé d'avance. Le Pape s'en approche et récite une prière ; puis il répand sur l'eau le baume et le saint Chrême. Une nouvelle prière est faite sur les corbeilles dans lesquelles sont accumulées les empreintes de cire ; on y demande à Dieu que « par leur contact et par leur vue les fidèles soient invités à la prière, les orages et les tempêtes éloignés, et les esprits de malice mis en fuite par la vertu de la sainte Croix qui y est marquée... »

Daignez, Dieu tout-puissant et éternel, dit encore le Pontife, bénir ces agneaux, les sanctifier, les consacrer, leur donner la vertu de protéger ceux qui les porteront dévotement sur eux contre la malice des démons, contre les tempêtes, la corruption de l'air, les maladies, les atteintes du feu et les embûches des ennemis, et faire qu'ils soient efficaces pour protéger la mère et son fruit dans les périls de l'enfantement, par Jésus-Christ votre Fils, notre Seigneur.

Le Pape est alors ceint d'un linge et s'assied près du bassin. Ses officiers lui présentent les *Agnus Dei* ; il les plonge dans l'eau, figurant ainsi le baptême des néophytes. Des prélats les retirent et les placent sur des tables couvertes de linges blancs. Le Pape récite une dernière oraison à « l'Esprit divin qui féconda les eaux » et à Jésus-Christ, l'Agneau innocent, prêtre et vic-
« time ».

On recueille ensuite avec respect les *Agnus Dei* pour la distribution solennelle qui doit avoir lieu le samedi suivant, jour où les chrétiens nouvellement baptisés déposaient les vêtements blancs.

Si un de ces objets de piété nous tombe entre les mains, conservons-le religieusement et ne craignons pas d'en faire usage contre les dangers qui nous menacent. L'expérience a démontré plus d'une fois leur efficacité à nous protéger (1).

Patronage de Saint Joseph

Le III^e Dimanche après Pâques est marqué par la fête du *Patronage de saint Joseph*.

Célébrée depuis longtemps déjà dans l'Ordre des Carmes, cette solennité fut inscrite au calendrier général de l'Eglise, sous le rite double de deuxième classe, par Notre saint Père le pape Pie IX, le 10 septembre 1847.

Ayant exposé déjà l'histoire du culte de saint Joseph dans l'Eglise et les raisons qui justifient notre confiance envers ce saint protecteur, nous nous attacherons ici à donner un résumé des morceaux liturgiques dont se compose la fête de son patronage.

I. LA MESSE. A l'*Introït*, nous entendons le saint roi David s'écrier :

(1) Sous le pontificat de S. Pie V, le Tibre déborda d'une manière effrayante et menaçait d'inonder plusieurs quartiers de Rome. On jeta un *Agnus Dei* sur les vagues ; elles reculèrent aussitôt, à la vue de toute la ville.

Le Seigneur est notre aide et notre protecteur ; en lui notre cœur se réjouira, et nous avons espéré en son saint nom. Alleluia, Alleluia. *Ps.* Jetez un regard sur nous, vous qui régissez Israël et qui avez conduit Joseph comme une brebis.

Si le Seigneur Dieu est, avant tout autre, le père et le protecteur de nos âmes, quelle consolation de penser qu'il a, pour ministre de cette divine protection, le serviteur incomparable qui fut le chef de la sainte famille !

La *Collecte* relève le choix fait par Dieu de Joseph comme Epoux de Marie et demande « que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui que nous vénérons comme notre protecteur sur la terre ».

L'*Epître* est empruntée au livre de la Genèse. C'est la partie de la prophétie de Jacob mourant qui concerne le sort glorieux réservé à son fils Joseph, le premier-né de Rachel. La beauté de ce jeune homme, les persécutions, qu'il a subies de la part de ses frères, la haute dignité à laquelle il a été promu, la puissance dont il est investi et les abondantes bénédictions que le cœur paternel appelle sur lui : tel est le sujet de ce magnifique oracle (1).

Dans le premier verset alléluiatique, l'Eglise met sur

(1) Saint Bernard a comparé admirablement l'Epoux de Marie au fils de Jacob. Ecoutons-le : « Le premier Joseph, vendu par ses frères, et en cela figure du Christ, fut conduit en Egypte. Le second, fuyant la jalousie d'Hérode, porta le Christ en Egypte. Le premier Joseph, gardant la foi à son maître, respecta l'épouse de celui-ci ; le second, non moins chaste, fut le gardien de sa Souveraine, de la Mère de son Seigneur, et le témoin de sa virginité. Au premier fut donnée l'intelligence des secrets révélés par les songes ; le second reçut la confiance des mystères du ciel même. Le premier conserva les récoltes du froment, non pour

les lèvres de saint Joseph ces paroles, bien propres à augmenter notre confiance :

De quelque tribulation qu'ils crient vers moi, je les exaucerai et je serai pour toujours leur protecteur.

Le second est composé d'un distique, qu'il nous est agréable de donner en latin et que nous essayons de traduire en français :

*Fac nos innocuam, Joseph, decurrere vitam ;
Sitque tuo semper tuta patrocinio.*

Faites-nous, ô Joseph, passer une vie pure ;
Contre nos ennemis, rendez-la toujours sûre.

L'*Evangile* rappelle le baptême du Sauveur et se termine par ces mots qui sont, à eux seuls, un éloge accompli des grandeurs du saint Patriarche de Nazareth : « Et Jésus... était regardé comme le fils de Joseph ».

Dans l'*Offertoire*, l'Eglise nous apparaît sous la figure de Jérusalem, soigneusement fortifiée contre tous ses ennemis. La protection de Joseph n'est-elle pas un des remparts les plus invincibles de cette divine cité ?

Imiter le détachement des choses terrestres et la parfaite charité de saint Joseph : telle est la supplication de l'Eglise dans l'oraison appelée *Secrète*.

L'antienne qui sert de *Communion* reflète la double auréole qui ceint le front de Joseph : Epoux de Marie, père adoptif de Jésus.

Enfin, dans la *Postcommunion*, nous sollicitons la

lui-même, mais pour tout le peuple ; le second reçut en sa garde le Pain vivant descendu du ciel, pour lui-même et pour le monde entier ». (*Homil. 2 super Missus est.*)

grâce « après avoir joui du patronage du bienheureux Joseph, d'être rendus participants de la gloire céleste ».

II. LES VÊPRES. Les Antiennes qui précèdent et suivent les Psaumes sont une rapide commémoration de l'histoire de saint Joseph. Elles déroulent tour à tour à nos yeux l'origine du saint Patriarche, l'annonciation, le voyage à Bethléem, l'adoration des bergers et la paternité adoptive de Joseph.

Après que l'on a invité toutes les nations à louer le Seigneur et tous les peuples à proclamer sa gloire, la pieuse assemblée se lève pour entendre le *Capitule*, composé de ces paroles de l'Épître :

Les bénédictions que répand sur toi ton père surpassent celles qu'il a reçues de ses aïeux, et elles seront sur toi jusqu'à ce que s'accomplisse le désir des collines éternelles. Qu'elles se répandent sur la tête de Joseph et sur la tête de celui qui est comme le Nazaréen au milieu de ses frères.

L'Hymne *Te Joseph* éclate ensuite en joyeux transports. Nous en citons trois strophes :

O Joseph, que les tribus célestes chantent ta gloire ; que les chœurs des fidèles fassent résonner tes louanges, toi qui, tout rayonnant de mérites, es uni par une chaste alliance à l'auguste Vierge.

Le Seigneur est né ; tu le serres dans tes bras et l'accompagnes dans sa fuite jusqu'aux plages lointaines de l'Égypte ; dans Jérusalem, tu le perds, le cherches et le retrouves ; ainsi tes joies sont mêlées de larmes.

Une mort sainte fixe le sort des autres hommes et la palme glorieuse vient couronner leurs mérites ; plus heureux, tu vis encore et tu jouis d'un Dieu, égal en cela aux bienheureux.

Les Vêpres se terminent par le touchant et affectueux

reproche que Marie fit entendre à Jésus quand elle le retrouva dans le temple de Jérusalem :

Mon fils, pourquoi avez-vous ainsi agi envers nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés.

Bossuet donne de cette parole une explication toute à la louange de saint Joseph : « Votre père et moi vous cherchions avec une « extrême douleur ». O mon fils, dit-elle au Sauveur, je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance. Il s'agit de soins et d'inquiétudes, et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a des inquiétudes vraiment paternelles ; je le joins avec moi par la société des douleurs » (1).

Glorieux Epoux de Marie, Père nourricier de Jésus, Patron de l'Eglise universelle, priez pour nous, protégez-nous contre tous les ennemis de notre salut et assistez-nous à notre heure dernière.

Saints FÉLIX, FORTUNAT et ACHILLÉE,

APÔTRES DE VALENCE ET MARTYRS.

(23 avril.)

Qu'une ville se glorifie d'avoir été le berceau d'un homme illustre par son génie, par l'éclat des services rendus ou par les découvertes qui ont immortalisé son nom ; qu'elle perpétue sa mémoire en confiant au mar-

(1) *Premier panégyrique de Saint Joseph.*

bre ou à l'airain la mission de la transmettre à la postérité la plus reculée : rien de plus juste et de plus conforme au sentiment de la reconnaissance et de l'honneur.

Jugeons par là du souvenir que doit garder une cité à ceux qui devinrent ses véritables pères en lui donnant la vie chrétienne, à ceux qui, dissipant les ténèbres de l'erreur, firent briller sur elle le soleil de la vérité et arrosèrent de leur sang la divine semence de l'Évangile qu'ils étaient venus lui apporter.

Tels furent pour Valence les trois saints héros dont nous voulons rappeler ici l'histoire.

Quoi qu'il en soit de l'époque précise où commença l'évangélisation de la Gaule, il est certain que nos premiers missionnaires touchent d'assez près aux apôtres. Saint Jean, le disciple bien-aimé qui, d'après saint Jérôme, « fonda et dirigea toutes les églises de l'Asie » (1), envoya son disciple Polycarpe gouverner les fidèles de Smyrne, la reine de l'Orient. Or, parmi les prêtres formés à l'école de ce grand évêque, nous avons hâte de nommer l'éloquent docteur et intrépide messager de la parole de Dieu qui fut saint Irénée.

Envoyé dans les Gaules et appelé à recueillir l'héritage sacré que le bienheureux évêque de Lyon, Pothin, avait empourpré de son sang, Irénée travailla de tout son pouvoir, non seulement à prêcher l'Évangile dans cette antique cité qui devait s'appeler un jour « le premier Siège des Gaules », mais encore à répandre la religion de Jésus-Christ dans les provinces voisines.

(1) *Lib. de Scriptor. eccles.*

Pour atteindre ce but, il envoya Ferréol et Ferrucion planter la croix à Besançon ; trois autres ouvriers évangéliques partirent, sur ses ordres, pour Valence : Félix, prêtre, Fortunat et Achillée, diacres.

Les Actes de la vie et du martyre de ces trois derniers apôtres ont été écrits par un auteur contemporain. Sa relation, insérée dans les Bollandistes, est la source où ont puisé les meilleurs biographes de nos saints (1). On comprendra que nous n'allions pas chercher ailleurs nos documents.

Valence, élevé par l'empereur Auguste au rang de colonie romaine et militaire, était alors un foyer actif de paganisme : les divinités de la Grèce et de Rome y avaient leurs temples et leurs autels à côté de ceux du féroce dieu des combats, en si grand honneur parmi les Gaulois.

En arrivant dans le pays qui devait être le théâtre de leur zèle, Félix et ses compagnons fixèrent leur demeure à l'orient de la ville (2), dans un humble réduit : asile bien pauvre, il est vrai, mais qui ne tarda pas à devenir vénérable par les vertus qu'il abrita et par les prodiges qui s'y opérèrent. La prière, les exercices de pénitence, le chant des psaumes occupaient les instants laissés libres par la prédication. La guérison des malades venant confirmer l'enseignement de la doctrine du salut, les

(1) Citons, entre autres : J. DE CATELLAN, *Les Antiquités de l'Eglise de Valence*, p. 5-18. — NADAL, *Hist. hagiologique du diocèse de Valence*, p. 1-36 ; et : *Les saints martyrs Félix, Fortunat et Achillée*, Valence, Céas, 1893. In-8° de 58 p.

(2) C'était vraisemblablement près de l'ancienne porte appelée du nom de Saint-Félix.

païens accouraient en foule auprès des messagers de l'Évangile et bon nombre d'entre eux embrassaient la foi de Jésus-Christ.

Cet apostolat dura au moins vingt-deux ans, c'est-à-dire de l'an 190 de l'ère chrétienne à 212.

A cette époque, Félix eut un songe dont il fit le récit à ses compagnons. C'était une vision d'un charme inexprimable. Dans un lieu tout resplendissant de la gloire céleste, orné des fleurs les plus variées, les plus embaumées, paissaient, au milieu des lis, cinq agneaux aussi blancs que la neige. Puis il avait entendu une voix qui disait : Courage, disciples de mon serviteur Irénée, entrez dans la joie de votre maître...

A cette heureuse nouvelle, Fortunat et Achillée rendent grâces à Dieu de ce qu'il les appelle à la gloire du ciel. Tout à coup arrive un chrétien envoyé de Besançon par les bienheureux Ferréol et Ferrucion, qui annoncent à « leurs très pieux frères en Jésus-Christ » une vision analogue à celle de Félix et dont Ferréol a été favorisé. Il a vu les cieux ouverts, l'étendard de la croix déployé et cinq couronnes d'or, ornées de pierres précieuses, et il a entendu une voix qui disait avec force : Venez, disciples d'Irénée, vous qui avez rempli ses ordres avec tant d'empressement, venez posséder le royaume de la gloire céleste que je vous ai promis. — « Je crois donc, bienheureux frères, ajoutait le message, que, par cette vision, Dieu nous invite au triomphe du martyre. Et puisque le cœur doit s'armer de courage en proportion même des dangers du combat, avec l'aide du Seigneur, fortifions-nous, par des exhortations réciproques, afin que lorsque l'épreuve de la

persécution qui nous menace arrivera, notre foi puisse supporter les tourments et qu'ainsi nous remportions la victoire qui doit nous assurer le bonheur éternel ».

Après avoir pris connaissance de cette lettre, Félix répondit à Ferréol par le récit de sa propre vision, et nos vaillants apôtres, enflammés par l'espoir de la récompense, ne songèrent plus qu'à se préparer à la lutte, en redoublant de prières et en s'adonnant de cœur et d'âme au chant des psaumes et des cantiques.

Or déjà sévissait en plusieurs lieux la persécution ordonnée par l'empereur Antonin Caracalla. Le préfet Cornélius arrive à Valence accompagné d'un brillant cortège et suivi d'une foule innombrable. Pendant ce temps, Félix, Fortunat et Achillée célébraient les louanges du Seigneur dans leur humble demeure. « O Dieu, disaient-ils avec David, que toute la terre vous adore et vous glorifie ; que toute la terre chante un hymne à votre nom ». — Qu'entends-je, s'écrie aussitôt Cornélius ? Est-ce que depuis la terrible exécution prescrite à Lyon par l'empereur Sévère (1), il y a encore des chrétiens ici ? — Oui, Seigneur, répondent les gardes, il y a là trois hommes, trois séducteurs habiles qui ont, par leurs prédications, converti à la religion du Christ le tiers des habitants de cette ville. — Qu'ils soient arrachés de leur demeure et jetés en prison, dit avec fureur Cornélius.

Le lendemain, Félix et ses compagnons sont amenés devant le tribunal. — Vous n'avez donc pas été intimi-

(1) Saint Irénée avait été mis à mort « avec presque tout son peuple, durant la persécution de Sévère ». (*Martyrologe romain*, 28 juin.)

dés par l'exemple de ceux qui ont payé de leur vie leur attachement à une religion maudite ? Vous bravez encore nos redoutables divinités et méprisez audacieusement les ordres de nos invincibles empereurs ?... Ces dieux, dit Félix, avec la noble fierté d'un apôtre, sont l'œuvre de vos mains... Quels secours peuvent en attendre ceux qui les ont fabriqués ? Si vous voulez reconnaître le vrai Dieu, vous pourrez mériter la vie éternelle. — Je suis ici pour vous juger, dit Cornélius, et non pour recevoir vos conseils. Si vous vous obstinez, attendez-vous aux châtiments les plus rigoureux. — Ceux-là seuls périront éternellement, répond Félix, qui ne veulent pas reconnaître la puissance de Jésus-Christ.

Outré de dépit, Cornélius ordonne à ses licteurs de faire subir à Félix et à ses deux diacres une cruelle flagellation. Mais, par un miracle de sa grâce, Dieu rend leurs corps insensibles. On les jette en prison ; un ange vient les délivrer et leur ordonne d'aller, à travers la ville, renverser et mettre en pièces les statues des faux dieux. Ils obéissent, et bientôt des vains simulacres de Jupiter, de Mercure et de Saturne il ne reste plus que des débris informes.

Cornélius, instruit de ce qui vient de se passer, fait saisir de nouveau les soldats du Christ et leur enjoint de lui dire quelle est la vertu de ce Christ en qui ils ont tant de confiance. Les saints confesseurs lui répondent par l'exposé le plus lumineux des miracles de Jésus-Christ. Mais ce juge inique et aveuglé, loin de se rendre à la vérité, redouble de fureur contre les hérauts de l'Evangile et ordonne de leur lier les mains derrière le dos, de leur briser les jambes, de les attacher à une

roue, de les exposer à une fumée étouffante et de les étendre enfin sur le chevalet.

Les licteurs obéissent et ajoutent encore aux tourments la raillerie et l'outrage : « Si votre Christ est aussi puissant que vous le dites, que ne vient-il vous arracher de nos mains ? » C'est ainsi que jadis les juifs raillaient le divin Crucifié lui-même.

Le jour suivant, Cornélius tenta un dernier effort pour ébranler la constance des généreux confesseurs ; il fit relâcher leurs liens et leur dit : — Sacrifiez aux dieux que vous avez outragés ; peut-être obtiendrez-vous le pardon de votre crime. — Si vos dieux, répondirent-ils, étaient tout-puissants, ils l'auraient prouvé quand ils sont tombés sous nos coups. Non, nous ne consentirons pas à leur offrir de l'encens ; ce n'est pas au moment d'obtenir la récompense éternelle que nous irons nous souiller de vos superstitions sacrilèges : nous préférons mourir.

Les voyant inflexibles, Cornélius donne l'ordre de leur trancher la tête. On les conduit hors de la ville, près de l'oratoire qui leur avait servi de demeure. Là, en présence d'une foule nombreuse, accourue pour entendre leurs dernières exhortations, ils reçoivent le coup de la mort et entrent en possession de la gloire céleste. Ainsi se réalisa pour eux la double vision de Félix et de Ferréol.

La nuit suivante, les chrétiens ensevelirent avec honneur leurs précieux restes et de nombreux miracles ne cessèrent d'attester la gloire et la puissance dont ils jouissent dans le ciel.

Le pieux chroniqueur termine son récit par ce souhait, que nous redisons de tout cœur après lui :

« Daignent du haut du ciel ces bienheureux martyrs, touchés de nos larmes et de nos supplications, protéger la ville qui est devenue leur propre cité, fortifier du secours de leur intercession ceux qui ont besoin de la miséricorde divine, et délivrer de l'esclavage du démon tous ceux qu'enchaînent les liens du péché, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient honneur, puissance et gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, en la Trinité parfaite, dans les siècles des siècles. Amen ».

Il nous reste à parler du culte de nos saints Martyrs à Valence.

« Son sépulcre sera glorieux », avait dit le prophète Isaïe en parlant du Sauveur des hommes (1). Ainsi en est-il, proportion gardée, du tombeau des saints, les fidèles amis de Dieu. Les âmes y sont attirées par la vertu qui s'en exhale et la reconnaissance des peuples y élève à leur mémoire des sanctuaires et des autels.

Tel fut le sort réservé aux précieux restes des martyrs Félix, Fortunat et Achillée. Sous les débris de l'humble demeure qu'avaient habitée nos saints, les chrétiens de Valence creusèrent une crypte et y déposèrent leur dépouille mortelle. C'est là que, durant la période des persécutions, les fidèles de la cité se réunissaient pour prier, chanter les louanges de Dieu et participer aux saints mystères.

La paix étant rendue à l'Eglise, les ossements sacrés furent tirés de leur souterrain et exposés à la vénération publique dans l'église qui remplaça le modeste oratoire de nos apôtres. Pour se conformer aux déci-

(1) ISAÏE, XI, 10.

sions du concile d'Epône, tenu en 517, on établit une Congrégation de prêtres chargée de veiller sur le trésor des reliques et de procurer aux saints martyrs l'honneur qui leur était dû. Le monastère de Saint-Félix, bientôt érigé en abbaye, se maintint dans un état florissant (1) jusqu'au ix^e siècle, époque où il fut ruiné de fond en comble par les Normands et les Sarrasins.

C'est alors que les religieux construisirent un nouveau monastère, non plus hors de la ville, mais dans la rue qui, jusqu'à ces dernières années, a porté le nom de Saint-Félix (2). Au milieu du xv^e siècle, Urbain V unit la Congrégation de Saint-Félix à l'Ordre des Chanoines réguliers de Saint-Ruf, qui transforma l'abbaye en simple prieuré. Ce dernier, livré aux flammes par les Huguenots en 1562, fut reconstruit un peu plus tard et passa, en 1778, aux Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul, qui l'occupent encore de nos jours (3).

Quant aux reliques de nos saints, nous devons en signaler les diverses translations.

Transportées vers 920 dans l'église de Saint-Etienne, elles furent, en 1906, placées sur le maître-autel de la cathédrale, consacrée par le pape Urbain II. En 1372, le gouverneur du Dauphiné, Geoffroi le Maingre de Boucicaut, en obtint la majeure partie pour les Trinitaires d'Arles. Les protestants ayant brûlé ce qui restait encore à Valence, les religieuses Trinitaires de cette ville en

(1) L'abbaye de Saint-Félix possédait des prieurés à Alixan, Montélier, Châteaudouble, Saint-Nazaire, etc.

(2) Elle porte aujourd'hui le nom de *Madier de Montjau* !

(3) Cf. *Les saints martyrs Félix, Fortunat et Achillée, apôtres et fondateurs de l'Eglise de Valence*, p. 44-6.

demandèrent à Arles en 1697, et la portion qu'elles eurent le bonheur de recevoir est encore vénérée dans la chapelle de leur Maison-Mère.

Enfin lorsque les Filles de la Charité vinrent s'établir dans le prieuré de Saint-Félix, elles obtinrent encore une partie des ossements qui étaient conservés à Arles. La translation solennelle eut lieu le 24 décembre 1787. La procession partit de l'église Saint-Jean, où les reliques étaient déposées, et se rendit au sanctuaire de Saint-Félix, où l'attendait, sur le seuil, M^{sr} Fiacre-François de Grave, évêque de Valence. Le prélat reçut le précieux trésor et le plaça dans la chapelle où il est encore conservé aujourd'hui.

Le culte de nos saints s'est perpétué à travers les siècles. Leur fête, fixée au 23 avril, remonte à une haute antiquité. Elle se célébrait jadis très solennellement. Les archives du Chapitre de Valence enregistrent aussi de nombreuses fondations dont quelques-unes sont rapportées par M. le chanoine Nadal dans l'intéressante notice à laquelle nous empruntons ces divers détails. Avec quelle confiance les magistrats de la cité recouraient à leurs saints protecteurs dans les fléaux publics ! Ainsi on les vit, en mai 1522, « délibérer et conclure, pour le bien de la ville, qu'ils feraient dire tous les jours une messe à l'honneur des glorieux trois martyrs, outre l'ordinaire et journellement par cy devant ordonnée, pour prier Dieu le créateur, vouloir pacifier sa justice et à nous donner santé ».

Une autre manifestation du culte rendu à nos saints, ce sont les représentations théâtrales. Le *Mystère des trois Martyrs*, comme on disait au xvi^e siècle, dut,

après délibération des consuls, être joué sur la place des Clercs durant les trois jours de fête de la Pentecôte de l'année 1500. Plus tard, en 1524, on vit la régente Louise de Savoie, mère de François I^{er}, intervenir pour permettre au Conseil de ville de prendre à Grenoble, dans les forêts de l'Etat, les bois nécessaires à la construction du théâtre (1).

Serait-ce un grand malheur si, de nos jours, de semblables drames reparaissaient sur la scène ? Quoi de plus moral et de plus réconfortant ?...

Puissent du moins nos bienheureux martyrs garder à cette ville de Valence qu'ils ont évangélisée une foi vive et un attachement à toute épreuve aux saintes lois de la Religion.

Saint Marc, évangéliste

(25 avril.)

Tout chrétien doit savoir que l'*Evangile*, c'est-à-dire la *Bonne nouvelle*, ou le livre qui contient l'avènement, la vie, la mort, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, les enseignements du divin Maître et l'institution de l'Eglise, a été composé, sous l'inspiration du Saint-Esprit, par saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean.

« De même, dit D. Guéranger, que les quatre grands prophètes, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel, résument

(1) Cf. NADAL, *Op. cit.*, p. 57.

en eux la prédiction en Israël, ainsi Dieu voulait que la nouvelle Alliance reposât sur quatre textes augustes, destinés à révéler au monde la vie et la doctrine de son Fils incarné. Les quatre Evangiles, nous disent les saints Pères, sont les quatre fleuves qui arrosaient le jardin de délices, et ce jardin était la figure de l'Eglise à venir » (1).

La peinture et la sculpture représentent ordinairement les Evangélistes sous les quatre figures symboliques décrites par le prophète Ezéchiel : l'ange, le lion, le bœuf et l'aigle. En voici la raison, tirée du début de leur Evangile :

Saint Matthieu donne la généalogie de Jésus-Christ comme homme; aussi a-t-il pour emblème l'ange à la figure humaine.

Saint Marc fait entendre, dans la prédication de saint Jean-Baptiste, la voix de celui qui crie dans le désert; il est donc bien figuré par le roi du désert, le lion.

Saint Luc raconte les circonstances du sacrifice offert par le prêtre Zacharie, père de Jean-Baptiste; voilà pourquoi il est désigné par le bœuf, principale victime des sacrifices.

Saint Jean, dédaignant, comme dit saint Augustin, de marcher sur la terre, prend l'essor et s'élance jusqu'au sein même de la divinité : « Au commencement était le Verbe... » C'est donc à juste titre qu'il est comparé à l'aigle.

Parmi les Evangélistes, deux furent apôtres de Jésus-Christ, saint Matthieu et saint Jean. Saint Marc fut le

(1) *L'Année liturgique*, Temps pascal, t. II.

disciple de saint Pierre, et saint Luc, celui de saint Paul.

Mais arrêtons-nous à saint Marc, dont l'Eglise a fixé la fête au 25 avril.

C'est à Rome même, et sous les yeux de saint Pierre son maître, que Marc écrivit l'Evangile qui porte son nom. Le prince des apôtres reconnut et approuva ce second récit des mystères du salut du monde. Il y avait un point délicat entre tous à traiter dans cette œuvre : le reniement de Pierre. Or nulle part ce fait n'est exposé avec autant de détails accablants pour l'apôtre renégat. On sent bien que Pierre n'a pas dû rester étranger à ce récit et que les larmes amères provoquées par le regard de Jésus dans la maison de Caïphe sont loin d'avoir tari.

Après avoir écrit son Evangile, Marc est envoyé par saint Pierre à Aquilée d'abord, où il établit une église très remarquable par sa science religieuse et la fermeté de sa foi ; puis en Egypte, où il fonde le célèbre siège patriarcal d'Alexandrie, qui devient le premier après celui de Rome.

La riche et tumultueuse cité d'Alexandrie ne tarde pas à voir se développer dans ses murs la religion nouvelle. Les chrétiens se multiplient et l'état monastique lui-même commence à produire des fruits de sainteté. Le jour n'est pas éloigné où les Paul, les Antoine, les Hilarion, les Macaire et des légions entières de grandes âmes feront fleurir le désert et tressaillir d'allégresse les vastes solitudes de l'Egypte.

Mais comme c'est par le sang surtout que germe le christianisme, car selon le mot de Tertullien « le sang

des martyrs est une semence de chrétiens », Dieu voulut que l'auréole du martyr vînt couronner l'apostolat de son fidèle évangéliste Marc.

Les succès de sa prédication ameutèrent contre lui les fureurs des païens. Dans une fête de Sérapis, Marc fut maltraité par les idolâtres et jeté en prison. Une nuit, le Sauveur ressuscité lui apparut et lui dit ces paroles, qui sont devenues la devise de l'antique république de Venise : « La Paix soit avec toi, Marc, mon Evangéliste ! » Le disciple, profondément touché, répondit ce seul mot : « Seigneur ! » Ainsi, Madeleine, au matin de Pâques, avait répondu à Jésus-Christ : « Maître ! » Ainsi Thomas s'était écrié : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Après ce cri du cœur, l'âme se recueille dans le silence.

Le lendemain, Marc fut immolé par les ennemis du Christ et alla contempler face à face Celui dont il avait si bien annoncé la doctrine.

Quel fut le genre de supplice subi par saint Marc, le Martyrologe romain l'indique en ces termes : « Ayant été arrêté pour la foi chrétienne, il fut lié avec des cordes et traîné violemment sur des cailloux, dont il fut grièvement blessé. Enfin, il fut resserré en prison, où les anges le visitèrent et le fortifièrent, et Notre-Seigneur lui apparaissant aussi, l'appela au royaume des cieux, la huitième année de l'empire de Néron » (1).

Au ix^e siècle, vers l'an 815, les précieuses reliques de saint Marc furent transportées d'Alexandrie à Venise. C'était sous l'empire de Léon l'Arménien. La noble cité des doges éleva la splendide église byzantine

(1) *Martyrol. romain*, 25 avril.

que nous voyons encore aujourd'hui pour abriter les restes sacrés de celui qu'elle choisit alors comme son patron.

Depuis 1837, le corps de saint Marc repose sous le maître-autel de cette église patriarcale de Venise, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'élégance des coupoles ou de la richesse des mosaïques. Nous avons eu le bonheur d'y célébrer le Saint-Sacrifice en avril 1888.

Venise, avons-nous dit, a choisi saint Marc pour son principal patron. Elle a dans ses armes un lion avec ces mots : *Pax tibi, Marce, Evangelista meus ! La paix soit avec toi, Marc, mon Evangéliste !*

Le 25 avril est aussi marqué, dans la liturgie, par une *procession*, où sont chantées les Litanies des Saints, comme aux trois jours des Rogations.

Cette cérémonie, antérieure à la fête de saint Marc, n'a aucun rapport avec le bienheureux Evangéliste. Elle est simplement affectée au 25 avril. C'est le pape saint Grégoire-le-Grand qui voulut la fixer à ce jour. Pourquoi ?

Le chanoine Moretti, savant liturgiste du siècle dernier, a résolu le problème. Dès le v^e siècle et probablement dès le iv^e, la population romaine célébrait très solennellement le 25 avril, en mémoire de l'entrée de saint Pierre à Rome, qui eut lieu à pareil jour. Procession à la Basilique du chef des Apôtres. Litanie majeure, prière et pénitence pour apaiser le courroux divin et conjurer les fléaux qui menaçaient Rome : tout fut dès lors mis en usage pour cette grande journée.

Espérons que la même supplication solennelle nous obtiendra toujours grâce et miséricorde, et fera descendre sur nos campagnes les meilleures bénédictions du ciel.

Notre-Dame du Bon Conseil

(26 avril.)

La fête de *Notre-Dame du Bon Conseil*, fixée au 26 avril, ne se trouve pas inscrite au calendrier général de l'Eglise ; elle est concédée seulement à quelques diocèses.

I. Transportons-nous à Genazzano, petite ville de 3.000 âmes, située dans le Latium, à peu de distance de Palestrina, l'ancienne *Præneste* où les Romains allaient chercher un abri contre les ardeurs de la canicule (1). Sous le paganisme, l'élégante cité était un rendez-vous de plaisir. Au iv^e siècle, le pape saint Marc y établit des colons chrétiens, qui ne tardèrent pas à remplacer le temple de Vénus par un sanctuaire dédié à l'auguste Vierge Marie. Une petite Madone en marbre — que l'on peut voir encore aujourd'hui — y fut placée et probablement vénérée dès lors sous le titre de *Bon Conseil*.

Plus tard, Genazzano étant devenu un fief de l'illustre famille Colonna, un des héritiers, Pierre Giordano, fit don du sanctuaire aux Ermites de saint Augustin,

(1) HORACE, *Od.* 1. III, 4, 22.

qui avaient un couvent dans le voisinage. Les fervents religieux se montrèrent dignes de cette faveur par leur zèle à faire honorer Notre-Dame du Bon Conseil.

Mais vers le milieu du xv^e siècle, la chapelle tombant de vétusté, une pieuse veuve, Pétruccia, qui appartenait au Tiers-Ordre de S. Augustin, la fit reconstruire. Or, sous le pontificat de Paul II (1464-71), le concours des fidèles étant considérable à Genazzano, le 25^e jour d'avril, on vit tout à coup apparaître dans les airs, portée par des mains invisibles, une image de Marie, qui vint prendre place dans l'église des Augustins. Cette image sainte parut même s'animer aux yeux de tout le peuple, profondément ému d'un pareil spectacle. De nombreux prodiges répondirent à la confiance et aux prières des populations voisines et des pèlerins accourus de loin au sanctuaire de Genazzano.

D'où venait la précieuse image ? Comme la sainte Maison de Lorette, elle avait, elle aussi, par une permission divine, quitté une contrée envahie par les Mahométans et franchi la mer Adriatique. Le fait fut constaté avec toute la certitude désirable (1) : l'image miraculeuse de Genazzano venait de Scutari, dans l'Albanie, où elle était honorée de temps immémorial sous le nom de *Notre-Dame de Bon Conseil*. Après la mort du vaillant Scander-Beg (1467), qui ne manquait pas de déposer son épée aux pieds de la Madone avant de marcher au combat, les Albanaï s'étant montrés indignes du trésor qu'ils possédaient, l'image

(1) Voir le travail du P. Raphaël Buonanno, de l'Oratoire de Naples, ayant pour titre : *Della imagine di Maria santissima del Buon Consiglio, che si venera in Genazzano*.

de Marie avait été transportée par les anges dans le sanctuaire de Genazzano. Depuis lors, elle n'a cessé d'y être entourée des hommages et de la vénération des fidèles.

Pour encourager cette dévotion, le pape Pie VI accorda aux Augustins de Genazzano le privilège de célébrer la fête de Notre-Dame du Bon Conseil le 25 avril, jour de l'apparition de l'image sainte. Plus tard, le même Pontife étendit cette faveur à l'Ordre tout entier, mais en fixant la fête au 26 avril, afin de respecter la solennité de l'évangéliste saint Marc, qui tombe le jour précédent. Sa Sainteté Léon XIII voulut contribuer à rehausser encore le culte de Notre-Dame du Bon Conseil en approuvant le nouvel office qui lui est consacré.

Le tableau de Notre-Dame du Bon Conseil représente la Vierge Mère inclinant doucement la tête vers Jésus qui, à demi caché sous le manteau de sa mère, l'entoure de ses bras et approche d'elle ses lèvres comme pour lui donner un baiser. Quelle céleste expression sur ces deux visages ! Quelle candeur et quelle ravissante beauté ! On croirait vraiment que le pinceau d'un ange a passé par là.

II. Quant au titre de Madone du *Bon Conseil*, il se justifie pleinement en Marie. Dans l'ordre naturel, « le conseil, dit saint Thomas, dirige la raison pratique » (1). « Il aide à conduire les autres ; il perfectionne la vertu de prudence » (2). Dans l'ordre surnaturel, le conseil est un don du Saint-Esprit qui éclaire l'homme sur les

(1) 1^a 2^e Q. LXVIII, art. 4.

(2) 2^a 2^e Q. LII, a. 1-2.

moyens à prendre pour assurer son salut et le met dans la possibilité de diriger son prochain en vue du même résultat. Or, il n'est pas, sous ce double rapport, de créature plus éclairée que Marie ni mieux disposée qu'Elle à faire profiter les autres des lumières dont Dieu l'a favorisée.

L'Esprit-Saint se reflète tout entier dans son âme. L'Eglise n'appelle-t-elle pas Marie le *Siège de la Sagesse* ? Ne met-elle pas dans sa bouche ces paroles du livre des Proverbes : « Moi, qui suis la sagesse, j'habite dans le conseil de Dieu et j'assiste aux pensées judicieuses des hommes... C'est de moi que vient le conseil ; de moi que viennent la prudence et la force ? » (1).

Toute brillante des divines clartés, Marie n'en garde pas les rayons pour elle seule. Elle est *illuminatrice*. Ce rôle, elle l'exerça, dans l'église naissante, à l'égard des apôtres et des premiers fidèles, qui venaient s'instruire auprès d'elle et réclamer ses conseils. Mère pleine de tendresse et de dévouement, elle continue, à travers les âges, sa mission de « conseillère universelle », comme l'appelle saint Bernard, en suggérant à ses enfants les pensées plus pures, les plus réconfortantes, les plus salutaires.

Prenons la douce habitude de consulter Marie dans nos ténèbres, dans nos doutes et nos inquiétudes, et surtout dans les déterminations capitales de notre vie. En la priant, nous n'avons rien à craindre ; en suivant ses inspirations, nous sommes sûrs de ne pas dévier et d'arriver au port de la céleste patrie.

(1) *Prov.*, VIII, 12, 14.

La Collecte du IV^e Dimanche après Pâques

On appelle *Collecte*, dans la liturgie sacrée, la première oraison de la messe, celle qui précède l'Épître et qui se répète à toutes les heures de l'office divin, sauf à Complies.

Ce nom de *Collecte* lui est donné, dit le cardinal Bona, soit parce qu'elle est faite pour le peuple *assemblé* et en sa présence, soit parce que le prêtre y *réunit* les demandes des fidèles à Dieu, soit enfin parce qu'elle est une *formule abrégée* qui résume admirablement l'esprit et le fruit du mystère ou de la fête.

La *Collecte* est toujours précédée de cette invitation aux assistants : *Oremus, prions* (1). Elle se termine, quand elle s'adresse à Dieu le Père, par cette conclusion : *Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils qui, étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-*

(1) Après que le prêtre avait dit : *Oremus*, le diacre ajoutait autrefois : *Flectamus genua*, fléchissons le genou ; et tout le monde s'agenouillait priant en silence ; après quelques instants, le diacre disait : *Levate*, levez-vous, et l'on se levait, et le prêtre récitait la *Collecte*. Cet usage est conservé à certaines fêtes, seulement c'est le sous-diacre qui dit : *Levate* ; en outre, on se contente d'une simple gémulation.

Jadis encore après le mot : *Oremus*, le prêtre indiquait le but des oraisons. Nous avons un souvenir de cette coutume dans l'office du Vendredi-Saint : *Oremus pro Ecclesiâ sanctâ Dei.... pro beatissimo Papâ nostro.... pro catechumenis nostris.... et pro perfidis Judæis....*

Esprit, dans tous les siècles des siècles. Et le peuple répond : *Amen*, qu'il en soit ainsi. Si la prière s'adresse au Fils, la conclusion est : *Qui vivez et réglez avec Dieu le Père, dans l'unité du Saint-Esprit...* Il est à remarquer qu'aucune Collecte ne s'adresse directement au Saint-Esprit (1).

La plupart de nos Collectes ont pour auteur saint Ambroise, les papes saint Gélase et saint Grégoire-le-Grand. A mesure que l'Eglise inscrit à ses fastes de nouveaux bienheureux, elle fait composer, si elle le juge à propos, des oraisons en leur honneur. Clément XI voulut composer lui-même la Collecte de saint François Régis, qu'il avait béatifié ; Léon XIII en fit autant pour les saints Cyrille et Méthode ; c'est du moins ce que nous pensons, étant donné qu'il est l'auteur des hymnes de leur fête (5 juillet).

Après ce préambule, déjà bien long, abordons notre Collecte du IV^e dimanche après Pâques, une des plus reconfortantes pour la piété chrétienne. La voici dans sa noble simplicité, traduite en notre langue :

O Dieu, qui unissez les esprits des fidèles dans une même volonté, donnez à vos peuples d'aimer ce que vous leur commandez, de désirer ce que vous leur promettez, afin qu'au milieu des changements de ce monde, nos cœurs demeurent fixés là où sont les véritables joies.

(1) Durand de Mende dit que le Saint-Esprit est lui-même le don par excellence et que l'on ne demande pas au don. Nous croyons plutôt, avec le cardinal Bona, que la messe étant la continuation du sacrifice de la croix, offert au Père par Jésus-Christ, le Père et le Fils semblent devoir seuls en distribuer les fruits.

Comme on le voit, cette oraison comprend trois parties : une entrée en matière, une demande et l'effet qui résultera de la demande exaucée.

I. Et d'abord l'entrée en matière : « O Dieu, qui unissez les esprits des fidèles dans une même volonté. » Il n'y a que Dieu et sa religion pour opérer cette unité d'esprit et de cœur parmi les hommes. C'est là le propre de la foi. N'est-elle pas, selon saint Thomas, « un acte de l'intelligence acquiesçant à la vérité divine sous l'empire de la volonté que Dieu met en mouvement par sa grâce (1) ? » La vraie foi étant *une*, réunit nécessairement en faisceau tous les esprits et toutes les volontés. De là cette parole de saint Luc : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme » (2).

Où trouver, en dehors de la religion, cette union si désirable ? Les questions politiques passionnent, aigrissent et divisent profondément ; l'intérêt jette souvent la discorde dans les familles et fait des ennemis de ceux qu'avaient unis les liens de la nature ; la science elle-même, toute pacifique qu'elle paraisse, n'a pas davantage le privilège de rapprocher toutes les âmes, témoin les luttes qui existent entre les différentes écoles et quelquefois entre les disciples d'un même maître. Vous seul, ô mon Dieu, réalisez cette merveille de faire un seul esprit et une seule volonté des hommes divisés par la langue, les mœurs, le caractère, le climat et les nationalités qui se partagent le monde.

(1) *Summa théol.*, 2^a 2^{ae}, q. II, a. 9.

(2) *Act.*, IV, 32.

II. Venons à la demande : « Donnez à vos peuples d'aimer ce que vous leur commandez, de désirer ce que vous leur promettez ». Nous avons besoin de la grâce pour aimer les commandements de Dieu, car ils vont à l'encontre de nos convoitises, ils font la guerre à nos penchants mauvais. Notre vieil homme voit le bien, il l'approuve, mais le courage lui manque pour l'accomplir. L'antiquité païenne et saint Paul lui-même ont à ce sujet des aveux très éloquents. Que Dieu nous vienne en aide et nous donne de nous attacher si bien à ses préceptes, que nous puissions dire avec David ; « Seigneur, combien j'aime votre loi ! tout le jour elle fait l'objet de ma méditation... elle est plus douce à mon cœur que le rayon de miel à ma bouche » (1).

« Donnez à vos peuples... de désirer ce que vous leur promettez ». Qu'est-ce que Dieu nous promet, sinon le ciel et les moyens nécessaires pour y arriver ? Mais d'où vient que la pensée de ce bonheur ne fait pas sur nous une plus vive impression ? C'est que les sollicitudes de la vie, l'illusion des richesses et le charme de la bagatelle occupent dans notre cœur une trop large place. Toutes ces choses sont présentes et visibles, tandis que les biens célestes sont à distance et hors de la portée de nos terrestres regards. Voilà pourquoi nous demandons à Dieu le désir, la soif ardente des trésors qu'il nous promet dans l'autre vie.

III. Quels précieux avantages résulteront pour nous de la fidélité aux commandements et du saint désir du ciel, l'Eglise nous le donne à comprendre dans cette

(1) Ps., CXVIII, 97, 103.

dernière partie de notre Collecte : Afin qu'au milieu des changements de ce monde, nos cœurs demeurent fixés là où sont les véritables joies ». Tous nos vœux se concentrant dans la possession de Dieu, nos affections graviteront du côté du ciel, et nous ne serons plus exposés à chercher sur la terre l'ombre des biens dont nous aurons entrevu la réalité. Dès lors, quel calme dans notre âme ! avec quelle tranquillité nous verrons couler à nos pieds le fleuve du temps, quand nous aurons jeté l'ancre de nos espérances dans l'éternité ! Que le vent souffle, que l'orage gronde autour de nous, que la tempête vienne à éclater, nous nous reposerons en Dieu, disant au Seigneur avec le prophète royal : « Quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi » (1).

Un des martyrs de la Commune, le R. P. Ducoudray, écrivait de sa cellule de Mazas, le 5 mai 1871 : « Oh ! la bonne prière que nous lisons dans l'Oraison du quatrième dimanche après Pâques : ... *ut inter mundanas varietates, ibi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia* (2). Elle m'a nourri spirituellement avec douceur pendant toute cette semaine » (3).

Nous recommandons ces paroles aux chrétiens de notre temps qui se laissent désorienter et absolument

(1) Ps., XXII, 4.

(2) « Qu'au milieu des vicissitudes de ce monde, nos cœurs soient fixés là où sont les véritables joies ».

(3) *Actes de la captivité et de la mort des RR. PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert, Clerc, de Bengy...* par le R. P. DE PONLEVOY. Paris, Téqui, 1878, in-12, douzième édit., p. 107.

décourager par la rente qui baisse, la fortune qui tombe, le corps qui s'use et la vie qui s'en va. C'est vrai : sur la terre, tout change, tout passe ; mais au ciel tout demeure, et la joie ne connaît là-haut ni mélange ni déclin.

Invention de la Sainte Croix

(3 mai.)

Durant trois cents ans, la Croix du Sauveur demeura cachée au monde. Dieu le permit ainsi apparemment pour la soustraire à la destruction, soit de la part des juifs, ennemis jurés du nom chrétien, soit de la part des païens, non moins acharnés que le peuple décide contre tout ce qui pouvait rappeler le Christ et sa religion sainte. Telle est l'explication que donne saint Paulin de la longue obscurité dans laquelle fut enseveli l'arbre sacré de notre rédemption (1).

Mais lorsque, après l'apparition de la Croix à Constantin (2) et la victoire de ce prince sur le tyran Maxence,

(1) *Epit.*, XXXI, n. 3.

(2) Ce fait mémorable eut lieu en 312, peu avant la guerre entreprise contre Maxence. Constantin ayant imploré le secours de Dieu pour triompher de ce redoutable ennemi, vit un jour une croix lumineuse se dessiner dans les airs, au-dessus du soleil, elle était entourée de ces mots grecs : « EN TOUTO NIKA, Sois vainqueur par ce signe ». Tout le reste du jour, le prince réfléchit sur la signification de ce prodige. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut tenant la croix et lui ordonna de faire exécu-

la paix eut été rendue à l'Eglise, sainte Hélène, mère de Constantin, conçut le désir de rechercher activement la vraie Croix de Jésus-Christ. Un songe mystérieux acheva de la décider à partir pour Jérusalem. C'était en 326, année qui suivit le premier concile œcuménique de Nicée.

Elle arrive donc sur les lieux sanctifiés par la Passion de Jésus-Christ. Mais comment pourra-t-elle réaliser son pieux dessein ? tant de bouleversements se sont opérés sur le Calvaire, dans l'espace de trois siècles ! tant de profanations y ont été commises ! Hélène recourt à la prière : elle interroge le saint évêque Macaire et les chrétiens les plus instruits, sans négliger les rabbins juifs les mieux renseignés sur les antiquités de leur nation.

Ce que l'on savait bien, c'est qu'une loi de Moïse ordonnait expressément d'ensevelir, le jour même de leur exécution, le cadavre des suppliciés (1) ; ce que l'on n'ignorait pas non plus, c'est que les instruments du supplice étant réputés impurs et maudits, il était prescrit de les enfouir avec le cadavre des condamnés, ou tout au moins dans une fosse voisine.

Restait à déterminer l'emplacement du Calvaire. Or saint Jean ayant écrit que « le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville » (2), et saint Paul, « que Jésus

ter, sur le modèle indiqué, un étendard qu'il ferait porter à la tête de ses légions, comme un gage assuré de victoire (Cf. M. l'abbé H.-C. TOUPIN, *Histoire de Sainte Hélène*, Tours, Cattier, 1882, ch. III, p. 56-57).

(1) *Deutéron.*, XXI, 22-23.

(2) S. JEAN, XIX, 20.

avait souffert hors de la porte » (1) ; en outre, le temple de Vénus, encore debout, ayant été, d'après la tradition populaire, élevé par l'empereur Adrien au lieu même où fut plantée la Croix : tous ces renseignements réunis permirent de commencer les recherches.

On se mit donc à l'œuvre ; le temple de l'impure idole fut renversé, et le sol fouillé dans tous les sens. De larges et profondes excavations furent pratiquées, et, après un labeur persévérant, on trouva d'abord trois croix, exactement semblables ; puis, le titre de la Croix de Jésus-Christ, c'est-à-dire la planchette sur laquelle Pilate avait fait écrire en hébreu, en grec et en latin : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* ; enfin la lance et les clous. Quelle joie pour la sainte impératrice et pour la foule nombreuse qui l'entourait !

La difficulté était de reconnaître la vraie Croix, car le titre avait été découvert séparément. Le ciel lui-même prit soin de faire cesser le doute. Une femme, Libania, étant alors gravement malade à Jérusalem, saint Macaire se dirige vers sa demeure, en faisant porter devant lui les trois croix. Dans une fervente prière, il demande à Dieu de glorifier le lit sanglant sur lequel est mort son Fils unique. Le contact des deux premières croix ne produit sur la malade aucun résultat ; mais à peine a-t-on approché la troisième, que Libania est complètement guérie. Une autre épreuve pratiquée, peu d'instants après, sur un jeune homme que l'on portait à sa dernière demeure, fut encore un triomphe pour la vraie Croix : le mort se leva plein de vie (2).

(1) *Hébr.*, XIII, 12.

(2) Cf. *Hist. de Sainte Hélène*, ch. VII.

Sainte Hélène fit trois parts du bois de la Croix : la première fut destinée à sa basilique de Rome ; la seconde, à son fils : celle-ci devint la part de Constantinople ; quant à la troisième, la plus considérable, elle fut enfermée dans un étui d'argent ciselé et remise à saint Macaire : c'était la part de Jérusalem. Ainsi Rome, Constantinople et Jérusalem furent comme les trois légataires du précieux trésor.

En mémoire de ce grand événement, Constantin décréta que le supplice de la croix ne serait plus appliqué, à l'avenir. « De la sorte, l'instrument qui avait été jusqu'à cette époque un objet de confusion et d'opprobre, commença à être entouré d'honneur et de vénération » (1).

« Il est vraisemblable, disent les Bollandistes, que la fête de l'*Invention de la Sainte Croix* (3 mai) fut célébrée dès lors dans la ville de Rome, et que l'un des Papes qui régnèrent avant le vi^e siècle l'étendit aux autres églises » (2).

Deux usages bien respectables et assez répandus se rattachent à l'*Invention de la Sainte Croix* : 1^o celui des *processions dominicales*, qui se font avant la messe paroissiale, du 3 mai au 14 septembre, fête de l'*Exaltation de la Sainte Croix*, ou, comme on dit vulgairement, « de la Croix de mai à la Croix de septembre » ; 2^o celui de la *bénédiction des croix*, qui a lieu le 3 mai ou le dimanche suivant. Ces croix sont ensuite plantées dans les champs pour protéger les récoltes.

(1) *Brév. rom.*, 3 mai, VI^e Leçon de Matines.

(2) BOLLAND., mai, t. I, p. 369.

Il nous est agréable de donner ici quelques-unes des belles Antiennes que l'Eglise a consacrées à la Sainte Croix :

Sauvez-nous, ô Christ Sauveur, par la vertu de la Croix, vous qui avez sauvé Pierre sur la mer, ayez pitié de nous.

Voici la Croix du Seigneur : ennemis, prenez la fuite ; il a vaincu le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David.

Ta cime s'élève au-dessus de tous les cèdres, ô Croix à laquelle fut attachée la Vie du monde, sur laquelle le Christ a triomphé, et la mort a vaincu la mort pour toujours.

O Croix plus brillante que tous les astres, illustre dans le monde entier, aimée des hommes, toi dont la sainteté s'élève au-dessus de tout ; seule tu as été digne de porter le trésor du monde. Bois, objet de notre amour, tu portes, suspendu à tes clous sacrés, un fardeau plus cher encore ; bénis et sauve ce peuple rassemblé aujourd'hui pour chanter tes louanges (1).

Parmi les principales églises dédiées à la Croix, nous devons citer tout d'abord la basilique Sessorienne, autrement dite Sainte-Croix-en-Jérusalem, à Rome. Construite par ordre de Constantin, sur les instances de sainte Hélène, elle fut consacrée par le pape saint Silvestre. Entièrement restaurée par Grégoire II, au VIII^e siècle, elle fut rétablie dans son état actuel par Benoît XIV, en 1743. Là sont conservés : le titre de la vraie Croix ; un morceau assez peu considérable du bois sacré ; un des clous, et une foule d'autres reliques, parmi lesquelles une grosse portion de la croix du bon larron et un doigt de saint Thomas, ce doigt que l'apôtre incrédule avait enfoncé dans le trou des plaies du Sauveur après sa résurrection.

(1) Traduct. de D. GUÉRANGER.

Une des cathédrales de France porte aussi le vocable de la Sainte-Croix : celle d'Orléans.

Une double résolution s'impose à nous à l'occasion de la fête du 3 mai : d'abord entourons la Sainte Croix d'un profond respect, et donnons-lui, dans nos maisons, une place d'honneur ; ensuite, aimons la Croix et attachons-nous pour toujours au Dieu qui, en mourant sur elle, nous a sauvés de l'éternelle mort. « O bonne Croix.... que par toi me reçoive Celui qui par toi m'a racheté » (1).

Sainte Monique

(4 mai.)

Les peintres et les statuaires chrétiens ont coutume, dans leurs œuvres, de donner à chaque Saint sa caractéristique particulière. Saint Pierre tient les clefs du ciel ; saint Paul s'appuie sur le glaive, instrument de son martyre et emblème de la parole divine dont il fut le héraut. La branche de lis va bien à la main de l'angélique Louis de Gonzague, comme aussi, dans les bras de Vincent de Paul, le petit enfant délaissé à qui le grand cœur de cet apôtre sut créer un asile et donner une mère.

A notre avis, la meilleure manière de représenter sainte Monique serait, comme l'a si bien fait Ary Scheffer, de placer auprès d'elle le *fils de ses larmes*, Augustin, revenu à la vérité et à la vertu, sorti transfiguré de

(1) Prière de S. André, Ap. *Brev. rom.*, 30 nov.

ce baptistère de Milan, dont nous avons eu le bonheur de vénérer le souvenir dans le modeste oratoire qui porte aujourd'hui le nom de l'illustre converti.

Augustin, en effet, est la conquête des larmes de Monique, car nulle mère n'a pleuré sur son fils autant que cette mère. De là, l'exquise délicatesse avec laquelle l'Eglise a inséré dans la messe de cette sainte l'évangile de la *Veuve de Naïm*. Que de rapports entre ces deux veuves, ces deux mères ! L'une suit, en pleurant, le cortège de son fils unique, frappé par la mort à la fleur de l'adolescence ; l'autre verse des larmes sur son jeune prodigue, mort à la grâce et emporté par les passions sur le chemin de l'enfer. La première a la joie inexprimable de voir son fils rendu à la vie par la toute-puissante parole du Sauveur ; la seconde, après des années de prières, de larmes et de sacrifices, est assez heureuse pour assister à la résurrection spirituelle de celui qui devait devenir un jour une des plus brillantes lumières de l'Eglise.

C'est le souvenir de cette dernière mère que nous voudrions rappeler, pour donner consolation et espérance à tant de mères qui souffrent et pleurent.

Née en 332, sur le sol africain, à Tagaste, cité romaine, dont le village arabe de Souk-Arras occupe aujourd'hui l'emplacement, Monique appartenait à une famille chrétienne, ce qui, hélas ! n'empêcha pas ses parents de l'unir en mariage à un homme encore païen, Patrice, magistrat municipal. Cet époux n'était pas, sans doute, dépourvu de qualités, puisqu'Augustin dira plus tard qu'il avait « le cœur plus grand que la fortune » (1) ;

(1) *Confes.*, l. IX, c. ix.

mais dans la triste situation où se trouvait son âme, Patrice ne comprenait rien tout d'abord à la vie de sa sainte compagne. Les prières de Monique le fatiguaient ; il ne s'expliquait pas qu'elle voulût visiter les pauvres, les malades, qu'elle aimât les esclaves. Ajoutons pour compléter le portrait, que Patrice était non seulement indifférent pour les choses religieuses, mais encore sujet aux plus honteuses faiblesses et aux emportements de la plus violente colère.

Que fit Monique, l'épouse chrétienne, pour gagner à Dieu Patrice ? Son fils nous l'apprend : « Comme elle désirait ardemment vous le conquérir, ô mon Dieu, elle s'efforça de lui donner de vous, dans la beauté de ses mœurs, une révélation qui le touchât » (1). Ni reproches, ni discussions, ni discours ; Monique fit mieux que de prêcher la vertu, elle la pratiqua. Que de douceur et d'humilité, que de patience surtout, elle mit dans sa conduite ! Tant de vertus portèrent leurs fruits : Monique eut la consolation de voir son époux, régénéré par le saint baptême, quitter ce monde dans la lumière et la paix de la religion chrétienne.

Telle fut l'épouse. Que dire de la mère, sinon que sainte Monique est restée comme le type achevé de la mère chrétienne ? Avec quel soin pieux, quelle tendre sollicitude elle s'efforça d'imprimer dans l'âme de ses enfants « le caractère divin », selon la belle expression de M. de Maistre ! Navigius et Perpétue répondirent à son zèle et ne cessèrent d'être pour elle un sujet de consolation ; mais Augustin !.... Des années et des

(1) *Confes.*, l. IX, c. ix.

années s'écoulèrent pendant lesquelles l'indifférence religieuse et les funestes exemples de Patrice, d'une part, et, de l'autre, l'orgueil et les vices déshonorants qu'il entraîne à sa suite paralysèrent en lui les leçons, les conseils, les avertissements de Monique.

Il a quinze ans, l'âge où le cœur s'épanouit, mais parfois aussi se fane comme une fleur. Tagaste n'offrant pas à sa formation intellectuelle les ressources désirables, on l'envoie successivement à Madaure et à Carthage, la ville des plaisirs non moins que des brillantes écoles. Quel effrayant progrès fait le mal dans l'âme du jeune homme durant son séjour à Carthage ! L'imprudence des maîtres, la fréquentation des théâtres, les lectures dangereuses, la compagnie d'une jeunesse légère, sans frein : tout contribue à renverser l'œuvre de la pieuse Monique. Augustin descend plus bas encore. Reniant son titre de catéchumène, il se jette dans les erreurs des manichéens dont il veut même se faire l'apôtre. Il trompe indignement sa mère et, après lui avoir juré qu'il ne la quitterait pas, comme un fugitif et un lâche, il s'embarque nuitamment pour l'Italie, où il espère dérober ses désordres à l'œil maternel.

Ce que le cœur d'une telle mère dut souffrir, qui le dira ? Mais Monique est animée d'une foi vive. Elle use de toute l'autorité que lui donne son titre de mère ; elle exhorte, elle presse, elle conjure ; elle prie surtout et elle pleure. On peut toujours savoir sur quelle dalle de l'église elle s'est agenouillée pour répandre sa douleur devant Dieu : il n'y a qu'à remarquer celle qui est mouillée de larmes. Précieuses larmes, qui obtiennent d'abord à Augustin ces troubles salutaires, ces remords

dont son âme est torturée au milieu même de ses coupables jouissances !

Un vénérable et savant évêque vient un jour à Tagaste. Monique le prie d'entrer en discussion avec son fils afin de le ramener. « Laissez-le, dit-il, seulement priez beaucoup ». Monique insiste, les yeux baignés de larmes : « Allez, allez, lui répond l'évêque, il est impossible que le fils de tant de larmes périsse ».

La prophétie devait se réaliser. Après dix-sept ans de résistance, Augustin, l'heureux vaincu de la grâce, converti par la lecture d'un passage de saint Paul, se jetait dans les bras de Monique et, à son tour, arrosait de ses larmes celle qui l'avait tant pleuré. Quelque temps après, Ambroise, le grand évêque de Milan, versait l'eau régénératrice sur le front d'Augustin, et Monique était là !

La tâche de cette incomparable mère est plus que remplie, car Augustin, devenu chrétien, n'aspire qu'à se donner entièrement à la « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle » qu'il déplore d'avoir connue et aimée si tard. Aussi, quels élans vers le ciel dans l'âme de l'heureuse mère, lors du dernier et sublime entretien qu'elle eut avec son fils sur le rivage d'Ostie ! C'est là que Monique expira doucement dans les bras d'Augustin, en novembre 387.

Mères chrétiennes, quelles que soient vos épreuves, imitez l'exemple de sainte Monique ; ayez foi, comme elle, à la force victorieuse de vos prières et de vos larmes, et un jour, cet Augustin que vous pleurez pourra dire, lui aussi : « C'est à ma mère, à ses prières, à ses mérites, que je dois d'être devenu tout ce que je

suis » (1). « Si je n'ai pas péri à jamais dans l'erreur et dans le mal, ce sont les larmes de ma mère, ses longues et fidèles larmes qui me l'ont obtenu » (2).

Saint Jean devant la Porte Latine

(6 mai.)

Nous parcourions un jour la campagne de Rome. Après avoir visité, sur la voie Appienne, la basilique de Saint-Sébastien, la très intéressante catacombe de Saint-Calixte et le célèbre tombeau de Cécilia Metella, nous aperçûmes, isolés dans l'intérieur des terres, une toute modeste église. Interrogés par nous, de bons paysans nous dirent que ce sanctuaire était celui de *San-Giovanni-in Oleo*, littéralement : Saint-Jean-dans-l'huile. Non loin de là, dans le même quartier, s'élève l'église de Saint-Jean-devant-la-Porte-Latine.

Le premier de ces sanctuaires doit son nom à la chaudière dans laquelle, après qu'elle eût été remplie d'huile bouillante, Domitien fit plonger saint Jean l'Évangéliste. Le second, bâti sur les fondements d'un ancien temple de Diane, rappelle le lieu où le saint apôtre endura ce tourment. Il est situé près de la porte orientale de Rome qui, de nos jours encore, est appelée la porte *Latine*.

Ces deux églises ne sont ouvertes que le 6 mai, anni-

(1) *De Beatâ vitâ*.

(2) *De Dono persever.*, c. xx, n. 53.

versaire du martyre de saint Jean, et la veille du dimanche des Rameaux, jour où le Missel indique la « Station » pour Saint-Jean-devant-la-Porte-Latine.

Rappelons, avec quelques détails, le fait historique qui a donné lieu à la construction de ce double édifice et à la solennité inscrite par l'Eglise dans le Martyrologe romain, à la date du 6 mai (1).

Jean, « le disciple que Jésus aimait » (2), était parvenu à un âge avancé. Tous les autres apôtres avaient terminé leur carrière mortelle ; depuis vingt-huit ans, saint Pierre et saint Paul avaient consommé, l'un sur le Janicule et l'autre sur la voie d'Ostie, leur glorieux martyre. Nous sommes à l'an 95. Clément, issu, dit-on, de race sénatoriale, régit le troupeau de Pierre ; Domitien, cette moitié de Néron, *portio Neronis*, comme l'appelle Tertullien, exerce sa rage sur l'Eglise de Dieu. Déjà il a ensanglanté les marches du trône en livrant à la mort son proche parent, le consul Flavius Clemens. Que de martyrs viendront à la suite de ce noble athlète soutenir le combat du droit contre l'iniquité et de la liberté contre l'oppression ! « Ces chrétiens, vieillards, enfants, jeunes femmes et jeunes filles, qu'on allait amener sous la dent des lions, étaient les seules créatures humaines qui résistassent, dans l'empire, à une

(1) On y lit en tête de ce jour : « A Rome, la fête de saint Jean devant la Porte Latine : cet apôtre amené d'Ephèse à Rome, chargé de fers, par l'ordre de Domitien, fut condamné par jugement du Sénat à être jeté dans une chaudière d'huile bouillante, devant la porte de ce nom et en sortit plus frais et plus fort qu'il n'y était entré ».

(2) S. JEAN, XIX, 26.

tyrannie devant laquelle tout ployait. Ils ne conspiraient point ; ils laissaient frapper, ou du moins s'ils conspiraient, ce n'était pas en tuant, mais en mourant, selon la belle expression de saint Hilaire de Poitiers... (1).

Apprenant que le dernier disciple du Crucifié vivait encore à Ephèse, Domitien donna l'ordre qu'on lui amenât ce vieillard. Jean avait assisté à la scène si douloureuse du Calvaire ; d'Ephèse où il avait établi le centre de son apôstolat, il avait appris le siège et les épouvantables malheurs de Jérusalem. Avait-il épuisé jusqu'à la lie le calice dont le Sauveur lui avait annoncé l'amertume ?... Il espère, du moins, en venant à Rome, compléter ce qui manquait à ses souffrances précédentes.

Quelle impression dut exciter, dans la ville des Césars, la vue de cet homme à cheveux blancs, venu de la Judée pour rendre témoignage au Christ ? C'est à la Porte Latine que l'exécution aura lieu. Voici venir la hideuse populace, désireuse de voir mourir un de ces hommes qui appartiennent à la secte maudite des chrétiens. L'empereur est là entouré de quelques sénateurs, car, au dire de Suétone, rarement il se privait de pareils spectacles.

« On rapporte, écrit Mgr Baunard, que le prince commença par faire couper les longs cheveux que Jean portait à la nazaréenne. Une chrétienne était là, dit-on, qui les recueillit, et on les vénère encore dans la petite chapelle de Saint-Jean *in Oleo*, dont ils sont le trésor » (2).

(1) AMPÈRE, *L'Empire romain à Rome*.

(2) *L'apôtre saint Jean*, in-12, 4^e éd., p. 363.

L'ordre impérial portait que le disciple du Christ devait être plongé dans une cuve d'huile bouillante. Jean est donc tout d'abord frappé de verges par les licteurs, comme le veut la loi romaine pour tous les condamnés à la peine capitale. Bossuet nous représente l'apôtre s'élançant « dans cet étang d'huile fumante et bouillante, avec la même promptitude que, dans les ardeurs de l'été, on se jette dans le bain pour se rafraîchir » (1).

Mais Jésus se contenta de la générosité de son disciple : Jean ne trouva pas la mort dans ce supplice. l'étuve ardente s'étant tout à coup changée en une douce rosée. La plus grande souffrance de l'apôtre fut d'échapper à la souffrance et à la mort. Bossuet explique admirablement ce point : « Tout homme que Jésus-Christ aime, dit-il, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps comme une vieille mesure qui le sépare de Jésus-Christ. Mais quel autre avait plus d'ardeur pour la croix que Jean, qui avait humé ce désir aux plaies mêmes de Jésus-Christ... ? Il est donc embrasé du désir du martyre : et, cependant, ô Sauveur, quels supplices lui donnerez-vous ? un exil... Jésus-Christ veut prolonger sa vie, parce qu'il veut encore aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépite... » (2).

Jean fut donc condamné à vivre, et Domitien le relégua dans l'île de Pathmos, rocher désolé de l'Archipel,

(1) *Panegyrique de saint Jean.*

(2) *Ibid.*

situé en face de Milet et d'Ephèse. C'est là que le sublime évangéliste écrivit son Apocalypse, c'est-à-dire le livre de ses Révélations, dans lequel, dit Bossuet, « toutes les beautés de l'Ecriture sont ramassées » (1).

Saint Jean-Baptiste de la Salle

(15 mai.)

« Je mets au-dessus des peintres, des statuaires et de tous les autres artistes de ce genre, celui qui possède le talent de façonner à la vertu l'âme des jeunes gens » (2).

Cette pensée de saint Jean-Chrysostôme nous revint à la mémoire au moment où le monde catholique s'empressait de fêter la canonisation d'un saint éminemment français et très dévoué à l'enfance, Jean-Baptiste de la Salle.

Esquissons à grands traits cette belle physionomie et disons quelque chose des services dont l'œuvre de l'éducation est redevable au nouveau saint.

Jean-Baptiste fut le premier des dix enfants que Dieu donna à Louis de la Salle, conseiller au siège présidial de Reims, et à Nicolle Moët de Brouillet, son épouse, deux chrétiens en qui la noblesse du sang s'alliait merveilleusement aux vertus d'une vie exemplaire. Quatre

(1) *Sur l'Apocalypse*, Préface.

(2) S. JEAN-CHRYSTOSTOME, *Homél.* 60 sur le chap. 18 de S. Matthieu.

de leurs fils entrèrent dans les saints ordres et une de leurs filles se consacra au Seigneur dans la vie religieuse. Belle part faite à Dieu dans la famille !

Le futur fondateur des Frères vint au monde à Reims le 30 avril 1651.

Son enfance fut entourée des soins les plus vigilants, les plus délicats. Dès lors, il manifesta ce qu'il serait plus tard, car, dit un de ses biographes, « les semences de piété qu'on jetait adroitement dans son cœur produisaient sans peine ».

Il s'affectionna si bien aux cérémonies de l'Eglise, qu'il fallut lui dresser un petit oratoire à la maison paternelle. Là il préludait lui-même, avec une gravité au-dessus de son âge, aux fonctions saintes que la Providence devait lui départir un jour. Excellentes vocations, en général, celles qui ont un pareil début.

La précoce maturité de Jean-Baptiste se révéla surtout dans une circonstance qui avait réuni autour de la table de famille une joyeuse société de parents et d'amis. Pris tout à coup d'un ennui profond, l'enfant se réfugia près de sa vénérable aïeule, l'emmène à l'écart et la supplie de lui lire la *Vie des saints*.

Initié aux premières études sous les yeux de son père, Jean-Baptiste est placé, à neuf ans, au Collège des Bons-Enfants, établi à Reims dès le ix^e siècle. Il y séjourne jusqu'à dix-huit ans. Ce collège dépendait de l'Université qui, à cette époque, imposait à ses élèves d'assister, chaque jour, à la messe et de se confesser au moins huit fois l'an, « parce que, disait-elle, la sagesse ne peut avoir entrée dans une âme livrée au mal ».

Le latin seul était admis au Collège. C'est dans cette

langue qu'avaient lieu toutes les relations entre maîtres et élèves. Même en récréation, ceux-ci ne devaient pas se servir d'un autre idiome. Nous sommes loin de pareils usages ; au ^{xvii}^e siècle, ils n'avaient rien que de très naturel.

Rapides furent les progrès du jeune de la Salle. A la fin de sa rhétorique, il était un des plus brillants élèves du collège. Après ses deux ans de philosophie, un grand examen, subi avec succès, lui valut le diplôme de *maître ès-arts*, qui lui fut délivré le 10 juillet 1669.

De lui, on pouvait dire, comme de son saint patron, le Précurseur : « Que pensez-vous qu'il sera un jour ? » Mais déjà le jeune homme s'est prononcé. Il a fait choix de l'état ecclésiastique, où le portaient toutes les aspirations de son âme. La tonsure lui a été conférée le 11 mars 1662, avant même l'âge de onze ans.

De nos jours, l'entrée dans la cléricature ne se fait que durant le séjour au Grand-Séminaire. Mais jadis, même encore au ^{xvii}^e siècle, c'était un usage communément reçu d'accepter tout jeunes, en qualité de clercs, les enfants destinés à l'Eglise.

Le 7 janvier 1667, c'est-à-dire avant la fin de ses études, Jean-Baptiste était élu chanoine de Reims et installé au chœur de Notre-Dame, avec la prébende n° 21. Le Chapitre de Reims comptait alors dix dignitaires et soixante-quatorze chanoines.

Rien de plus édifiant que le Benjamin de ce Chapitre : quelle piété, quelle exactitude, quelle application au travail ! Le voilà donc fixé de plus en plus dans la carrière sainte. Le 17 mars 1667, au milieu de sa première année de philosophie, il reçoit les Ordres mineurs des

maines de Charles de Bourlon, évêque de Soissons, dans la chapelle du palais archiépiscopal de Reims.

Mais il faut songer aux études théologiques. La Faculté de Sorbonne et les Séminaires récemment fondés : tel était le double attrait qui faisait converger vers Paris les jeunes clercs de province capables de pourvoir aux frais de leur éducation.

Bossuet dit de la Sorbonne, dans l'Oraison funèbre de Nicolas Cornet : « Elle semble être divinement établie, avec une grâce particulière pour tenir la balance droite, conserver le dépôt de la tradition. Elle a toujours la bouche ouverte pour dire la vérité ; elle n'épargne ni ses enfants, ni les étrangers, et tout ce qui choque la règle n'échappe pas à sa censure. »

C'est là que la famille de la Salle désira que Jean-Baptiste prît sa licence et reçût le bonnet de docteur. Mais, en même temps, le père, attentif aux intérêts religieux de son fils, voulut qu'il demeurât dans l'une des communautés les plus ferventes de Paris. Parmi les trois sociétés fondées en ce ^{xvii}^e siècle, Saint-Nicolas-du-Chardonnet, Saint-Lazare et Saint-Sulpice, il fit choix de cette dernière, qui avait alors comme supérieur général Alexandre Le Ragois de Bretonvilliers, et pour directeur du Séminaire, Louis Tronson.

C'est durant son séjour dans cette maison, qu'il édifia par ses vertus, que l'abbé Jean-Baptiste de la Salle eut la douleur de perdre successivement sa mère (19 juillet 1671) et son père (9 avril 1672). Force lui fut de revenir à Reims pour s'occuper, comme chef de famille, de l'éducation de ses frères et sœurs.

Mais la Providence qui veillait sur lui avec une com-

plaisance si marquée, lui suscita un guide spirituel, un directeur d'une haute sagesse, dans la personne de Nicolas Roland, chanoine et théologal de Reims. La mort de ses parents et les nouvelles charges qui lui incombaient avaient jeté la tristesse et l'angoisse dans son âme : devait-il poursuivre sa vocation ou se mettre à la tête de sa maison pour en gérer les affaires ? Douleuruse question, que M. Roland ne craignit pas de trancher dans le sens des intentions premières du jeune homme. Jean-Baptiste, pleinement rassuré et affermi dans sa vocation, reçoit le sous-diaconat, à Cambrai, le 2 juin 1672.

Préposé à ses frères et sœurs, il dirige sa maison avec un tact, une régularité et une méthode qui rappellent le Séminaire de Saint-Sulpice et semblent servir de modèle à sa future congrégation. Le 21 mars 1676, Jean-Baptiste est ordonné diacre à Paris, dans la chapelle de l'archevêché. Deux ans plus tard, après une très fervente retraite, le Samedi-Saint, 9 avril 1678, il reçoit l'onction sacerdotale des mains de l'archevêque de Reims, Maurice Le Tellier, et dit sa première messe le lendemain, dans une petite chapelle de la métropole, sans éclat, sans apparat, afin de goûter plus à l'aise le don de Dieu.

Devenu prêtre, M. de la Salle ne sait pas encore quelles œuvres il est appelé à réaliser ; mais la Providence peut manifester sa volonté ; elle trouvera en lui un serviteur docile.

Le bon M. Roland, d'une santé plus que débile, meurt dix-huit jours après l'ordination de son saint ami, le chargeant, avec Nicolas Rogier, de diriger la commu-

nauté du Saint-Enfant Jésus, qu'il avait fondée pour l'éducation des jeunes filles.

Mais Dieu, qui réservait notre saint à une plus grande entreprise, permit que l'autorité ecclésiastique l'écartât de la direction de cette communauté de femmes. Sa véritable voie devait être, dans les desseins de la Providence, la formation d'un Institut destiné à donner des maîtres à l'enfance chrétienne et, en particulier, aux fils des ouvriers et des pauvres.

L'école de S^t-Maurice, ouverte à Reims le 15 avril 1679 et installée d'abord dans la maison du curé, M. Dorigny, peut être considérée à bon droit comme la première école de l'Institut des Frères. Avec le généreux concours de M^{me} Maillefer et le dévouement d'Adrien Nyel, son premier collaborateur, une nouvelle école ne tarde pas à s'ajouter à la première sur la paroisse Saint-Jacques.

Afin d'agir plus efficacement sur les cinq maîtres qui forment le noyau de l'Institut naissant, le chanoine de la Salle loue pour les recevoir une maison voisine de la sienne, au quartier populeux de Saint-Symphorien, où les pauvres n'ont point d'école gratuite.

Ni ses études personnelles, ni l'assistance régulière au chœur n'ont à souffrir de son zèle pour les maîtres ; c'est en cette année 1680 qu'il est reçu docteur en théologie.

Sur le conseil d'un vénérable religieux minime, le P. Barré, qui sera désormais son guide, M. de la Salle se décide à recevoir les maîtres dans sa propre maison. « Voulez-vous, lui avait dit l'homme de Dieu, former vos maîtres à la piété et leur faire aimer leur état à

cause du bien qu'ils y peuvent faire? vous devez les loger chez vous, et vivre avec eux en leur société. »

Il commence par leur donner une retraite de huit jours et les établit ensuite dans son hôtel (24 juin 1681), en leur donnant un costume.

Ici commence pour le saint fondateur la voie douloureuse des épreuves. Le public l'accable des critiques les plus amères et sa famille se sépare ouvertement de lui. Ce n'est encore là que le début ; peu d'âmes ont été aussi crucifiées que celle de notre saint. Défaillances d'un certain nombre de ses disciples, persécutions venues de tous les points de l'horizon, de la part de ceux mêmes qui auraient dû soutenir et encourager son œuvre : rien ne fut épargné au serviteur de Dieu.

Le P. Barré lui avait prédit ces tribulations quand il lui disait : « Les plus grands desseins de Dieu sur une âme ne s'accomplissent qu'à force de contradictions. Les peines et les afflictions massacrent la nature, mais elles donnent de la vigueur à l'esprit.

« Comme on ne saurait tirer le vin du raisin s'il n'est mis au pressoir, ainsi une âme ne produit aucun bien considérable qu'après avoir été sous le pressoir des tentations et des persécutions... Le parfait chrétien doit être comme le coq du clocher, qui tourne à tous les vents sans jamais se séparer de la croix ».

Merveilleuse doctrine, en parfaite harmonie avec celle du divin Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ».

Le 24 juin 1681 est bien la date de la naissance de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes. C'est le

jour où les membres s'installent au nouveau domicile de la rue Neuve et où M. de la Salle commence à mener avec eux la vie commune. Les exercices de la journée sont organisés, tels à peu près que nous les voyons encore aujourd'hui. Les maîtres mèneront la vie religieuse et s'y engageront par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Afin de s'abandonner davantage à l'action de la Providence, M. de la Salle renonce à son canonicat, malgré les observations de son archevêque, Maurice Le Tellier. On le traite d'insensé. Un jour qu'il est prosterné dans un coin de la Cathédrale, « priez, dit une personne, pour M. de la Salle, qui perd l'esprit ». — « Vous dites bien, réplique une autre, il perd véritablement l'esprit ; mais c'est l'esprit du monde qu'il perd, pour se remplir de l'esprit de Dieu ».

Non content d'avoir résigné sa prébende, M. de la Salle distribue aux pauvres son patrimoine, profitant pour cela de la misère qui sévit en Champagne durant le rigoureux hiver de 1684.

Diverses écoles avaient déjà été établies à Rethel, à Guise, à Château-Porcieu, à Laon. Le saint fondateur eut la pensée de réunir les directeurs de ces écoles et les principaux maîtres de Reims. Ils se trouvèrent douze, comme le collège apostolique. Ce fut la première assemblée de l'Institut. Elle dura du 9 mai, veille de l'Ascension, au dimanche de la Trinité. Prière et conférences sur la règle occupèrent ces dix-sept jours de la manière la plus profitable.

Le dimanche de la Trinité, 27 mai 1684, dans l'humble oratoire de la rue Neuve, furent prononcés les pre-

miers vœux. Notre saint en avait composé la formule et l'avait signée. Chaque maître en avait fait une copie et y avait également apposé sa signature. M. de la Salle célébra la messe, après laquelle chacun prononça ses vœux.

C'est à pareille fête que, chaque année, les Frères renouvellent leurs saints engagements.

De l'époque des premiers vœux datent et le costume adopté définitivement dans l'Institut et le nom de *Frères des Ecoles Chrétiennes* donné aux maîtres. A leur nom de famille, ils substituèrent un nom de religion : c'était dire que leur entrée dans l'Institut était comme une nouvelle naissance et que leurs vœux leur imposaient une complète transformation de vie.

Reste à organiser la Congrégation. M. de la Salle y pourvoira, admirablement guidé par son esprit d'oraison, son amour de la retraite, sa mortification, son humilité, son zèle, en un mot, par cet ensemble de vertus qui font les saints et les rendent aptes à suivre toutes les directions de la Providence.

Le saint donne tout d'abord à ses Frères une règle.

Cette règle, très peu de modifications y ont été apportées depuis qu'elle sortit des mains du Fondateur en 1717.

Le Frère est un religieux maître d'école. Elever le cœur des enfants du peuple par les principes de la foi chrétienne, et former leur intelligence par la science humaine qu'il distribue, telle est sa mission.

Pour être tout entier à cette mission d'apôtre, il renonce aux avantages de la famille, aux biens et aux plaisirs d'ici-bas. Illustre ou obscure, sa personnalité se

fond dans sa communauté, qui devient tout à la fois pour lui sa famille et son pays.

Exercices de piété, travail personnel, classes, repas et récréations en commun, voilà la vie du cher Frère. En tout temps, il se lève à quatre heures et demie : *Vive Jésus dans nos cœurs*, tel est le mot que lui donne le signal du réveil ; à quoi il répond : *A jamais !* Et aussitôt commence pour lui cette journée de labeur assujettissant et de constante abnégation de soi, qui ne prendra fin qu'avec le coucher, à neuf heures.

Le silence tient son âme unie à Dieu et la discrétion qui lui est imposée édifie le prochain. Digne et grave dans sa tenue, simple, modeste, très accueillant pour les chers petits qui furent l'objet des divines prédilections, le Frère des écoles chrétiennes passe en faisant le bien et laisse une mémoire bénie du peuple.

En donnant une Règle aux Frères, le saint fondateur les dota aussi d'une méthode d'enseignement.

Cette méthode, le grand-maître de l'Université, M. Victor Duruy, vint lui-même un jour en demander communication au vénéré Frère Philippe, supérieur général de l'Institut. C'est là un des meilleurs éloges que l'on puisse en faire.

Le nombre des écoles établies par le saint va grandissant, malgré les rudes épreuves qui semblent devoir en arrêter l'expansion. Ecoles de Saint-Sulpice, Calais, Rome, Troyes, Avignon ; noviciat de Saint-Yon, à Rouen ; écoles de Dijon, Marseille, Mende, Valréas, Alais, Grenoble, Saint-Denis, Mâcon, Versailles, Moulins, Boulogne-sur-Mer, les Vans : quelle riche floraison !

Mais, dans son humilité, le saint n'aspire qu'à se dé-

mettre de la charge de son Institut ; il ne veut pas même figurer sur la liste des Supérieurs généraux qui l'auront gouverné : ce sera un Frère qui occupera le sommet de cette hiérarchie.

Une assemblée est convoquée à Saint-Yon, sur la paroisse Saint-Sever, à Rouen. Seize maisons de l'Institut y sont représentées. On est au grand jour de la Pentecôte, 16 mai 1717. La retraite commence dans ce nouveau Cénacle, et le mardi suivant, 18 mai, a lieu l'élection de celui qui devra diriger l'Institut naissant. Les voix se portent sur le Frère Barthélemy, dans le monde Joseph Truffet. Deux assistants lui sont donnés : le frère Jean, de la maison de Paris, et le frère Joseph, directeur des écoles de Reims.

Le saint peut maintenant chanter son *Nunc dimittis* : l'avenir de sa Congrégation est assuré.

Admirable humilité que celle de M. de la Salle qui, jusqu'à la fin, se soumet au Supérieur de son Institut, lui le fondateur, comme le dernier des Frères. Déjà miné par de longues infirmités, le saint prêtre est pris, vers la fin de février 1719, d'une violente crise d'asthme. Suprême crucifiement : calomnié auprès de l'archevêque de Rouen, il se voit, trois jours avant sa mort, retirer le pouvoir d'entendre les confessions. Comme son divin Maître, il peut dire en jetant un regard sur les innombrables épreuves subies : *Tout est consommé*.

C'est le Vendredi-Saint, 7 avril 1719, que Jean-Baptiste de la Salle quitte l'exil pour la patrie céleste.

A peine a-t-il rendu le dernier soupir, que la voix unanime des habitants de Rouen l'acclame comme un saint. Celui-là même qui, trois jours auparavant, le

frappait d'une peine disciplinaire ne peut s'empêcher de s'écrier : « C'est un saint, le saint est mort ».

Inhumés d'abord dans l'église de Saint-Sever, à Rouen, les restes mortels du fondateur des Frères furent transportés, quinze ans après, dans la chapelle de Saint-Yon, et, finalement, en 1881, dans celle du pensionnat actuel, près de Saint-Gervais.

Jean-Baptiste de la Salle fut déclaré *Vénérable* par le Pape Grégoire XVI, le 8 mai 1840. Léon XIII lui décerna les honneurs des autels dans la cérémonie de *Béatification*, qui eut lieu le 19 février 1888. Enfin, le même Souverain Pontife eut la joie de procéder à la *Canonisation* du bienheureux le jour de l'Ascension, 24 mai 1900.

En formant de bons chrétiens, les disciples de notre saint excellent à former de vaillants Français. Eux-mêmes n'ont-ils pas, en toute circonstance, donné des preuves éclatantes de leur patriotisme ? Ne les a-t-on pas vus, en particulier, durant l'investissement de Paris, en 1871, voler sur le champ de bataille, intrépides brancardiers, pour ramasser, sous les balles prussiennes, nos soldats blessés et les transporter aux ambulances ? Noble héroïsme qui arracha un cri d'admiration au général Ducrot et valut au Frère Philippe la croix de la Légion d'honneur pour son Institut tout entier. Ainsi en décorant un drapeau dans quelque circonstance mémorable, on décore le régiment lui-même.

Hélas ! la persécution a sévi. Nos bons Frères ont dû prendre le chemin de l'exil. Il leur est interdit d'enseigner dans cette France, où ils ont dépensé tant de dévouement et obtenu de si légitimes et si éclatants succès.

Que Dieu les ramène un jour parmi nous, pour l'honneur de la sainte Eglise et la gloire de la France, notre patrie bien-aimée !

Notre-Dame Auxiliatrice

(24 mai.)

En étudiant, dans l'histoire, les rapports de Marie avec l'Eglise, on ne tarde pas à se convaincre que la « Vierge très puissante » est, à juste titre, comparée à la « Tour de David, où sont suspendus mille boucliers et toute l'armure des forts » (1); on comprend aussi combien l'Eglise a raison de dire à sa céleste Protectrice : « Réjouissez-vous, Vierge Marie, car à vous seule vous avez détruit toutes les hérésies dans le monde entier » (2). Bien souvent, en effet, dans le courant des âges, le peuple chrétien a éprouvé, d'une manière admirable, l'assistance actuelle de la Mère de Dieu pour triompher des ennemis de la religion.

Un fait entre mille. Lorsque, au xvi^e siècle, Sélim II, sultan de Constantinople, eut lancé à la mer une flotte considérable, dans le dessein d'envahir l'Europe et d'y assujettir les chrétiens au joug de Mahomet, quelle force arrêta les fils du prophète dans le golfe de Lépante, sinon les ferventes supplications des associés du Rosaire ? Oui, c'est bien à l'intercession de la Sainte Vierge que

(1) *Cant.*, IV, 4.

(2) *Brév. rom.*, *In festis B. M. V.*, III^e Noct.

don Juan d'Autriche fut redevable de la célèbre victoire navale remportée le 7 octobre 1571. En reconnaissance d'une telle faveur, le saint pape Pie V fit insérer dans les litanies de Lorette cette invocation : « *Auxilium Christianorum, ora pro nobis*. Secours des chrétiens, priez pour nous ».

Des événements plus rapprochés de nous ont fourni de l'assistance de Marie une preuve non moins mémorable.

Depuis 1805, une suite de mesures vexatoires avaient été dirigées par Napoléon contre le Souverain Pontife Pie VII. Le 10 juin 1809, Rome était envahie, et le drapeau français remplaçait le drapeau pontifical sur le fort Saint-Ange. Le 11, au matin, on pouvait lire, aux portes de toutes les églises de Rome, la bulle d'excommunication commençant par ces mots : « *Quùm memorandum* », et frappant tous ceux qui avaient participé aux attentats commis contre les droits, même temporels, de l'Eglise et du Saint-Siège.

« Que peut faire Pie VII en me dénonçant à la chrétienté ? avait écrit l'empereur à Eugène de Beauharnais : mettre mon trône en interdit, m'excommunier ? *Pense-t-il alors que les armes tomberont des mains de mes soldats ?* » La Providence releva ce défi quelques années plus tard, dans la terrible campagne de Russie.

Le 6 juillet, le général Radet pénètre dans le Vatican et emmène en exil le vénérable Pontife, accompagné du cardinal Pacca. Le Pape traverse le nord de l'Italie, au milieu des populations en larmes. Il entre en France par Grenoble. Là, on le sépare de son compagnon : Pacca est conduit à Fénestrelle, forteresse située entre

le Piémont et le Dauphiné, où il est retenu trois ans et demi. Savone, dans l'Etat de Gênes, et Fontainebleau, devaient être successivement le lieu de captivité de Pie VII. Dès son arrivée à Savone, le Pape est gardé dans une étroite prison, et, exemple inouï dans les annales de la persécution, réduit à n'avoir plus aucune communication avec le dehors, et à l'impuissance de gouverner l'Eglise de Dieu. Il en sera de même à Fontainebleau (9 juin 1812-23 janvier 1814).

Mais « Celui qui habite dans les cieux se rit des vains complots des hommes » (1). C'est à Fontainebleau même que Napoléon, vaincu par les puissances coalisées, est contraint de signer son abdication (4 avril 1814). Cette chute fut pour le Pape le moment de la délivrance. Le 12 mai, Pie VII arrivait à Ancône, où il était reçu avec enthousiasme, et, le 24, il entra à Rome au milieu des transports d'allégresse, ayant à ses côtés le cardinal Pacca, ce fidèle compagnon de l'exil.

Toutefois Pie VII, avant de reprendre le chemin de Rome, avait voulu, en témoignage de sa gratitude, placer, de ses propres mains, une couronne d'or sur la tête de l'insigne image de la Vierge Marie, qui est honorée à Savone sous le nom de Mère de la Miséricorde. Revenu au milieu de son peuple, il institua la fête de *Notre-Dame Auxiliatrice*, qu'il fixa au 24 mai, jour anniversaire de son retour dans la Ville éternelle. Ce retour et les triomphes obtenus sur l'enfer par l'intercession de Marie font le sujet de deux belles hymnes que Pie VII approuva pour l'office de ce jour. Nous citons deux strophes de la première :

(1) *Ps.*, II, 4.

O jour fortuné, jour à jamais célèbre dans nos fastes, qui vit le siège de Pierre recevoir de nouveau le docteur de la foi, après cinq années d'un lamentable exil !

Mère bénie de Jésus, Vierge des vierges, mettez le comble à vos faveurs ; aidez, nous vous en prions, le pieux Pasteur à conduire le troupeau dans les pâturages du salut.

Diverses Congrégations religieuses de femmes, vouées au soin des malades, se rattachent à Notre-Dame Auxiliatrice, appelée aussi Notre-Dame de *Bon-Secours*. Nous nous bornons à mentionner, d'après la date de leur arrivée parmi nous, celles qui ont des maisons dans le diocèse de Valence :

1° La *Congrégation des Sœurs de Notre-Dame de Bon-Secours de Lyon*, fondée dans cette ville le 29 janvier 1835, par M. l'abbé Gabriel, premier aumônier du grand Hôtel-Dieu. Une maison de cette famille religieuse existe à Romans depuis le 20 septembre 1856.

2° La *Congrégation des Sœurs Garde-malades de Notre-Dame Auxiliatrice*, fondée à Montpellier le 1^{er} juillet 1845, par le R. P. André Soulas. Deux maisons de cette Congrégation sont établies dans le diocèse de Valence : l'une à Valence même, depuis le 2 février 1858, et l'autre, à Montélimar, depuis l'année 1860.

3° La *Congrégation des Sœurs de Bon-Secours de Troyes*, fondée par M. le chanoine Paul Millet, à Arcis-sur-Aube, en 1840, et transportée, trois ans après, dans la ville de Troyes. Une maison de ces religieuses est installée à Die.

Daigne Notre-Dame Auxiliatrice conserver au milieu de nous ces anges visibles de la charité, ces cœurs vaillants et généreux qu'aucune maladie ne rebute,

qu'aucune épidémie n'arrête, et qui — l'expérience l'a prouvé, — n'hésitent pas à donner leur vie pour accomplir jusqu'au bout leur héroïque mission.

Saint Augustin de Cantorbéry,

Premier Apôtre de l'Angleterre.

(28 mai.)

« L'histoire de l'Eglise, dit Bossuet, n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent avec quarante de ses compagnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre » (1).

D'où venait ce moine Augustin, et qui l'envoyait ainsi convertir le pays appelé à devenir l'*Ile des Saints*? On le verra dans notre récit. Mais il nous faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Le christianisme fut implanté dans la Grande-Bretagne dès le second siècle. Au dire de Tertullien (2), il avait même pénétré, à cette époque, en Calédonie, au delà des limites de la province romaine. Mais, vaincus par les Saxons, peuple barbare accouru de la Germanie, les bretons, après un siècle entier d'efforts et de souffrances, de massacres et de profanations, avaient vu succomber leur foi chrétienne.

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, 1^{re} Partie, XI^e époque.

(2) *Adversus Judæos*, c. VII.

Plus heureuse, l'Irlande, qui avait échappé à la conquête romaine, demeura toujours fidèle à l'Évangile, que lui avait prêché son premier apôtre saint Patrice. Le pélagianisme lui-même, hérésie dominante en Bretagne, ne prit jamais pied sur la terre d'Hibernie.

En s'emparant du pays des Bretons, les Saxons, auxquels s'étaient unis les Angles, imposèrent aux vaincus les mœurs et la religion païennes. Or, à côté de la fière et vigoureuse indépendance qui faisait le fond du caractère Anglo-Saxon, quelle corruption et quelle férocité ! « Leur pitié, dit Montalembert, ne consistait qu'à épargner les vaincus pour les réduire en servitude et les vendre au dehors. Cet affreux commerce des esclaves... s'exerçait chez eux avec une sorte de passion invétérée. Il fallut, nous le verrons, des siècles entiers d'efforts incessants pour l'extirper. Ce n'était pas seulement des captifs et des vaincus qu'ils condamnaient à cet excès d'infortune et de honte : c'étaient leurs parents, leurs compatriotes ; c'était, comme les frères de Joseph, leur propre sang (1). »

Transportons-nous maintenant à Rome vers l'an 586 ou 587. Sur le Forum, des esclaves de tout pays, et, parmi eux, des enfants, des jeunes gens Saxons, sont exposés en vente. L'immortel Grégoire, celui à qui la postérité a décerné le titre de *Grand*, et qui était, pour lors, Abbé du monastère bénédictin de Saint-André, établi par lui sur le mont Coelius, vient à passer auprès de ces jeunes esclaves. Frappé de la beauté de leur

(1) *Les Moines d'Occident*, Paris, Lecoffre, in-12, 3^e édit., t. III, p. 346.

visage, de la blancheur de leur teint, de l'air de noblesse empreint sur leurs traits, il s'informe de leur patrie et de leur religion. Le marchand lui répond qu'ils viennent de l'île de Bretagne et qu'ils sont païens.

« Quel malheur, dit-il en poussant un profond soupir, que le père des ténèbres possède des êtres d'un visage si lumineux et que la grâce de ces fronts réfléchisse une âme vide de la grâce intérieure ! Mais quelle est leur nation ? »

— Ce sont des Angles.

— Ils sont bien nommés, car ces Angles ont des figures d'anges, et il faut qu'ils deviennent les frères des anges dans le ciel. Mais de quelle province ont-ils été enlevés ?

— De la Deira (l'un des deux royaumes de la Northumbrie).

— C'est encore bien : *De irá eruti*, ils seront dérobés à l'ire de Dieu, et appelés à la miséricorde du Christ. Et comment se nomme le roi de leur pays ?

— Alle ou Ælla.

— Soit encore : il est très bien nommé, car on chantera bientôt l'*Alleluia* dans son royaume ».

Ce dialogue nous a été conservé par le vénérable Bède, que l'on a surnommé « le père de l'histoire d'Angleterre ». Il est reproduit également par Paul, Diacre, et par Jean, Diacre, dans leur biographie respective de saint Grégoire (1).

Le charitable Abbé racheta sans doute ces trois ou

(1) BEDE, II, 1. — PAUL DIAC., Vita S. Greg., c. XIV. — JOAN DIAC., Vita S. Greg., I, 21. — Apud MONTALEMBERT, Op. cit., p. 348-9.

quatre enfants, et ce fut là, observe l'historien des *Moines d'Occident*, l'origine de la rédemption de toute l'Angleterre. Devenu pape (590), Grégoire n'eut rien de plus à cœur que de conquérir à la foi catholique les Anglo-Saxons. Mais quels seront les apôtres de l'île lointaine où le transporte continuellement sa pensée ? Les moines mêmes de son monastère de Saint-André au mont Cœlius (1), auxquels il donnera pour chef Augustin, le prier de cette maison.

Quelle fut la vie d'Augustin avant le jour où le choix du Pontife se fixa sur lui, c'est ce que nous ignorons absolument. Il est à croire que les éminentes qualités du prier avaient dû attirer l'attention de son ancien Abbé. Quoi qu'il en soit, Augustin part pour l'île de Bretagne à la tête de quarante moines. Un instant effrayés par les récits qu'on leur fait en Provence sur les pays qu'ils vont conquérir à la foi chrétienne, les moines hésitent ; mais bientôt, réconfortés par une lettre du Souverain Pontife, ils traversent résolument toute la Gaule franque et débarquent sur la plage méridionale d'Angleterre, là où Jules César et, après lui, Hengist étaient jadis descendus (2).

A peine arrivé, Augustin entre en relation avec Ethel-

(1) Ce monastère porte aujourd'hui le nom de Saint-Grégoire. Le pèlerin de la Ville éternelle ne manque pas d'aller visiter les nombreux souvenirs du grand pape qui y sont précieusement conservés.

(2) « On a longtemps conservé et vénéré le rocher qui avait reçu l'empreinte des premiers pas d'Augustin ; on y venait en pèlerinage pour remercier le Dieu vivant d'y avoir conduit l'apôtre des Anglais » (MONTALEMBERT, *Op. cit.*, p. 360-1).

bert, le roi de la contrée, et lui annonce qu'il apporte « la meilleure des nouvelles, la vraie bonne Nouvelle ». Petit-fils de Hengist, le premier des conquérants saxons, Ethelbert était uni en mariage avec Berthe, fille de Caribert, roi des Francs. Berthe était chrétienne et Dieu semblait ainsi destiner cette arrière-petite-fille de Clovis à être la Clotilde de l'Angleterre.

Le roi Ethelbert, pressenti par les envoyés d'Augustin, demanda quelques jours pour réfléchir ; puis il vint lui-même visiter les moines arrivés de Rome. C'est alors qu'Augustin et ses compagnons s'avancèrent processionnellement à sa rencontre. L'entrevue fut des plus cordiales. Le roi permit aux missionnaires d'entrer à Cantorbéry pour y prêcher l'Évangile, et leur assigna lui-même une demeure, qui, de nos jours encore, porte le nom de *Stable Gate*, Porte de l'hôtellerie. L'exemple de leur sainte vie, non moins que leurs prédications et leurs miracles, contribua puissamment à la conversion de l'Angleterre.

Ethelbert demanda le baptême, qu'il reçut avec de profonds sentiments de foi et de piété le jour de la Pentecôte, 597. Nombre de Saxons suivirent son exemple, si bien qu'Augustin, par ordre du Pape, fut nommé évêque, pour être placé à la tête de la nouvelle chrétienté. C'est en France qu'il reçut l'onction sainte, des mains de Virgile, métropolitain d'Arles, que Grégoire avait établi son vicaire sur toutes les églises du royaume des Francs.

La solennité de Noël 597 fut marquée par un événement des plus considérables. Dix mille Anglo-Saxons se présentèrent pour recevoir le baptême, qui leur fut

administré à l'embouchure de la Medway, dans la Tamise. Pour témoigner de son dévouement à la religion qu'il avait embrassée, le roi abandonna à l'archevêque Augustin et à ses religieux son propre palais, qui fut transformé en monastère et auprès duquel se construisit bientôt la basilique du Sauveur (*Christ Church*), la métropole de l'Angleterre.

La carrière épiscopale d'Augustin fut visiblement bénie de Dieu. Les monastères et les églises, qui couvrirent dès lors le sol de l'Angleterre, attestent la haute et salutaire influence qu'il exerça autour de lui.

L'illustre apôtre des Anglais quitta ce monde le septième jour des calendes de juin (26 mai). Un siècle et demi après sa mort, un concile tenu à Cloveshou, en Angleterre, décréta que son nom serait toujours invoqué dans les Litanies après celui de Grégoire, « parce que, dit-il, c'est lui qui, envoyé par notre père Grégoire, a le premier porté à la nation anglaise le sacrement du baptême et la découverte de la céleste patrie » (1).

S. S. Léon XIII a étendu à l'univers entier la fête de saint Augustin de Cantorbéry, inscrite au 28 mai dans le calendrier romain.

C'est de bon augure. Espérons que le schisme lamentable de Henri VIII ne tardera pas à disparaître et que l'*Ile des Saints* reprendra sa place d'honneur parmi les nations catholiques.

(1) *Concil. Cloveshoviense*, an. 747.

LES ROGATIONS

Les trois jours qui précèdent l'Ascension sont consacrés, sous le nom de *Rogations*, c'est-à-dire supplications publiques, à la prière et à la pénitence. Origine de cette institution, son but actuel, sa liturgie : autant de questions propres à intéresser nos lecteurs.

I. Vers l'an 470, l'antique cité de Vienne fut le théâtre de terribles calamités : des phénomènes sinistres, de fréquents tremblements de terre, des incendies multipliés jetaient la consternation parmi les habitants. Ce qui ajoutait à l'effroi, c'est que des animaux sauvages pénétraient dans la ville et entraient même dans les maisons.

Or la veille de Pâques, tandis que le peuple était réuni dans la basilique où officiait le saint évêque Mamert, un bruit plus formidable encore que tous les autres se fit entendre : la terre venait de s'entr'ouvrir ; des globes de feu jaillissant du sol, consumaient le palais du gouverneur et menaçaient la ville d'un embrasement général. La multitude se précipita sur le lieu du désastre. Seul, Mamert demeura quelques instants encore dans l'église, prosterné devant l'autel, versant d'abondantes larmes et conjurant Dieu d'avoir pitié de son peuple. Soudain il se lève et va se placer au milieu des flammes : le feu s'arrête devant l'homme de Dieu, et, à partir de ce moment, on voit cesser les redoutables fléaux. Le fait est attesté par Sidoine Apolli-

naire, évêque de Clermont, contemporain de saint Mamert (1).

C'est dans cette mémorable circonstance que saint Mamert prescrivit trois jours d'expiation, pendant lesquels les fidèles feraient pénitence et marcheraient en *procession*, chantant des psaumes. Le saint évêque choisit pour cela les trois jours qui précèdent l'Ascension.

De Vienne, la pieuse pratique des Rogations ne tarda pas à se répandre dans la Gaule entière, comme on le voit par le premier concile d'Orléans, tenu en 511. Les règlements de ce concile rendent obligatoires, pendant les trois jours, le jeûne et l'abstinence. Ils veulent que l'on dispense de leur travail les gens de service, afin qu'ils puissent prendre part aux processions, qui se prolongent bien avant dans la journée.

Les Rogations s'étendirent peu à peu dans toute l'Eglise d'Occident. Rome les adopta vers la fin du VIII^e siècle, par ordre de saint Léon III. Elles sont désignées sous le titre de *Litanies mineures*, dans le Missel romain, qui réserve le nom de *Litanies majeures* à la procession fixée par saint Grégoire-le-Grand au 25 avril, en mémoire de l'entrée de saint Pierre à Rome, où le Chef des apôtres venait établir le siège de son pontificat.

II. De nos jours, le jeûne des Rogations n'est plus qu'à l'état de souvenir ; l'abstinence elle-même a cessé d'être obligatoire dans la plupart des diocèses. Toutefois, si la ferveur s'est relâchée, l'esprit de l'Eglise n'a pas changé : c'est bien toujours la prière, la componction, la pénitence, que cette Mère pleine de sollicitude réclame de ses enfants pendant les Rogations.

(1) Liv. VII, Ep. I.

Elle a raison. D'abord n'est-il pas vrai que les péchés des hommes ne cessent de provoquer la colère divine ? La loi de Dieu est foulée aux pieds, son nom est blasphémé et son Eglise en butte à toute sorte de persécutions. Tant de crimes et de scandales appellent des châtiments. Comment les conjurer, sinon en nous humiliant, en prenant part à ces manifestations pieuses et pacifiques qui sont les Processions, en faisant monter ensemble nos prières vers le Dieu à qui obéissent la peste, la famine, la guerre et tous les autres fléaux ?

Et puis, n'avons-nous pas aussi à obtenir les bénédictions du ciel pour les moissons et les fruits de la terre ? « Tous les êtres, dit le Roi-Prophète, élèvent avec espoir leurs yeux vers vous, Seigneur, et vous leur donnez leur nourriture en la saison convenable ; vous ouvrez la main, et vous répandez votre bénédiction sur tout ce qui respire » (1). C'est Dieu qui envoie à nos campagnes les rayons de soleil, la neige, les fraîches ondées et aussi, reconnaissons-le, la grêle et ces mille ennemis qui s'attaquent à nos récoltes, principalement à nos vignes. Sans doute, nous sommes loin de blâmer les précautions auxquelles a recours la sagesse humaine pour lutter contre ces infatigables destructeurs ; mais pourquoi négliger le remède le plus efficace ? pourquoi ne pas dire à Dieu avec le peuple chrétien : « Afin que vous daigniez nous donner et nous conserver les fruits de la terre, nous vous supplions, exaucez-nous ! » — Seconde et excellente raison d'être des Rogations.

III. La fonction sainte des jours dont nous parlons comprend la Procession et la Messe qui l'accompagne.

(1) Ps., CXLIV, 15-16

L'Eglise y fait succéder à la couleur blanche, emblème des joies pascales, la couleur violette, symbole de la tristesse et de la pénitence.

La Procession se dirige d'ordinaire à travers les champs. C'est religieux et poétique tout à la fois. « On voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille... Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers, entendent tour à tour les hymnes des laboureurs » (1). On chante, à la procession, les Litanies des Saints, série admirable d'invocations, dans lesquelles nous invitons successivement à unir leurs prières aux nôtres tous les chœurs de la céleste Jérusalem : l'auguste Marie, les Anges, Jean-Baptiste, le Précurseur de l'Agneau divin, Joseph, le Père nourricier de Jésus, les Patriarches et les Prophètes, les Apôtres et les Disciples, les saints Innocents, les Martyrs, les Pontifes, les Confesseurs, les saints Moines, Madeleine la pénitente, les Vierges, les saintes Femmes, en un mot tous les saints et saintes de Dieu. Quelle force que tous ces suffrages réunis en notre faveur !

La Messe se célèbre soit dans l'église de la Station, soit dans l'église même d'où la procession est partie, si l'on ne doit pas s'arrêter dans quelque sanctuaire. Le caractère dominant des morceaux qui la composent, c'est l'exhortation à la prière.

Prions donc, unissons nous aux supplications des fervents serviteurs de Jésus-Christ, afin que Dieu éloigne de nous les calamités qui nous menacent.

(1) CHATEAUBRIANT, *Génie du Christian.*, 4^e P., l. I, ch. VIII.

L'ASCENSION

Il y a quarante jours, nous acclamions, dans la solennité pascalle, le Vainqueur de la mort, Jésus, le divin Ressuscité. La radieuse Ascension nous réunit aujourd'hui autour du Triomphateur qui va prendre possession de son royaume.

Les onze disciples sont à table. Tout à coup Jésus-Christ apparaît au milieu du Cénacle. Quel bonheur pour les convives ! Sur le point de confier à ses apôtres la plus grande mission que des hommes aient jamais reçue, le Maître les y prépare en les rappelant à d'humbles sentiments d'eux-mêmes, en leur reprochant l'incrédulité avec laquelle ils accueillirent la nouvelle de sa résurrection. Puis il leur dit, avec l'autorité qui ne convient qu'à un Dieu : « Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné » (1). Et comme les miracles sont la preuve la plus accessible, la plus convaincante d'une mission divine, Jésus-Christ donne à ses disciples le pouvoir de chasser les démons et de commander en maîtres à la nature.

Mais le moment de la séparation est venu. Jésus se lève, et tous l'accompagnent : Marie, les onze apôtres, les saintes femmes, les disciples, en un mot, les cent vingt personnes qui se trouvaient alors réunies dans le

(1) S. MARC, XVI. 15.

Cénacle. Le cortège sort de la ville ; descend dans la vallée de Josaphat et traverse le Cédron, au sujet duquel David avait écrit : « Il boira, sur son chemin, de l'eau du torrent ; c'est pour cela qu'il élèvera la tête » (1). Aux jours de sa Passion, Jésus-Christ avait bu, en effet, l'eau bourbeuse des humiliations. C'est à la résurrection et à l'ascension que devait s'accomplir la seconde partie de l'oracle divin.

On passe près du jardin et de la grotte de Gethsémani : quels souvenirs ! On arrive au sommet de la montagne des Oliviers. Il est midi, l'heure même où Jésus-Christ avait été élevé sur la croix. Le Sauveur jette sur les assistants un regard de complaisance et d'amour ; il élève les mains et les bénit. Soudain ses pieds se détachent de la terre et il s'élève vers le ciel. Tous le suivent du regard jusqu'à ce qu'une nuée l'ait dérobé à leurs yeux. Ils sont encore dans cette attitude, lorsque deux anges vêtus de blanc se présentent à eux et leur disent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus qui vous a quittés pour s'élever au ciel reviendra un jour de la même manière que vous l'avez vu monter » (2).

Tel est, dans sa majestueuse beauté, le fait de l'Ascension du Sauveur. La solennité destinée à en perpétuer le souvenir remonte au berceau même du christianisme. Elle est obligatoire comme le Dimanche et se célèbre le quarantième jour après Pâques, lequel est toujours un jeudi.

(1) *Ps.*, CIX, 7.

(2) *Act.*, I, 11.

Quelques réflexions pratiques se présentent ici d'elles-mêmes. L'Ascension, qui est pour Jésus-Christ le principe d'une si grande gloire, est pour le chrétien la source de la plus douce espérance : « car, dit saint Léon, là où le chef est entré, le corps est appelé à pénétrer » (1).

Elevons donc d'abord nos regards vers la sainte cité : « Allez, mes yeux, allez au ciel et y enlevez mon cœur. Allez par désir et par espérance où vous êtes appelés, où vous serez un jour en effet. Allez au séjour qui vous est montré, et aimez cette céleste patrie où Dieu sera tout en tous » (2).

Aigle divin, Jésus-Christ nous invite lui-même à le suivre ; il vole pour ainsi dire au-dessus de nous pour nous provoquer à monter après lui (3).

Or le chemin que nous montre le Sauveur, quel est-il, sinon celui du sacrifice ? » Ne fallait-il pas, dit-il lui-même, que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire » (4) ? La condition n'est point changée. Pour nous encore le *royaume du ciel souffre violence* ; il faut en faire la conquête, l'emporter d'assaut.

Mais aussi quelle allégresse lorsque, après les ombres et les mystères de la vie présente, le Sauveur Jésus, « nous mettant en possession de son visage adorable, nous enrichira de la lumière qui fait les bienheureux » (5) !

(1) *Serm. I. De Ascens.*

(2) BOSSUET, *Médit. sur l'Evang.*

(3) *Deutér.*, XXXII, 11.

(4) S. LUC, XXIV, 26.

(5) *Hymne des Vêpres de l'Ascens.*

Liturgie de l'Ascension

Un souvenir d'enfance nous est resté relativement à la fête de l'Ascension : celui de la mélancolie des adieux se mêlant aux accents du triomphe.

Il y avait pour notre âme une incomparable exultation dans les applaudissements décernés par la terre au divin Roi, dans le chant de la prose *Solemnis hæc festivitas*, que la liturgie de Vienne avait inscrite à l'office de la Messe.

Mais le cœur se serrait lorsque, à Vêpres, l'hymne aux notes plaintives mettait sur nos lèvres la cantilène de l'exilé qui voit disparaître son ami. Comme on eût voulu quitter la vallée des larmes et s'en aller dans la patrie, où Jésus essuie les pleurs de ses enfants et inonde leurs cœurs de délices !

Tel est, en effet, le double caractère que revêt la liturgie de l'Ascension.

D'une part, tout est imposant, grandiose dans le triomphe du vainqueur de la mort et du péché. Témoin d'abord cette procession qui précède la fonction sacrée de la Messe, et qui est destinée, dans la pensée de nos pères, à commémorer la marche de Notre-Seigneur et de ses disciples vers la montagne des Oliviers, d'où le Sauveur s'élève au ciel. Témoin ensuite ce majestueux Introït, composé des paroles que les Anges adressent aux Apôtres après que s'est accompli le grand événement, paroles auxquelles s'ajoutent celles du roi David, invitant l'univers à la joie :

Hommes de Galilée, pourquoi regardez-vous au ciel avec tant d'étonnement ? Alleluia ! en la manière dont vous l'avez vu monter au ciel, ainsi il reviendra. Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

Ps. — Peuples, battez des mains ; célébrez Dieu avec transport par des chants d'allégresse.

Mêmes élévations dans les divers autres morceaux liturgiques de la Messe : Versets alleluiatiques. Offertoire et Communion. La Collecte demande à Dieu que nos cœurs habitent par avance le ciel, où nous attend notre Rédempteur. L'Épître, tirée du premier chapitre des Actes des Apôtres, et l'Évangile, emprunté à saint Marc, contiennent l'historique de l'Ascension.

Mais où l'on commence à ressentir les langueurs de l'exil, c'est lorsque, après le chant de l'Évangile, un acolyte éteint silencieusement le Cierge pascal, qui nous rappelait la présence de Jésus ressuscité. Adorable Maître ! Quand viendra le jour où, de nouveau revêtus de notre chair, nous nous élancerons dans les airs à sa rencontre, pour demeurer avec lui à jamais ?

Et que dire de l'hymne des Vêpres *Salutis humanæ Sator*, due à saint Ambroise, mais singulièrement modifiée au *xvii^e* siècle ? Ses accents émeuvent le cœur et plus d'un, en les écoutant, sent les larmes mouiller sa paupière. Tels autrefois les enfants d'Israël, captifs sur les bords de l'Euphrate, pleuraient au souvenir des cantiques de Sion :

Auteur du salut de l'homme, ô Jésus amour des cœurs,
Créateur de ce monde que vous avez racheté, chaste lumière
de ceux qui vous aiment.

Vaincu par votre clémence, vous vous étiez chargé de nos crimes ; innocent, vous avez souffert la mort, afin de nous arracher nous-mêmes au trépas.

Vous brisez les portes de l'enfer, vous faites tomber les chaînes des captifs ; après votre victoire, vous obtenez le plus noble triomphe et vous êtes allé vous asseoir à la droite du Père.

Laissez-vous fléchir par votre bonté, daignez réparer nos malheurs ; montrez-nous votre divin visage, donnez-nous le bonheur au sein de la lumière qui rend heureuses les âmes.

Vous êtes notre guide et notre sentier jusqu'aux cieux ; soyez aussi le but que désirent nos cœurs ; soyez la joie de nos larmes et la douce récompense de notre vie.

Que reste-t-il à l'âme, après le départ de Celui qui faisait sa joie, sinon d'inviter Jésus à se souvenir de sa promesse et à ne pas tarder de nous consoler par l'envoi du divin Paraclet ?

Or telle est la prière qui sert d'Antienne au cantique de Marie :

O roi de gloire, Seigneur des armées, qui aujourd'hui êtes monté triomphant au-dessus de tous les cieux, ne nous laissez pas orphelins ; mais envoyez-nous l'Esprit de vérité, selon la promesse du Père. Alleluia.

Ce sera aussi notre supplication jusqu'au grand jour de la Pentecôte. Daigne le tout aimable Sauveur l'écouter favorablement et l'exaucer.

Le Mont de l'Ascension

Lorsqu'on sort de Jérusalem par la porte orientale, dite jadis porte des *Troupeaux*, actuellement de *Saint-Etienne*, et appelée par les Musulmans *Bab-Sitti-Mariam*, porte de *Madame Marie*, le regard plonge dans la val-

lée de Josaphat et voit au-delà se dresser devant lui la montagne des *Oliviers*.

De la célèbre vallée on a écrit : « Aucun lieu sur la terre n'évoque de plus solennelles pensées ; c'est la vallée des larmes, du recueillement et de la mort. Rien d'animé ne distraît l'homme qui vient méditer dans cette triste solitude » (1). Le côté attenant à la Ville sainte est tapissé de tombeaux mahométans ; le flanc opposé est sillonné de sépulcres juifs.

Que de souvenirs pour le chrétien dans ce voisinage de Jérusalem ! Ici, le théâtre du martyre de saint Etienne ; là, le tombeau de Marie et la basilique de l'Assomption ; plus loin, à l'extrémité d'une impasse, la grotte et le jardin de Gethsémani, le rocher sur lequel Pierre, Jacques et Jean s'abandonnèrent au sommeil pendant que le Sauveur priait et arrosait la terre d'une sueur de sang ; puis, au tournant d'un mur, le lieu où Judas vint donner au divin Maître le baiser de la trahison.

En continuant sa marche ascendante, le pèlerin arrive à l'endroit où, six jours avant sa Passion, Jésus venant de Bethphagé entrait triomphalement à Jérusalem. Parvenu en face de la ville, dit saint Luc, il la regarda et pleura sur elle en disant : « Ah ! si du moins en ce jour qui t'est donné encore, tu connaissais ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Des jours malheureux viendront pour toi où tes ennemis t'environneront de tranchées ; ils t'enfermeront et te resserreront de toutes

(1) *Guide-indicateur de la Terre-Sainte*, par le F. LIÉVIN, t. I, p. 316.

parts » (1). Coïncidence frappante, observe Baronius, le lieu même où Jésus-Christ pleura sur Jérusalem fut celui où vinrent camper les légions romaines, envoyées par Titus pour faire le siège de la ville déicide (2).

Nous voici au sommet de la montagne des Oliviers. Quel panorama ! D'un côté, Jérusalem, et, de l'autre, les monts de l'Arabie, le Jourdain, la Mer Morte. Plus près de nous, Béthanie et l'emplacement de Bethphagé.

Donc, sur ce bienheureux sommet, après avoir vénéré sur notre droite le lieu où Notre-Seigneur enseigna le *Pater* et où s'élève aujourd'hui un monastère de Carmélites (3) ; après nous être agenouillés non loin de là, à l'endroit où, d'après la tradition, les apôtres composèrent le *Credo*, dirigeons-nous vers le rocher de l'Ascension, qui occupe à peu près le milieu du plateau.

C'est là que, le quarantième jour après sa résurrection, Jésus-Christ conduisit ses apôtres et un grand nombre de disciples. « Levant les mains, dit saint Luc, il les bénit. Et pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et s'éleva au ciel » (4). La tradition, appuyée sur ces paroles du psaume 67° : « Royaumes de la terre,

(1) S. LUC, XIX, 42-43. Le lieu où pleura Notre-Seigneur était jadis consacré par une église qui portait le touchant vocable de *Dominus flevit*, le *Seigneur a pleuré*. Aujourd'hui il est occupé par une mosquée qui tombe en ruines et est appelée par les indigènes *Mansourieh*.

(2) *Annal.* t. I, ann. 34. — Cf. JOSÈPHE, de *Bello Judaico*, l. VI, c. III. — QUARESMIUS, *Historica, theologica et moralis Terræ Sanctæ elucidatio*, Anvers, 1639, in-fol., t. II, p. 301.

(3) Sur les murs de leur cloître, le *Pater* est écrit dans toutes les langues.

(4) S. LUC, XXIV, 50-51.

chantez à Dieu ; célébrez le Seigneur, célébrez Dieu qui s'élève au plus haut des cieux, *vers l'orient*, veut qu'en effet Jésus-Christ soit monté au ciel le visage tourné vers l'orient, semblant par cette attitude repousser Jérusalem et s'adresser à des races nouvelles. Ainsi le soleil, dit Quaresmius, après avoir éclairé les contrées où naît l'aurore, porte sa lumière vers les régions qu'enveloppaient les ténèbres de la nuit (1).

Une autre tradition non moins respectable est celle des empreintes sacrées que Notre-Seigneur a laissées sur le rocher en montant au ciel. Mais depuis longtemps déjà, la pierre de l'Ascension ne possède plus que le vestige du pied gauche. Quel sort a subi celui du pied droit ? C'est ce que l'on ne saurait dire d'une manière certaine. Les uns prétendent que cette précieuse relique aurait été enlevée par les Musulmans ; d'autres pensent qu'elle a disparu peu à peu grâce à la dévotion, légitime sans doute, mais bien indiscreète, des pèlerins.

Sainte Hélène, la très pieuse mère de l'empereur Constantin, avait fait construire une belle église sur le lieu de l'Ascension. Renversée au ^{vii}^e siècle, par les armées de Chosroès, elle fut reconstruite par Modestus, évêque de Jérusalem. A la chute du royaume latin (1187), les disciples du Coran démolirent de nouveau cette basilique et élevèrent la mosquée que l'on voit encore aujourd'hui, plus ou moins transformée, et dont le minaret domine, hélas ! la Montagne sainte. Quant au rocher sur lequel est imprimé le pied divin, c'est un calcaire dur, encadré dans quatre pièces de marbre blanc ordinaire.

(1) *Op. cit.* p. 315.

Chaque année, les PP. Franciscains peuvent célébrer dans la mosquée l'office de l'Ascension, dès la veille de la fête jusqu'au lendemain à midi. Les cérémonies saintes se terminent par une procession vers le nord de la montagne, au lieu appelé *Viri Galilæi*, Hommes de Galilée. C'est là que les anges apparurent disant aux apôtres et aux disciples : « Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous là regardant le Ciel ? Ce Jésus qui, du milieu de vous, a été enlevé au ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu monter » (1).

A la montagne de l'Ascension se rattache l'histoire émouvante d'un pèlerin gentilhomme, racontée entr'autres par Ludolphe le Chartreux, saint Bernardin de Sienne et saint François de Sales. Nous résumons, en lui laissant le charme de son incomparable langage, le récit du saint évêque de Genève :

« Un fort illustre et vertueux chevalier alla donq un jour outre mer en Palestine, pour visiter les saintz lieux esquelz Nostre Seigneur avoit fait les œuvres de nostre redemption... Puis alla en premier lieu en la ville de Nazareth... De là il passa en Bethléem..., baysant et rebaysant cent fois cette terre sacree, et lechant la poussiere sur laquelle la premiere enfance du divin Poupon avoit été receüe ».

Le pieux pèlerin visite de la sorte les autres lieux sanctifiés par la présence et les miracles de Jésus-Christ. Enfin nous le trouvons « revenant sur le mont Olivet ou se fit le mistere de l'Ascension ».

« La, voyant les dernières marques et vestiges des

(1) Act., I, 11.

pieds du divin Sauveur, prosterné sur icelles et les bay-sant mille et mille fois avec des soupirs d'un amour infini, il commença a retirer a soy toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut descocher sa fleche ; puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel : « O Jésus, dit-il, mon doux Jésus, je ne sçai plus ou vous chercher et suivre en terre ; hé. Jesus, Jesus mon amour, accordes donq a ce cœur qu'il vous suive et s'en aille apres vous la haut ». Et avec ces ardentes paroles il lança quant et quant (*également*) son ame au ciel, comme une sacree sagette (*flèche*) que, comme divin archer, il tira au blanc de son tres heureux object... « Sans doute, dit le medecin, son cœur s'est donques esclatté d'exces et de ferveur d'amour ». Et affin de mieux affermir son jugement il le voulut ouvrir, et trouva ce brave cœur ouvert, avec ce mot gravé au dedans d'iceluy : « Jesus mon amour ! » L'amour donques fit en ce cœur l'office de la mort, separant l'ame du cors sans concurrence d'aucune autre cause » (1).

Quaresmius, qui relate aussi l'heureux trépas de notre pèlerin, accompagne son récit de cette dévotion aspiration, à laquelle nous nous unissons pleinement : « Puissions nous l'imiter et le suivre, en quittant la terre pour aller servir éternellement au ciel Celui qui est assis à la droite du Père, Jésus-Christ Notre-Seigneur (2) ».

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, l. VII, c. XII.

(2) *Op. cit.*, p. 319.

Les disciples au Cénacle

Avant de remonter vers son Père, le divin Roi avait dit à ses disciples : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous... » Et encore : « Tenez-vous dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'En-Haut... Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous serez mes témoins dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ».

Fidèles à la recommandation du Maître, les disciples descendent de cette montagne des Oliviers, d'où ils ont vu le Sauveur s'élever majestueusement dans les nuées du ciel. Leur âme est consolée, sans doute, par l'éclatant triomphe dont ils viennent d'être les témoins ; mais leur cœur peut-il se défendre d'une certaine tristesse ? Ce sont des adieux qu'ils ont entendus, et leur Maître bien-aimé, plus jamais ils ne le reverront en ce monde. Les messagers célestes leur ont bien dit qu'il reviendrait : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus qui, en vous quittant, s'est élevé au ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter ». Oui, mais ce retour est pour la fin des temps, alors que le Fils de l'homme, Juge suprême des vivants et des morts, viendra présider les solennelles assises de l'humanité.

En attendant, il faut se préparer à la venue de l'Esprit Consolateur, du divin Paraclet, qui doit « renouveler la face de la terre ».

Voilà donc qu'à la suite de Marie, les disciples traversent la vallée de Josaphat, regagnent la ville et se retirent dans cet appartement « vaste et bien orné », où Jésus-Christ avait célébré sa dernière Pâque et institué l'adorable sacrement de l'Eucharistie.

Entrons avec eux dans le Cénacle, et instruisons-nous à leur exemple.

Il y a là d'abord l'auguste Marie. Comme sa présence est pour tous un sujet de joie, une protection assurée, une indéfectible espérance ! N'est-elle pas la Mère du bon Conseil, la Reine des Apôtres, en un mot, l'âme de l'Eglise naissante ?

Autour d'elle, les onze choisis par Jésus-Christ, et les nombreux disciples qui s'étaient attachés au Sauveur durant sa vie mortelle. Parmi eux, les saintes femmes que nous avons vues versant des larmes sur le trajet du Calvaire ou au pied de la Croix, les amis de Jésus : Lazare, Joseph d'Arimathie, Simon de Cyrène, Nicodème et autres pieux personnages qui se firent un devoir d'adhérer à Jésus-Christ et à sa doctrine.

Que fait, au Cénacle, cette assemblée, la plus vénérable qu'il y ait au monde ? Elle persévère dans la prière.

Combien fervente, combien efficace dut être cette prière collective unie aux supplications de l'auguste Marie, nous pouvons le conjecturer d'après le grand événement qui se passa le jour de la Pentecôte.

De plus, durant ces jours de préparation à la descente de l'Esprit-Saint, il y eut au Cénacle une élection. Judas avait prévariqué et, après avoir trahi son Maître, il s'était donné la mort. Il s'agissait donc de le remplacer

dans le collège apostolique. « Il faut, dit Pierre, qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie pendant que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, à commencer depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où nous l'avons vu monter au ciel, on en choisisse un qui soit avec nous, témoin de sa résurrection ».

« Alors, continue le livre des *Actes*, ils en présentèrent deux : Joseph, appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Mathias. Et s'étant mis en prière, ils dirent : « Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez lequel de ces deux vous avez choisi, pour remplir ce ministère et entrer dans l'apostolat dont Judas est déchu par son crime, pour s'en aller dans son lieu (dans l'enfer). Aussitôt ils les tirèrent au sort, et le sort tomba sur Mathias, et il fut associé aux onze apôtres » (1).

Si toutes nos entreprises, si toutes les élections commençaient par la prière, quel heureux changement ne tarderait pas à se produire et dans notre vie privée et dans la société !

Comme les disciples, préparons-nous aux grâces de l'Esprit-Saint. Cet esprit Créateur répandra la lumière dans notre intelligence et revêtira notre volonté d'une force invincible : et nous irons, hommes nouveaux, vaillants apôtres, partout où nous appelle le devoir et où nous invite le dévouement au salut de nos frères.

(1) *Act.*, I, 21-26.

SAINT JOUR de la PENTECOTE

Si la fête de Pâques rappelait aux enfants d'Israël la sortie d'Égypte et le *passage* de la mer Rouge, celle de la Pentecôte ou du *cinquantième* jour ramenait pour eux l'anniversaire de la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï et, en même temps, la solennité des Pré-mices, ainsi nommée parce que l'on y offrait à Dieu la première gerbe de la moisson et les premiers fruits de la terre.

De ce jour, comme de celui de la Pâque et de la fête des Tabernacles ou des Tentes, destiné à perpétuer le souvenir des quarante ans que le peuple voyageur passa dans le désert, il était écrit : « Vous l'appellerez un jour très grand et très saint » (1). Tout fils de Juda devait, en chacune de ces trois solennités, se rendre à Jérusalem, pour y prendre part aux sacrifices qui étaient offerts dans le Temple.

Or nous sommes à la première Pentecôte qui suivit la mort et la résurrection de JÉSUS-CHRIST. Un nombre considérable d'étrangers, accourus de toutes les contrées où Israël a établi des synagogues, sillonnent les rues de la cité et donnent à Jérusalem l'aspect le plus varié, le plus imposant. Le pays des Parthes et des Mèdes, la Cappadoce, le Pont, l'Arabie, l'Égypte, la Libye, Rome elle-même, ont là des représentants. On y voit aussi, mêlés aux Juifs de pure race, des gentils

(1) *Lévit.*, XXIII, 21.

qui, ayant embrassé la loi de Moïse et ses pratiques, sont appelés Prosélytes.

Quelques heures encore, et toute cette multitude sera témoin du plus merveilleux événement, et plusieurs milliers de ces pèlerins ou des habitants de Jérusalem se proclameront les disciples de Jésus de Nazareth, qu'ils avaient vu, sept semaines auparavant, livré au supplice le plus ignominieux.

Cependant, retirés dans le Cénacle, sur la colline de Sion, douze pêcheurs de Galilée prient, depuis dix jours, avec Marie, Mère de Jésus, et une centaine de disciples. Il leur a été dit : « Demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'En-Haut » (1) ; car « Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui viendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (2).

Et voici que tout à coup il se fait un grand bruit, comme un vent impétueux qui vient du ciel et qui remplit toute la maison où ils sont assis. Et ils voient apparaître des langues de feu qui se partagent et s'arrêtent sur chacun d'eux. Et ils sont tous remplis du Saint-Esprit et commencent à parler diverses langues selon que le Saint-Esprit leur en met l'expression dans la bouche » (3).

Ce vent violent, ces langues, ce feu : tout annonce qu'il vient de s'opérer dans les apôtres une transformation complète, une création nouvelle, en attendant que

(1) S. Luc, XXIV, 49.

(2) *Act.*, I, 8.

(3) *Ibid.*, II.

par eux soit renouvelée la face de la terre elle-même. Voyez-les ces timides, ces ignorants d'hier ; entendez-les lorsqu'ils se présentent devant le peuple assemblé sur les places de Jérusalem, pour lui annoncer le Dieu crucifié. Quelle science des Ecritures ! quelle énergie, quelle éloquence dans la parole ! Qu'il est grand surtout l'humble pêcheur du lac de Génésareth appelé à diriger, comme pilote suprême, le vaisseau de l'Eglise ! Avec quel prodigieux succès il commence à devenir *pêcheur d'hommes* ! Aujourd'hui même, trois mille de ceux qui l'ont entendu deviennent sa conquête et forment, unis aux cent vingt disciples, l'Eglise naissante.

Quelques-uns pourtant se scandalisent de l'ivresse divine dans laquelle ils voient les apôtres : « Ces hommes, disent-ils, sont pleins de vin ». De nos jours, le rationalisme ne tiendrait pas un langage différent. Qu'il nous explique donc comment ces Galiléens prétendus ivres sont parvenus à convertir le monde, à substituer la religion d'un Dieu crucifié au culte tant de fois séculaire des divinités les plus favorables aux passions humaines.

Mais voici qu'un autre adversaire se dresse devant les hérauts de l'Evangile : le Sanhédrin, c'est-à-dire le conseil suprême de la nation, par conséquent, ce que Jérusalem a de plus respectable. Pierre et Jean viennent, par une parole, de rendre à un paralytique l'usage de ses jambes. Le fait est incontestable : toute la ville peut en rendre témoignage. Les chefs du peuple s'étonnent d'un semblable pouvoir. — Au nom de qui avez-vous opéré cet acte, demandent-ils aux apôtres ? — Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de

Nazareth, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité. — Ne parlez plus en ce nom. — Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu... Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

On les battit de verges ; ils revinrent du prétoire tout joyeux d'avoir souffert l'outrage pour le nom de Jésus. Peu auparavant, cinq mille nouveaux croyants avaient reçu le baptême.

N'est-ce pas là par avance l'histoire de l'Eglise à travers les siècles ? Ses ennemis emploieront tour à tour contre elle, pour la réduire au silence, la ruse, les menaces, la persécution sanglante ; mais aucune force n'enchaînera sur ses lèvres la parole de vérité qu'elle a la mission de prêcher. Que de fois elle devra, elle aussi, comparaître devant les tribunaux de ce monde et subir l'opprobre pour le nom adoré de son divin Fondateur ! Mais l'épreuve et la contradiction ne feront que lui amener de nouveaux enfants.

Noble épouse du Christ, qui êtes née en ce grand jour de la Pentecôte, nous aimons à vous voir poursuivre avec une confiance inébranlable votre course vers la patrie céleste. Vainement les flots de l'impiété s'agitent autour de vous : Dieu les force à reculer. Vos ennemis ne veulent pas voir les prodiges accomplis chaque jour en votre faveur ; ils ferment l'oreille à votre divine histoire. Mais si les enfants des ténèbres et de la mort continuent leur œuvre néfaste, nous, les fidèles, qui vivons de la véritable vie, nous bénissons le Seigneur qui assure à son Eglise autant de triomphes qu'elle soutient de combats.

Souvenirs relatifs à la Pentecôte

Après avoir appliqué notre attention au fait même de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, il sera intéressant de rappeler certaines coutumes du Moyen âge relatives à la célébration de la Pentecôte et d'étudier brièvement ensuite la liturgie de ce « très saint jour ».

I. La foi simple de nos pères aimait à voir reproduire d'une manière sensible les mystères de la religion. Ainsi — pour ne citer qu'un exemple, — à Pâques, comme nous l'avons déjà dit, entre les Matines et les Laudes, ou même au commencement de la Messe, tout un petit drame se déroulait sous les yeux des fidèles : divers personnages représentant les anges, les saintes femmes, les apôtres Pierre et Jean, entraient en scène et faisaient revivre les circonstances de la Résurrection.

La Pentecôte, désignée au ^{xiii}^e siècle sous le nom gracieux de *Pâque des roses*, avait aussi sa représentation, à laquelle prenaient part non des personnages humains, mais des êtres purement symboliques. Pendant la messe de cette fête, on jetait des roses et diverses autres fleurs sur les assistants. Pour mieux exprimer encore le mystère de la venue de l'Esprit-Saint, on répandait aussi, de la voûte de l'église, des étoupes enflammées. Inutile de dire que toutes précautions étaient prises pour que nul n'en ressentît dommage. Enfin, en souvenir de la manifestation de l'Esprit-Saint au baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain, on lâchait des colombes, qui voltigeaient au-dessus des fidèles.

Quant au « vent violent et impétueux qui venait du ciel » et qui précéda l'apparition des langues de feu, on en représentait le bruit, dans certaines églises, en sonnant de la trompette pendant le chant de la prose.

Il existe un curieux document dans lequel sont relatés, avec quelques nuances, la plupart des usages que nous venons de signaler : c'est l'*Ordinaire de l'Eglise de Rouen*, au chapitre de la Pentecôte :

« Lorsqu'on entonnera le *Veni Creator* — c'est-à-dire à Tierce — les valets du Trésorier, se tenant dans les galeries basses du clocher, savoir devant le crucifix, et, autant qu'ils le pourront, à l'entrée du chœur, jetteront des feuilles de chêne, des nieules — sortes d'oublies — et des étoupes enflammées en grande quantité ; et, à partir du *Gloria in excelsis*, on laissera voler dans le chœur des petits oiseaux, en assez grand nombre, avec des nieules attachées à leurs pattes, et ils continueront de faire les susdites choses jusqu'au commencement de la messe ; ils ne cesseront qu'à l'Evangile. Et tout cela se fera aux frais du Trésorier et du Chapitre, à parts égales (1).

Un usage à peu près semblable était suivi encore, dans les premières années du siècle dernier, à Saint-Aignan d'Orléans : « Au jour de la Pentecôte, au second *Alleluia*, *Veni sancte Spiritus* et durant la prose, on jetait du haut de l'église en bas, du feu, des étoupes, des fleurs, des oiseaux, et on le fait encore aujourd'hui » (2).

(1) V. DURAND DE MENDE, *Rational des divins offices*, l. VI, c. 107.

(2) DE MOLÉON, *Voyages liturg. de France*, p. 210.

II. La liturgie de la Pentecôte a beaucoup de rapports avec celle de Pâques : Messe de la Vigile précédée de la lecture des Prophéties — six seulement au lieu de douze — et de la bénédiction de l'eau baptismale ; un seul nocturne à Matines, la nuit sainte étant jadis consacrée au baptême solennel des catéchumènes ; Octave absolument privilégiée, dont le lundi et le mardi sont du rite double de 1^{re} classe. Toutefois, la couleur *blanche*, qui convenait si bien à la Résurrection, est remplacée ici par la couleur *rouge*, figure expressive des langues de feu.

A l'office de Tierce, qui correspond à l'heure où l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres, c'est-à-dire à neuf heures du matin, selon notre manière de compter, au lieu de l'hymne habituelle, on chante ou l'on récite le *Veni Creator*. Cet usage nous vient de saint Hugues, Abbé de Cluny au xiii^e siècle. Quant au *Veni Creator* lui-même, une tradition très respectable l'attribue à Charlemagne. Dans cette hymne, qui sert également aux Vêpres, l'âme s'élève en ardentes aspirations vers Celui qui est appelé le *Paraclet* (Consolateur), le *Don du Dieu Très-Haut*, la *Source d'eau vive*, le *Feu*, la *Charité*, l'*Onction spirituelle*.

Le début de la Messe est grandiose : « L'Esprit du Seigneur a rempli la terre..... Ps. : Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés ; que ceux qui le haïssent fuient devant sa face ». Goûter ce qui est bien, ce qui est droit, *recta sapere*, et jouir des consolations de l'Esprit-Saint : double et précieuse faveur que nous demandons dans la Collecte. Vient ensuite, dans l'Épître, une belle page des Actes des Apôtres, où est raconté en traits saisissants l'événement du jour.

L'assistance tombe à genoux : « Venez. Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour ». Comme cette prière est utile à quiconque veut acquérir la science ou se décider dans une importante affaire ! Quel profit en retireraient nos assemblées délibérantes !

L'Évangile est précédé du chant de la prose *Veni, Sancte Spiritus*, œuvre pleine d'onction et de piété, dont Robert, roi de France, paraît avoir été l'auteur. Quels doux accents : « Venez, père des pauvres ; venez, distributeur des dons ; venez, lumière des âmes ! Quelles tendres appellations : « Excellent Consolateur, doux hôte de l'âme, aimable rafraîchissement ; notre repos dans le labeur, notre abri dans les ardeurs brûlantes, notre consolation dans les larmes !... »

Ce chant est admirablement complété dans l'Évangile, par la promesse du divin Maître : « Si quelqu'un m'aime..., nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure... L'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom vous enseignera toutes choses... » (1).

Les Antiennes des Vêpres rappellent le mystère accompli jadis à Jérusalem. Parmi les psaumes — qui sont ceux du Dimanche — l'*In exitu* s'applique à merveille soit aux nouveaux baptisés, soit à l'Eglise, dans sa marche à travers les siècles.

Terminons sur une parole de saint Paul : « Gardez-vous de contrister l'Esprit-Saint de Dieu, dont vous avez été marqués, comme d'un sceau, pour le jour de la rédemption » (2), c'est-à-dire du jugement dernier et

(1) S. JEAN, XIV.

(2) Ephés., IV, 30.

de la bienheureuse éternité. Pour cela, soyons fidèles aux inspirations, aux sollicitations de la grâce, fidèles jusqu'au sacrifice de ce que nous avons de plus cher et, s'il le faut, jusqu'à la mort.

LE SAINT-ESPRIT

« Pendant qu'Apollo était à Corinthe, Paul traversa les hautes provinces et vint à Ephèse, où, ayant trouvé quelques disciples, il leur dit : Avez-vous reçu le Saint-Esprit depuis que vous avez embrassé la foi ? Ils lui répondirent : Nous n'avons pas seulement entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit » (1).

Ces chrétiens étaient excusables, n'ayant pas encore eu la facilité de compléter leur instruction religieuse. Que d'hommes, de nos jours, ne sont pas plus instruits, sans pouvoir toutefois bénéficier de la même excuse ! Et, parmi les âmes pieuses, combien n'ont que des idées inexactes ou incomplètes sur la question du Saint-Esprit ! La solennité de la Pentecôte nous semble bien choisie pour attirer leur attention sur ce point essentiel de la doctrine catholique. Etudions donc le Saint-Esprit en lui-même et dans ses rapports avec le monde.

I. Dans la langue latine, le mot *esprit*, *spiritus*, désigne le vent, le souffle, la respiration et, en général, tout mouvement communiqué, toute force imprimée. La cause peut émaner de Dieu ; de là ces expressions dans

(1) *Act.*, XIX, 1-2.

nos Livres saints : « L'esprit du Seigneur couvrit Gédéon..., vint sur Jephté..., s'empara de Samson... » Elle peut être aussi une passion mauvaise excitée par le démon ; on dit, dans ce sens : l'esprit d'orgueil, d'ambition, de colère, etc.

Le nom d'*esprit* convient, sans doute, aux célestes intelligences, qui n'ont pas de corps, et même à notre âme, créée pour être unie à un corps ; mais il s'applique surtout à Dieu, dont la nature est absolument exempte de toute composition : « Dieu est esprit », dit Jésus-Christ (1).

Dieu est esprit par nature. De plus, parmi les personnes de l'adorable Trinité, il en est une — la troisième — que nous appelons spécialement le Saint-Esprit. *Saint*, parce qu'il est Dieu, et, par conséquent, la sainteté même ; *Esprit*, soit parce qu'il procède du Père et du Fils à la manière d'un souffle, soit parce qu'il agit ainsi dans les âmes, selon cette parole de Notre-Seigneur : « L'Esprit *souffle* où il veut » (2).

La divinité du Saint-Esprit ressort très clairement des passages de l'Écriture où sont énumérées les trois personnes de la Sainte-Trinité ; en outre, de ces paroles de Notre-Seigneur : « Lorsque l'Esprit de vérité viendra, il vous enseignera *toute vérité* » (3), et de celles de saint Pierre à Ananie : « Pourquoi Satan a-t-il tenté votre cœur pour vous faire mentir à l'*Esprit-Saint* ? Ce n'est pas aux hommes, *mais à Dieu*, que vous avez menti (4).

(1) S. JEAN, IV, 24.

(2) *Ibid.*, III, 8.

(3) S. JEAN, XVI, 13.

(4) *Act.*, V, 3-4.

Cette vérité fut solennellement proclamée, contre l'hérétique Macédonius, au premier Concile de Constantinople, tenu en 381 : « Nous croyons à l'Esprit-Saint, qui est aussi Seigneur et qui donne la vie, qui est adoré conjointement avec le Père et le Fils, qui a parlé par l'organe des prophètes... »

L'Esprit-Saint, avons-nous dit, *procède* du Père et du Fils. Le Père, intelligence infinie, se regarde et se comprend : cette connaissance produit le Fils, appelé encore le *Verbe* de Dieu ; de toute éternité, le Père aime son Fils et en est aimé, et cet amour réciproque produit le Saint-Esprit : mystère ineffable dont aucune intelligence humaine ne peut sonder les profondeurs. Une comparaison jettera peut-être quelque jour sur cette vérité : de même que le rayon naît du soleil et que la chaleur procède et du soleil et du rayon, ainsi le Fils naît du Père et le Saint-Esprit procède de l'un et de l'autre.

II. Quelle est la part d'action que l'Esprit-Saint exerce sur le monde ? La Sainte-Ecriture va nous le dire.

Dans l'ordre naturel, elle nous montre ce divin Esprit comme le promoteur de la création : « Vous enverrez votre Esprit, et les êtres sortiront du néant, et vous renouvellerez la face de la terre » (1) ; comme l'organisateur de la matière : « L'esprit de Dieu était porté sur les eaux » (2) ; comme répandant la vie : « Je vous donnerai l'Esprit et vous vivrez » (3).

Dans l'ordre surnaturel, combien digne de notre étude est la *mission* de l'Esprit-Saint !

(1) Ps., CIII, 30.

(2) Gen., I, 2.

(3) Ezéch., XXXVII, 6.

Parlons d'abord de la mission *invisible*, celle qui s'accomplit dans les âmes par le moyen de la grâce sanctifiante. C'est à juste titre que le Saint-Esprit est appelé le Don de Dieu ; quel trésor plus précieux pourrait enrichir une âme ? « La charité de Dieu, dit saint Paul, a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (1). Cet hôte divin a préparé lui-même la demeure : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit-Saint habite en vous ? » (2). L'union la plus étroite s'établit entre « le Consolateur par excellence » et l'enfant adoptif de Dieu ; de là ces communications intimes que l'âme reçoit de l'Esprit-Saint : les vertus infuses, les sept dons, les douze fruits (3) et les dons extraordinaires que la théologie appelle grâces *gratis datæ* : don des miracles, etc. Ajoutons que, pour couronner son œuvre, le Saint-Esprit imprime sur nos fronts son sceau divin, comme un gage de la béatitude éternelle.

Quant à la mission *visible* de l'Esprit-Saint, saint Thomas en démontre la convenance et rappelle les divers signes sensibles sous lesquels elle a eu lieu : au baptême de Jésus-Christ, l'Esprit-Saint se manifeste sous la forme d'une *colombe* ; à la transfiguration, il prend les dehors d'une *nuée lumineuse* ; enfin, à la Pentecôte, quand il descend sur les disciples réunis au cénacle, il annonce sa présence par un *vent violent* et

(1) *Rom.*, V, 5.

(2) *I Cor.*, III, 16.

(3) Ce sont : « la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la persévérance, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté ». (*Galat.*, V, 22-23.)

des *langues de feu* ; toutes figures dont le Docteur angélique explique très bien la signification (1).

Nous avons reçu l'Esprit-Saint dans la Confirmation. Au glorieux anniversaire de la Pentecôte, « rallumons le feu de la grâce qui nous fut donnée par l'imposition des mains » (2) de l'évêque, et soyons désormais très fidèles aux inspirations d'En-Haut.

Esprit divin, « Lumière céleste..., répandez vos sept dons sur vos fidèles, qui mettent en vous toute leur confiance. Accordez-leur le mérite de la vertu, l'heureuse issue du salut, et enfin les joies éternelles » (3).

Les Sept Dons du Saint-Esprit

La solennité de la Pentecôte n'est pas seulement pour nous la commémoration d'un grand événement, comme les fêtes de Noël, de Pâques ou de l'Ascension ; elle apporte, en outre, aux fidèles l'abondance des grâces du Saint-Esprit.

Chaque année, à cette époque, il se produit, dans l'âme du chrétien, une nouvelle effusion de ce divin Esprit que les disciples du Sauveur Jésus reçurent au Cénacle sous la forme de langues de feu.

Tel est le sens des ferventes aspirations de l'Eglise vers l'Esprit de lumière et de sainteté :

(1) I P., Q. XLIII, a. 7, ad. 6^{um}

(2) II Tim., I, 6.

(3) Prose de la Pentecôte.

Venez, Esprit créateur, visiter les âmes de vos fidèles, et remplir de la grâce céleste les cœurs que vous avez créés.

Venez, ô Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles, et allumez en eux le feu de votre amour.

Répandez vos sept dons sur vos fidèles qui mettent en vous toute leur confiance.

L'abondance des grâces du Saint-Esprit consiste principalement dans les sept dons de cet Esprit sanctificateur. Les voici énumérés au chapitre XI^e d'Isaïe. Le prophète parle du Messie :

L'esprit du Seigneur se reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ; et il sera rempli de la crainte du Seigneur.

Pourquoi *sept* dons ?

L'Ange de l'Ecole, saint Thomas d'Aquin, répond à cette question avec sa maîtrise accoutumée.

« Les dons, dit-il, rendent l'homme plus apte à suivre promptement les inspirations du Saint-Esprit » (1).

De ce principe, il déduit que les dons ont pour effet de perfectionner l'homme dans sa *raison* et dans sa *volonté*.

1^o Dans sa raison. D'abord par la connaissance de la vérité ; c'est l'œuvre des dons *d'intelligence* ou *d'entendement* et de *conseil*. Ensuite par la juste appréciation de la vérité, à quoi nous amènent les dons de *sagesse* et de *science*.

2^o Dans sa volonté. Envers Dieu et le prochain : le don de *piété* réalise ce but. Envers lui-même : l'homme a besoin d'être prémuni contre la crainte des dangers :

(1) *Somme*, 1^a 2^e, Q. LXVIII, a. 4.

la *force* obtient ce résultat ; d'être affermi contre l'en-trainement des plaisirs sensibles : c'est le travail de la *crainte de Dieu*.

Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement la nature de chacun de ces dons.

La Sagesse (du latin *sapere*, *goûter*) nous fait connaître, rechercher et aimer les vrais biens, c'est-à-dire ceux de l'éternité. Une âme sage ne s'attache pas aux choses qui passent, mais fixe ses affections en Dieu, qui demeure éternellement.

L'Intelligence nous fait comprendre et saisir les vérités révélées, autant du moins que la chose est possible en ce monde à notre faible raison.

Le Conseil nous dirige dans le choix de ce qui peut le plus contribuer à la gloire de Dieu et à notre sanctification. Il nous aide aussi à diriger les autres.

La Force nous donne le courage de remplir nos devoirs, de supporter nos peines et de tout sacrifier, s'il le faut, pour le salut de notre âme.

La Science éclaire notre esprit, nous préserve des opinions fausses et dangereuses, et nous apprend à juger les choses du temps au point de vue de l'éternité.

La Piété perfectionne nos sentiments vis-à-vis de nos parents et de nos supérieurs, et surtout nous communique l'empressement pour tout ce qui est du service de Dieu.

La Crainte de Dieu nous détourne du péché et de ce qui peut déplaire à Dieu. Ce n'est pas la crainte de l'esclave à l'égard de son maître, mais celle du fils, qui, pour rien au monde, ne voudrait contrister le meilleur des pères.

Le simple fidèle reçoit le Saint-Esprit à la Confirmation ; le diacre et le prêtre le reçoivent en outre à leur ordination et l'évêque au moment de son sacre.

Soyons fidèles aux inspirations de cet hôte divin ; gardons-nous de le contrister par nos résistances à la grâce. Notre intérêt le plus cher est de lui demeurer à jamais intimement unis.

TABLE

	Pages.
DÉDICACE à S. G. Monseigneur Chesnelong	V
APPROBATION.	VII-X
PRÉFACE	XI

L'ANNÉE CHRÉTIENNE	I
------------------------------	---

TEMPS DE L'AVEUT.

L'Avent.	9
Les Hymnes de l'Avent	12
Les grandes Antiennes de l'Avent	17
La prière des Eglises de France pendant l'Avent	21
Les Quatre-Temps.	24
Saint André, apôtre	29
Saint François-Xavier.	33
L'Immaculée-Conception.	41
Proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception	47
Notre-Dame de Lorette	54
Sainte Lucie	58
Attente du Rédempteur	63
Les deux avènements de Jésus-Christ	67

TEMPS DE NOËL.

Nativité de Jésus-Christ	75
Gloire à Dieu et paix aux hommes	78
La très sainte nuit de Noël.	82
Les trois messes de Noël	85

L'Enfant de Bethléem.	90
Noël dans les campagnes.	95
Noël (Poésie).	99
Le sommeil de l'Enfant-Jésus	100
Autour de la Crèche	103
Saint Etienne, diacre, premier martyr	107
Saint Jean, apôtre et évangéliste	112
Les Saints Innocents	116
Circoncision de Jésus-Christ	119
L'Epiphanie	124
Les présents des Mages	128
Hérode et les Mages	133
Le très saint Nom de Jésus.	136
La fuite en Egypte.	142
L'Enfant Jésus à Nazareth	145
La sainte Famille	149
Saint Antoine, patriarche des Cénobites	153
Entrevue de saint Paul et de saint Antoine	160
La Chaire de saint Pierre	165
Saint Barnard, archevêque de Vienne	167
Sainte Agnès.	174
Saint Vincent, diacre et martyr	180
Conversion de saint Paul	182
La douceur en action dans saint François de Sales.	187
Sainte Martine	191
Saint Paul, évêque de Trois-Châteaux	195
Purification de Marie.	205
Le vieillard Siméon et l'Enfant-Jésus	210

TEMPS DE LA SEPTUAGÉSIME.

Septuagésime.	217
Sainte Agathe	225
Dernière entrevue de saint Benoît et de sainte Scholas- tique, sa sœur.	230
Les « Stations » du Missel romain	234
Pénitence	239
Le Jour des Cendres	242

TEMPS DU CARÈME.

Le Carême	249
Prière quadragésimale	254
Pain de la terre et pain du ciel	258
Mort de saint Joseph.	265
Le Culte de saint Joseph.	268
La Rose d'or.	274
Saint Benoît	278
L'Annonciation	286
Saint Hugues de Châteauneuf	290

TEMPS DE LA PASSION.

Temps de la Passion	301
Le Chemin de la Croix	304
Marie au pied de la Croix	309
La Semaine Sainte.	314
Le Dimanche des Rameaux.	318
La Procession des Rameaux	322
Le Jeudi-Saint	327
Bénédictio des Saintes-Huiles.	330
Le Vendredi et le Samedi Saints	335
L'Adoration de la Croix	339
La Couronne d'épines	343
Les trois Croix du Calvaire.	346
Les sept paroles du divin Crucifié	350
Le Cierge pascal	356

TEMPS PASCAL

Temps pascal	367
Saint Jour de Pâques.	371
Jésus-Christ est ressuscité	375
La Prose de Pâques	379
Chant pascal populaire	382
La résurrection spirituelle	385
Les disciples d'Emmaüs	387
Jésus et l'Apôtre incrédule.	391

Le Bon Pasteur.	393
Le Bon Pasteur dans la Catacombe de Saint-Calixte	398
Souvenirs relatifs à la fête de Pâques	402
Le Patronage de saint Joseph.	406
Saints Félix, Fortunat et Achillée	410
Saint Marc, évangéliste	420
Notre-Dame du Bon Conseil	425
La Collecte du IV ^e dimanche après Pâques	429
Invention de la sainte Croix	434
Sainte Monique.	439
Saint Jean devant la Porte-Latine	444
Saint Jean-Baptiste de la Salle.	448
Notre-Dame Auxiliatrice.	460
Saint Augustin de Cantorbéry.	464
Les Rogations	470
L'Ascension	474
Liturgie de l'Ascension	477
Le Mont de l'Ascension	479
Les disciples au Cénacle.	485
Saint Jour de la Pentecôte.	488
Souvenirs relatifs à la fête de la Pentecôte	492
Le Saint-Esprit	496
Les Sept Dons du Saint-Esprit.	500



